THÉATRE CLASSIQUE FRANÇAIS

Corneille

THÉATRE

Présenté et annoté par

JACQUES LEMARCHAND

le club français du livre

1958

© 1958 by club français du livre.

Tome I.

NOTE LIMINAIRE

En mettant à la portée des lecteurs du Club Français du Livre la présente édition du Théâtre Complet de Corneille, nous avons eu pour principal dessein de créer entre ces lecteurs et cette œuvre une familiarité, née d'une mise en contact aussi directe qu'il est possible. Le Corneille que connaissent la plupart des lecteurs français est, il faut bien le dire, un Corneille difforme ; c'est le Corneille dont ils ont fait la connaissance au lycée ou au collège : un poète dramatique qui brusquement, sans préavis, a écrit quatre "chefs-d'œuvre" — *le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte* — puis est rentré dans l'ombre, et est mort vieux et pauvre, après avoir occupé à l'on ne sait trop quoi tant d'années d'une longue vie. C'est cette image qu'il faut détruire, parce qu'elle est fausse, et parce que la réalité est beaucoup plus belle. Mais prétendre détruire une image en en présentant seulement une autre serait vain. Il n'est qu'une justification à l'image que nous voulons donner de Corneille, et que nous croyons vraie : c'est celle que le lecteur pourra trouver lui-même au contact direct, personnel, avec *tout* le théâtre de Corneille.

C'est pourquoi nous aimerions que le lecteur prît connaissance de ce théâtre un peu comme il fait lorsqu'il entreprend la lecture d'un roman : en commençant par le commencement, en s'efforçant d'oublier qu'il l'a déjà feuilleté et qu'il en a lu des pages, en exigeant surtout qu'on ne lui dise pas "comment ça finit". Ainsi, lorsqu'il en arrivera aux pages déjà lues, et peut-être pas très bien lues, ou lues il y a bien longtemps, il les trouvera changées, et presque ne les reconnaîtra plus. Elles prendront leur place naturelle et vraie, et apparaîtront beaucoup plus chargées de sens qu'elles ne faisaient. Ainsi, — je prends l'exemple le plus simple, — il s'aper-

cevra que *le Cid,* qu'il aime et qu'il admire, n'est pas cette création spontanée, ce miracle, dont *le Cid,* isolé, peut donner l'impression. Il s'apercevra qu'à travers la lecture des premières comédies, de la première tragédie, des premières comédies de mœurs, il a entendu, çà et là, et de plus en plus nettement, s'approcher *le Cid.* Et *le Cid* sortira grandi de cette expérience, parce qu'il n'apparaît plus comme une œuvre donnée une fois pour toutes, sortie du néant, mais comme le fruit du travail, des tâtonnements, pas toujours réussis, des esquisses, pas toujours très nettes, du jeune Pierre Corneille. Poursuivant sa lecture, il retrouvera encore, et jusqu'au terme de l'œuvre immense de Corneille, les échos de ces premières œuvres ; il s'avisera que ces œuvres correspondent entre elles, se répondent, s'enrichissent d'être confrontées, et ne sont, chacune, qu'un moment de la longue méditation sur l'art, sur la gloire, sur l'amour, sur l'honneur, qui a occupé la vie entière de Pierre Corneille.

Cette méditation a été la vraie vie de Corneille. L'un des plus récents et des plus érudits commentateurs de l'œuvre de Corneille, M. Octave Nadal, commence son livre le plus important sur cette œuvre par cette petite phrase en apparence paradoxale et désinvolte : "Par un bonheur qu'on peut apprécier, la vie de Pierre Corneille est à peu près inconnue". Je l'avoue, j'apprécie ce bonheur. Ce que nous savons, soit par cette *Vie de Corneille* que lui a consacrée son neveu Fontenelle, et que l'on trouvera reproduite dans ce premier volume, soit par les témoignages contemporains, les actes officiels, est constamment sujet à contestation, exige d'impossibles vérifications. De tout ce que nous savons avec quelque certitude il ressort que ce fut la vie, à la fois, d'un "honnête homme" et d'un homme de lettres, constamment conscient de sa force, de la puissance de son invention, de ce que nous appelons son génie dramatique, — non moins constamment conscient des limites de fer que la société de son temps, les faiseurs du goût de son temps, et le public lui-même, fixaient à l'expansion de ce génie. Le drame de la vie de Corneille est tout entier contenu

dans cette double conscience, et dans l'amertume, qu'il a assurément connue, de ne trouver pas en lui-même la force créatrice, la force de caractère, qui lui eussent permis d'entreprendre et de mener à bien une révolution littéraire vers quoi tout le poussait. L'orgueilleux Corneille est aussi le docile Corneille. Le récit de ce drame intime est écrit par lui, année après année, dans les *Examens* qu'il fait de presque toutes ses œuvres dramatiques, et qui sont à la fois manifestes littéraires et pages de Mémoires. Ces *Examens,* dont l'ensemble constitue une assez pathétique autobiographie, sont naturellement publiés ici en tête de chacune des œuvres qu'ils concernent.

Dans ce premier volume, aussitôt après le récit de Fontenelle, nous avons imprimé les trois *Discours,* qui contiennent d'une part l'exposé des principes de son *Art Dramatique,* d'autre part les réponses qu'il a adressées aux critiques, qui n'étaient pas toujours de mauvaise foi, qui s'étaient attaqués à son œuvre. La place de ces *Discours : Discours de l'utilité et des parties du Poème Dramatique ; Discours de la Tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire ; Discours des Trois Unités d'Action, de Jour et de Lieu,* est tout naturellement en tête des Œuvres Complètes : Corneille s'y réfère, y renvoie son lecteur, dans beaucoup d'*Examens* de ses tragédies. Les négliger, en écarter la lecture dans la crainte que ces textes soient "difficiles" ou "inutiles" serait se priver délibérément de la source d'information la plus précieuse non seulement sur l'œuvre de Corneille mais sur Corneille lui-même. On y trouve à la fois la hauteur du ton, l'indéniable orgueil du poète, et cette humilité, tantôt vraie, tantôt ironique, devant "les Anciens", qui ont été, tout au long de sa carrière, les attitudes entre lesquelles il a oscillé.

Enfin, c'est au terme du dernier volume que le lecteur trouvera une étude d'ensemble, une sorte de conclusion personnelle, sur l'œuvre de Corneille. Il nous a semblé que des textes de cet ordre, généralement appelés *Prefaces,* et placés aux premières pages du recueil, ne prennent au contraire tout leur sens que si, sous le nom de *Post-*

faces, ils viennent au moment où le lecteur a connaissance de l'œuvre entière dont traitent ces textes. Il y a, nous a-t-il semblé, quelque chose d'arbitraire et d'un peu professoral dans la présentation d'ensemble d'une œuvre que le lecteur ne connaît pas encore. Le préfacier, quelle que soit sa modestie, a toujours un peu l'air d'enseigner et de vouloir imposer ses vues. Cela est si vrai qu'il est devenu lieu commun de dire qu'une préface est faite pour n'être pas lue. Une postface inspirera peut-être moins de méfiance. Le lecteur est armé pour discuter avec le postfacier, pour faire siennes ou pour rejeter ses conclusions. Une postface peut et doit être une conversation avec le lecteur, puisque les allusions à l'œuvre ne lui seront plus mystérieuses, et puisqu'il lui sera loisible de se reporter autant qu'il lui plaira à l'œuvre même dont on lui parle.

En ce qui concerne le texte, nous nous sommes reportés, comme l'ont fait nos plus récents prédécesseurs, à l'édition de 1682, qui est la dernière publiée du vivant de Corneille et qu'il ait revue. Pour l'établissement de ce texte nous avons profité sans vergogne des travaux de M. Ch. Marty-Lavaux, éditeur de Corneille dans la collection des *Grands Ecrivains de la France* (Hachette 1867), qui ont servi de base à toutes les éditions postérieures de Corneille. Notre objet n'étant pas de donner une édition scientifique de Corneille, nous avons réduit à l'extrême les "variantes" du texte d'une édition à l'autre, adoptant dans la plupart des cas le dernier texte accepté par l'auteur, et n'indiquant ces variantes que lorsqu'il nous a semblé qu'elles modifiaient le fond de la pensée de l'auteur autant que la forme.

Pour les mêmes raisons nous nous sommes bornés à éclairer par des notes aussi brèves et aussi claires que possible les difficultés de syntaxe ou de vocabulaire que pouvait proposer le texte de Corneille. Ces difficultés, nombreuses dans les premières comédies, et dans les dernières tragédies, sont d'ailleurs à peu près toujours de la même espèce : tournures de phrases très directement traduites du latin ; mots dont le sens s'est renforcé, ou affaibli, du dix-septième siècle à nos jours ; mots dont le

genre a muté, et qui de féminin est devenu masculin, ou inversement ; orthographe de certains mots, libre à l'époque de Corneille, fixée pour nous. Dans ces cas, chaque fois au moins que cela ne nuisait pas à la prosodie, nous avons rétabli l'orthographe ou la graphie modernes. Prenons un exemple bien précis de cela, pour que le lecteur ait conscience de notre méthode. Notre mot *Intrigue* s'écrivait, au dix-septième siècle, soit, comme de nos jours, *Intrigue,* et il était féminin ou masculin, à volonté ; soit *Intrique,* et il était masculin. Lorsque ce mot *Intrique* se rencontre dans la prose de Corneille *(Examens* et *Discours)* nous lui rendons naturellement sa forme moderne, *Intrigue ;* mais lorsque ce mot vient au bout d'un vers et est exigé par la rime :

...mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intriques,
(le Menteur, I, 6*)*

nous respectons naturellement la forme que lui a donnée Corneille.

De même, nous n'avons pas cru devoir accroître inutilement le volume de nos annotations en rappelant à chaque occasion que le mot "étonné", par exemple, a pour Corneille une acception beaucoup plus vigoureuse que celle que nous lui donnons aujourd'hui ; que "courage" est tantôt synonyme de "cœur" dans son sens le plus large, et tantôt signifie plus précisément "noblesse de cœur", "générosité", etc. Presque toujours le contexte éclaire très suffisamment le contenu du mot.

Dans ces notes nous avons aussi précisé, chaque fois qu'il nous a paru indispensable de le faire, le sens des allusions historiques ou mythologiques, auxquelles se livrait Corneille, et qui courent, chaque jour davantage, le risque d'être peu ou pas entendues d'un lecteur moderne.

Chaque pièce de Corneille est enfin précédée d'une brève *Notice,* dans laquelle nous avons essayé à la fois de situer l'œuvre dans le temps, d'en dire l'esprit, tout en indiquant les événements immédiatement contemporains de la vie de Pierre Corneille ; et parfois, — tout spécialement pour *le Cid,* — nous avons évoqué, sans excès, les

discussions et querelles provoquées par l'apparition d'une œuvre nouvelle de Corneille. Une abondante et riche littérature cornélienne, et qui s'enrichit chaque jour, permet au lecteur que tel point de littérature ou d'histoire intéresse spécialement de se renseigner exhaustivement. Notre ambition a seulement été de mettre entre les mains du lecteur "honnête homme" ce Théâtre Complet de Pierre Corneille, en l'éclairant un peu comme fait de l'une de ses tragédies le metteur en scène consciencieux : nous n'avons voulu que régler les éclairages, laissant au lecteur le soin de juger sur preuves.

Jacques Lemarchand.

VIE DE CORNEILLE

PAR FONTENELLE

Pierre Corneille naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Lepesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnaissance pour toute la Société.

Il se mit d'abord au barreau, sans goût et sans succès, mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent, et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle : le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans M. Corneille un talent qu'il ne connaissait pas ; et sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite,* qui parut en 1625. On y découvrit un caractère original; on conçut que la comédie allait se perfectionner et, sur la confiance qu'on eut du nouvel auteur qui paraissait, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de M. Corneille si indignes de lui qu'ils les voudraient retrancher de son recueil et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles ; mais, outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime ; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumières qui lui est propre. Les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré ; les bons esprits y atteignent ; les excellents le passent, si on le peut passer.

Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé : l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là. Mais, s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne ; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais, pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de M. Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles ; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine, si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est, sans comparaison, mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scènes plus agréables ; surtout, et c'est ce que Hardy n'avait jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avait guère connu que le comique le plus bas ou un tragique assez plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette pièce était trop simple et avait trop peu d'événements. M. Corneille, piqué de cette critique, fit *Clitandre,* et y sema les incidents et les aventures avec une très vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public que pour s'y accommoder. Il paraît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. *La Galerie du Palais, la Veuve, la Suivante, la Place-Royale* sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes, des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces qui n'attendent, pour se déclarer, que leurs ordres, ou plutôt leurs grâces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens et à soupçonner qu'il pouvait y avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa ; mais on n'en faisait pas encore trop grand cas. Témoin la manière dont M. Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre,* imprimée en 1632. « Que, si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite,* ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent ; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que, si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre ; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poème dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelques temps après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de *Cinna.*

Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après ; et depuis *Clitandre,* sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

M. Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout à coup l'essor dans *Medée,* et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité, il fut secouru par Sénèque ; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvait par lui-même.

Ensuite il retomba dans la comédie, et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. *L'Illusion comique,* dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui, par ses agréments, n'excuse point sa bizarrerie et son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol, et qui, une fois en sa vie, avait empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvait point l'aurore, qui était couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode ; mais qui représentaient-ils ? A qui en voulait-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité, ce serait nous faire trop d'honneur.

Après *l'Illusion comique,* M. Corneille se releva plus grand et plus fort que jamais, et fit le *Cid.* Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui, de toutes les comédies du monde, ne connaissaient que *le Cid.* L'horrible barbarie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavonne et la turque. Elle était en allemand, en anglais, en flamand, et, par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenait. M. Pellisson, dans son *Histoire de l'Académie,* dit qu'en plusieurs provinces de France il était passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme *le Cid* ». Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs, qui ne le goûtaient pas, et à la cour, où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisait

point : il y voulait joindre encore celle de faire des comédies. Quand *le Cid* parut, il en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête. M. de Scudéri publia ses *Observations sur le Cid,* adressées à l'Académie française, qu'il en faisait juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitait puissamment contre la pièce accusée. Mais, afin que l'Académie pût juger, ses statuts voulaient que l'autre partie, c'est-à-dire M. Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espèce de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, et qui était son bienfaiteur ! car il récompensait, comme ministre, ce même mérite dont il était jaloux comme poète, et il semble que cette grande âme ne pouvait pas avoir des faiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie française donna ses *Sentiments sur le Cid,* et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devait et à la passion du cardinal et à l'estime prodigieuse que le public avait conçue du *Cid :* elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce, et le public, en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand M. Corneille eut une fois, pour ainsi dire, atteint jusqu'au *Cid,* il s'éleva encore dans les *Horaces ;* enfin il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polyeucte,* au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces pièces-là étaient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les véritables règles du poème dramatique, et découvrit les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les Discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre fran-

çais. Il lui a donné le premier une forme raisonnable ; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte,* M. Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandaient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avait déjà. Mais, quelques jours après, M. Voiture vint trouver M. Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il pensait ; que surtout le christianisme avait extrêmement déplu. M. Corneille, alarmé, voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenaient ; mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux, qui n'y jouait point parce qu'il était trop mauvais acteur. Etait-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet ?

Pompée suivit *Polyeucte.* Ensuite vint *le Menteur,* pièce comique et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique *le Menteur* soit très agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'était point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominait dans les pièces, c'était l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes ; et c'est pourquoi on prenait presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissaient pas d'être fort plaisantes et pleines d'esprit. Témoin *le Menteur,* dont nous parlons, *Don Bertrand de Cigaral, le Geôlier de soi-même.* Mais enfin la plus grande beauté de la comédie était inconnue : on ne songeait point aux mœurs et aux caractères ; on allait chercher bien loin le ridicule dans des événements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisait point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à M. Corneille.

Comme *le Menteur* eut beaucoup de succès, M. Corneille lui donna une *Suite,* mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même temps le double fruit, et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourrait dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A *la Suite du Menteur* succéda *Rodogune.* Il a écrit quelque part que, pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna ;* et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il était pour *Rodogune.* Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela ; mais peut-être préférait-il *Rodogune,* parce qu'elle lui avait extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être voulait-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paraît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrais point le différend entre *Rodogune* et *Cinna :* il me paraît aisé de choisir entre elles ; et je connais quelque pièce de M. Corneille que je ferais passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de M. Corneille, mieux que l'on ne ferait ici, l'histoire de *Théodore,* d'*Héraclius,* de *Don Sanche d'Aragon,* d'*Andromède,* de *Nicomède* et de *Pertharite.* On y verra pourquoi *Théodore* et *Don Sanche* réussirent fort peu, et pourquoi *Pertharite* tomba absolument. On ne put souffrir, dans *Théodore,* la seule idée du péril de la prostitution ; et, si le public était devenu si délicat, à qui M. Corneille devait-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui, le viol réussissait dans les pièces de Hardy. Il manqua à *Don Sanche* un suffrage illustre, qui lui fit manquer tous ceux de la cour : exemple assez commun de la soumission des Français à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore, sans comparaison, plus insupportable dans *Pertharite* que la prostitution ne l'avait été dans *Théodore.* Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette

chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçait, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir ; et cette raison n'est que trop bonne, surtout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté ; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avaient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur.

C'est à peu près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas, en vieillissant, l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avait poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvait souffrir qu'ils allassent ; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi, dans *Pertharite,* une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que, par cette action, il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur ; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite*, M. Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvait demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès

prodigieux, et le dédommagea en toute manière d'avoir quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ,* je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers, qui était naturelle à M. Corneille ; et je crois même qu'absolument la forme des vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'*Évangile* n'en vient pas, n'irait pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'*Imitation* en vers. Mais enfin, sollicité par M. Fouquet, qui négocia en surintendant des finances, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le surintendant, pour lui faciliter ce retour et lui ôter toutes les excuses que lui aurait pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe;* M. Corneille, son frère, prit *Camma,* qui était le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de M. Corneille et du théâtre fut heureuse : *Œdipe* réussit fort bien.

La *Toison d'or* fut faite ensuite, à l'occasion du mariage du roi ; et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la pièce, deviennent, par l'art du poète, nécessaires à celle-là ; et surtout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* et *Sophonisbe.* Dans la première de ces deux pièces, la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe ; et l'idée qu'on pourrait former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que M. Cor-

neille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. *Sophonisbe* avait déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès, et M. Corneille avoue qu'il se trouvait bien hardi d'oser le traiter de nouveau. Si Mairet avait joui de cet aveu, il en aurait été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de M. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'Agélisas et de Lysander qui ne pourrait pas facilement être d'un autre.

Après *Agésilas* vint *Othon,* ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avait peint les vertus de la république.

En ce temps-là, des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre. Elles étaient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'allaient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étaient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'était pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très agréable et d'une élégance qui ne se démentait point, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il fallait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au Théâtre-Français. Aussi furent-elles charmées ; et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais M. Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettait pas d'en avoir. Ce soupçon serait très légitime si l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'aurait pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvait mieux braver son siècle qu'en lui donnant *Attila,* digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvait attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'Empire, qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des plus belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse, fort touchée des choses d'esprit, et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille sans qu'ils sussent où on les menait. Mais à qui demeura la victoire? Au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulchérie* et *Suréna,* tous deux sans comparaison meilleurs que *Bérénice,* tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul pouvait faire ; et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian, qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout à fait beau.

On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître ; et ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont faibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna,* qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables, qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de

galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des grâces, soit pour le remercier de celles qu'il en avait reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du père de La Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pièces de M. de Santeuil. Il estimait extrêmement ces deux poètes. Lui-même faisait fort bien des vers latins, et il en fit sur la campagne de Flandre, en 1667, qui parurent si beaux que, non seulement plusieurs personnes les mirent en français, mais que les meilleurs poètes latins en prirent l'idée et les mirent encore en latin.

Il avait traduit sa première scène de *Pompée* en vers du style de Sénèque le Tragique, pour lequel il n'avait pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il fallait aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de *la Thébaïde*. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelque exemplaire.

M. Corneille était assez grand et plein; l'air fort simple et fort commun; toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce.

Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait, pour toutes les autres connaissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait; et, pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire.

Il était mélancolique. Il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque,

et quelquefois rude en apparence ; au fond il était très aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante ; nulle souplesse, nul manège : ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour ; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point le mérite de ce pays-là.

Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires que son aversion : les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être ; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, et par des soins qu'il ne pouvait prendre.

Il ne s'était point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir ; mais, s'il était sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité : quelquefois il se confiait trop peu à son rare mérite, et croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre, et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

CHRONOLOGIE

1570 Pierre Corneille, conseiller référendaire à la chancellerie du Parlement de Normandie, épouse Barbe Houël, nièce du greffier criminel du Parlement. Il en aura huit enfants.

1602 Pierre Corneille, fils aîné du précédent, maître des Eaux et Forêts en la vicomté de Rouen, épouse Marthe Le Pesant, fille d'un avocat de Rouen. Il en aura six enfants.

1606 Le 6 juin, naissance de Pierre Corneille, fils aîné du précédent.

1615 A neuf ans, Corneille commence ses études chez les Jésuites de Rouen. Il y aura, parmi ses professeurs, saint Jean de Brébeuf, plus tard martyr des Iroquois au Canada.

1618 Corneille obtient un prix de vers latins.

1620 Corneille obtient un prix de vers latins.

1622 Corneille, ayant brillamment achevé ses études, quitte les Jésuites et entreprend sa licence en droit. La tradition veut qu'il ait éprouvé avant de quitter le collège son premier amour pour une jeune Rouennaise. C'est pour elle qu'il écrira ses premiers vers.

1624 Corneille obtient sa licence en droit et prête serment comme avocat stagiaire, à dix-huit ans.

1625 Naissance de Thomas Corneille, le plus jeune frère de Pierre. — Corneille écrit sa première pièce, *Mélite*, une comédie de circonstance inspirée par la jeune personne dont il est amoureux. Il la remet à l'acteur Mondory qui la jouera avec grand succès.

1628 Pierre Corneille le père achète pour son fils aîné les charges d'avocat du Roi au siège des Eaux et Forêts et d'avocat du Roi en l'amirauté de France. Alexandre Hardy s'indigne contre "ces excréments du barreau qui s'imaginent de mauvais avocats pouvoir devenir bons poètes".

1629 Corneille est installé dans ses nouvelles fonctions, le 16 février.

1631 Représentation de *Clitandre*, tragi-comédie.

1632 Publication de *Clitandre*, suivi de *Mélanges poétiques*. Représentation de *la Veuve* : Corneille revient à la comédie.

1633 Publication de *Mélite*. Représentation de *la Galerie du Palais*. Corneille écrit en vers latins une *Excusatio* où il fait l'éloge de Richelieu.

1634 Publication de *la Veuve*, dont la dédicace à Madame de la Maisonfort indique que Corneille a déjà ses introductions dans la meilleure société parisienne. Représentations de *la Suivante* et de *la Place Royale*.

1635 Corneille est gratifié par Richelieu d'une pension annuelle de 1.500 livres. Avec Rotrou, Bois-Robert, l'Estoile et Colletet (les "cinq auteurs"), il écrit *la Comédie des Tuileries* sur un canevas de Richelieu. Représentation de *Médée*, première tragédie de Corneille.

1636 Représentations de *l'Illusion comique* (comédie) au début de l'année, et du *Cid* (tragi-comédie) en décembre. Corneille a trente ans.

1637 Janvier : la noblesse est conférée à Corneille sur la tête de son père. — Représentation de *l'Aveugle de Smyrne*, nouvelle comédie des "cinq auteurs" sur canevas de Richelieu. En publiant l'*Excuse à Ariste*, Corneille déclenche la "querelle du Cid".

1638 Publication des *Sentiments de l'Académie française sur le Cid*. Corneille fait opposition à la création d'une seconde charge d'avocat du Roi à Rouen : il va être occupé pendant deux ans d'une procédure qui s'achèvera par sa défaite.

1639 Mort du père de Corneille. Révolte des "va-nu-pieds" en Normandie. Arrivée d'Etienne Pascal à Rouen.

1640 Représentation d'*Horace*. Corneille improvise un compliment en vers au nom de Jacqueline Pascal au Puy des Palinods de Rouen.

1641 Représentation de *Cinna*. Corneille se marie, à trente-cinq ans, avec Marie de Lampérière, fille du lieutenant général des Andelys ; il fait une pneumonie et le bruit de sa mort court dans les salons de Paris.

1642 Naissance de sa première fille : Marie (trisaïeule de Charlotte Corday !). Mort de Richelieu, qui prive Corneille de sa pension annuelle ; il dédie *Cinna* au financier Montoron pour se chercher un dédommagement.

1643 Représentation de *Polyeucte* (début d'année). Naissance de son premier fils : Pierre. Mazarin fait à Corneille une pension annuelle de mille livres. Représentation de *la Mort de Pompée* (fin d'année). Première rencontre de Corneille et de Molière ?

1644 Retour de Corneille à la comédie : représentations du *Menteur* (débu d'année) et de *la Suite du Menteur* (fin d'année). Corneille publie le premier tome de ses *Œuvres* (les huit premières pièces, de *Mélite* à *l'Illusion comique*). Il échoue à l'Académie.

1645 Représentation de *Rodogune*. Naissance (ou en 46 ?) de son deuxième fils : François.

1646 A quarante ans, Corneille connaît son premier échec avec la représentation de *Théodore*. Dans la préface qui accompagnera la tragédie, Corneille s'en prend aux dévots, ennemis du théâtre (s'agit-il des jansénistes ?). Première "conversion" de Blaise Pascal à Rouen. Nouvel échec à l'Académie.

1647 Représentation d'*Héraclius*. Election de Corneille à l'Académie. Mazarin commande à Corneille une pièce à grand spectacle avec musique : *Andromède*.

1648 Crise de piété d'Anne d'Autriche sous l'influence de Vincent de Paul : *Andromède* n'est pas montée. Corneille publie le tome II de ses *Œuvres* (sept pièces, du *Cid* à *la Suite du Menteur*).

1649 Corneille fait deux sonnets sur la querelle qui divise les partisans du *Sonnet d'Uranie* de Voiture et ceux du *Sonnet de Job* de Benserade. Représentation de *Don Sanche d'Aragon*, comédie héroïque.

1650 Représentation (enfin) d'*Andromède*. Baudry, procureur-syndic des Etats de Normandie, est destitué comme Frondeur et remplacé par Corneille. Celui-ci vend ses charges d'avocat dont le cumul est incompatible avec son nouveau poste. Thomas Corneille épouse Marguerite de Lampérière, sœur de Marie. Naissance (ou en 51 ?) de la deuxième fille de Pierre et de Marie : Marguerite.

1651 Représentation de *Nicomède*. Mazarin quitte la France : Corneille perd sa pension. Baudry est rétabli dans son poste : Corneille perd son office et se trouve "sans situation" à quarante-cinq ans. Il devient marguillier de sa paroisse, fait des lectures pieuses et commence à traduire *l'Imitation*.

1652 Représentation et échec retentissant de *Pertharite*. Corneille renonce au théâtre et se consacre à sa traduction de *l'Imitation*. Naissance (ou en 53 ?) de son troisième fils : Charles. Mort de la mère de Corneille.

1653 Publication des deux premiers livres de *l'Imitation*.

1654 Publication du troisième livre de *l'Imitation*.

1655 Naissance de sa troisième fille : Madeleine.

1656 Naissance de son quatrième fils : Thomas (dernier de ses sept enfants). A cinquante ans, il publie sa traduction complète de *l'Imitation*, dédiée au pape. Il commence à travailler un peu à une pièce à grand spectacle, commandée par un noble normand : *la Toison d'Or*. Son frère Thomas triomphe avec *Timocrate*.

1657 Corneille est piqué au vif par les critiques que lui adresse l'abbé d'Aubignac dans sa *Pratique du théâtre*. Naissance de Fontenelle, fils d'une de ses sœurs.

1658 Fouquet fait à Corneille une pension de 2.000 livres. — Arrivée à Rouen de la troupe de Molière ; Corneille écrit des vers d'amour pour "Marquise" Du Parc.

1659 Retour au théâtre sur la demande de Fouquet : *Œdipe*.

1660 Corneille publie trois *Discours* et des *Examens* en tête de la nouvelle édition de son théâtre, revu et corrigé, en trois volumes in-8°. Racine voit refuser sa première tragédie, *Amasie*, et se persuade que Corneille en est responsable.

1661 Représentation à Paris de *la Toison d'Or* (déjà jouée une fois l'année précédente chez le commanditaire normand). — Arrestation de Fouquet : Corneille passe à un autre mécène, le duc de Guise. Il marie sa fille aînée, Marie.

1662 Représentation de *Sertorius*. Corneille est égratigné par Molière (avertissement pour *les Fâcheux*); Thomas Corneille subit le même sort dans *l'Ecole des Femmes*. — En octobre, les deux frères quittent Rouen pour loger à Paris chez le duc de Guise : à cinquante-six ans, Pierre Corneille devient parisien.

1663 Représentation de *Sophonisbe*. "Querelle de *Sophonisbe*" menée par d'Aubignac contre Corneille, se greffant sur la "querelle de *l'Ecole des Femmes*" (Molière contre Corneille). Corneille publie l'édition monumentale de son théâtre en deux in-folios. Etablissement de la liste des faveurs royales par Colbert et Chapelain ; Corneille y figure pour une pension annuelle de 2.000 livres.

1664 Mort du duc de Guise : Corneille déménage. Représentation d'*Othon*. Révocation de toutes les lettres d'anoblissement données en Normandie depuis 1630 ; Corneille, rendu à sa roture, proteste et obtiendra satisfaction l'année suivante.

1665 Racine soumet à Corneille son *Alexandre ;* Corneille lui conseille de ne pas écrire pour le théâtre. Il publie sa traduction des *Louanges de la Vierge* de saint Bonaventure. Il perd Charles, son troisième fils.

1666 Dans une lettre sur l'*Alexandre* de Racine, Saint-Evremond maintient la supériorité de Corneille. Représentation d'*Agésilas,* comédie héroïque : épigramme de Boileau. Corneille a soixante ans.

1667 Représentation d'*Attila* par la troupe de Molière, réconcilié avec Corneille contre Racine : seconde épigramme de Boileau. Préface d'*Attila* contre les jansénistes. Succès de l'*Andromaque* de Racine : Corneille songe à se retirer définitivement du théâtre.

1668 Marguerite Corneille prononce ses vœux chez les Dominicaines de Rouen. Boislecomte, époux de Marie Corneille, est tué en Crète contre les Turcs.

1669 Corneille publie sa traduction de l'*Office de la Vierge* (4.000 vers !).

1670 Représentation quasi simultanée de *Bérénice* de Racine et de *Tite et Bérénice* de Corneille : le public du temps préfère nettement Racine.

1671 Représentation de *Psyché,* tragédie-ballet dont Molière a écrit le premier acte, plus deux scènes, et que Corneille a terminée, à soixante-cinq ans.

1672 Représentation de *Pulchérie,* comédie héroïque.

1673 Second mariage de Marie Corneille avec Jacques de Farcy.

1674 Le deuxième fils de Corneille est tué en Hollande. Représentation de *Suréna :* la dernière pièce de Corneille à soixante-huit ans.

1675 La pension de Corneille est supprimée, mais quatre anciennes pièces de lui sont jouées devant Louis XIV.

1676 Six pièces de Corneille sont jouées devant Louis XIV. Il a soixante-dix ans.

1677 Poème à Louis XIV : *Sur les Victoires du Roi.*

1678 Poème : *Au Roi sur la paix*. Pierre Corneille le fils se marie à Thionville.

1679 Corneille traduit en vers français l'inscription latine de Santeuil pour l'arsenal de Brest, intervenant ainsi dans la querelle entre partisans du latin et du français.

1680 Thomas, le dernier fils de Corneille, est pourvu d'un bénéfice ecclésiastique : il devient abbé d'Aiguevive. Derniers vers de Corneille sur le mariage du Grand Dauphin. Il a soixante-quatorze ans.

1681 Corneille est gravement malade ; il se remet un peu mais ses facultés baissent ; il est soigné par sa dernière fille, Madeleine. Il vient habiter rue d'Argenteuil.

1682 Sa pension est rétablie ; il assiste à une reprise d'*Andromède* qui obtient grand succès.

1684 Pierre Corneille, âgé de soixante-dix-huit ans, s'éteint à Paris, en son domicile de la rue d'Argenteuil, le 1er octobre.

1685 Eloges de Corneille par Racine (recevant à l'Académie Thomas Corneille, qui succède à son frère) et par son neveu Fontenelle.

1694 Mort de sa veuve aux Andelys, soignée par Madeleine jusqu'au bout

1709 Mort de Thomas Corneille à quatre-vingt-quatre ans, soigné par Madeleine jusqu'au bout.

1710 Madeleine Corneille entre chez les Bénédictines de Rouen.

Les dates de réprésentation ou de publication de certaines œuvres de Corneille différant selon les commentateurs, nous avons retenu pour cette chronologie, en cas de contreverse, celles qui semblaient les plus probables, nous réservant de signaler, le cas échéant, dans les notices précédant chaque pièce, les divergences importantes.

Corneille

AVERTISSEMENTS

I. AU LECTEUR*

C'est contre mon inclination que mes libraires vous font ce présent, et j'aurais été plus aise de la suppression entière de la plus grande partie de ces poèmes, que d'en voir renouveler la mémoire par ce recueil. Ce n'est pas qu'ils n'aient tous eu des succès assez heureux pour ne me repentir point de les avoir faits; mais il y a une si notable différence d'eux à ceux qui les ont suivis, que je ne puis voir cette inégalité sans quelque sorte de confusion. Et certes, j'aurais laissé périr entièrement ceux-ci, si je n'eusse reconnu que le bruit qu'ont fait les

* Publié en 1644, en tête d'un recueil contenant les œuvres de Corneille, de *Mélite* à *l'Illusion comique*.

derniers obligeait déjà quelques curieux à la recherche des autres, et pourrait être cause qu'un imprimeur, faisant sans mon aveu ce que je ne voulais pas consentir, ajouterait mille fautes aux miennes. J'ai donc cru qu'il valait mieux, et pour votre contentement et pour ma réputation, y jeter un coup d'œil, non pas pour les corriger exactement (il eût été besoin de les refaire presque entiers), mais du moins pour en ôter ce qu'il y a de plus insupportable. Je vous les donne dans l'ordre que je les ai composés, et vous avouerai franchement que pour les vers, outre la faiblesse d'un homme qui commençait à en faire, il est malaisé qu'ils ne sentent la province où je suis né. Comme Dieu m'a fait naître mauvais courtisan, j'ai trouvé dans la cour plus de louanges que de bienfaits, et plus d'estime que d'établissement. Ainsi étant demeuré provincial, ce n'est pas merveille si mon élocution en conserve quelquefois le caractère. Pour la conduite, je me dédirais de peu de chose si j'avais à les refaire. Je ne m'étendrai point à vous spécifier quelles règles j'y ai observées : ceux qui s'y connaissent s'en apercevront aisément, et de pareils discours ne font qu'importuner les savants, embarrasser les faibles, et étourdir les ignorants.

II. AU LECTEUR*

Voici une seconde partie de pièces de théâtre un peu plus supportables que celles de la première. Elles sont toutes assez régulières, avec cette différence toutefois, que les règles sont observées avec plus de sévérité dans les unes que dans les autres; car il y en a qu'on peut élargir ou resserrer, selon que les incidents du poème le peuvent souffrir. Telle est celle de l'unité de jour, ou des

* Publié en 1648, en tête d'un recueil contenant les œuvres de Corneille, du *Cid* à *la Suite du Menteur*.

vingt et quatre heures. Je crois que nous devons toujours faire notre possible en sa faveur, jusqu'à forcer un peu les événements que nous traitons, pour les y accommoder; mais si je n'en pouvais venir à bout, je la négligerais même sans scrupule, et ne voudrais pas perdre un beau sujet pour ne l'y pouvoir réduire. Telle est encore celle de l'unité du lieu, qu'on doit arrêter, s'il se peut, dans la salle d'un palais, ou dans quelque espace qui ne soit pas de beaucoup plus grand que le théâtre, mais qu'on peut étendre jusqu'à toute une ville, et se servir même, s'il en est besoin, d'un peu des environs. Je dirais la même chose de la liaison des scènes, si j'osais la nommer une règle; mais comme je n'en vois rien dans Aristote; que notre Horace n'en dit que ce petit mot : *Neu quid biet**, dont la signification peut être douteuse; que les anciens ne l'ont pas toujours observée, quoiqu'il leur fût assez aisé, ne mettant qu'une scène ou deux à chaque acte; que le miracle de l'Italie, le *Pastor Fido***, l'a entièrement négligée : j'aime mieux l'appeler un embellissement qu'une règle; mais un embellissement qui fait grand effet, comme il est aisé de le remarquer par les exemples du *Cid* et de l'*Horace*. Sabine ne contribue non plus aux incidents de la tragédie dans ce dernier que l'Infante dans l'autre***, étant toutes deux des personnages épisodiques qui s'émeuvent de tout ce qui arrive selon la passion qu'elles en ressentent, mais qu'on pourrait retrancher sans rien ôter de l'action principale. Néanmoins l'une a été condamnée presque de tout le monde comme inutile, et de l'autre personne n'en a murmuré, cette inégalité ne provenant que de la liaison des scènes qui attache Sabine au reste des personnages et qui n'étant pas observée dans *le Cid*, y laisse l'Infante tenir sa cour à part.

Au reste, comme les tragédies de cette seconde partie sont prises de l'histoire, j'ai cru qu'il ne serait pas hors

* Ne se trouve pas dans Horace.

** De Guarini (1585).

*** Longtemps le rôle de l'Infante a été entièrement supprimé à la Comédie-Française.

de propos de vous donner au devant de chacune le texte ou l'abrégé des auteurs dont je les ai tirées, afin qu'on puisse voir par là ce que j'y ai ajouté du mien et jusques où je me suis persuadé que peut aller la licence poétique en traitant des sujets véritables*.

* Ces textes et abrégés ne figurent pas dans la présente édition.

DISCOURS

DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES DU POÈME DRAMATIQUE*

Bien que, selon Aristote, le seul but de la poésie dramatique soit de plaire aux spectateurs, et que la plupart de ces poèmes leur aient plu, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entre eux n'ont pas atteint le but de l'art. *Il ne faut pas prétendre,* dit ce philosophe, *que ce genre de poésie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui lui est propre***; et pour trouver ce plaisir qui lui est propre, et le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, et leur plaire selon ses règles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il

* Publié pour la première fois en tête du premier volume de l'édition de 1660.

** Aristote, *Poétique,* XIV, 2.

y a un art; mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, et on s'accorde sur les paroles pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu, et de jour, personne n'en doute, mais ce n'est pas une petite difficulté de savoir ce que c'est que cette unité d'action, et jusques où peut s'étendre cette unité de jour et de lieu. Il faut que le poète traite son sujet selon le vraisemblable et le nécessaire, Aristote le dit, et tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs et si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'est que ce vraisemblable et ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier, qui accompagne toujours l'autre chez ce philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une maxime très fausse, qu'*il faut que le sujet d'une tragedie soit vraisemblable;* appliquant ainsi aux conditions du sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une tragédie d'un sujet purement vraisemblable : il en donne pour exemple *la Fleur* d'Agathon, où les noms et les choses étaient de pure invention, aussi bien qu'en la comédie; mais les grands sujets qui remuent fortement les passions, et en opposent l'impétuosité aux lois du devoir ou aux tendresses du sang, doivent toujours aller au delà du vraisemblable, et ne trouveraient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étaient soutenus, ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tous persuadés. Il n'est pas vraisemblable que Médée tue ses enfants, que Clytemnestre assassine son mari, qu'Oreste poignarde sa mère; mais l'histoire le dit, et la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'est ni vrai ni vraisemblable qu'Andromède, exposée à un monstre marin, ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avait des ailes aux pieds; mais c'est une fiction que l'antiquité a reçue; et comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense quand

on la voit sur le théâtre. Il ne serait pas permis toutefois d'inventer sur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter serait rejeté, s'il n'avait point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur* dit que *les sujets viennent de la fortune,* qui fait arriver les choses, *et non de l'art,* qui les imagine. Elle est maîtresse des événements, et le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente enveloppe une secrète défense d'entreprendre sur elle, et d'en produire sur la scène qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il était arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragédie.* Les siècles suivants nous en ont assez fourni pour franchir ces bornes, et ne marcher plus sur les pas des Grecs; mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs règles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, et les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poèmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisaient; c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces règles; mais notre malheur est qu'Aristote, et Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprètes, et que ceux qui leur en ont voulu servir jusques ici ne les ont souvent expliqués qu'en grammairiens ou en philosophes. Comme ils avaient plus d'étude et de spéculation que d'expérience du théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort sûres pour y réussir.

Je hasarderai quelque chose sur cinquante** ans de travail pour la scène, et en dirai mes pensées tout simplenent, sans esprit de contestation qui m'engage à les sou-

* Aristote.

** Corneille avait écrit : *trente ans,* (éd. de 1660) ; *quarante ans,* (éd. de 1668) ; *cinquante ans,* (éd. de 1682).

tenir, et sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poésie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs,* n'est pas pour l'emporter opiniâtrément sur ceux qui pensent ennoblir l'art, en lui donnant pour objet de profiter* aussi bien que de plaire. Cette dispute même serait très inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les règles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vrai qu'Aristote, dans tout son *Traité de la Poétique,* n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribue l'origine de la poésie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfère la partie du poème qui regarde le sujet à celle qui regarde les mœurs, parce que cette première contient ce qui agrée le plus, comme les agnitions** et les péripéties, qu'il fait entrer dans la définition de la tragédie l'agrément du discours dont elle est composée; et qu'il l'estime enfin plus que le poème épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure et la musique, qui délectent puissamment, et qu'étant plus courte et moins diffuse, le plaisir qu'on y prend est plus parfait; mais il n'est pas moins vrai qu'Horace nous apprend que nous ne saurions plaire à tout le monde, si nous n'y mêlons l'utile, et que les gens graves et sérieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuieront, s'ils n'y trouvent rien à profiter :

*Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.****

Ainsi, quoique l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y être nécessaire, et il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ai déjà dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de poèmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

* Profiter : être utile.

** Agnition : reconnaissance.

*** Les quinquagénaires refusent les œuvres où ils ne trouvent pas de quoi manger. Horace, *Art poétique,* v. 341.

La première consiste aux sentences et instructions morales qu'on y peut semer presque partout; mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guère loin, surtout quand on fait parler un homme passionné, ou qu'on lui fait répondre par un autre; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'esprit pour les concevoir et les dire. Dans les délibérations d'Etat, où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thèse à l'hypothèse; et j'aime mieux faire dire à un acteur, *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétudes*, que, *l'amour donne beaucoup d'inquiétudes aux esprits qu'il possède*.

Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les maximes de la morale et de la politique. Tous mes poèmes demeureraient bien estropiés, si on en retranchait ce que j'y en ai mêlé; mais encore un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier; autrement c'est un lieu commun qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parce qu'il fait languir l'action; et quelque heureusement que réussisse cet étalage de moralités, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornements ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grâce, quand celui qui les prononce et celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième acte de *Mélite*, la joie qu'elle a d'être aimée de Tircis lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savait que Tircis la crût infidèle, et qu'il en fût au désespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffrirait pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentiments dont le raisonnement ne se peut fonder

sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. Rodogune, au premier acte, ne saurait justifier la défiance qu'elle a de Cléopâtre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée, parce que, depuis le traité de paix, cette reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui conserve dans le cœur. L'assurance que prend Mélisse, au quatrième de *la Suite du Menteur,* sur les premières protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vu qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité et la promptitude que deux amants nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entre-disent; et les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plu, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire*. Vous en trouverez ici quelques autres de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, et surtout les mettre en la bouche de gens qui aient l'esprit sans embarras, et qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poème dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, et que les traits en sont si reconnaissables qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse; et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens se sont fort souvent contentés de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, et punir les mauvaises. Clytemnestre et son adultère** tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfants, et Atrée de ceux de son frère Thyeste, qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissaient pour la catastrophe de leurs tragédies, c'étaient des cri-

* *La Suite du Menteur*, IV, 1.

** Le complice de son adultère, Egisthe.

minels qu'ils faisaient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avait abusé de la femme de son frère; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason était un perfide d'abandonner Médée, à qui il devait tout; mais massacrer ses enfants à ses yeux est quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignait des concubines qu'Agamemnon ramenait de Troie; mais il n'avait point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne; et ces maîtres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son père, encore plus grand que le sien, puisqu'ils lui ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter, et n'en ont point donné à sa mère, qu'ils font jouir paisiblement avec son Egisthe du royaume d'un mari qu'elle avait assassiné.

Notre théâtre souffre difficilement de pareils sujets : le *Thyeste* de Sénèque n'y a pas été fort heureux; sa *Médée* y a trouvé plus de faveur; mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason et la violence du roi de Corinthe la font paraître si injustement opprimée, que l'auditeur entre aisément dans ses intérêts et regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-même de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le poème dramatique par la punition des mauvaises actions et la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il était dès le temps d'Aristote, et peut-être qu'il ne plaisait pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécillité du jugement des spectateurs, et que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du peuple, et écrivent selon les souhaits de leur auditoire**. En effet, il est certain que nous ne saurions voir un honnête homme sur notre théâtre sans lui souhaiter de la prospérité, et nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure

* *Poétique*, XIII, 7.

accablé, nous sortons avec chagrin, et remportons une espèce d'indignation contre l'auteur et les acteurs; mais quand l'événement remplit nos souhaits, et que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joie, et remportons une entière satisfaction et de l'ouvrage, et de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses et des périls, nous excite à l'embrasser; et le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du théâtre, comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié et de la crainte. Mais comme cette utilité est particulière à la tragédie, je m'expliquerai sur cet article au second volume* où je traiterai de la tragédie en particulier, et passe à l'examen des parties qu'Aristote attribue au poème dramatique. Je dis au poème dramatique en général, bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la comédie, et que la différence de ces deux espèces de poèmes ne consiste qu'en la dignité des personnages, et des actions qu'ils imitent, et non pas en la façon de les imiter, ni aux choses qui servent à cette imitation.

Le poème est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appelées parties de quantité, ou d'extension; et Aristote en nomme quatre : le prologue, l'épisode, l'exode, et le chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce philosophe y en trouve six : le sujet, les mœurs, les sentiments, la diction, la musique, et la décoration du théâtre. De ces six, il n'y a que le sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'art poétique; les autres ont besoin d'autres arts subsidiaires : les mœurs, de la morale; les sentiments, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; et les deux autres parties ont chacune

* Voir *Discours de la Tragédie.*

leur art, dont il n'est pas besoin que le poète soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Aristote ne les traite pas. Mais comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premières, la connaissance des arts dont elles dépendent lui est absolument nécessaire, à moins qu'il ait reçu de la nature un sens commun assez fort et assez profond pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie et pour la comédie. Je ne toucherai à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote définit simplement *une imitation de personnes basses et fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point; et puisque beaucoup de savants tiennent que son *Traité de la Poétique* n'est pas venu tout entier jusques à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé il s'en rencontrait une plus achevée.

La poésie dramatique, selon lui, est une imitation des actions, et il s'arrête ici à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avait du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisait parler dans la comédie que des personnes d'une condition très médiocre; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nôtre, où les rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entre des rois, et qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni de leur Etat, je ne crois pas que, bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'Etat, ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, et peut servir de fondement à ces intérêts, et à ces autres passions dont je parle; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poème, et leur laisse le premier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord : elle est toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragédie où il n'y ait qu'un intérêt d'amour à démêler. Au contraire, ils l'en bannissaient souvent; et ceux qui voudront considérer les miennes, reconnaîtront qu'à leur exemple je ne lui ai jamais laissé y prendre le pas devant, et que dans *le Cid* même, qui est sans contredit la pièce la plus remplie d'amour que j'aie faite, le devoir de la naissance et le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amants que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'Etat dans un poème, et que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en *Don Sanche,* s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement* à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque, pour le distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des rois sur le théâtre sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous-mêmes, quand cela ne renverse point les règles de l'art; ne fût-ce que pour mériter cette louange que donnait Horace aux poètes de son temps :

Nec minimum meruere decus, vestigia græca
*Ausi deserere;***

et n'avoir point de part en ce honteux éloge :

*O imitatores, servum pecus!****

* Aucunement : en quelque façon.

** Et ils n'ont pas démérité en osant quitter les sentiers grecs. Horace, *Art poétique,* v. 286.

*** Imitateurs : troupeau d'esclaves ! Horace, *Epître* XIX.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, *a été autrefois sans exemple, et ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.*

La comédie diffère donc en cela de la tragédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse : celle-là s'arrête à une action commune et enjouée; celle-ci demande de grands périls pour ses héros : celle-là se contente de l'inquiétude et des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complète et achevée; c'est-à-dire que dans l'événement qui la termine, le spectateur doit être si bien instruit des sentiments de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, et ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le poème en demeurait là, l'action ne serait pas complète, parce que l'auditeur sortirait dans l'incertitude de ce que cet empereur aurait ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que César, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, et ne le force à lui rendre sa part du royaume, que son père lui a laissée par testament : pour attirer la faveur de son côté par un grand service, il lui immole Pompée; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice. Il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort; ce roi, surpris de cette réception si peu attendue, se résout à prévenir César, et conspire contre lui, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé. Ce n'est pas encore assez; il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, et Ptolomée, périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopâtre en paisible possession du royaume dont elle demandait la moitié, et César hors de péril; l'auditeur n'a plus rien à demander, et sort satisfait, parce que l'action est complète.

Je connais des gens d'esprit, et des plus savants en l'art poétique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever

le Cid, et quelques autres de mes poèmes, parce que je n'y conclus pas précisément le mariage des premiers acteurs, et que je ne les envoie point marier au sortir du théâtre. A quoi il est aisé de répondre que le mariage n'est point un achèvement nécessaire pour la tragédie heureuse, ni même pour la comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un héros qui la constitue, et lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maîtresse quand la bienséance ne le permet pas; et il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchements, sans lui en faire déterminer le jour. Ce serait une chose insupportable que Chimène en convînt avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son père, et Rodrigue serait ridicule, s'il faisait la moindre démonstration de le désirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourrait dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grâce, dans l'instant que sa mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, et meurt dans la rage de n'avoir pu les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion *que de rendre amis ceux qui étaient ennemis**; ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, et l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes grâces d'un père qu'on a vu en colère contre lui pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies; ou que deux amants, séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettaient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y

* *Poétique*, XIII, 8.

aurait pas grand artifice au dénouement d'une pièce, si, après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils ou de sa fille, il y consentait tout d'un coup au cinquième, par cette seule raison que c'est le cinquième, et que l'auteur n'oserait en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvait la vie en quelque rencontre où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis, ou que par quelque accident inespéré, il fût reconnu pour être de plus grande condition, et mieux dans la fortune qu'il ne paraissait.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au delà, parce que quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien et s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentiments de joie qu'ont deux amants qui se voient réunis après de longues traverses doivent être bien courts; et je ne sais pas quelle grâce a eue chez les Athéniens la contestation de Ménélas et de Teucer pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrième acte; mais je sais bien que de notre temps la dispute du même Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partît d'une bonne main*. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquième de *Mélite* et de *la Veuve*. On n'y voit les premiers acteurs que réunis ensemble, et ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvaient être déjà instruits, si je l'eusse voulu, et semblent n'être plus sur le théâtre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes, qui était assez générale en ce temps-là, d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal observés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux même qui, faute de les savoir, s'aban-

* Allusion à *la Mort d'Achille,* de Benserade.

donnent au courant des sentiments naturels; mais je ne puis que je n'avoue du moins que la vieille habitude qu'on avait alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, et que la nouveauté d'un genre de comédie très agréable, et qui jusque-là n'avait point paru sur la scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisait à la vue, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie et la tragédie se ressemblent encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur,* c'est-à-dire *qu'elle ne doit être, ni si petite qu'elle échappe à la vue comme un atome, ni si vaste qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur et égare son imagination.* C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poème, et ajoute que *pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, et une fin.* Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précèdent; et je m'assure que si Cinna attendait au cinquième à conspirer contre Auguste, et qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Emilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante ferait bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auraient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu et une fin. Cinna conspire contre Auguste et rend compte de sa conspiration à Emilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste lui pardonne, voilà la fin. Ainsi dans les comédies de ce premier volume, j'ai presque toujours établi deux amants en bonne intelligence; je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe, et les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparait.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action j'ajoute un mot touchant celle de sa représentation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cents, et veulent que les pièces de théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur règle ne me le permet, en ayant pour l'ordinaire donné deux mille aux comédies, et un peu plus de dix-huit cents aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parlé du sujet de la comédie, et des conditions qui lui sont nécessaires. La vraisemblance en est une dont je parlerai en un autre lieu*; il y a de plus, que les événements en doivent toujours être heureux, ce qui n'est pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire; je viens à la seconde partie du poème, qui sont les mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables, et égales***. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des poèmes, tant anciens que modernes, demeureraient en un pitoyable état, si l'on en retranchait tout ce qui s'y rencontre de personnages méchants, ou vicieux, ou tachés de quelque faiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, et leur attribue plus de défauts que de perfections; et quand il nous prescrit de peindre Médée fière et indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jusqu'à maintenir que les lois ne sont pas

* Voir *Discours de la Tragédie.*

** *Poétique,* XV, 1.

faites pour lui, et ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs; et s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je crois que c'est le caractère brillant et élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre et convenable à la personne qu'on introduit. Cléopâtre, dans *Rodogune,* est très méchante; il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'âme qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du *Menteur*. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit et tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grâce en sa personne, et fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colère d'Achille ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. *La poésie,* dit-il, *est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été, et comme les peintres font souvent des portraits flattés, qui sont plus beaux que l'original, et conservent toutefois la ressemblance, ainsi les poètes, représentant des hommes colères ou fainéants, doivent tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité ou de dureté; et c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon**. Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportements de la colère d'Achille cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, et dont Robortel** parle ainsi :

* *Poétique,* xv, 8. ** Robortello : philologue italien du XVIe siècle.

*Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, et absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans a sua natura et effigie pristina**.

Ce texte d'Aristote que je viens de citer peut faire de la peine en ce qu'il porte *que les mœurs des hommes colères ou fainéants doivent être peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colère; et c'est ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers :

.... Iracundus, inexorabilis, acer **

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, et je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot grec ῥᾳθύμους a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes latins que j'ai suivis. Pacius le tourne *desides;* Victorius, *inertes;* Heinsius, *segnes;* et le mot de *fainéants*, dont je me suis servi pour le mettre en notre langue, répond assez à ces trois versions ; mais Castelvetro*** le rend en la sienne par celui de *mansueti*, « débonnaires ou pleins de mansuétude »; et non seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colères*, mais aussi il s'accorderait mieux avec cette habitude qu'Aristote appelle ἐπιείκειαν, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité* qui répondrait mieux au *mansueti* de l'Italien qu'à leurs *segnes, desides, inertes,* pourvu qu'on n'entendît par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fâche que malaisément : mais j'aimerais mieux encore celui de *piacevolezza*****, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa langue; et je crois que pour lui laisser sa force en la nôtre, on le pourrait

* Chaque genre a en soi certains degrés excellents de beauté, et est susceptible d'une forme parfaite, sans dégénérer pour cela dans sa nature et dans sa figure première.

** Irascible, inexorable, ardent. *Art poétique,* v. 121.

*** Critique italien, XVIe siècle.

**** Aimable douceur.

tourner par celui de *condescendance* ou *facilité équitable d'approuver, excuser, et supporter tout ce qui arrive.* Ce n'est pas que je me veuille faire juge entre de si grands hommes; mais je ne puis dissimuler que la version italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois latines. Dans cette diversité d'interprétations, chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaît davantage, et que les opinions des plus savants ne sont pas des lois pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture, touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux ou de criminels sur le théâtre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette règle, il se sert de celui de Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisième explication qui pourrait ne déplaire pas, qui est que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier personnage, qui doit toujours se faire aimer, et par conséquent être vertueux, et non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr; mais comme c'est restreindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerais mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation ou perfection de caractère dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paraissent sur la scène; et je ne pourrais suivre cette dernière interprétation sans condamner *le Menteur*, dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la première. Le poète doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi et le pays de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parents, à ses amis,

à son roi; quel est l'office d'un magistrat, ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, et en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr; car c'est une maxime infaillible que, pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une règle dont on ne se puisse dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues et les vieillards avares : le contraire arrive tous les jours sans merveille; mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes et des passions qui conviendraient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, et non pas d'un vieillard; cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne : les exemples en sont assez souvent devant nos yeux; mais il passerait pour fou s'il voulait faire l'amour en jeune homme, et s'il prétendait se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera, mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, et non pas sur ses mérites; et ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une âme assez intéressée pour déférer* tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de semblables, qu'Aristote demande aux mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connaître, et qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers :

*Sit Medea ferox invictaque*** . . .

Qui peindrait Ulysse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise, s'exposerait à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprètes ont beaucoup de peine à trouver

* Déférer : soumettre.

** Que Médée soit farouche, indomptée. *Art poétique*, v. 123.

la différence qu'Aristote veut qui soit entre elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvu qu'on les sépare, et qu'on donne celle de convenables aux personnes imaginées, qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poète, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire ou par la fable, comme je le viens de dire.

Il reste à parler de l'égalité, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.*

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger et inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors, selon l'occasion. Telle est celle de Chimène, du côté de l'amour; elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur; mais cet amour agit autrement en la présence du Roi, autrement en celle de l'Infante, et autrement en celle de Rodrigue; et c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote lorsqu'il dit *que la tragédie se peut faire sans mœurs, et que la plupart de celles des modernes de son temps n'en ont point***. Le sens de ce passage est assez malaisé à concevoir, vu que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, et qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théâtre qui ne soit bon ou méchant, et qui n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux

* Qu'il demeure, du début à la fin, tel que d'abord il s'est montré, et soit toujours d'accord avec lui-même. *Art poétique*, v. 126-127.

** *Poétique*, VI, 11.

sentiments qui semblent opposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philosophe dit ensuite que *si un poète a fait de belles narrations morales et des discours bien sentencieux, il n'a fait encore rien par là qui concerne la tragédie**. Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit et raisonne en homme de bien, un méchant agit et raisonne en méchant, et l'un et l'autre étale de diverses maximes de morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces maximes, que cette habitude produit, que la tragédie peut se passer, et non pas de l'habitude même, puisqu'elle est le principe des actions, et que les actions sont l'âme de la tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant et pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire que quand il parle d'une tragédie sans mœurs, il entend une tragédie où les acteurs énoncent simplement leurs sentiments, ou ne les appuient que sur des raisonnements tirés du fait, comme Cléopâtre dans le second acte de *Rodogune,* et non pas sur des maximes de morale ou de politique, comme Rodogune dans son premier acte. Car, je le répète encore, faire un poème de théâtre où aucun des acteurs ne soit bon ni méchant, prudent ni imprudent, cela est absolument impossible.

Après les mœurs viennent les sentiments, par où l'acteur fait connaître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnements moraux comme je le viens de dire. Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions et les troubles de l'esprit, pour en consulter, délibérer, exagérer ou exténuer**; mais il y a cette différence pour ce regard entre le poète dramatique et l'orateur, que celui-ci peut étaler son art, et le rendre remarquable avec pleine liberté, et que l'autre doit le cacher avec soin, parce que ce n'est

* *Poétique,* VI, 12.

** Exténuer : affaiblir.

jamais lui qui parle, et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs.

La diction dépend de la grammaire. Aristote lui attribue les figures, que nous ne laissons pas d'appeler communément figures de rhétorique. Je n'ai rien à dire là-dessus, sinon que le langage doit être net, les figures placées à propos et diversifiées, et la versification aisée et élevée au-dessus de la prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du poème épique, puisque ceux que le poète fait parler ne sont pas des poètes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs a retranché la musique de nos poèmes. Une chanson y a quelquefois bonne grâce, et dans les pièces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur cependant que les machines descendent.

La décoration du théâtre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture, et de la perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le poète; et comme il ne la traite point, je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le prologue, l'épisode, l'exode, et le chœur. *Le prologue est ce qui se récite avant le premier chant du chœur; l'épisode, ce qui se récite entre les chants du chœur; et l'exode, ce qui se récite après le dernier chant du chœur**. Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, et l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à notre usage, le prologue est notre premier acte, l'épisode fait les trois suivants, l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la première entrée du chœur,* ce qui nous

* *Poétique,* XII, 2.

embarrasserait fort, vu que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le premier, et ainsi elles manqueraient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encore que le mot grec πάροδος, dont se sert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui était le lieu ordinaire où nos anciens faisaient parler leurs acteurs; en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le πάροδος du chœur est la première chose que dit tout le chœur ensemble. Or quand le chœur entier disait quelque chose, il chantait; et quand il parlait sans chanter, il n'y avait qu'un de ceux dont il était composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur alors tenait lieu d'acteur, et que ce qu'il disait servait à l'action, et devait par conséquent être entendu; ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composaient, et qui étaient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejeter ce premier πάροδος du chœur, qui est la borne du prologue, à la première fois qu'il demeurait seul sur le théâtre et chantait : jusque-là il n'y était introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche, ou s'il y demeurait seul sans chanter, il se séparait en deux demi-chœurs, qui ne parlaient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils disaient, et s'instruire de ce qu'il fallait qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote, et pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les épisodiques, en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivants qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle et assez sévère, et je ne l'ai pas toujours gardée; mais j'estime

qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concurrent* dans le poème. Les anciens s'en sont fort écartés, particulièrement dans les agnitions**, pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenaient par hasard au cinquième acte, et ne seraient arrivés qu'au dixième, si la pièce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'*Œdipe* de Sophocle et de Sénèque, où il semble tomber des nues par miracle, en un temps où les acteurs ne sauraient plus par où en prendre***, ni quelle posture tenir, s'il arrivait une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquième acte non plus qu'eux; mais j'ai préparé sa venue dès le premier, en faisant dire à Œdipe qu'il attend dans le jour la nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans *la Veuve,* bien que Célidan ne paraisse qu'au troisième, il y est amené par Alcidon, qui est du premier. Il n'en est pas de même des Maures dans *le Cid,* pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de Poitiers dans *le Menteur* avait le même défaut; mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement se trouve préparé par Philiste, et non plus par lui.

Je voudrais donc que le premier acte contînt le fondement de toutes les actions, et fermât la porte à tout ce qu'on voudrait introduire d'ailleurs dans le reste du poème. Encore que souvent il ne donne pas toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du sujet, et que tous les acteurs n'y paraissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paraître aient besoin de les aller chercher pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des personnages qui agissent dans la pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un

* Concourent.

** Reconnaissances.

*** Nous dirions : où ils en sont.

confident qui reçoit le secret de son ami et le plaint dans son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le mariage de ses enfants, une femme qui console et conseille son mari : en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier acte; et quand je n'y aurais point parlé de Livie dans *Cinna,* j'aurais pu la faire entrer au quatrième, sans pécher contre cette règle. Mais je souhaiterais qu'on l'observât inviolablement quand on fait concurrer deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, et la consultation d'Auguste avec lui et Maxime, n'ont aucune liaison entre elles, et ne font que concurrer d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, et soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier acte, où Auguste mande Cinna et Maxime. On n'en sait pas la cause; mais enfin il les mande, et cela suffit pour faire une surprise très agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'empire ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise aurait perdu la moitié de ses grâces s'il ne les eût point mandés dès le premier acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans *Don Sanche,* le choix que la reine de Castille doit faire d'un mari, et le rappel de celle d'Aragon dans ses Etats, sont deux choses tout à fait différentes : aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte, et quand on introduit deux sortes d'amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'appelait prologue du temps d'Aristote, et communément on y faisait l'ouverture du sujet, pour instruire le spectateur de tout ce qui s'était passé avant le commencement de l'action qu'on allait représenter, et de tout ce qu'il fallait qu'il sût pour comprendre ce qu'il allait voir. La manière de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant, tantôt un dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevaient cet éclaircis-

sement, et tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisait lui-même, comme dans son *Iphigénie,* et dans son *Hélène,* où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, et l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire que quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses; mais il faut que ce soit par les sentiments d'une passion qui l'agite, et non pas par une simple narration. Le monologue d'Emilie, qui ouvre le théâtre dans *Cinna,* fait assez connaître qu'Auguste a fait mourir son père, et que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui; mais c'est par le trouble et la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son âme, que nous en avons la connaissance. Surtout le poète se doit souvenir que quand un acteur est seul sur le théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, et ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient, et à quoi il pense. Ainsi ce serait une faute insupportable si un autre acteur apprenait par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre, et je ne le voudrais pas condamner en un autre, mais j'aurais de la peine à me le souffrir.

Plaute a cru remédier à ce désordre d'Euripide en introduisant un prologue détaché, qui se récitait par un personnage qui n'avait quelquefois autre nom que celui de Prologue, et n'était point du tout du corps de la pièce. Aussi ne parlait-il qu'aux spectateurs pour les instruire de ce qui avait précédé, et amener le sujet jusques au premier acte où commençait l'action.

Térence, qui est venu depuis lui, a gardé ces prologues, et en a changé la matière. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux, et pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle sorte de personnages, qu'on a appelés protatiques, parce qu'ils ne paraissent que dans la protase, où se doit faire la proposition et l'ouverture du sujet. Ils en écoutaient l'histoire, qui leur

était racontée par un autre acteur; et par ce récit qu'on leur en faisait, l'auditeur demeurait instruit de ce qu'il devait savoir, touchant les intérêts des premiers acteurs, avant qu'ils parussent sur le théâtre. Tels sont Sosie dans son *Andrienne,* et Davus dans son *Phormion,* qu'on ne revoit plus après la narration, et qui ne servent qu'à l'écouter. Cette méthode est fort artificieuse; mais je voudrais pour sa perfection que ces mêmes personnages servissent encore à quelque autre chose dans la pièce, et qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans *Médée* est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, et s'étonne d'y rencontrer Jason, qu'il croyait en Thessalie; il apprend de lui sa fortune, et son divorce avec Médée, pour épouser Créuse, qu'il aide ensuite à sauver des mains d'Egée, qui l'avait fait enlever, et raisonne avec le Roi sur la défiance qu'il doit avoir des présents de Médée. Toutes les pièces n'ont pas besoin de ces éclaircissements, et par conséquent on se peut passer souvent de ces personnages, dont Térence ne s'est servi que ces deux fois dans les six comédies que nous avons de lui.

Notre siècle a inventé une autre espèce de prologue pour les pièces de machines, qui ne touche point au sujet, et n'est qu'une louange adroite du prince devant qui ces poèmes doivent être représentés. Dans l'*Andromède,* Melpomène emprunte au soleil ses rayons pour éclairer son théâtre en faveur du Roi, pour qui elle a préparé un spectacle magnifique. Le prologue de *la Toison d'or,* sur le mariage de Sa Majesté et la paix avec l'Espagne, a quelque chose encore de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention; et je ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des Dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de notre temps, par une fiction poétique, qui fait un grand accommodement de théâtre.

L'épisode, selon Aristote, en cet endroit, sont nos trois actes du milieu; mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, et qui

lui servent d'un ornement dont elle se pourrait passer, je dirai que bien que ces trois actes s'appellent épisode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'épisodes. La consultation d'Auguste au second de *Cinna,* les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Emilie, et l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec lui, ne sont que des épisodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irrésolutions de ce prince, et les conseils de Livie, sont de l'action principale; et dans *Héraclius,* ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes, et peuvent être composés des actions particulières des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourrait se passer, ou des intérêts des seconds amants qu'on introduit, et qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns et les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, et être attachés à l'action principale, c'est-à-dire y servir de quelque chose; et particulièrement ces personnages épisodiques doivent s'embarrasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue brouille les uns et les autres. Aristote blâme fort les épisodes détachés, et dit *que les mauvais poètes en font par ignorance, et les bons en faveur des comédiens pour leur donner de l'emploi**. L'Infante du *Cid* est de ce nombre, et on la pourra condamner ou lui faire grâce par ce texte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode, qui n'est autre chose que notre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poème dramatique doit être complète. Je n'y ajouterai que ce mot: qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, et même la reculer vers la fin, autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus, et l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir:

* *Poétique,* IX, 10.

ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sait trop tôt n'a plus de curiosité; et son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'est vu dans la *Mariane,* dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'aient plu extraordinairement; mais je ne conseillerais à personne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours; et quoique son auteur* eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avait fait à peindre les désespoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur qui en soutenait le personnage, y contribuait beaucoup**.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilités, et les parties du poème dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse mes sentiments au public sur les règles d'un art qu'il y a si longtemps que je pratique assez heureusement. Comme ce recueil est séparé en trois volumes, j'ai séparé les principales matières en trois Discours, pour leur servir de préfaces. Je parle au second des conditions particulières de la tragédie, des qualités des personnes et des événements qui lui peuvent fournir de sujet, et de la manière de le traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisième sur les trois unités, d'action, de jour, et de lieu. Cette entreprise méritait une longue et très exacte étude de tous les poèmes qui nous restent de l'antiquité, et de tous ceux qui ont commenté les traités qu'Aristote et Horace ont faits de l'art poétique, ou qui en ont écrit en particulier; mais je n'ai pu me résoudre à en prendre le loisir; et je m'assure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, et ne seront pas fâchés que je donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'eût fallu consumer à des remarques sur celles

* Tristan.

** C'était Mondory.

des autres siècles. J'y fais quelques courses, et y prends des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parce que je connais mieux mes ouvrages que ceux des autres, et en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrais en quelque chose, ou que je ne louerais pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition et sans esprit de contestation, je l'ai déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées; et comme peut-être je l'entends à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le commentaire dont je m'y sers le plus est l'expérience du théâtre et les réflexions sur ce que j'ai vu y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un style simple, et me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y rechercher aucun enrichissement d'éloquence. Il me suffit de me faire entendre; je ne prétends pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, et ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fût-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne dirait pas si justement ce que je veux dire. J'ajoute à ces trois Discours généraux l'examen de chacun de mes poèmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent ou se conforment aux règles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, et en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac* accorde ce privilège à une certaine espèce de gens, et soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise ce que d'autres diraient par vanité. Je ne sais si j'en suis; mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en désespérer pas.

* Guez de Balzac.

DISCOURS

DE LA TRAGÉDIE

ET DES MOYENS DE LA TRAITER SELON LE VRAISEMBLABLE OU LE NÉCESSAIRE *

Outre les trois utilités du poème dramatique dont j'ai parlé dans le discours que j'ai fait servir de préface à la première partie de ce recueil, la tragédie a celle-ci de particulière que *par la pitié et la crainte elle purge de semblables passions*. Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition **, et qui nous apprennent deux choses : l'une, qu'elle excite la pitié et la crainte ; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la première assez au long, mais il ne dit pas un mot de la dernière ; et de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il n'éclaircit point. Il témoigne

* Publié pour la première fois en tête du deuxième volume de l'édition de 1660.

** Aristote, *Poétique*, VI, 2.

toutefois dans le dernier chapitre de ses *Politiques* un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, et c'est ce qui fait que la plupart de ses interprètes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout sur cette matière. Quoi qu'il en puisse être, je crois qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre, et sur la certitude de ce qui nous demeure nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

Nous avons pitié, dit-il, *de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, et nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons souffrir à nos semblables**. Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir, la crainte qui la suit regarde le nôtre, et ce passage seul nous donne assez d'ouverture pour trouver la manière dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables nous porte à la crainte d'un pareil pour nous ; cette crainte, au désir de l'éviter ; et ce désir, à purger, modérer, rectifier, et même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons, par cette raison commune, mais naturelle et indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce philosophe. Ils se gênent sur ce passage, et s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Beni** marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement, mais elle diffère en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois et aux princes, peut-être par cette raison que la tragédie ne peut nous faire craindre que les maux

* *Poétique,* XIII, 2.

** Littérateur et critique italien du XVIe siècle.

que nous voyons arriver à nos semblables, et que n'en faisant arriver qu'à des rois et à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot de *nos semblables,* et n'a pas assez considéré qu'il n'y avait point de rois à Athènes, où se représentaient les poèmes dont Aristote tire ses exemples, et sur lesquels il forme ses règles. Ce philosophe n'avait garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, et n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, et dont l'utilité se fût restreinte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, et que les auditeurs n'ont point de sceptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent; mais ces rois sont hommes comme les auditeurs, et tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre; et le spectateur peut concevoir avec facilité que si un roi, pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison lui qui n'est qu'un homme du commun doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre. Celles des autres hommes y trouveraient place, s'il leur en arrivait d'assez illustres et d'assez extraordinaires pour la mériter, et que l'histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scédase * n'était qu'un paysan de Leuctres; et je ne tiendrais pas la sienne indigne d'y paraître, si la pureté de notre scène pouvait souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée de la prostitution n'y a pu être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie **.

* Héros de *Scédase ou l'Hospitalité violée,* tragédie de Hardy (1604).

** Allusion à sa tragédie : *Théodore* (1645).

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié et cette crainte où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes et les événements qui peuvent exciter l'une et l'autre. Sur quoi je suppose, ce qui est très véritable, que notre auditoire n'est composé ni de méchants, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, et qui ne sont pas si sévèrement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions et capables des périls où elles engagent ceux qui leur défèrent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point *qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur,* et soutient *que cela ne produit ni pitié, ni crainte, parce que c'est un événement tout à fait injuste**. Quelques interprètes poussent la force de ce mot grec μιαρόν, qu'il fait servir d'épithète à cet événement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable;* à quoi j'ajoute qu'un tel succès excite plus d'indignation et de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre, et qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, et laisser l'auditeur mécontent par la colère qu'il remporte, et qui se mêle à la compassion, qui lui plairait s'il la remportait seule.

Il ne veut pas non plus *qu'un méchant homme passe du malheur à la félicité, parce que non seulement il ne peut naître d'un tel succès aucune pitié, ni crainte, mais il ne peut pas même nous toucher par ce sentiment naturel de joie dont nous remplit la prospérité d'un premier acteur, à qui notre faveur s'attache***. La chute d'un méchant dans le malheur a de quoi nous plaire par l'aversion que nous prenons pour lui ; mais comme ce n'est qu'une juste punition, elle ne nous fait point de pitié, et ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne sommes pas si méchants

* *Poétique,* XIII, 2.

** *Poétique,* XIII, 2.

que lui, pour être capables de ses crimes, et en appréhender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités, par le choix d'un homme qui ne soit ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant, et qui, par une faute, ou faiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemples Œdipe et Thyeste, en quoi véritablement je ne comprends point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tue son père, parce qu'il ne le connaît pas, et qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins, comme la signification du mot grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une simple erreur de méconnaissance, telle qu'était la sienne, admettons-le avec ce philosophe, bien que je ne puisse voir quelle passion il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute sans crime qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom, c'est un incestueux qui abuse de la femme de son frère ; si nous le considérons dans la tragédie, c'est un homme de bonne foi qui s'assure sur la parole de son frère, avec qui il s'est réconcilié. En ce premier état il est très criminel ; en ce dernier, très homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable, et la pitié qu'il prendra de lui n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son désastre à sa bonne foi, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons ; mais elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié, qui est plutôt une qualité d'honnête homme qu'une vicieuse habitude ; et cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entends point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la

manière que je l'explique ; mais je doute si elle s'y fait jamais, et dans celles-là même qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans *le Cid*, et en ont causé le grand succès : Rodrigue et Chimène y ont cette probité sujette aux passions, et ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette faiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux ; leur malheur fait pitié, cela est constant, et il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, et purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune et nous les fait plaindre ; mais je ne sais si elle nous la donne, ni si elle le purge, et j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vu les représentations : ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, et repasser sur ce qui les a touchés au théâtre, pour reconnaître s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, et si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrâce qu'ils ont plainte. Un des interprètes d'Aristote veut qu'il n'ait parlé de cette purgation des passions dans la tragédie que parce qu'il écrivait après Platon, qui bannit les poètes tragiques de sa république, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivait pour le contredire, et montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des Etats bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'âme, pour les rendre recommandables par la raison même sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple lui manquait : la punition des méchantes actions, et la récompense des bonnes, n'étaient pas de l'usage de son siècle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre ; et n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences et des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une qui peut-être

n'est qu'imaginaire. Du moins, si pour la produire il faut les conditions qu'il demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul *Œdipe,* et soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires que leur manquement rende un ouvrage défectueux, mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siècle les a vues dans *le Cid,* mais je ne sais s'il les a vues en beaucoup d'autres; et si nous voulons rejeter un coup d'œil sur cette règle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de pièces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout à fait vertueuses qui tombent dans le malheur bannit les martyrs de notre théâtre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, et Héraclius et Nicomède y ont plu, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, et ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés et près de périr, sans aucune faute de leur part dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parce qu'il n'est pas digne de la première, et que les spectateurs ne sont pas méchants comme lui pour concevoir l'autre à la vue de sa punition ; mais il serait à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'âme de l'auditeur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang-froid ; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colère et tuer dans un premier mouvement, et l'ambition le peut engager dans un crime ou dans une action blâmable. Il est peu de mères qui voulussent assassiner ou empoisonner leurs enfants de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopâtre dans *Rodogune;* mais il en est assez qui prennent goût à en jouir, et ne s'en dessaisissent qu'à regret et le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire et si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles

quelque teinture du principe qui l'y porta, et la vue de la juste punition qu'elle en reçoit leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen et l'application sur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y ait à trouver cette purgation effective et sensible des passions par le moyen de la pitié et de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble ; et qu'il suffit selon lui de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois, que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, et que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans *le Cid*, et peut toutefois mieux purger en nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compassion que nous avons de Rodrigue et de Chimène ne purge les attachements de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un et l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicomède, pour Héraclius ; mais s'il en demeure là, et qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil malheur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopâtre, ni pour Prusias, ni pour Phocas ; mais la crainte d'une infortune semblable ou approchante peut purger en une mère l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfants, en un mari le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son premier lit, en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par la violence ; et tout cela proportionnément à la condition d'un chacun et à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs et les irrésolutions d'Auguste dans *Cinna* peuvent faire ce dernier effet par la pitié et la crainte jointes ensemble ; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils

sont innocents, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, et si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que de celle qui nous fait pitié, et nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événements qu'il désapprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais : *Celui-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que de la pitié et ne fait point naître de crainte, et cet autre n'y est pas supportable, parce qu'il n'excite que de la crainte et ne fait point naître de pitié;* mais il les rebute, *parce,* dit-il, *qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte,* et nous donne à connaître par là que c'est par le manque de l'une et de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, et que s'ils produisaient l'une des deux, il ne leur refuserait point son suffrage. L'exemple d'Œdipe qu'il allègue me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie ; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, et je ne pense pas qu'à le voir représenter, aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son père ou d'épouser sa mère. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, et que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, et nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire qu'à nous faire choir dans le malheur qu'on nous prédit par les soins mêmes que nous prenons de l'éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son père, ni épousé sa mère, si son père et sa mère, à qui l'oracle avait prédit que cela arriverait, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi non seulement ce seront Laïus et Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, et ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier, et par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matière, établissons pour maxime que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié et de la crainte par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans *le Cid,* et Placide dans *Théodore,* mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue qu'on ne se puisse servir de divers personnages pour faire naître ces deux sentiments, comme dans *Rodogune;* et même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans *Polyeucte,* dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces règles du philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poèmes que nous avons vus réussir sur nos théâtres.

Il ne veut point qu'un homme tout à fait innocent tombe dans l'infortune, parce que, cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le persécute que de pitié pour son malheur; il ne veut pas non plus qu'un très méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des spectateurs qui ne lui ressemblent pas; mais quand ces deux raisons cessent, en sorte qu'un homme de bien qui souffre excite plus de pitié pour lui que d'indignation contre celui qui le fait souffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'estime qu'il ne faut point faire de difficulté d'exposer sur la scène des hommes très vertueux ou très méchants dans le malheur. En voici deux ou trois manières, que peut-être Aristote n'a su prévoir, parce qu'on n'en voyait pas d'exemples sur les théâtres de son temps.

La première est, quand un homme très vertueux est persécuté par un très méchant, et qu'il échappe du péril où le méchant demeure enveloppé, comme dans *Rodogune* et dans *Héraclius,* qu'on n'aurait pu souffrir si Antiochus et Rodogune eussent péri dans la première, et Héraclius, Pulchérie et Martian dans l'autre, et que Cléopâtre et Phocas y eussent triomphé. Leur malheur y donne une

pitié qui n'est point étouffée par l'aversion qu'on a pour ceux qui les tyrannisent, parce qu'on espère toujours que quelque heureuse révolution les empêchera de succomber; et bien que les crimes de Phocas et de Cléopâtre soient trop grands pour faire craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issue peut faire sur lui les effets dont j'ai déjà parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très vertueux soit persécuté, et périsse même par les ordres d'un autre, qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, et qui montre plus de faiblesse que de crime dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens, qui nous le rendrait exécrable, mais seulement par une lâche timidité, qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine et la vengeance après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa manière d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, et n'empêche pas que sa conversion miraculeuse, à la fin de la pièce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la même chose de Prusias dans *Nicomède,* et de Valens dans *Théodore.* L'un maltraite son fils, bien que très vertueux, et l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des faiblesses qui ne vont point jusques au crime, et loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaissement sous des puissances qu'ils redoutent, et qu'ils devraient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux-mêmes et de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de si beaux effets sur nos théâtres, Aristote nous donne une lumière. *Toute action,* dit-il, *se passe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifférents l'un pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer son ennemi, cela ne produit aucune commisération, sinon en tant qu'on s'émeut d'apprendre ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il*

*soit. Qu'un indifférent tue un indifférent, cela ne touche guère davantage, d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'âme de celui qui fait l'action; mais quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection attache aux intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue ou est prêt de tuer sa femme, une mère ses enfants, un frère sa sœur; c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie**. La raison en est claire. Les oppositions des sentiments de la nature aux emportements de la passion, ou à la sévérité du devoir, forment de puissantes agitations, qui sont reçues de l'auditeur avec plaisir; et il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devrait s'intéresser à sa conservation, et qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir, ou du moins avec répugnance. Horace et Curiace ne seraient point à plaindre, s'ils n'étaient point amis et beaux-frères; ni Rodrigue, s'il était poursuivi par un autre que par sa maîtresse; et le malheur d'Antiochus toucherait beaucoup moins, si un autre que sa mère lui demandait le sang de sa maîtresse, ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mère; ou si, après la mort de son frère, qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avait à se défier d'autres que de sa mère et de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage, pour exciter la commisération, que la proximité du sang et les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant et le persécuté, le poursuivant et le poursuivi, celui qui fait souffrir et celui qui souffre; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celle dont je viens de parler, et qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée: je ne la vois point dans l'*Ajax* de Sophocle, ni dans son *Philoctète;* et qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Eschyle et d'Euripide y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour

* *Poétique,* XIV, 4.

les tragédies parfaites, je n'entends pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce serait les rendre d'une nécessité absolue, et me contredire moi-même. Mais par ce mot de tragédies parfaites j'entends celles du genre le plus sublime et le plus touchant, en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvu qu'elles soient régulières à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, et n'approchent pas de la beauté et de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelque autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre le connaît ou ne le connaît pas, et s'il achève, ou n'achève pas. La diverse combinaison de ces deux manières d'agir forme quatre sortes de tragédies, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. *On connaît celui qu'on veut perdre, et on le fait périr en effet, comme Medée tue ses enfants, Clytemnestre son mari, Oreste sa mère;* et la moindre espèce est celle-là. *On le fait périr sans le connaître, et on le reconnaît avec déplaisir après l'avoir perdu; et cela,* dit-il, *ou avant la tragedie, comme Œdipe, ou dans la tragedie, comme l'Alcméon d'*Astydamas, *et Télégonus dans* Ulysse blessé, qui sont deux pièces que le temps n'a pas laissé venir jusqu'à nous ; et cette seconde espèce a quelque chose de plus élevé, selon lui, que la première. La troisième est dans le haut degré d'excellence, *quand on est prêt de faire périr un de ses proches sans le connaître, et qu'on le reconnaît assez tôt pour le sauver, comme Iphigénie reconnaît Oreste pour son frère, lorsqu'elle devait le sacrifier à Diane, et s'enfuit avec lui.* Il en cite encore deux autres exemples, de Mérope dans *Cresphonte,* et de *Hellé,* dont nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entièrement la quatrième espèce de ceux qui connaissent, entreprennent et n'achèvent pas, qu'il dit *avoir quelque chose de méchant, et rien de tragique,* et en donne pour exemple Hémon qui tire l'épée contre son père dans

l'*Antigone,* et ne s'en sert que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'était modifiée, elle s'étendrait un peu loin, et envelopperait non seulement *le Cid,* mais *Cinna, Rodogune, Héraclius* et *Nicomède.*

Disons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connaissent la personne qu'ils veulent perdre, et s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun événement notable qui les y oblige, et sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déjà marqué cette sorte de dénouement pour vicieux, mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, et qu'ils sont empêchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils voulaient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-être plus sublime que les trois qu'Aristote avoue ; et que s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyait point d'exemples sur les théâtres de son temps, où ce n'était pas la mode de sauver les bons par la perte des méchants, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Electre, qui se délivre d'oppression par la mort de sa mère, où elle encourage son frère, et lui en facilite les moyens.

L'action de Chimène n'est donc pas défectueuse pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris, puisqu'elle y fait son possible, et que tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son roi, c'est un combat où la victoire de ce déplorable amant lui impose silence. Cinna et son Emilie ne pèchent point contre la règle en ne perdant point Auguste, puisque la conspiration découverte les en met dans l'impuissance, et qu'il faudrait qu'ils n'eussent aucune teinture d'humanité, si une clémence si peu attendue ne dissipait toute leur haine. Qu'épargne Cléopâtre pour perdre Rodogune ? Qu'oublie Phocas pour se défaire d'Héraclius ? Et si Prusias demeurait le maître, Nicomède n'irait-il pas servir d'otage à Rome, ce qui lui serait un plus rude supplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, et succombent dans leurs entreprises sans s'en dédire ; et ce dernier est forcé

de reconnaître son injustice après que le soulèvement de son peuple, et la générosité de ce fils qu'il voulait agrandir aux dépens de son aîné, ne lui permettent plus de la faire réussir.

Ce n'est pas démentir Aristote que de l'expliquer ainsi favorablement, pour trouver dans cette quatrième manière d'agir qu'il rebute, une espèce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, et qu'il leur eût sans doute préférée, s'il l'eût connue. C'est faire honneur à notre siècle, sans rien retrancher de l'autorité de ce philosophe ; mais je ne sais comment faire pour lui conserver cette autorité, et renverser l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois espèces. Cependant je pense être bien fondé sur l'expérience à douter si celle qu'il estime la moindre des trois n'est point la plus belle, et si celle qu'il tient la plus belle n'est point la moindre. La raison est que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un père y veut perdre son fils sans le connaître, et ne le regarde que comme indifférent, et peut-être comme ennemi. Soit qu'il passe pour l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commisération, selon Aristote même, et ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, et à souhaiter qu'elle se découvre assez tôt pour l'empêcher de périr : ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer ; et quand cette reconnaissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de conjouissance, de voir arriver la chose comme on le souhaitait.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait périr ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée et renfermée dans la catastrophe ; mais lorsqu'on agit à visage découvert, et qu'on sait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poème ; et de là naissent les grandes et fortes émotions qui renouvellent à tous moments et redoublent la commisération. Pour

justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chimène et Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Œdipe de sa personne. Je dis de sa personne, parce que le poème entier en excite peut-être autant que *le Cid* ou que *Rodogune;* mais il en doit une partie à Dircé, et ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'un épisode.

Je sais que l'agnition est un grand ornement dans les tragédies : Aristote le dit ; mais il est certain qu'elle a ses incommodités. Les Italiens l'affectent en la plupart de leurs poèmes, et perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentiments pathétiques qui auraient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en *la Mort de Crispe,* faite par un de leurs plus beaux esprits, Jean-Baptiste Ghirardelli *, et imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, et d'en faire seulement un grand capitaine, qu'il ne reconnaît pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette pièce est si pleine d'esprit et de beaux sentiments, qu'elle eut assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur, et à la censurer sitôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, et contre la vérité d'une histoire connue, lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillants dont il a semé cet ouvrage ! Les ressentiments, le trouble, l'irrésolution et les déplaisirs de Constantin auraient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation aurait été bien plus sensible à Crispe de la part d'un père que de la part d'un maître ; et la qualité de fils, augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposait, eût en même temps augmenté la douleur d'en voir un père persuadé. Fauste même aurait eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste que pour se résoudre à un adultère ; ses remords en auraient été plus animés, et ses désespoirs plus violents. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dé-

* Auteur tragique, contemporain de Corneille.

daigné de traiter ce sujet comme l'a traité de notre temps le P. Stéphonius*, jésuite, et comme nos anciens ont traité celui d'*Hippolyte;* et pour avoir cru l'élever d'un étage plus haut selon la pensée d'Aristote, je ne sais s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrés de perfection pour la tragédie avait une entière justesse de son temps, et en la présence de ses compatriotes ; je n'en veux point douter ; mais aussi je ne me puis empêcher de dire que le goût de notre siècle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espèce à l'autre, ou du moins que ce qui plaisait au dernier point à ses Athéniens ne plaît pas également à nos Français ; et je ne sais point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, et demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poétique.

Avant que de quitter cette matière, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches : l'une, si le poète les peut inventer ; l'autre, s'il ne peut rien changer en ceux qu'il tire de l'histoire ou de la fable.

Pour la première, il est indubitable que les anciens en prenaient si peu de liberté, qu'ils arrêtaient leurs tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étaient arrivées en peu de familles ; ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissait des sujets, et non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poètes par ces paroles : *Ils doivent bien user de ce qui est reçu, ou inventer eux-mêmes***. Ces termes décideraient la question, s'ils n'étaient point si généraux ; mais comme il a posé trois espèces de tragédies, selon les divers temps de connaître et les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revue sur toutes les trois,

* Jésuite, auteur de tragédies.

** *Poétique,* XIV, 5.

pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourvu que je la laisse entière à quelqu'une des trois.

J'estime donc, en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connaît, soit qu'on achève, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire ou de la fable. Ces entreprises contre des proches ont toujours quelque chose de si criminel et de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être appuyées sur l'une ou sur l'autre ; et jamais elles n'ont cette vraisemblance sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espèce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, et que l'ayant tué il vienne à le reconnaître pour son père ou pour son frère, et en tombe au désespoir, cela n'a rien que de vraisemblable, et par conséquent on le peut inventer ; mais d'ailleurs cette circonstance de tuer son père ou son frère sans le connaître, est si extraordinaire et si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, et de refuser toute croyance à de tels événements, quand elle ne les marque point. Le théâtre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'*Œdipe ;* et je ne me souviens point d'en avoir vu aucun autre chez nos historiens. Je sais que cet événement sent plus la fable que l'histoire, et que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie ; mais la fable et l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble, que pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos théâtres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vraisemblable, et qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connaissance de l'auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la scène. Toute la *Métamorphose* d'Ovide est manifestement d'invention ; on peut

en tirer des sujets de tragédie, mais non pas inventer sur ce modèle, si ce n'est des épisodes de même trempe : la raison en est que bien que nous ne devions rien inventer que de vraisemblable, et que ces sujets fabuleux, comme Andromède et Phaéton, ne le soient point du tout, inventer des épisodes, ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est déjà inventé ; et ces épisodes trouvent une espèce de vraisemblance dans leur rapport avec l'action principale ; en sorte qu'on peut dire que supposé que cela se soit pu faire, il s'est pu faire comme le poète le décrit.

De tels épisodes toutefois ne seraient pas propres à un sujet historique ou de pure invention, parce qu'ils manqueraient de rapport avec l'action principale, et seraient moins vraisemblables qu'elle. Les apparitions de Vénus et d'Eole ont eu bonne grâce dans *Andromède ;* mais si j'avais fait descendre Jupiter pour réconcilier Nicomède avec son père, ou Mercure pour révéler à Auguste la conspiration de Cinna, j'aurais fait révolter tout mon auditoire, et cette merveille aurait détruit toute la croyance que le reste de l'action aurait obtenue. Ces dénouements par des Dieux de machine sont fort fréquents chez les Grecs, dans des tragédies qui paraissent historiques, et qui sont vraisemblables à cela près : aussi Aristote ne les condamne pas tout à fait, et se contente de leur préférer ceux qui viennent du sujet. Je ne sais ce qu'en décidaient les Athéniens, qui étaient leurs juges ; mais les deux exemples que je viens de citer montrent suffisamment qu'il serait dangereux pour nous de les imiter en cette sorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en savons manifestement la fausseté, et qu'elles choquent notre religion, ce qui n'arrivait pas chez les Grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur et à plus forte raison à sa croyance ; mais aussi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foi pour l'apparition des anges et des saints que les anciens en avaient pour celle de leur Apollon et de leur Mercure : cependant qu'aurait-on dit, si pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fusse

servi d'un ange? Ce poème est entre des chrétiens, et cette apparition y aurait eu autant de justesse que celle des Dieux de l'antiquité dans ceux des Grecs; c'eût été néanmoins un secret infaillible de rendre celui-là ridicule, et il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite: *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis et artium imitanda posteris tulit**.

Je reviens aux tragédies de cette seconde espèce, où l'on ne connaît un père ou un fils qu'après l'avoir fait périr; et pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé; mais je ne me le permettrai jamais.

Celles de la troisième espèce ne reçoivent aucune difficulté: non seulement on les peut inventer, puisque tout y est vraisemblable et suit le train commun des affections naturelles, mais je doute même si ce ne serait point les bannir du théâtre que d'obliger les poètes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les Grecs, qui n'aient la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs. Il se peut faire que la fable leur en ait prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrants pour percer de si épaisses obscurités, et déterminer si l'*Iphigénie in Tauris* est de l'invention d'Euripide, comme son *Hélène* et son *Ion,* ou s'il l'a prise d'un autre; mais je crois pouvoir dire qu'il est très malaisé d'en trouver dans l'histoire, soit que tels événements n'arrivent que très rarement, soit qu'ils n'aient pas assez d'éclat pour y mériter une place: celui de Thésée, reconnu par le roi d'Athènes, son père, sur le point qu'il l'allait faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoi qu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scène peuvent les inventer sans crainte de la censure: ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur; mais il ne faut

* Tout n'était pas meilleur chez les anciens, et notre temps apportera aussi à la postérité beaucoup de vertus et de talents dignes d'être imités. Tacite, II, 55.

pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de la fable, semble décidée en termes assez formels par Aristote, lorsqu'il dit *qu'il ne faut point changer les sujets reçus, et que Clytemnestre ne doit point être tuée par un autre qu'Oreste, ni Eriphyle par un autre qu'Alcméon**. Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction et quelque tempérament. Il est constant que les circonstances, ou si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action, demeurent en notre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas, ou en rapporte si peu, qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poème ; et même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur, qui les aura lues autrefois, ne s'y sera pas si fort attachée qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuser de mensonge ; ce qu'il ne manquerait pas de faire s'il voyait que nous changeassions l'action principale. Cette falsification serait cause qu'il n'ajouterait aucune foi à tout le reste ; comme au contraire il croit aisément tout ce reste quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sait véritable, et dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer : Sophocle et Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud et un dénouement tout à fait différents l'un de l'autre ; et c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la même pièce, bien que ce soit le même sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en même temps si elle n'est point si cruelle, ou si difficile à représenter, qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, et qu'il veut bien donner à la fable, en se mettant en la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vue, et de le faire savoir par un récit

* *Poétique*, XIV, 5.

qui frappe moins que le spectacle, et nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfants, ni qu'Atrée fasse rôtir ceux de Thyeste à la vue du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi bien que la métamorphose de Progné en oiseau et de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité quand on la hasarde aux yeux du spectateur :

*Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi**

Je passe plus outre, et pour exténuer ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrais la faire arriver sans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopâtre eut tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus, à son retour de la chasse ; et ce prince, soupçonnant ce qu'il en était, la contraignit de le prendre, et la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide ; on eût pris aversion pour Antiochus, et il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que sa haine et sa noire perfidie allaient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir, à dessein d'envelopper ces deux amants dans sa perte, en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mère laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du ciel, et non pas de la vengeance des hommes ; d'autre côté, Antiochus ne perd rien de la compassion et de l'amitié qu'on avait pour lui, qui redoublent plutôt qu'elles ne diminuent ; et enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopâtre périt par le même poison qu'elle présente à Antiochus.

* Tout ce que l'on me montre de la sorte, je l'accueille avec incrédulité et déplaisir. Horace, *Art poétique*, v. 188.

Phocas était un tyran, et sa mort n'était pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupère que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons prendre de préserver nos héros du crime tant qu'il se peut, et les exempter même de tremper leurs mains dans le sang, si ce n'est en un juste combat. J'ai beaucoup osé dans *Nicomède :* Prusias son père l'avait voulu faire assassiner dans son armée; sur l'avis qu'il en eut par les assassins mêmes, il entra dans son royaume, s'en empara, et réduisit ce malheureux père à se cacher dans une caverne, où il le fit assassiner lui-même. Je n'ai pas poussé l'histoire jusque-là ; et après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai cru que je pouvais me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le persécutaient, sans le faire passer plus avant.

Je ne saurais dissimuler une délicatesse que j'ai sur la mort de Clytemnestre, qu'Aristote nous propose pour exemple des actions qui ne doivent point être changées. Je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de son fils Oreste; mais je ne puis souffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de dessein formé cependant qu'elle est à genoux devant lui et le conjure de lui laisser la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui passe pour une vertueuse opprimée dans le reste de la pièce, l'inhumanité dont elle encourage son frère à ce parricide. C'est un fils qui venge son père, mais c'est sur sa mère qu'il le venge. Séleucus et Antiochus avaient droit d'en faire autant dans *Rodogune ;* mais je n'ai osé leur en donner la moindre pensée. Aussi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'était pas de l'usage des anciens; et ces républicains avaient une si forte haine des rois, qu'ils voyaient avec plaisir des crimes dans les plus innocents de leur race. Pour rectifier ce sujet à notre mode, il faudrait qu'Oreste n'eût dessein que contre Egisthe; qu'un reste de tendresse respectueuse pour sa mère lui en fît remettre la punition aux Dieux; que cette reine s'opiniâtrât à la protection de son adultère, et qu'elle se mît entre son fils et lui si malheureusement

qu'elle reçût le coup que ce prince voudrait porter à cet assassin de son père. Ainsi elle mourrait de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fît horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des Furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeurerait innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette manière, lorsqu'il nous apprend que *le poète n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pu ou dû se passer, selon le vraisemblable ou le nécessaire**. Il répète souvent ces derniers mots, et ne les explique jamais. Je tâcherai d'y suppléer au moins mal qu'il me sera possible, et j'espère qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premièrement que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vraisemblables n'emporte aucune défense de nous écarter du vraisemblable dans le besoin. C'est un privilège qu'il nous donne, et non pas une servitude qu'il nous impose : cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vraisemblable ou selon le nécessaire, nous pouvons quitter le vraisemblable pour suivre le nécessaire ; et cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poète se trouve encore en termes plus formels dans le vingt et cinquième chapitre, qui contient les excuses ou plutôt les justifications dont il se peut servir contre la censure : *Il faut,* dit-il, *qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, et qu'il les représente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû être*** : par où il lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la fable est fondée, ou de la vraisemblance. Il ajoute ensuite : *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme*

* *Poétique,* IX, 1.

** *Poétique,* XXV, 1.

elles ont dû être; si on lui impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des Dieux, dont la plus grande partie n'a rien de véritable. Et un peu plus bas : *Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la manière qu'il décrit; néanmoins elles se sont passées effectivement de cette manière**, et par conséquent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligés de nous écarter de la vérité pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornements de la vraisemblance, et le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant, par le second de ces trois passages, que l'opinion commune suffit pour nous justifier quand nous n'avons pas pour nous la vérité, et que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons, si nous recherchions les beautés de cette vraisemblance. Nous courons par là quelque risque d'un plus faible succès; mais nous ne péchons que contre le soin que nous devons avoir de notre gloire, et non pas contre les règles du théâtre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vraisemblable* et de *nécessaire,* dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vraisemblable,* et tantôt *selon le vraisemblable ou le nécessaire.* D'où je tire une conséquence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vraisemblable au nécessaire, et d'autres où il faut préférer le nécessaire au vraisemblable. La raison en est que ce qu'on emploie le dernier dans les propositions alternatives y est placé comme un pis aller, dont il faut se contenter quand on ne peut arriver à l'autre, et qu'on doit faire effort pour le premier avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vraisemblable au nécessaire, et du nécessaire au vraisemblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La première consiste en ces actions mêmes,

* *Poétique,* XXV, 6 et 7.

accompagnées des inséparables circonstances du temps et du lieu ; et l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la première, le vraisemblable est à préférer au nécessaire ; et le nécessaire au vraisemblable, dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile et mieux séant qu'elles arrivent, et les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu et dans un jour ne nous y oblige. J'ai déjà fait voir en l'autre Discours que pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique, qui vraisemblablement s'entretiendraient dans une chambre ; et je m'assure que si on racontait dans un roman ce que je fais arriver dans *le Cid,* dans *Polyeucte,* dans *Pompée,* ou dans *le Menteur,* on lui donnerait un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux règles de l'unité de jour et de lieu nous dispense alors du vraisemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible ; mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité ; et *la Suivante, Cinna, Théodore,* et *Nicomède,* n'ont point eu besoin de s'écarter de la vraisemblance à l'égard du temps, comme ces autres poèmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables. Nous sommes gênés au théâtre par le lieu, par le temps, et par les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vue beaucoup de personnages tout à la fois, de peur que les uns ne demeurent sans action, ou troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes : il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver ; il place ceux qu'il fait parler, agir ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière ; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre, où les promener ; et s'il fait arriver ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentiments l'un

après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se départir de la vraisemblance, parce qu'il n'a jamais aucune raison ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théâtre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vraisemblable, parce qu'il ne nous fait rien savoir que par des gens qu'il expose à la vue de l'auditeur en peu de temps, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser, que nous permettre une vraisemblance plus large ; mais puisque Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passerait dans un roman n'a point de vraisemblance, à le bien prendre, et se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'*Horace* en peut fournir quelques exemples : l'unité de lieu y est exacte, tout s'y passe dans une salle. Mais si on en faisait un roman avec les mêmes particularités de scène en scène que j'y ai employées, ferait-on tout passer dans cette salle ? A la fin du premier acte, Curiace et Camille sa maîtresse vont rejoindre le reste de la famille, qui doit être dans un autre appartement ; entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces ; à l'ouverture du second, Curiace paraît dans cette même salle pour l'en congratuler. Dans le roman, il aurait fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle, en présence de toute la famille, et il n'est point vraisemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjouissance ; mais il est nécessaire pour le théâtre ; et à moins que cela, les sentiments des trois Horaces, de leur père, de leur sœur, de Curiace, et de Sabine, se fussent présentés à faire paraître tout à la fois. Le roman, qui ne fait rien voir, en fût aisément venu à bout ; mais sur la scène il a fallu les séparer, pour y mettre quelque ordre, et les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-ci, que j'ai été forcé de ramener dans cette salle sans vraisemblance. Cela passé, le reste de l'acte est tout à fait vraisemblable, et n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre manière dans le roman. A la fin de cet acte, Sabine et

Camille, outrées de déplaisir, se retirent de cette salle avec un emportement de douleur, qui vraisemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le roman les ferait demeurer et y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la nécessité de les faire voir aux spectateurs, Sabine quitte sa chambre au commencement du troisième acte, et revient entretenir ses douloureuses inquiétudes dans cette salle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reste de cet acte est vraisemblable, comme en l'autre ; et si vous voulez examiner avec cette rigueur les premières scènes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même chose, et que le roman placerait ses personnages ailleurs qu'en cette salle, s'ils en étaient une fois sortis, comme ils en sortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent suffire pour expliquer comme on peut traiter une action selon le nécessaire, quand on ne la peut traiter selon le vraisemblable, qu'on doit toujours préférer au nécessaire lorsqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainsi de leur liaison qui les fait naître l'une de l'autre : le nécessaire y est à préférer au vraisemblable, non que cette liaison ne doive toujours être vraisemblable, mais parce qu'elle est beaucoup meilleure quand elle est vraisemblable et nécessaire tout ensemble. La raison en est aisée à concevoir. Lorsqu'elle n'est que vraisemblable sans être nécessaire, le poème s'en peut passer, et elle n'y est pas de grande importance ; mais quand elle est vraisemblable et nécessaire, elle devient une partie essentielle du poème, qui ne peut subsister sans elle. Vous trouverez dans *Cinna* des exemples de ces deux sortes de liaisons : j'appelle ainsi la manière dont une action est produite par l'autre. Sa conspiration contre Auguste est causée nécessairement par l'amour qu'il a pour Emilie, parce qu'il la veut épouser, et qu'elle ne veut se donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une est vraie, l'autre est vraisemblable, et leur liaison est nécessaire. La bonté d'Auguste donne des remords et de l'irrésolution à Cinna : ces remords et cette irrésolution ne sont causés que vraisemblablement par

cette bonté, et n'ont qu'une liaison vraisemblable avec elle, parce que Cinna pouvait demeurer dans la fermeté, et arriver à son but, qui est d'épouser Emilie. Il la consulte dans cette irrésolution : cette consultation n'est que vraisemblable, mais elle est un effet nécessaire de son amour, parce que s'il eût rompu la conjuration sans son aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'était proposé, et par conséquent voilà une liaison nécessaire entre deux actions vraisemblables, ou si vous l'aimez mieux, une production nécessaire d'une action vraisemblable par une autre pareillement vraisemblable.

Avant que d'en venir aux définitions et divisions du vraisemblable et du nécessaire, je fais encore une réflexion sur les actions qui composent la tragédie, et trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois sortes, selon que nous le jugeons à propos : les unes suivent l'histoire, les autres ajoutent à l'histoire, les troisièmes falsifient l'histoire. Les premières sont vraies, les secondes quelquefois vraisemblables et quelquefois nécessaires, et les dernières doivent toujours être nécessaires.

Lorsqu'elles sont vraies, il ne faut point se mettre en peine de la vraisemblance, elles n'ont pas besoin de son secours. *Tout ce qui s'est fait manifestement s'est pu faire,* dit Aristote, *parce que, s'il ne s'était pu faire, il ne se serait pas fait**. Ce que nous ajoutons à l'histoire, comme il n'est pas appuyé de son autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle,* ajoute ce philosophe, *à croire que ce qui ne s'est point fait n'a pu encore se faire***, et c'est pourquoi ce que nous inventons a besoin de la vraisemblance la plus exacte qu'il est possible pour le rendre croyable.

A bien peser ces deux passages, je crois ne m'éloigner point de sa pensée quand j'ose dire, pour définir le vraisemblable, que c'est *une chose manifestement possible dans la bienséance, et qui n'est ni manifestement vraie ni manifestement fausse.* On en peut faire deux divisions, l'une en

* *Poétique,* IX, 6.

** *Poétique,* IX, 6.

vraisemblable général et particulier, l'autre en ordinaire et extraordinaire.

Le vraisemblable général est ce que peut faire et qu'il est à propos que fasse un roi, un général d'armée, un amant, un ambitieux, etc. Le particulier est ce qu'a pu ou dû faire Alexandre, César, Alcibiade, compatible avec ce que l'histoire nous apprend de ses actions. Ainsi tout ce qui choque l'histoire sort de cette vraisemblance, parce qu'il est manifestement faux ; et il n'est pas vraisemblable que César, après la bataille de Pharsale, se soit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguste avec Antoine après celle d'Actium, bien qu'à parler en termes généraux il soit vraisemblable que, dans une guerre civile, après une grande bataille, les chefs des partis contraires se réconcilient, principalement lorsqu'ils sont généreux l'un et l'autre.

Cette fausseté manifeste, qui détruit la vraisemblance, se peut rencontrer même dans les pièces qui sont toutes d'invention. On n'y peut falsifier l'histoire, puisqu'elle n'y a aucune part ; mais il y a des circonstances, des temps et des lieux qui peuvent convaincre un auteur de fausseté quand il prend mal ses mesures. Si j'introduisais un roi de France ou d'Espagne sous un nom imaginaire, et que je choisisse pour le temps de mon action un siècle dont l'histoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fausseté serait toute visible ; et c'en serait une encore plus palpable si je plaçais Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller et revenir en un même jour. Il y a des choses sur qui le poète n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence sur l'histoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de César ou d'Auguste, et leur attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites, ou les faire arriver d'une autre manière qu'ils ne les ont faites ; mais il ne peut pas renverser la chronologie pour faire vivre Alexandre du temps de César, et moins encore changer la situation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, et des fleuves remarquables. La raison est que ces provinces, ces montagnes, ces rivières, sont des

choses permanentes. Ce que nous savons de leur situation était dès le commencement du monde ; nous devons présumer qu'il n'y a point eu de changement, à moins que l'histoire le marque ; et la géographie nous en apprend tous les noms anciens et modernes. Ainsi un homme serait ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traversât l'Espagne, et de mêler de pareilles grotesques dans une pièce d'invention. Mais l'histoire est des choses qui passent, et qui succédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échappe beaucoup à la connaissance de ceux qui l'écrivent. Aussi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'est passé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les *Commentaires* de César, qui écrivait sa propre histoire, et devait la savoir tout entière. Nous savons quels pays arrosait le Rhône et la Seine avant qu'il vînt dans les Gaules ; mais nous ne savons que fort peu de chose, et peut-être rien du tout, de ce qui s'y est passé avant sa venue. Ainsi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas, sous ce prétexte de fiction poétique et d'éloignement des temps, y changer la distance naturelle d'un lieu à l'autre. C'est de cette façon que Barclay en a usé dans son *Argenis* *, où il ne nomme aucune ville ni fleuve de Sicile, ni de nos provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les personnes qu'il y met sur le tapis soient entièrement de son invention aussi bien que leurs actions.

Aristote semble plus indulgent sur cet article, puisqu'il trouve *le poète excusable quand il pèche contre un autre art que le sien, comme contre la médecine ou contre l'astrologie* **. A quoi je réponds *qu'il ne l'excuse que sous cette condition qu'il arrive par là au but de son art, auquel il n'aurait pu arriver autrement ;* encore avoue-t-il *qu'il pèche en ce cas,*

* Jean Barclay (1582-1621). *Argenis* est un roman allégorique sur la cour de France.

** *Poétique,* XXV, 4.

*et qu'il est meilleur de ne pécher point du tout**. Pour moi, s'il faut recevoir cette excuse, je ferais distinction entre les arts qu'il peut ignorer sans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occasions d'en parler sur son théâtre, tels que sont la médecine et l'astrologie, que je viens de nommer, et les arts sans la connaissance desquels, ou en tout ou en partie, il ne saurait établir de justesse dans aucune pièce, tels que sont la géographie et la chronologie. Comme il ne saurait représenter aucune action sans la placer en quelque lieu et en quelque temps, il est inexcusable s'il fait paraître de l'ignorance dans le choix de ce lieu et de ce temps où il la place.

Je viens à l'autre division du vraisemblable en ordinaire et extraordinaire : l'ordinaire est une action qui arrive plus souvent, ou du moins aussi souvent que sa contraire ; l'extraordinaire est une action qui arrive, à la vérité, moins souvent que sa contraire, mais qui ne laisse pas d'avoir sa possibilité assez aisée pour n'aller point jusqu'au miracle, ni jusqu'à ces événements singuliers qui servent de matière aux tragédies sanglantes par l'appui qu'ils ont de l'histoire ou de l'opinion commune, et qui ne se peuvent tirer en exemple que pour les épisodes de la pièce dont ils font le corps, parce qu'ils ne sont pas croyables à moins que d'avoir cet appui. Aristote donne deux idées ou exemples généraux de ce vraisemblable extraordinaire : l'un d'un homme subtil et adroit qui se trouve trompé par un moins subtil que lui ; l'autre d'un faible qui se bat contre un plus fort que lui et en demeure victorieux, ce qui surtout ne manque jamais à être bien reçu quand la cause du plus simple ou du plus faible est la plus équitable. Il semble alors que la justice du ciel ait présidé au succès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile qu'il répond aux souhaits de l'auditoire, qui s'intéresse toujours pour ceux dont le procédé est le meilleur. Ainsi la victoire du Cid contre le Comte se trouverait dans la vraisemblance extraordinaire, quand elle ne serait pas vraie. *Il est vraisemblable,* dit notre doc-

* *Poétique,* XXV, 5.

teur, *que beaucoup de choses arrivent contre le vraisemblable**; et puisqu'il avoue par là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vraisemblance, j'aimerais mieux les nommer simplement croyables, et les ranger sous le nécessaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais servir sans nécessité.

On peut m'objecter que le même philosophe dit *qu'au regard de la poésie on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable***, et conclure de là que j'ai peu de raison d'exiger du vraisemblable, par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque selon Aristote il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté, et trouver de quelle nature est cet impossible croyable dont il ne donne aucun exemple, je réponds qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paraissent aisément possibles, et par conséquent croyables, quand on les envisage d'une autre manière. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, et qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé ; mais elles paraissent manifestement possibles quand elles sont dans la vraisemblance générale, pourvu qu'on les regarde détachées de l'histoire, et qu'on veuille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans *Nicomède* est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son père sans le voir et que ses frères du second lit étaient en otage à Rome lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans *Héraclius* ne l'est pas moins, puisqu'il n'était pas fils de Maurice, et que bien loin de passer pour celui de Phocas et être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il était gouverneur, et ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins

* *Poétique*, XVIII, 6.

** *Poétique*, XXIV, 10.

pour incroyables les incidents de ces deux tragédies ; et ceux qui savent le désaveu qu'en fait l'histoire la mettent aisément à quartier * pour se plaire à leur représentation, parce qu'ils sont dans la vraisemblance générale, bien qu'ils manquent de la particulière.

Tout ce que la fable nous dit de ses Dieux et de ses métamorphoses est encore impossible, et ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, et par cette vieille traditive ** qui nous a accoutumés à en ouïr parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modèle, et de joindre des incidents également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé de son attente, quand le titre du poème le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet : il y trouve tout croyable ; et cette première supposition faite qu'il est des Dieux, et qu'ils prennent intérêt et font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vraisemblable, il est temps que je hasarde une définition du nécessaire dont Aristote parle tant, et qui seul nous peut autoriser à changer l'histoire et à nous écarter de la vraisemblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poésie, n'est autre chose que *le besoin du poète pour arriver à son but ou pour y faire arriver ses acteurs*. Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot grec ἀναγκαῖον, qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers, selon les divers desseins que la variété des sujets leur donne. Un amant a celui de posséder sa maîtresse ; un ambitieux, de s'emparer d'une couronne ; un homme offensé, de se venger ; et ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire, qu'il faut préférer au vraisemblable, ou pour parler plus juste, qu'il faut ajou-

* La mettent de côté.

** Tradition.

ter au vraisemblable dans la liaison des actions, et leur dépendance l'une de l'autre. Je pense m'être déjà assez expliqué là-dessus ; je n'en dirai pas davantage.

Le but du poète est de plaire selon les règles de son art. Pour plaire, il a besoin quelquefois de rehausser l'éclat des belles actions et d'exténuer l'horreur des funestes. Ce sont des nécessités d'embellissement où il peut bien choquer la vraisemblance particulière par quelque altération de l'histoire, mais non pas se dispenser de la générale, que rarement, et pour des choses qui soient de la dernière beauté, et si brillantes, qu'elles éblouissent. Surtout il ne doit jamais les pousser au-delà de la vraisemblance extraordinaire, parce que ces ornements qu'il ajoute de son invention ne sont pas d'une nécessité absolue, et qu'il fait mieux de s'en passer tout à fait que d'en parer son poème contre toute sorte de vraisemblance. Pour plaire selon les règles de son art, il a besoin de renfermer son action dans l'unité de jour et de lieu ; et comme cela est d'une nécessité absolue et indispensable, il lui est beaucoup plus permis sur ces deux articles que sur celui des embellissements.

Il est si malaisé qu'il se rencontre dans l'histoire ni dans l'imagination des hommes quantité de ces événements illustres et dignes de la tragédie, dont les délibérations et leurs effets puissent arriver en un même lieu et en un même jour, sans faire un peu de violence à l'ordre commun des choses, que je ne puis croire cette sorte de violence tout à fait condamnable, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à l'impossible. Il est de beaux sujets où on ne la peut éviter ; et un auteur scrupuleux se priverait d'une belle occasion de gloire, et le public de beaucoup de satisfaction, s'il n'osait s'enhardir à les mettre sur le théâtre, de peur de se voir forcé à les faire aller plus vite que la vraisemblance ne le permet. Je lui donnerais en ce cas un conseil que peut-être il trouverait salutaire : c'est de ne marquer aucun temps préfix* dans son poème, ni aucun lieu déterminé où il pose ses acteurs. L'imagi-

* Préfix : fixé d'avance.

nation de l'auditeur aurait plus de liberté de se laisser aller au courant de l'action, si elle n'était point fixée par ces marques ; et il pourrait ne s'apercevoir pas de cette précipitation, si elles ne l'en faisaient souvenir, et n'y appliquaient son esprit malgré lui. Je me suis toujours repenti d'avoir fait dire au Roi, dans *le Cid,* qu'il voulait que Rodrigue se délassât une heure ou deux après la défaite des Maures avant que de combattre don Sanche : je l'avais fait pour montrer que la pièce était dans les vingt-quatre heures ; et cela n'a servi qu'à avertir les spectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avais fait résoudre ce combat sans en désigner l'heure, peut-être n'y aurait-on pas pris garde.

Je ne pense pas que dans la comédie le poète ait cette liberté de presser son action, par la nécessité de la réduire dans l'unité de jour. Aristote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer soient vraisemblables, et n'ajoute point ce mot : *ou nécessaires,* comme pour la tragédie. Aussi la différence est assez grande entre les actions de l'une et celles de l'autre. Celles de la comédie partent de personnes communes, et ne consistent qu'en intrigues d'amour et en fourberies, qui se développent si aisément en un jour, qu'assez souvent, chez Plaute et chez Térence, le temps de leur durée excède à peine celui de leur représentation ; mais dans la tragédie les affaires publiques sont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des personnes illustres qu'on y fait paraître ; il y entre des batailles, des prises de villes, de grands périls, des révolutions d'Etats ; et tout cela va malaisément avec la promptitude que la règle nous oblige de donner à ce qui se passe sur la scène.

Si vous me demandez jusqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poète d'aller contre la vérité et contre la vraisemblance, par la considération du besoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponse précise. J'ai fait voir qu'il y a des choses sur qui nous n'avons aucun droit ; et pour celles où ce privilège peut avoir lieu, il doit être plus ou moins resserré, selon que les sujets sont plus ou moins connus. Il m'était beaucoup moins permis

dans *Horace* et dans *Pompée,* dont les histoires ne sont ignorées de personne, que dans *Rodogune* et dans *Nicomède,* dont peu de gens savaient les noms avant que je les eusse mis sur le théâtre. La seule mesure qu'on y peut prendre, c'est que tout ce qu'on y ajoute à l'histoire, et tous les changements qu'on y apporte, ne soient jamais plus incroyables que ce qu'on en conserve dans le même poème. C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement :

Ficta voluptatis causa sint proxima veris,*

et non pas en porter la signification jusqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'histoire ou dans la fable, hors du sujet qu'on traite. Le même Horace décide la question, autant qu'on la peut décider, par cet autre vers avec lequel je finis ce discours :

*....Dabiturque licentia sumpta pudenter**.*

Servons-nous-en donc avec retenue, mais sans scrupule ; et s'il se peut, ne nous en servons point du tout : il vaut mieux n'avoir point besoin de grâce que d'en recevoir.

* Que les inventions faites pour le plaisir demeurent très près du vrai. Horace, *Art poétique,* v. 338.

** Il nous sera accordé les licences dont nous userons sagement. Horace, *Art poétique,* v. 51.

DISCOURS

DES TROIS UNITÉS

D'ACTION, DE JOUR, ET DE LIEU *

Les deux discours précédents, et l'examen des pièces de théâtre que contiennent mes deux premiers volumes, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matières, qu'il m'en resterait peu de chose à dire, si je me défendais absolument de répéter.

Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste, dans la comédie, en l'unité d'intrigue, ou d'obstacle aux desseins des principaux acteurs, et en l'unité de péril dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, et plusieurs

* Publié pour la première fois en tête du troisième volume de l'édition de 1660.

intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second; et l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre qui ne détruit point l'unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans *Horace* et dans *Théodore,* dont il n'est point besoin que le premier tue sa sœur au sortir de sa victoire, ni que l'autre s'offre au martyre après avoir échappé la prostitution; et je me trompe fort si la mort de Polyxène et celle d'Astyanax, dans *la Troade* de Sénèque, ne font la même irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poète choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu et une fin; et ces trois parties non seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminements, et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paraissent point sur le théâtre; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doive faire dans celui qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopâtre dans *Rodogune,* depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second acte jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième, je serais bien empêché à vous le dire, et je ne crois pas être obligé à en rendre compte; mais la

fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner, et dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mère. On en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encore à voir un autre effort d'Antiochus pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, et à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette mère dénaturée à résoudre et faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquième.

Dans *le Menteur*, tout l'intervalle du troisième au quatrième vraisemblablement se consume à dormir par tous les acteurs ; leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes, parce que ce troisième n'en a point de complète. Dorante le finit par le dessein de chercher des moyens de regagner l'esprit de Lucrèce; et dès le commencement de l'autre il se présente pour tâcher de parler à quelqu'un de ses gens, et prendre l'occasion de l'entretenir elle-même si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre compte de ce que font les acteurs cependant qu'ils n'occupent point la scène, je n'entends pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre, mais seulement qu'on n'y est pas obligé, et qu'il n'en faut prendre le soin que quand ce qui s'est fait derrière le théâtre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopâtre depuis le second acte jusques au quatrième, parce que durant tout ce temps-là elle a pu ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare ; mais je fais connaître, dès le premier vers du cinquième, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer que le poète n'est pas tenu d'exposer à la vue toutes les actions particulières qui amènent à la principale : il doit choisir celles qui lui sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat et la véhémence des passions qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément qui leur soit attaché, et cacher les autres derrière la scène, pour les faire connaître au spectateur, ou par une narration, ou par

quelque autre adresse de l'art; surtout il doit se souvenir que les unes et les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernières soient produites par celles qui les précèdent, et que toutes aient leur source dans la protase que doit fermer le premier acte. Cette règle, que j'ai établie dès le premier Discours, bien qu'elle soit nouvelle et contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote. En voici le premier : *Il y a grande différence,* dit-il, *entre les événements qui viennent les uns après les autres, et ceux qui viennent les uns à cause des autres**. Les Maures viennent dans *le Cid* après la mort du Comte, et non pas à cause de la mort du Comte ; et le pêcheur vient dans *Don Sanche* après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon, et non pas à cause qu'on l'en soupçonne ; ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, et porte en termes exprès, *que tout ce qui se passe dans la tragédie doit arriver nécessairement ou vraisemblablement de ce qui l'a précédé**.

La liaison des scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque acte l'une avec l'autre, et dont j'ai parlé en l'examen de *la Suivante,* est un grand ornement dans un poème, et qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement et non pas une règle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plupart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scènes ; ce qui la rendait bien plus facile pour eux que pour nous, qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait : l'un est de Sophocle dans l'*Ajax,* dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la scène qui le précède, ni avec celle qui le suit ; l'autre est du troisième acte de *l'Eunuque* de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrémès et Pythias, qui sortent du théâtre quand il y entre. Les savants de notre siècle, qui les ont

* *Poétique,* x, 3.

pris pour modèles dans les tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux; et il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan*, de Grotius** et de Heinsius***, dont j'ai parlé dans l'examen de *Polyeucte*, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos spectateurs, qu'ils ne sauraient plus voir une scène détachée sans la marquer pour un défaut : l'œil et l'oreille même s'en scandalisent avant que l'esprit y ait pu faire de réflexion. Le quatrième acte de *Cinna* demeure au-dessous des autres par ce manquement; et ce qui n'était point une règle autrefois l'est devenu maintenant par l'assiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de *la Suivante :* j'ai montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vue, estime pour celles de présence et de discours; et dans ces dernières j'ai confondu deux choses qui méritent d'être séparées. Celles qui sont de présence et de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles sont capables; mais il en est de discours sans présence, et de présence sans discours, qui ne sont pas dans le même degré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, sans se montrer, fait une liaison de discours sans présence, qui ne laisse pas d'être fort bonne; mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le théâtre, seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaison de présence sans discours, qui souvent a mauvaise grâce, et tombe dans une affectation mendiée, plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en précepte, que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le sujet. Ainsi dans le troisième acte de *Pompée*, Achorée, après avoir rendu compte à Charmion de la réception que César a faite au Roi quand il lui a présenté la tête de ce héros, demeure sur le théâtre, où il voit venir l'un et l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront, et le rapporter à Cléopâtre.

* Buchanan (1506-1582). Ecossais, auteur de tragédies latines.

** Grotius (1583-1645). Hollandais, auteur de tragédies latines.

*** Heinsius (1580-1665). Humaniste hollandais.

Ammon fait la même chose au quatrième d'*Andromède*, en faveur de Phinée, qui se retire à la vue du Roi et de toute sa cour, qu'il voit arriver. Ces personnages qui deviennent muets lient assez mal les scènes, où ils ont si peu de part qu'ils n'y sont comptés pour rien. Autre chose est quand ils se tiennent cachés pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, et qui croient n'être entendus de personne; car alors l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent savoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action, malgré leur silence; mais, en ces deux exemples, Ammon et Achorée mêlent une présence si froide aux scènes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précèdent, tant l'une et l'autre pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du poème dramatique doive avoir son unité, il y faut considérer deux parties : le nœud et le dénouement. *Le nœud est composé,* selon Aristote, *en partie de ce qui s'est passé hors du théâtre avant le commencement de l'action qu'on y décrit et en partie de ce qui s'y passe; le reste appartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la séparation de ces deux parties. Tout ce qui le précède est de la première; et ce changement avec ce qui le suit regarde l'autre**. Le nœud dépend entièrement du choix et de l'imagination industrieuse du poète; et l'on n'y peut donner de règle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vraisemblable ou le nécessaire, dont j'ai parlé dans le second Discours; à quoi j'ajoute un conseil, de s'embarrasser le moins qu'il lui est possible de choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, et qu'elles gênent l'esprit de l'auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter; mais celles

* *Poétique*, XVIII, 1.

qui se font des choses qui arrivent et se passent derrière le théâtre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, et font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à *Cinna* pour le mettre au-dessus de ce que j'ai fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Emilie étant plutôt un ornement qui chatouille l'esprit des spectateurs qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir et imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Emilie leur fait assez connaître dans les deux premières scènes qu'il conspirait contre Auguste en sa faveur ; et quand Cinna lui dirait tout simplement que les conjurés sont prêts au lendemain, il avancerait autant pour l'action que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte, et de ce qu'il leur a dit, et de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du héros, comme celle d'*Héraclius ;* mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du spectateur, et l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premières représentations, tant ils le fatiguent.

Dans le dénouement je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, et la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poème, quand celui qui a fait obstacle aux desseins des premiers acteurs, durant quatre actes, en désiste au cinquième, sans aucun événement notable qui l'y oblige : j'en ai parlé au premier Discours, et n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse quand elle ne sert qu'à faire descendre un Dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans l'*Oreste :* ce prince et son ami Pylade, accusés par Tyndare et Ménélas de la mort de Clytemnestre, et condamnés à leur poursuite, se saisissent d'Hélène et d'Hermione : ils tuent ou croient tuer la première, et menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour apaiser ces troubles,

Euripide ne cherche point d'autre finesse que de faire descendre Apollon du ciel, qui d'autorité absolue ordonne qu'Oreste épouse Hermione, et Pylade Electre ; et de peur que la mort d'Hélène n'y servît d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venait de tuer sa mère, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, et qu'il l'a dérobée à leurs coups, et enlevée au ciel dans l'instant qu'ils pensaient la tuer. Cette sorte de machine est entièrement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la pièce, et fait un dénouement vicieux. Mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le char dont Médée se sert pour s'enfuir de Corinthe après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement que de l'avoir faite magicienne, et d'en avoir rapporté dans le poème des actions autant au-dessus des forces de la nature que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuni son père Eson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Créuse, ce char volant n'est point hors de la vraisemblance; et ce poème n'a point besoin d'autre préparation pour cet effet extraordinaire. Sénèque lui en donne une par ce vers, que Médée dit à sa nourrice :

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham;*

et moi, par celui-ci qu'elle dit à Egée :

Je vous suivrai demain par un chemin nouveau**.

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servi d'aucune précaution, peut être juste, et ne retomber ni sur Sénèque, ni sur moi ; et je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article.

De l'action je passe aux actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale qu'on n'en

* Ton corps aussi sera enlevé d'ici avec moi. Sénèque, *Médée*, v. 975.

** Corneille, *Médée*, IV, 5.

réserve plus pour le dernier que pour les autres, et qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire autre chose dans ce premier que peindre les mœurs des personnages, et marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va représenter. Aristote n'en prescrit point le nombre ; Horace le borne à cinq ; et bien qu'il défende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois, et les Italiens font souvent la même chose. Les Grecs les distinguaient par le chant du chœur, et comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs poèmes ils le faisaient chanter plus de quatre fois, je ne voudrais pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au delà de cinq. Cette manière de les distinguer était plus incommode que la nôtre ; car ou l'on prêtait attention à ce que chantait le chœur, ou l'on n'y en prêtait point : si l'on y en prêtait, l'esprit de l'auditeur était trop tendu, et n'avait aucun moment pour se délasser ; si l'on n'y en prêtait point, son attention était trop dissipée par la longueur du chant, et lorsqu'un autre acte commençait, il avait besoin d'un effort de mémoire pour rappeler en son imagination ce qu'il avait déjà vu, et en quel point l'action était demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommodités : l'esprit de l'auditeur se relâche durant qu'ils jouent, et réfléchit même sur ce qu'il a vu, pour le louer ou le blâmer, suivant qu'il lui a plu ou déplu ; et le peu qu'on les laisse jouer lui en laisse les idées si récentes, que quand les acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler et renouer son attention.

Le nombre des scènes dans chaque acte ne reçoit aucune règle ; mais comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de scènes, selon qu'elles sont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée et de la sortie de chaque acteur ; surtout pour la sortie je tiens cette règle indispensable, et il n'y a rien de si mauvaise grâce qu'un acteur qui se retire du

théâtre seulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne serais pas si rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur; et bien que le théâtre représente la chambre ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer qu'il ne vienne de derrière la tapisserie, et il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville avant que de rentrer chez lui, puisque même quelquefois il est vraisemblable qu'il n'en est pas sorti. Je n'ai vu personne se scandaliser de voir Emilie commencer *Cinna* sans dire pourquoi elle vient dans sa chambre : elle est présumée y être avant que la pièce commence, et ce n'est que la nécessité de la représentation qui la fait sortir de derrière le théâtre pour y venir. Ainsi je dispenserais volontiers de cette rigueur toutes les premières scènes de chaque acte, mais non pas les autres, parce qu'un acteur occupant une fois le théâtre, aucun n'y doit entrer qui n'ait sujet de parler à lui, ou du moins qui n'ait lieu de prendre l'occasion quand elle s'offre. Surtout lorsqu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument ou faire juger qu'il reviendra bientôt quand il sort la première fois, comme Horace dans le second acte et Julie dans le troisième de la même pièce, ou donner raison en rentrant pourquoi il revient si tôt.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle et capable de plaire sans le secours des comédiens, et hors de la représentation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit que celui du spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire pour la concevoir et se la représenter lui-même dans son esprit diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serais d'avis que le poète prît grand soin de marquer à la marge* les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, et qui leur ôteraient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravalait à les exprimer. Le

* Ce sont ces " indications de mise en scène " — nombreuses chez Corneille, pratiquement nulles chez Racine.

comédien y supplée aisément sur le théâtre ; mais sur le livre on serait assez souvent réduit à deviner, et quelquefois même on pourrait deviner mal, à moins que d'être instruit par là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens; mais il faut m'avouer aussi que faute de l'avoir pratiqué, ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poèmes, qu'il n'y a que les maîtres de l'art qui puissent développer ; encore ne sais-je s'ils en viennent à bout toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissions à suivre entièrement leur méthode, il ne faudrait mettre aucune distinction d'actes ni de scènes, non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sais combien il y a d'actes dans leurs pièces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ni eux ni leurs interprètes n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encore une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours comme ils ont fait : c'est que l'impression met nos pièces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, et qui feraient d'étranges contre-temps, si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveraient bien embarrassés au cinquième acte des pièces qui finissent heureusement, et où nous rassemblons tous les acteurs sur notre théâtre ; ce que ne faisaient pas les anciens : ils diraient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopâtre à Laonice pour lui aller quérir du poison*, il faudrait un *a parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se voulait passer de ces avis en marge ; et l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai et unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote,

* *Rodogune*, v, 3.

que la tragédie soit aussi belle à la lecture qu'à la représentation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le théâtre présente à la vue des spectateurs.

La règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, *que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup**. Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze : ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables ; et pour moi, je trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps, que non seulement je leur accorderais les vingt-quatre heures entières, mais je me servirais même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, et les pousserais sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit qu'il faut élargir la faveur, et restreindre les rigueurs, *odia restringenda, favores ampliandi;* et je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans *les Suppliantes*, fait partir Thésée d'Athènes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étaient éloignés de douze ou quinze lieues, et revenir victorieux en l'acte suivant; et depuis qu'il est parti jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Ethra et le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employé un temps si court. Eschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vitesse encore toute autre. Il était demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme que sitôt que cette ville serait prise, il le lui ferait savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumerait incontinent à la vue du premier, le troisième à la vue du second, et ainsi du reste ; et par ce moyen elle devait apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon

* *Poétique*, v, 4.

arrive, dont il faut que le navire, quoique battu d'une tempête, si j'ai bonne mémoire, ait été aussi vite que l'œil à découvrir ces lumières. *Le Cid* et *Pompée,* où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence ; et s'ils forcent la vraisemblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, et auraient raison, si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote ; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poème dramatique est une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressemblerait parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures ; mais resserrons l'action du poème dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux et soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit. Je ne crois pas que *Rodogune* en demande guère davantage, et peut-être qu'elles suffiraient pour *Cinna.* Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix, mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le dérèglement, et de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'ait plus ses dimensions proportionnées, et ne soit qu'imperfection.

Surtout je voudrais laisser cette durée à l'imagination des auditeurs, et ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le sujet n'en avait besoin, principalement quand la vraisemblance y est un peu forcée comme au *Cid,* parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poème par la nécessité d'obéir à cette règle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du théâtre que le soleil se lève, qu'il est midi au troisième acte, et qu'il se couche à

la fin du dernier? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner ; il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, et qu'on le puisse trouver aisément, si on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation, cela serait de mauvaise grâce si l'on marquait d'acte en acte qu'il s'est passé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ai dit ailleurs*, que quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrais que les huit qu'il faut perdre se consumassent dans les intervalles des actes, et que chacun d'eux n'eût en son particulier que ce que la représentation en consume, principalement lorsqu'il y a liaison de scènes perpétuelle ; car cette liaison ne souffre point de vide entre deux scènes. J'estime toutefois que le cinquième, par un privilège particulier, a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles ne fait que languir, et semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est sorti au cinquième d'*Héraclius* jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derrière le théâtre que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian et Pulchérie emploient à plaindre leur malheur. Prusias et Flaminius, dans celui de *Nicomède*, n'ont pas tout le loisir dont ils auraient besoin pour se rejoindre sur la mer, consulter ensemble et revenir à la défense de la Reine ; et le Cid n'en a pas assez pour se battre contre don Sanche durant l'entretien de l'Infante avec Léonor et de Chimène avec Elvire. Je l'ai bien vu, et n'ai point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouverait plusieurs exemples

* Dans l'*Examen* de *Mélite*.

chez les anciens ; mais ma paresse, dont j'ai déjà parlé, me fera contenter de celui-ci, qui est de Térence dans *l'Andrienne*. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère, pour en faire sortir le vieillard Criton, et s'éclaircir avec lui de la naissance de sa maîtresse, qui se trouve fille de Chrémès. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec lui ; et durant cette entrée, cette prière, et cette sortie, Simon et Chrémès, qui demeurent sur le théâtre, ne disent que chacun un vers, qui ne saurait donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, et non pas de parler à lui, et lui dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sait de la naissance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théâtre, et ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans *Cinna* et dans *Rodogune*, le cinquième acte n'a point besoin de ce privilège, parce qu'alors toute l'action est en vue ; ce qui n'arrive pas quand il s'en passe une partie derrière le théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres actes ne méritent point la même grâce. S'il ne s'y trouve pas assez de temps pour y faire rentrer un acteur qui en est sorti, ou pour faire savoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre compte en l'acte suivant ; et le violon, qui les distingue l'un de l'autre, en peut consumer autant qu'il en est besoin ; mais dans le cinquième, il n'y a point de remise : l'attention est épuisée, et il faut finir.

Je ne puis oublier que, bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empêche pas que la tragédie ne fasse connaître par narration, ou par quelque autre manière plus artificieuse, ce qu'a fait son héros en plusieurs années, puisqu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut éclaircir, comme *Œdipe*. Je ne répéterai point que, moins on se charge d'actions passées, plus on a l'auditeur propice par le peu de gêne qu'on lui donne, en lui rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire que pour ce qu'il a vu ; mais je ne puis oublier

que c'est un grand ornement pour un poème que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque temps. Il ne s'en présente pas toujours des occasions ; et dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre : celui d'*Horace*, où deux peuples devaient décider de leur empire par une bataille ; celui de *Rodogune*, d'*Andromède*, et de *Don Sanche*. Dans *Rodogune*, c'est un jour choisi par deux souverains pour l'effet d'un traité de paix entre leurs couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, et pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans, touchant le droit d'aînesse entre deux princes gémeaux dont dépend le royaume, et le succès de leur amour. Celui d'*Andromède* et de *Don Sanche* ne sont pas de moindre considération ; mais comme je le viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent ; et dans le reste de mes ouvrages, je n'ai pu choisir des jours remarquables que par ce que le hasard y fait arriver, et non pas par l'emploi où l'ordre public les ait destinés de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité de jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse ; et si l'on faisait aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourraient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, et que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle, suivant le choix qu'on en aurait fait ; mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ai fait voir exact dans *Horace*, dans *Polyeucte* et dans *Pompée :* mais il faut pour cela ou n'introduire qu'une femme, comme dans *Polyeucte*,

ou que les deux qu'on introduit aient tant d'amitié l'une pour l'autre, et des intérêts si conjoints, qu'elles puissent être toujours ensemble, comme dans l'*Horace*, ou qu'il leur puisse arriver comme dans *Pompée*, où l'empressement de la curiosité naturelle fait sortir de leurs appartements Cléopâtre au second acte, et Cornélie au cinquième, pour aller jusque dans la grande salle du palais du Roi au-devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans *Rodogune* : Cléopâtre et elle ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus secrètes pensées en même lieu. Je pourrais en dire ce que j'ai dit de *Cinna*, où en général tout se passe dans Rome, et en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, et moitié chez Emilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie serait dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopâtre, le troisième dans celle de Rodogune ; mais si le quatrième peut commencer chez cette princesse, il n'y peut achever, et ce que Cléopâtre y dit à ses deux fils l'un après l'autre y serait mal placé. Le cinquième a besoin d'une salle d'audience où un grand peuple puisse être présent. La même chose se rencontre dans *Héraclius*. Le premier acte serait fort bien dans le cabinet de Phocas, et le second chez Léontine; mais si le troisième commence chez Pulchérie, il n'y peut achever, et il est hors d'apparence que Phocas délibère dans l'appartement de cette princesse de la perte de son frère.

Nos anciens, qui faisaient parler leurs rois en place publique, donnaient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son *Ajax*, qui sort du théâtre afin de trouver un lieu écarté pour se tuer, et s'y tue à la vue du peuple ; ce qui fait juger aisément que celui où il se tue n'est pas le même que celui d'où on l'a vu sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois et les princesses de leurs appartements ; et comme souvent la différence et l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils

fassent leurs confidences et ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poèmes : autrement il faudrait prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible ; mais comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderais très volontiers que ce qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela serait un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scène de *Cinna* ne sort point de Rome, et est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais, et tantôt la maison d'Emilie. *Le Menteur* a les Tuileries et la place Royale dans Paris, et *la Suite* fait voir la prison et le logis de Mélisse dans Lyon. *Le Cid* multiplie encore davantage les lieux particuliers sans quitter Séville ; et, comme la liaison de scènes n'y est pas gardée, le théâtre, dès le premier acte, est la maison de Chimène, l'appartement de l'Infante dans le palais du Roi, et la place publique ; le second y ajoute la chambre du Roi ; et sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité du lieu quand elle est inévitable, je voudrais qu'on fît deux choses : l'une, que jamais on ne changeât dans le même acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de *Cinna ;* l'autre, que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations, et qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, etc. Cela aiderait à tromper l'auditeur, qui ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en apercevrait pas, à moins d'une réflexion malicieuse et critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voient représenter. Le plaisir qu'ils y

prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter ; et ils ne le reconnaissent que par force, quand il est trop visible, comme dans *le Menteur* et *la Suite*, où les différentes décorations font reconnaître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés ne peuvent pas vraisemblablement expliquer leurs secrets en même place, et qu'ils sont quelquefois introduits dans le même acte avec liaison de scènes qui emporte nécessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vraisemblance rigoureuse, et voir comment pourra subsister le quatrième acte de *Rodogune*, et le troisième d'*Héraclius*, où j'ai déjà marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un et en l'autre. Les jurisconsultes admettent des fictions de droit ; et je voudrais, à leur exemple, introduire des fictions de théâtre, pour établir un lieu théâtral qui ne serait ni l'appartement de Cléopâtre, ni celui de Rodogune dans la pièce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léontine, ou de Pulchérie, dans *Héraclius ;* mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers appartements, à qui j'attribuerais deux privilèges : l'un, que chacun de ceux qui y parleraient fût présumé y parler avec le même secret que s'il était dans sa chambre ; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienséance que ceux qui occupent le théâtre aillent trouver ceux qui sont dans leur cabinet pour parler à eux, ceux-ci pussent les venir trouver sur le théâtre, sans choquer cette bienséance, afin de conserver l'unité de lieu et la liaison des scènes. Ainsi Rodogune dans le premier acte vient trouver Laonice, qu'elle devrait mander pour parler à elle ; et dans le quatrième Cléopâtre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que, dans l'exacte vraisemblance, ce prince devrait aller chercher sa mère dans son cabinet, puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à lui dans son appartement, où la première scène fixe-

rait le reste de cet acte, si l'on n'apportait ce tempérament dont j'ai parlé, à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes pièces en manqueront si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la dernière rigueur de la règle. Je n'ai pu y en réduire que trois : *Horace, Polyeucte* et *Pompée*. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scène avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévères; mais s'ils voulaient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. Quoi qu'il en soit, voilà mes opinions, ou si vous voulez, mes hérésies touchant les principaux points de l'art; et je ne sais point mieux accorder les règles anciennes avec les agréments modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, et je serai tout prêt de les suivre lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vu les miens.

Mélite.

Clitandre.

La Veuve.

La Galerie du Palais.

La Suivante.

MELITE

NOTICE

PAR JACQUES LEMARCHAND

C'est la première comédie de Pierre Corneille. Il l'a écrite à Rouen, à une date qu'il est fort difficile de préciser, la date même de la création de *Mélite* à Paris demeurant contestée. Dans sa *Vie de Pierre Corneille,* Fontenelle indique la date de 1625. Marty-Laveaux *(Grands Ecrivains de la France)* à l'aide d'ingénieux recoupements de textes de l'époque, avance, avec assez de vraisemblance, la date de 1629, ou des tout premiers jours de 1630. Mais l'affirmation de Fontenelle a, récemment encore, trouvé des partisans.

Corneille avait fait lire *Mélite* à l'acteur Mondory, qui donnait alors des représentations à Rouen. Mondory, le futur fondateur du Théâtre du Marais, emporta la pièce à Paris, et l'y représenta avec sa troupe. Le lieu même de cette représentation est incertain. D'après une hypothèse, assez probable, de l'érudit Henry Lyonnet, elle eût été donnée dans une salle de jeu de paume qui se trouvait à l'emplacement actuel de l'impasse Beaubourg. Le succès de *Mélite* ne fut pas immédiat (v. *Epître de Corneille à M. de Liancour),* mais se dessina bientôt, et devint "surprenant" *(Examen* de *Mélite).*

Une aventure galante, qu'aurait eue à Rouen le jeune Corneille de vingt ans, serait à l'origine de cette première œuvre dramatique. Fontenelle en témoigne, et les travaux les plus récents ne contredisent pas son assertion. Mélite serait même l'anagramme du nom de cette Rouennaise, qui éveilla à la fois Corneille à l'amour et au théâtre, et s'appelait Milet.

Mélite a été publiée pour la première fois en 1633, sous le nom de *Mélite ou Les Fausses Lettres.* Ce n'est qu'à partir de l'édition de 1644 que la comédie prend son titre définitif.

Il y a, dans *Mélite*, beaucoup de charme, d'invention et de fougue. C'est de *Mélite* que l'auteur d'une *Notice nécrologique* sur Corneille (*Mercure galant*, 1684, citée par Maurice Rat) a écrit: "La nouveauté de ses incidents, qui commencèrent à tirer la comédie de ce sérieux obscur où elle était enfoncée, y fit courir tout Paris, et Hardy, qui était alors l'auteur fameux du théâtre, et associé pour une part avec les comédiens, à qui il devait fournir six tragédies tous les ans, surpris des nombreuses assemblées que cette pièce attirait, disait chaque fois qu'elle était jouée: "Voilà une jolie bagatelle." C'est ainsi qu'il appelait ce comique aisé qui avait si peu de rapport avec la rudesse de ses vers."

Sans méconnaître ce qu'il peut entrer de jalousie d'auteur dans le jugement d'Alexandre Hardy, il faut reconnaître que *Mélite* ne s'élève guère au-dessus des grâces fugitives de la légère comédie d'intrigue. Le départ en est vif et brillant. Mais bientôt l'action se complique, de façon assez conventionnelle, et l'on dirait que le jeune auteur s'essouffle. Eraste est amoureux de Mélite, avec cet excès poétique qui fait dire à son ami Tircis :

Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle...

Je cite ces vers parce qu'ils rendent bien le ton précieux (même s'il entre quelque ironie dans cette préciosité) qui est celui d'une bonne part de la comédie. Aux délires amoureux de son ami, Tircis, assurément plus bourgeois, répond par quelques aphorismes qui sentent la sagesse sceptique :

Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser.

Et Tircis achève de donner une triste idée de son caractère en affirmant que pour lui, dans le mariage, de solides revenus remplacent très aisément "la beauté, les

attraits, l'esprit, la bonne mine". Eraste, que ce cynisme choque et indigne, fait alors ce qu'il ne faut jamais faire: pour le convaincre de ce qu'il y a d'irrésistible dans les charmes de Mélite, il met Tircis en présence de Mélite. Et advient ce qui devait advenir: Tircis a, sur-le-champ, le cœur touché par "la belle inhumaine", — et Mélite n'est pas sans se troubler... De quoi l'imprudent Eraste prend un tardif ombrage, et invente, pour rompre cet amour naissant, une machination tortueuse, et dont les nombreux replis, les coups de théâtre qu'elle engendre, n'ont d'autre nécessité que celle de remplir les cinq actes de la comédie. Car qu'une comédie doive avoir obligatoirement cinq actes était à peu près la seule loi de l'art dramatique dont Corneille se souciât alors.

Mélite a, voilà quelque temps, été aimée de Philandre: elle a repoussé son amour, et Philandre est fiancé à Cloris, qui est la sœur de Tircis. Le perfide Eraste, qui sait tout cela, imite l'écriture de Mélite, et fait tenir à Philandre un billet qui est une véritable déclaration d'amour. Il n'en faut pas plus pour que Philandre retrouve tous les doux sentiments qu'il portait à Mélite, et se sente disposé à abandonner Cloris. D'autres lettres "supposées", et chaque fois plus brûlantes, l'entretiennent dans son illusion. Et c'est Tircis, naturellement, qu'il prend comme confident de son agréable aventure. Convaincu de la fausseté de Mélite, et que c'est bien Philandre qu'elle aime, Tircis ne voit plus que la mort pour le secourir.

Après les fausses lettres, voici venir les fausses nouvelles; Mélite croit que Tircis s'est donné la mort. Elle perd connaissance, passe pour morte, et la nouvelle est aussitôt portée à Eraste. Lequel, prenant enfin conscience de son ignominie, devient fou. Cette folie d'Eraste se prolonge, sur le théâtre, jusqu'à y être encombrante, et Corneille se laisse aller avec une lassante complaisance à la description de l'enfer mythologique dans lequel ce fol Eraste se croit descendu. Enfin tout s'arrange, car voici venu le cinquième acte. Philandre, désabusé, demande pardon à Cloris de la pensée de trahison qui lui est venue; et Cloris, très fermement, le repousse: il est vraisemblable qu'elle

épousera Eraste, guéri et repentant; Tircis et Mélite peuvent enfin se dire hautement leur amour. Et Philandre demeure le seul dindon de cette farce un peu longue, mais dont l'éclat et la jeunesse de beaucoup de vers, la gaîté, une sorte de charme entraînant qui règne même aux scènes en apparence les plus conventionnelles, rendent la lecture agréable, alors que la représentation nous en paraîtrait vraisemblablement fastidieuse. Désaccord qui vient — il en est de même pour quelques-unes des premières comédies de Corneille, et de ses dernières tragédies — de l'intérêt que l'on prend à y trouver une langue souvent embarrassée, mais savoureuse : le plaisir du lecteur est de s'arrêter à ces difficultés et de les résoudre ; leur solution lui offre de ces satisfactions de détail dont le prive le mouvement de la représentation.

Il en est, même dans *Mélite*, de plus solides, et ils nous viennent de quelques scènes où se manifestent des caractères originaux; où la psychologie des personnages s'éloigne nettement de celle que, trop souvent, leur "emploi" dans la comédie leur impose une fois pour toutes. Ainsi du personnage de Cloris, qui demeure pour moi le plus vivant et le plus intéressant de la pièce. Cloris respire un bon sens, un esprit, et une santé morale qui en font une bien solide jeune fille normande. Sa scène avec Philandre (III, 6) nous la montre, après avoir appris la trahison de son amant, beaucoup plus pleine de mépris et d'ironie que de fureur ou de douleur: puisque Philandre est un traître, il n'était pas digne de mon amour: donc, je ne l'aime plus, et point de larmes. De même montre-t-elle d'agréables ironies et méchancetés dans sa rencontre avec l'innocente Mélite (IV, 2) qu'elle croit coupable.

Dans ce Corneille de vingt ans, ce qui nous attache surtout, c'est de savoir qu'il va, quelques années plus tard, se mettre à écrire *le Cid*, ce que rien n'annonce dans *Mélite*, je dois le dire. Alors que dans *le Cid* nous retrouverons bien plus facilement quelque peu de l'auteur de *Mélite*.

A MONSIEUR DE LIANCOUR*

MONSIEUR,

Mélite *serait trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre; elle vous doit cet hommage et cette légère reconnaissance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvait sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom; quand je me souviens, dis-je, que ses trois premières représentations ensemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver, je ne puis rapporter de si faibles*

* Roger du Plessis, seigneur de Liancour (1599-1674).

commencements qu'au loisir qu'il fallait au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyait obligé de suivre après l'avoir sue. C'est de là, Monsieur, qu'est venu tout le bonheur de Mélite *; et quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche que je serai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR

Je sais bien que l'impression d'une pièce en affaiblit la réputation : la publier, c'est l'avilir ; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois ; mais, par je ne sais quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe et Théophile l'ont méprisé ; et si je ne puis les imiter en leurs grâces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai ; et d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puisque, si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

ARGUMENT

Eraste, amoureux de Mélite, la fait connaître à son ami Tircis, et devenu puis après jaloux de leur

hantise*, fait rendre des lettres d'amour supposées, de la part de Mélite, à Philandre, accordé de Cloris, sœur de Tircis. Philandre s'étant résolu, par l'artifice et les suasions** d'Eraste de quitter Cloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en désespoir, et se retire chez Lisis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lisis la désabuse, et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant Cliton, ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Eraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Eraste, saisi de remords, entre en folie ; et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il lui va demander pardon de sa fourbe et obtient de ces deux amants Cloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté.

EXAMEN

Cette pièce fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençaient à se produire, et qui n'étaient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant : il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusques alors, et me fit connaître à la cour. Ce sens commun, qui était

* Hantise : fréquentation. "Isabelle pourrait perdre dans ces hantises / Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises". Molière, *Ecole des Maris*. I, 4.

** Suasion : conseil, sollicitation. Employé par Montaigne. Vieilli déjà avant le XVIIe siècle.

toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amants par une seule intrigue, et m'avait donné assez d'aversion de cet horrible dérèglement qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu jusque là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avait aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus : sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il était assuré, et qui était prête d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui serait toutefois inutile à son dessein, s'il ne savait de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère* qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse ; et qu'il rompra

* Caractère : signe tracé ou écrit. A conservé ce sens en typographie : gros, petits, caractères.

avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Eraste ne pouvait être supportable, à moins d'une révélation ; et Tircis, qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les sentiments de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Eraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnais dès lors en mon âme ; mais comme c'était un ornement de théâtre qui ne manquait jamais de plaire, et se faisait souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égarements, et en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce temps : c'est la manière dont Eraste fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres, et ils pouvaient l'avoir su de Cloris, à qui Philandre l'avait dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Eraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amants, et fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie ; et surtout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui était de marier tout ce qu'on introduisait sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui fallait quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Eraste, pour le réunir avec les autres. Mais dès lors je ne m'assujettissais pas tout à fait à cette mode, et je me contentai de faire

voir l'assiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour ; mais ce n'en est pas le seul défaut : il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes, qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième ; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se ralentir à cette chaleur qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs*), je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entre-connaître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités ; mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables ; et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

* Dans le *Discours des Trois unités.*

ACTEURS

ÉRASTE, amoureux de Mélite
TIRCIS, ami d'Eraste et son rival
PHILANDRE, amant de Cloris
MÉLITE, maîtresse d'Eraste et de Tircis
CLORIS, sœur de Tircis
LISIS, ami de Tircis
CLITON, voisin de Mélite
La nourrice de Mélite

La scène est à Paris

MELITE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ÉRASTE • TIRCIS

ÉRASTE

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable ;
Je n'y sais qu'un remède, et j'en suis incapable :
Le change serait juste, après tant de rigueur ;
Mais malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur ;
Elle a sur tous mes sens une entière puissance ;
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment :
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étreinte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal et fuis ma guérison.
Son œil agit sur moi d'une vertu si forte,

Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté ;
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon âme
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flamme,
Et qui, sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, et m'obstine à souffrir.

TIRCIS

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paraître éloquent tu te feins misérable :
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je saurais adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainsi sur ta parole,
D'une fausse douleur un ami te console :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris sont cachés, et s'en font mieux sentir,
Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS

En étant bien reçu, du reste que t'importe ?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ÉRASTE

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle souffre aisément mes soins et mon service ;
Mais loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS

Ne dissimulons point ; tu règles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE

Quoi ! tu sembles douter de mes intentions ?

TIRCIS

Je crois malaisément que tes affections,
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu serais incivil de la voir chaque jour
Et ne lui pas tenir quelque propos d'amour ;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ÉRASTE

Trêve de ces raisons ;
Mon amour s'en offense, et tiendrait pour supplice
De recevoir des lois d'une sale avarice ;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sais guère encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprentif[1] doit s'instruire à parler ;
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence ;
La mode nous oblige à cette complaisance ;
Tous ces discours de livre alors sont de saison :
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le phébus[2], promettre des miracles ;
Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles ;
Mais du vent et cela doivent être tout un.

ÉRASTE

Passe pour des beautés qui sont dans le commun :
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Crisolite ;
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentiments, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle ;
Les Grâces, à l'envi, descendirent des cieux,

Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux ;
Et l'Amour, qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS

Tu le prends d'un haut ton, et je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique irait encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité ;
Au premier qui lui parle ou jette l'œil sur elle,
Mille sottes frayeurs lui brouillent la cervelle ;
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, et non pour un mari.

ÉRASTE

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
Ne sauraient ébranler des cervelles bien saines,
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un suborneur.

TIRCIS

Peut-être dis-tu vrai ; mais ce choix difficile
Assez et trop souvent trompe le plus habile,
Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme !
Perdre pour des enfants le repos de son âme !
Voir leur nombre importun remplir une maison !
Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raison !

ÉRASTE

Mais il y faut venir ; c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuit[3], tôt ou tard on s'y brûle ;
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé :

Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS

Alors ne pense pas que j'épouse un visage :
Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerais plus qu'Aminte et qu'Hippolyte ;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens :
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine ;
Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondements de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur ;
Et tu ne peux trouver de si douces caresses
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrais-tu conserver ton avis.

TIRCIS

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE

L'essai n'en coûte rien : Mélite est à sa porte ;
Allons, et tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnaître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS

Allons et tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

SCÈNE II

MÉLITE • ÉRASTE • TIRCIS

ÉRASTE

De deux amis, Madame, apaisez la querelle.
Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme dès le moment que je vous ai servie,
J'ai cru qu'il était seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance,
Avec tant de malheur ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés et si pleins d'équité
N'ont pu se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouverait
En ce mépris d'Amour qui le seconderait.

TIRCIS

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

MÉLITE

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne.
Je ne reçois d'amour et n'en donne à personne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais ?

ÉRASTE

Ils vous sont trop aisés, et par vous désormais
La nature pour moi montre son injustice
A pervertir son cours pour me faire un supplice.

MÉLITE

Supplice imaginaire, et qui sent son moqueur.

ÉRASTE

Supplice qui déchire et mon âme et mon cœur.

MÉLITE

Il est rare qu'on porte avec si bon visage
L'âme et le cœur ensemble en si triste équipage.

ÉRASTE

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du vôtre emprunte les couleurs.

MÉLITE

Faites mieux : pour finir vos maux et votre flamme,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon âme.

ÉRASTE

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MÉLITE

Et quoi ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces ?

ÉRASTE

Penseriez-vous y voir la moindre de vos grâces ?
De si frêles sujets ne sauraient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut lui seul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,
Cette légère idée et faible connaissance
Que vous aurez par eux de tant de raretés
Vous mettra hors du pair de toutes les beautés.

MÉLITE

Voilà trop vous tenir dans une complaisance
Que vous dussiez quitter, du moins en ma présence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnaître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles.
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant désormais des sentiments plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE

Un ennemi d'Amour me tenir ce langage !
Accordez votre bouche avec votre courage ;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas :
Il vous l'avait bien dit.

ÉRASTE

Ainsi donc, par l'issue
Mon âme sur ce point n'a point été déçue ?

TIRCIS

Si tes feux en son cœur produisaient même effet,
Crois-moi que ton bonheur serait bientôt parfait.

MÉLITE

Pour voir si peu de chose aussitôt vous dédire
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
Mais je pourrais bientôt, à m'entendre flatter,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excusez ma retraite.

ÉRASTE

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend et ma joie et ma peine.

MÉLITE

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit et le mien en repos.

SCÈNE III

ÉRASTE • TIRCIS

ÉRASTE

Maintenant suis-je un fou ? mérité-je du blâme ?
Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de ma flamme ?

TIRCIS

Que veux-tu que j'en die ? elle a je ne sais quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi.
Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible ;
Tout autre que Tircis mourrait pour la servir.

ÉRASTE

Confesse franchement qu'elle a su te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidèle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner ;
Mais ta muse du moins, facile à suborner,
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puissants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS

En effet, ayant vu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ÉRASTE

Mais si sans y penser tu te trouvais surpris?

TIRCIS

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourments et de larmes :
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson;
Mais j'en connais, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentiments.

TIRCIS

Me prépare le ciel de nouveaux châtiments,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage!

ÉRASTE

Adieu. Je suis content, j'ai ta parole en gage,
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS, *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir;
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

SCÈNE IV

PHILANDRE • CLORIS

PHILANDRE

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr :
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS

Ne m'épouvante point : à ta mine, je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Sitôt que j'aurai su quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS

J'eusse osé le gager qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porterait son excuse.

PHILANDRE

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire.
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit;
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, et jamais ne changer.

PHILANDRE

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS

Voilà fort doucement dire que sans ta foi
Ma beauté ne pourrait te conserver à moi.

PHILANDRE

Je traiterais trop mal une telle maîtresse
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :
Ma passion en est la cause, et non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS

Ne m'en conte point tant de ma perfection :
Tu dois être assuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret :
Je suis belle à tes yeux ; il suffit, sois discret ;
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE

Tu sais adroitement adoucir mon martyre ;
Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance,
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserais-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,
Me mette sur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connais en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable ?

CLORIS

Sans doute ; et qu'aurais-tu qui me fût comparable ?

PHILANDRE

Regarde dans mes yeux, et reconnais qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CLORIS

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
Et qui tout aussitôt que tu t'es fait paraître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.

CLORIS

Le trait n'est pas mauvais ; mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant, en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS

Tais-toi, mon frère vient.

SCÈNE V

TIRCIS • PHILANDRE • CLORIS

TIRCIS

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-temps.

PHILANDRE

Que t'en semble, Tircis ?

TIRCIS

Je vous vois si contents,

Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourraient bien deviner
Qu'un troisième ne fait que vous importuner.

CLORIS

Dis ce que tu voudras ; nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender[4] ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré, promis ces jours passés,
Sous ton consentement les autorise assez.

TIRCIS

Ou je te connais mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS

Assurément.

CLORIS

Le sujet ?

TIRCIS

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS

Il est vrai, je te jure ;
J'ai vu je ne sais quoi...

CLORIS

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS

Ma foi, si ton Philandre avait vu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iraient guère mieux.

CLORIS

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi
Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

PHILANDRE

Parle mieux de l'objet dont mon âme est ravie ;
Ce blasphème à tout autre aurait coûté la vie.

TIRCIS

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint[5].

CLORIS

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point ?

TIRCIS

Non, pas si tôt. Adieu : ma présence importune
Te laisse à la merci d'Amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS

Ne crois pas éviter mes importunités :
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu : ne perds point temps.

CLORIS

O l'amoureux discret !
Eh bien ! nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE *(Il retient Cloris, qui suit son frère.)*

C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère ?

CLORIS

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toi grande infidélité :
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire malgré lui jusqu'au fond de son âme.
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE

Quoi ! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux ?

CLORIS

Je ne t'aime pas moins pour être curieuse,
Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve-moi le tien, et sois sûr de ma foi.

PHILANDRE

Ah, folle ! qu'en t'aimant il faut souffrir de toi !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

ÉRASTE

Je l'avais bien prévu que ce cœur infidèle
Ne se défendrait point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Sitôt qu'il l'aborda, je lus sur son visage
De sa déloyauté l'infaillible présage ;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou si malgré ses soins le hasard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond ;
Une réflexion vers le traître qu'elle aime,
Presque à tous les moments le ramène en lui-même ;
Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors, par le prompt effet d'un changement étrange,
Son silence rompu se déborde en louange.
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verraient ses passions,
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant chaque jour aux discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentiments cachés :
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
Encore hier sur le soir je les surpris ensemble ;
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content !
Perds tout respect, Eraste, et tout soin de lui plaire ;
Rends, sans plus différer, ta vengeance exemplaire ;
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

SCÈNE II

ÉRASTE • MÉLITE

ÉRASTE

Quoi ! seule et sans Tircis ! vraiment c'est un prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE

Vous savez que son âme en est fort dépourvue.

ÉRASTE

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'âme un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MÉLITE

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice :
L'amour ainsi qu'à lui me paraît un supplice ;
Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE

Dites : à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

MÉLITE

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE

De vrai, j'ai reconnu,
Vous ayant pu servir deux ans, et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense ;
Sachant qu'il vous voyait, je m'étais bien douté
Que je ne serais plus que fort mal écouté.

MÉLITE

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'osait tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur et de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'aperçu,
Qu'aurait-il à se plaindre, étant si bien reçu ?

MÉLITE

Eraste, voyez-vous, trêve de jalousie;
Purgez votre cerveau de cette frénésie;
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre conte ?

ÉRASTE

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE

Le moyen, sans regret, de vous voir si farouche

MÉLITE.

Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs[6] si facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.
Adieu : souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

SCÈNE III

ÉRASTE

C'est là donc ce qu'enfin me gardait ton caprice?
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service?
C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé?
Tu m'oses préférer un traître qui te flatte;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentiments
Je laisse aller au jour celle de mes tourments.
Un aveu si public qu'en ferait ma colère
Enflerait trop l'orgueil de ton âme légère,
Et me convaincrait trop de ce désir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami, tiens ton âme assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée,
Et que par une adresse égale à tes forfaits
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.
A servir qui l'achète il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons sans perdre temps lui payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCÈNE IV

TIRCIS • CLORIS

TIRCIS

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller[7] dedans mon cabinet.

CLORIS

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse?

TIRCIS

En faveur d'un ami je flatte sa maîtresse.
Vois si tu le connais, et si, parlant pour lui,
J'ai su m'accommoder aux passions d'autrui.

Sonnet

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable...

CLORIS

Ah! frère, il n'en faut plus.

TIRCIS

Tu n'es pas supportable
De me rompre sitôt.

CLORIS

C'était sans y penser;
Achève.

TIRCIS

Tais-toi donc, je vais recommencer.

Sonnet

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable;
Il n'est rien de solide après ma loyauté.
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,

Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans être aimé je brûle pour Mélite;

Car de ce que les Dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.

CLORIS

Tu l'as fait pour Eraste?

TIRCIS

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

CLORIS

Comme tu la ressens peut-être dans ton âme?

TIRCIS

Tu sais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS

Pauvre frère, vois-tu, ton silence t'abuse;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :
Les tiens m'avaient bien dit malgré toi que ton cœur
Soupirait sous les lois de quelque objet vainqueur;
Mais j'ignorais encor qui tenait ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise,
Sitôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlais de savoir.

TIRCIS

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS

Fort avant.

TIRCIS

Pour Mélite?

CLORIS

Pour Mélite, et de plus que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS

Qui t'en a tant appris ? mon sonnet ?

CLORIS

Justement.

TIRCIS

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'aurait arrêté,
S'il fallait que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidèle
De ce qu'Eraste souffre en servant cette belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CLORIS

Montre, si tu dis vrai, quelque peu plus de joie,
Et rends-toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut exempter ;
Car sitôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraste s'en offense et s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival,
Et toujours balancé d'un contre-poids égal,
J'ai honte de me voir insensible, ou perfide :
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvements mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS

Voilà bien des détours pour dire, au bout du conte,
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader ;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.

MÉLITE.

A la mode du temps, quand nous servons quelque autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie !

CLORIS

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect :
Son bien te fait rêver, et non pas son respect,
Et toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS

Tu devines, ma sœur : cela me fait mourir.

CLORIS

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite ?

TIRCIS

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS

Mais dit-il les grands mots ? parle-t-il d'épouser ?

TIRCIS

Presque à chaque moment.

CLORIS

Laisse-le donc jaser.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne ;
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion ;
Le temps ne la rendra que plus grande et plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et sans rien hasarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS

Sa mère peut agir de puissance absolue.

CLORIS

Crois que déjà l'affaire en serait résolue,
Et qu'il aurait déjà de quoi se contenter,
Si sa mère était femme à la violenter.

TIRCIS

Ma crainte diminue et ma douleur s'apaise ;
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumière et ma dextérité,
J'en veux aller savoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
Le retour désiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur lui fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCÈNE V

ÉRASTE • CLITON

ÉRASTE, *lui donnant une lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, et dis-lui que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite ;
Dis-lui que sa pudeur ne saurait plus cacher
Un feu qui la consume et qu'elle tient si cher.
Mais prends garde surtout à bien jouer ton rôle :
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole ;
Vois si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON

Cela vaut fait, Monsieur.

ÉRASTE

Mais après ce message,

MÉLITE.

Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité ;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piège :
Ma tête sur ce point vous servira de plège[8] ;
Mais aussi vous savez...

ÉRASTE

Oui, va, sois diligent.
Ces âmes du commun n'ont pour but que l'argent ;
Et je n'ai que trop vu par mon expérience...
Mais tu reviens bientôt ?

CLITON

Donnez-vous patience,
Monsieur ; il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

ÉRASTE

Comment ?

CLITON

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin, et de là sachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups :
Par là nous le tenons. Le voici ; sauvez-vous.

SCÈNE VI

PHILANDRE • ÉRASTE • CLITON

PHILANDRE *(Éraste est caché et les écoute.)*

Quelle réception me fera ma maîtresse ?
Le moyen d'excuser une telle paresse !

CLITON

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expressément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE

Qu'est-ce ?

CLITON

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oserait se promettre.
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

Lettre supposée de Mélite à Philandre.

Malgré le devoir et la bienséance du sexe, celle-ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, et qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ÉRASTE, *feignant d'avoir lu la lettre par-dessus son épaule.*

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Eraste et Tircis ont en vain débattu !
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue ;
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant su me lasser,
N'attendait qu'un prétexte à m'en débarrasser.

PHILANDRE

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle ?

ÉRASTE

Il en meurt.

PHILANDRE

Ce courage à l'amour si rebelle ?

ÉRASTE

Lui-même.

PHILANDRE

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami ;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre :
Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zèle impuissant ;
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flamme vers son frère.

ÉRASTE

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris ?

PHILANDRE

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ÉRASTE

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable ;
Mais enfin à Mélite est-elle comparable ?

PHILANDRE

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une ; et mon cœur pour toute autre insensible...

ÉRASTE

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE

J'en serais mal voulu des hommes et des Dieux.

ÉRASTE

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE

Mais en quoi gît ce mieux ?

ÉRASTE

En esprit, en richesse.

PHILANDRE

O le honteux motif à changer de maîtresse !

ÉRASTE

En amour.

PHILANDRE

Cloris m'aime, et si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ÉRASTE

Tu te détromperas, si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre hasarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris ;
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle ;
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au desçu[9] des siens te montre son ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur;
L'une...

PHILANDRE

Adieu : des raisons de si peu d'importance
Ne pourraient en un siècle ébranler ma constance.

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE, *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce ;
Cloris déjà sur lui n'a presque plus de force :
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble et le frère et la sœur.

SCÈNE VII

TIRCIS • ÉRASTE • MÉLITE

TIRCIS

Eraste, arrête un peu.

ÉRASTE

Que me veux-tu ?

TIRCIS

Te rendre
Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE, *au travers d'une jalousie, cependant qu'Eraste lit le sonnet.*

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démêler ?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller :
Du moins les compliments, dont peut-être ils se jouent,
Sont des civilités qu'en l'âme ils désavouent.

TIRCIS

J'y donne une raison de ton sort inhumain.
Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton âme est blessée.

ÉRASTE, *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis ; quelque affaire pressée
Fait que je ne saurais pour l'heure m'en charger.
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

TIRCIS, *seul.*

La belle humeur de l'homme ! O Dieux, quel personnage !
Quel ami j'avais fait de ce plaisant visage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remercîment que j'aurai de mes vers.
Je manque, à son avis, d'assurance ou d'adresse,
Pour les donner moi-même à sa jeune maîtresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie :
Oui, mon âme de joie en est toute saisie.

Hélas ! et le moyen de pouvoir lui parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joie est courte, et qu'elle est cher vendue !
Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi ;
Que dis-je ? en s'avançant elle m'appelle à soi.

SCÈNE VIII

MÉLITE • TIRCIS

MÉLITE

Eh bien ! qu'avez-vous fait de votre compagnie ?

TIRCIS

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
Qu'aussitôt le fantasque, en me tournant le dos,
S'est échappé de moi.

MÉLITE

Sans doute il m'aura vue,
Et c'est de là que vient cette fuite imprévue.

TIRCIS

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé ?

MÉLITE

Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé ?

TIRCIS

J'aimerais beaucoup mieux savoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grâce.

MÉLITE

Meilleure aucunement qu'Eraste ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si maladroit ;
Il ne saurait souffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux ! qu'à votre sujet il m'a fait de reproche !
Vous ne sauriez me voir sans le désobliger.

MÉLITE.

TIRCIS

Et de tous mes soucis c'est là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertirait[10] pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS

Et vous ?

MÉLITE

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour lui faire dépit, j'en croirai quelque chose.

TIRCIS

Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudrait que nos cœurs n'eussent plus qu'un désir,
Et quitter ces discours de volontés sujettes[11],
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous-même consultez un moment vos appas ;
Songez à leurs effets, et ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De règle, ni d'avis, d'un autre que de soi.

MÉLITE

Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mère, et pour tout autre amant
Je voudrais tout remettre à son commandement ;
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce serait trop : tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS

Que d'amour et de joie un tel aveu me donne !

MÉLITE

C'est peut-être en trop dire, et me montrer trop bonne ;
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit ;
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nu jusqu'au fond de mon âme.

MÉLITE

Garde bien ton sonnet, et pense qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant et plus que lui.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu : sois-moi fidèle en dépit du jaloux.

TIRCIS

O ciel ! jamais amant eut-il un sort plus doux !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

PHILANDRE

Tu l'as gagné, Mélite ; il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus longtemps insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses.
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah ! Mélite, pardon ! je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si longtemps de t'aimer.
  Souvenirs importuns d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie,
Et retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part pour la dernière fois
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix ;
Que ma fidelité n'entretient plus ma flamme,
Ou que s'il m'en demeure encore un peu dans l'âme,
Je souhaite en faveur de ce reste de foi
Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une Déesse,
Est de tous nos désirs souveraine maîtresse,
Dispose de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par son pouvoir nos destins surmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle ;
Enfin que tous mes vœux...

SCÈNE II

TIRCIS • PHILANDRE

TIRCIS

Philandre !

PHILANDRE

Qui m'appelle ?

TIRCIS

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS

J'userais envers toi d'une sotte prudence,
Si je faisais dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi bien mes yeux ne sauraient te celer.

PHILANDRE

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand :
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent ?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner ;
C'est quand tu l'auras su qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse.

TIRCIS

Possesseur, autant vaut...

PHILANDRE

De quoi ?

TIRCIS

D'une maîtresse,
Belle, honnête, jolie, et dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant ;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE

Il est vrai qu'elle est belle :
Tu n'as pas mal choisi; mais...

TIRCIS

Quoi, mais ?

PHILANDRE

T'aime-t-elle ?

TIRCIS

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE

Et de cœur ?

TIRCIS

Et de cœur,
Je t'en réponds.

PHILANDRE

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE

Écoute, j'en ai vu de toutes les façons :
J'en ai vu qui semblaient n'être que des glaçons,
Dont le feu, retenu par une adroite feinte,
S'allumait d'autant plus qu'il souffrait de contrainte ;
J'en ai vu, mais beaucoup, qui sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchait pas,
Prenaient du passe-temps d'une folle jeunesse
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquaient sous main d'autres affections ;
Mais j'en ai vu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage;

De sa possession je me tiens aussi seur[12]
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE

Donc si ton espérance à la fin n'est déçue,
Ces deux amours auront une pareille issue.

TIRCIS

Si cela n'arrivait, je me tromperais fort.

PHILANDRE

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS

Une parfaite ardeur a trop de truchements
Par qui se faire entendre aux esprits des amants:
Un coup d'œil, un soupir...

PHILANDRE

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des âmes trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS

Sa parole et sa foi.

PHILANDRE

Encor c'est quelque chose. Achève, et conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toujours de fort sûrs témoignages;
Je n'ai que sa parole, et ne veux que sa foi.

PHILANDRE

Je connais donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS

J'entends qui tu veux dire, et pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste, qu'ont banni ses dédains rigoureux...

PHILANDRE

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS

Je ne connais que lui qui soupire pour elle.

PHILANDRE

Je ne te tiendrai point plus longtemps en cervelle [12] :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours,
Et la dissimulée, au mépris de ta flamme,
Par lettres chaque jour lui fait don de son âme.

TIRCIS

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

PHILANDRE

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre;
Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

Lettre supposée de Mélite à Philandre.

Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je vous plais; et mon miroir m'offense tous les jours, ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer au défaut des grâces que le ciel lui a refusées.

PHILANDRE

Maintenant qu'en dis-tu? n'est-ce pas t'affronter?

TIRCIS

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE

La raison?

TIRCIS

Le porteur a su combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moi-même,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS

On t'en aura donné quelque autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçu.

PH LANDRE

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu;
Et puisqu'il est pour toi...

TIRCIS

Que ta longueur me tue!
Dépêche.

PHILANDRE

Le voilà que je te restitue.

Autre lettre supposée de Mélite à Philandre.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis; je le souffre encore, afin que par sa bantise je remarque plus exactement ses défauts et les fasse mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre et Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frère et la sœur ont repu leurs espérances.

PHILANDRE

Te voilà tout rêveur, cher ami; par ta foi,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi?

TIRCIS

Traître! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée

Sert à ton changement d'un sujet de risée ?
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer ?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devait être sans bornes ?
Suis-moi tout de ce pas, que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain :
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,
Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher ;
Quant à moi, ton trépas me coûterait trop cher.

TIRCIS

Quoi ! tu crains le duel ?

PHILANDRE

Non ; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS

Tant de raisonnement et si peu de courage
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton sang n'oserait s'exposer.

PHILANDRE

Mon sang n'est plus à moi ; je n'en puis disposer.
Mais puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendrai dès ce soir le congé de Mélite.
Adieu.

SCÈNE III

TIRCIS

Tu fuis, perfide, et ta légèreté,
T'ayant fait criminel, te met en sûreté !
Reviens, reviens défendre une place usurpée :

Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidèle, en se donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valait mieux que moi;
Soutiens son jugement, et sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discrétion honteusement laissées!
O gages qu'il néglige ainsi que superflus!
Je ne sais qui de nous vous diffamez le plus;
Je ne sais qui des trois doit rougir davantage;
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, et moi sans jugement,
De n'avoir rien prévu de leur déguisement.
Mais il le fallait bien que cette âme infidèle,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a su rechercher
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyais cette fausse apparence
Dont elle repaissait ma frivole espérance;
J'en croyais ses regards, qui tous remplis d'amour,
Etaient de la partie en un si lâche tour.
O ciel! vit-on jamais tant de supercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie?
Non, non, il n'en est rien: une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Faibles et seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré;
Son oracle reçu, je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là contre? êtes-vous plus croyables?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir; mais vos efforts sont vains:
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flamme se rallume:
Je ne sais plus qui croire ou d'elle ou de sa plume:
L'une et l'autre en effet n'ont rien que de léger;
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.

Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me suggère!
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légère;
La foi que j'en reçus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image
Où son cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage, je meurs, et tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent accablés;
Un si cruel tourment me gêne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre:
Mais cachons-en la honte, et nous donnons du moins
Ce faux soulagement, en mourant sans témoins.
Que mon trépas secret empêche l'infidèle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCÈNE IV

CLORIS • TIRCIS

CLORIS

Mon frère, en ma faveur retourne sur tes pas.
Dis-moi la vérité: tu ne me cherchais pas?
Eh quoi! tu fais semblant de ne me pas connaître?
O Dieux! en quel état te vois-je ici paraître?
Tu pâlis tout à coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine!
Ton pied mal affermi ne te soutient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens?

TIRCIS

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inexorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur et le tien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque:
Philandre... Ah! la douleur m'étouffe et me suffoque.
Adieu, ma sœur, adieu; je ne puis plus parler:
Lis, et, si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS

Ma sœur, je te supplie...

CLORIS

Quoi ! que je t'abandonne à ta mélancolie ?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS

Hélas ! quelle injustice !

CLORIS, *après avoir lu les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce là tout, fantasque ?
Quoi ! si la déloyale enfin lève le masque,
Ses-tu te fâcher d'être désabusé ?
Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé ;
Apprends que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe a le don de tromper finement.
Apprends aussi de moi que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une pièce si rare,
Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir ;
Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui flattant ses beautés
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre, et Géronte ;
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son conte ;
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours ;
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours ;
Et peut-être déjà (tant elle aime le change !)
Quelque autre nouveauté le supplante et nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits ;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais ;
Les infidélités font ses jeux ordinaires ;

Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le sujet pourquoi tu lui voulais du bien.

TIRCIS

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux, au lieu de les guérir.
Adieu : rien que la mort ne peut me secourir.

SCÈNE V

CLORIS

Mon frère... Il s'est sauvé; son désespoir l'emporte :
Me préserve le ciel d'en user de la sorte!
Un volage me quitte, et je le quitte aussi :
Je l'obligerais trop de m'en mettre en souci.
Pour perdre des amants, celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent :
Il n'est lors que la joie : elle nous venge mieux,
Et la fit-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contents;
S'il attend que j'en pleure, il attendra longtemps.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose,
Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement
M'avait fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée;
Dans la même folie une autre embarrassée
Le rend encor parjure, et sans âme, et sans foi,
Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure[14], s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde.
A cause qu'il parut quelque temps m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valait bien l'aimer,
Et sur cette croyance elle en a pris envie :
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie!

Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par là seulement punissez son péché !
Elle verra bientôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête.
Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
Ah ! si mon fou de frère en pouvait faire autant,
Que j'en aurais de joie, et que j'en ferais gloire !
Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire justice :
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance et de division.
Si je prends bien mon temps, j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCÈNE VI

PHILANDRE • CLORIS

CLORIS

Quoi, tu passes, Philandre, et sans me regarder !

PHILANDRE

Pardonne-moi, de grâce ; une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune,
Et son empressement, qui porte ailleurs mes pas,
Me remplissait l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS

J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime :
Je ne pense qu'à toi, j'en parlais en moi-même.

PHILANDRE

Me veux-tu quelque chose ?

CLORIS

Il t'ennuie avec moi ;

Mais, comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'alarme point. N'était ce qui te presse,
Ta flamme un peu plus loin eût porté la tendresse,
Et je t'aurais fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.
Je viens de les surprendre, et j'y pourrais encore
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas le temps. Toutefois, si tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras lus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne crois pas...

PHILANDRE, *reconnaissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire:
Donne, donne-les-moi, tu ne les saurais lire:
Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

CLORIS, *les resserrant.*

Philandre, tu n'es pas encore où tu prétends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne:
Je les garderai mieux, tu peux en assurer
La belle qui pour toi daigne se parjurer.

PHILANDRE

Un homme doit souffrir d'une fille en colère;
Mais je sais comme il faut les ravoir de ton frère:
Tout exprès je le cherche, et son sang, ou le mien...

CLORIS

Quoi! Philandre est vaillant, et je n'en savais rien!
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre;
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre,

Et mon frère, qui sait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurais tué, pourrait n'en pas mourir.

PHILANDRE

L'effet en fera foi, s'il en a le courage.
Adieu : j'en perds le temps à parler davantage.
Tremble.

CLORIS

J'en ai grand lieu, connaissant ta vertu :
Pourvu qu'il y consente, il sera bien battu.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

MÉLITE • LA NOURRICE

LA NOURRICE

Cette obstination à faire la secrète
M'accuse injustement d'être trop peu discrète.

MÉLITE

Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne sais point, te le puis-je conter?

LA NOURRICE

Les visites d'Eraste un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues,
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère;
Mais je pourrais enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'ici ton cœur si doucement suivis.

MÉLITE

C'est à moi de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins tremblerait en ma place.

LA NOURRICE

Ne raillons point : le fruit qui t'en est demeuré
(Je parle sans reproche, et tout considéré)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine :
Apprends-moi ce que c'est.

MÉLITE

Veux-tu que je devine?
Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie :
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer;
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une fille qui voit et que voit la jeunesse
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse;
Le dédain lui messied, ou quand elle s'en sert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur, à propos ménagée,
Peut rembraser une âme à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispense [15] à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, et souffrir leurs discours.
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paraissent ensemble entrer en concurrence;
Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival;
Que ses yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri,
Et qu'elle cède enfin, puisqu'il faut qu'elle cède,
A qui paiera le mieux le bien qu'elle possède.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Eraste avec toi vivrait d'autre façon.

MÉLITE

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage;
Il croit que mes regards soient son propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE

J'entends à demi-mot; achève, et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE

Si tu m'avais, Nourrice, entendue à demi,
Tu saurais que Tircis...

LA NOURRICE

Quoi? son meilleur ami!
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connaître?

MÉLITE

Il voudrait que le jour en fût encore à naître;
Et si d'auprès de moi je l'avais écarté,
Tu verrais tout à l'heure Eraste à mon côté.

LA NOURRICE

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde;
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Eraste n'est pas homme à laisser échapper;
Un semblable pigeon ne se peut rattraper :
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE

Tout le monde l'adore, et tâche d'en jouir.

MÉLITE

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE

Oui, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable :
Un homme dont les biens font toutes les vertus
Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MÉLITE

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?
Etant riche, on méprise assez communément
Des belles qualités le solide ornement,
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE

Enfin je reconnais...

MÉLITE

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la tête.
Si ta mère le sait...

MÉLITE

Laisse-moi ces soucis,
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE

Ta curiosité te met trop en cervelle.
Rentre, sans t'informer de ce qu'elle prétend ;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCÈNE II

CLORIS • MÉLITE

CLORIS

Je chéris tellement celles de votre sorte,
Et prends tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux pièces [16] qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir sans les en avertir.
Ainsi donc, au hasard d'être la mal venue,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelque autre en peine avec cet artifice;
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix :
Je renonce à choisir une seconde fois,
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins;
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE

Si je n'avais de lui qu'une faible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance;
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

CLORIS

Je l'estimai jadis, et je l'aime et l'estime
Plus que je ne faisais auparavant son crime.
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

MÉLITE

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE

Quoi! le devoir chez vous oblige aux trahisons?

CLORIS

Quand il n'en aurait point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE

Cela fait contre vous : il m'a donné la sienne.

CLORIS

Oui; mais ayant déjà reçu mon amitié,
Sur un vœu solennel d'être un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MÉLITE

De grâce, excusez-moi, je vous prends pour une autre,
Et c'était à Cloris que je croyais parler.

CLORIS

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS

Donc, pour mieux m'éblouir, une âme déloyale
Contrefait la fidèle? Ah! Mélite, sachez
Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit : vous pensez qu'il vous aime;
Mais, sortant d'avec vous, il me conte lui-même
Jusqu'aux moindres discours dont votre passion
Tâche de suborner son inclination.

MÉLITE

Moi, suborner Philandre! ah! que m'osez-vous dire!

CLORIS

La pure vérité.

MÉLITE

Vraiment, en voulant rire,
Vous passez trop avant; brisons là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, et ne sais quel il est.

CLORIS

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE

Ah, Dieux, quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,
Que vous persisteriez dans la méconnaissance :
Je vous les laisse. Adieu.

MÉLITE

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS

Vous pensez me duper, et perdez votre peine.
Que sert le désaveu quand la preuve est certaine?
A quoi bon démentir? à quoi bon dénier...?

MÉLITE

Ne vous obstinez point à me calomnier;
Je veux que, si jamais j'ai dit mot à Philandre...

CLORIS

Remettons ce discours : quelqu'un vient nous surprendre;
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCÈNE III

LISIS • MÉLITE • CLORIS

LISIS, *à Cloris.*

Préparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidèle;
Quittez son entretien, et venez avec moi
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foi.

MÉLITE

Quoi! son frère au cercueil!

LISIS

Oui, Tircis, plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'âme,
Et mes yeux désolés...

MÉLITE

Je n'en puis plus; je pâme.

CLORIS

Au secours! au secours!

SCÈNE IV

CLITON • LA NOURRICE • MÉLITE
LISIS • CLORIS

CLITON

D'où provient cette voix?

LA NOURRICE

Qu'avez-vous, mes enfants?

CLORIS

Mélite, que tu vois...

LA NOURRICE

Hélas! elle se meurt; son teint vermeil s'efface;
Sa chaleur se dissipe; elle n'est plus que glace.

LISIS, *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau; mais il faut te hâter.

CLITON, *à Lisis.*

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS

Aidez mes faibles pas; les forces me défaillent,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

SCÈNE V

ÉRASTE

A la fin je triomphe, et les destins amis
M'ont donné le succès que je m'étais promis.
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans amant, et Tircis sans maîtresse;
Et comme si c'était trop peu pour me venger,
Philandre et sa Cloris courent même danger.
Mais par quelle raison leurs âmes désunies
Pour les crimes d'autrui seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords;
La joie y veut régner, cessez de m'en distraire.
Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frère,
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite?

SCÈNE VI

CLITON • ÉRASTE

CLITON

Monsieur, tout est perdu: votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument[47].

ÉRASTE

Courage! tout va bien, le traître m'a fait place;

Le seul qui me rendait son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

ÉRASTE

Mélite l'a suivi! Que dis-tu, misérable?

CLITON

Monsieur, il est trop vrai; le moment déplorable
Qu'elle a su son trépas a terminé ses jours.

ÉRASTE

Ah, ciel! s'il est ainsi...

CLITON

Laissez là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amants trouvent la sépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avait de parfait et de beau.

ÉRASTE

Tu m'oses donc flatter, infâme, et tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi?
Achève tout d'un coup : dis que maîtresse, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon âme
Sut jamais allumer une pudique flamme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux;
Dis que j'ai violé les deux lois les plus saintes,
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes;
Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai suborné,
Falsifié, trahi, séduit, assassiné :
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi! Tircis est donc mort, et Mélite est sans vie!
Je ne l'avais pas su, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'empire d'Amour;
J'ignorais qu'aussitôt qu'il assemble deux âmes,

Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui !
Vous en relevez donc, et vos ciseaux barbares
Tranchent comme il lui plaît les destins les plus rares !
Mais je m'en prends à vous, moi qui suis l'imposteur,
Moi qui suis de leurs maux le détestable auteur !
Hélas ! et fallait-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie !
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus !
Vos mouvements tardifs ne la font pas revivre :
Elle a suivi Tircis, et moi je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je lui fasse raison,
Et de ma jalousie, et de ma trahison,
Et que de ma main propre une âme si fidèle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle ?
Quel murmure confus ! et qu'entends-je hurler ?
Que de pointes de feux se perdent parmi l'air !
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre ;
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obéir son sein me recevant
M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entends, grands Dieux : c'est là-bas que leurs âmes
Aux champs Elysiens éternisent leurs flammes ;
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage ;
Je l'aperçois déjà, je suis sur son rivage.
Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon insolence,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence ;
Je ne te veux qu'un mot : Tircis est-il passé ?
Mélite est-elle ici ? Mais qu'attends-je ? insensé !
Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire,
Que tu crains de les perdre, et n'oses m'en rien dire.
Vous donc, esprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,

A qui Charon cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, et je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON

Monsieur, que faites-vous? Votre raison troublée
Par l'effort des douleurs dont elle est accablée
Figure à votre vue...

ÉRASTE

Ah! te voilà, Charon!
Dépêche promptement, et d'un coup d'aviron
Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON

Monsieur, rentrez en vous, regardez mon visage :
Reconnaissez Cliton.

ÉRASTE

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puissent approcher.
Ton bateau de leur poids fondrait dans les abîmes;
Il n'en aura que trop d'Eraste et de ses crimes.
Quoi! tu veux te sauver à l'autre bord sans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toi.

Il se jette sur les épaules de Cliton, qui l'emporte derrière le théâtre.

SCÈNE VII

PHILANDRE

Présomptueux rival, dont l'absence importune
Retarde le succès de ma bonne fortune,
As-tu si tôt perdu cette ombre de valeur
Que te prêtait tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content :
Ton ennemi t'appelle, et ton rival t'attend.

MÉLITE.

Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur,
Ou que ma patience à la fin échappée
(Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée),
Oubliant le respect du sexe et tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir?

SCÈNE VIII

ÉRASTE • PHILANDRE

ÉRASTE

Détacher Ixion pour me mettre en sa place!
Mégères, c'est à vous une indiscrète audace.
Ai-je avec même front que cet ambitieux
Attenté sur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides :
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoi! me presser encor? Sus, de pieds et de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits! vengez-vous de vos peines;
Ecrasons leurs serpents; chargeons-les de vos chaînes.
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissants.

PHILANDRE

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Eraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ÉRASTE

Equitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers.
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sait à qui s'en prendre;
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre;

Lui seul en est la cause, et son esprit léger,
Qui trop facilement résolut de changer;
Car ces lettres, qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE

Je te laisse impuni, traître : de tels remords
Te donnent des tourments pires que mille morts;
Je t'obligerais trop de t'arracher la vie;
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands Dieux! que je suis plein de confusion!

SCÈNE IX

ÉRASTE

Tu t'enfuis donc, barbare! et me laissant en proie
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie?
Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton :
Vous me connaissez mal; dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs.
Une seconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière;
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans,
Et si Pluton s'oppose à ce que je prétends,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCÈNE X

LISIS • CLORIS

LISIS

N'en doute plus, Cloris, ton frère n'est point mort;
Mais ayant su de lui son déplorable sort,
Je voulais éprouver par cette triste feinte

MÉLITE.

Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendrait plus sensible aux traits de la pitié
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci,
Sois sûre que dans peu je te le rends ici.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie :
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie ;
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le disait : je sentais que mes larmes
Refusaient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avaient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux ;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étais un peu honteuse
Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

LISIS

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux, qui perd un frère unique,
Jusques au désespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS

Adieu, railleur, adieu : son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse ;
Autrement je saurais t'apprendre à discourir.

LISIS

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

CLITON • LA NOURRICE

CLITON

Je ne t'ai rien celé : tu sais toute l'affaire.

LA NOURRICE

Tu m'en as bien conté ; mais se pourrait-il faire
Qu'Eraste eût des remords si vifs et si pressants
Que de violenter sa raison et ses sens ?

CLITON

Eût-il pu, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Charon des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonier,
Me payer à bons coups des droits de son denier ?

LA NOURRICE

Plaisante illusion !

CLITON

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeait une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE

C'était mal reconnaître un si rare service.

ÉRASTE, *derrière le théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons !

CLITON

Adieu, Nourrice :
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix ;
Crois que ce n'est pas moi qu'on attrape deux fois.

LA NOURRICE

Pour moi, quand je devrais passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON

Contente à tes périls ton curieux désir.

LA NOURRICE

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

SCÈNE II

ÉRASTE • LA NOURRICE

ÉRASTE

En vain je les rappelle, en vain pour se défendre
La honte et le devoir leur parlent de m'attendre ;
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et se fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, et dans ce vaste effroi,
La peur saisit si bien les ombres et leur roi,
Que se précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrètes.
Le bouillant Phlégéthon, parmi ses flots pierreux,
Pour les favoriser ne roule plus de feux ;
Tisiphone tremblante, Alecton et Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière ;
Les Parques même en hâte emportent leurs fuseaux,
Et dans ce grand désordre oubliant leurs ciseaux,
Charon, les bras croisés, dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avait prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu !
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès !
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre !

N'était-ce pas assez pour me réduire en poudre,
Que le simple dessein d'un si lâche forfait ?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah Mélite ! ah Tircis ! leur cruelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
Ils doutaient que l'enfer eût de quoi me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir.
Tout ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaînes,
Ne sont auprès de lui que de légères peines ;
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux ! trêve, trêve un moment !
Qu'au moins avant ma mort, dans ces demeures sombres
Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres !
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur ;
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,

Il met la main sur son épée.

Voici qui t'aidera : mais derechef, de grâce,
Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
Je vois déjà Mélite. Ah ! belle ombre, voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchait ici ;
C'est Eraste, c'est lui qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie :
Ainsi le veut le sort, et tout exprès les Dieux
L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Règne si puissamment sur votre fantaisie ?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ÉRASTE

Aussi ne la tient-il que de votre beauté ;
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE

Ce n'est que de mes yeux ! Dessillez la paupière,
Et d'un sens plus rassis jugez de leur éclat.

ÉRASTE

Ils ont, de vérité, je ne sais quoi de plat ;

Et plus je vous contemple, et plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge :
Je ne reconnais plus aucun de vos attraits ;
Jadis votre nourrice avait ainsi les traits,
Le front ainsi ridé, la couleur ainsi blême,
Le poil ainsi grison. O Dieux ! c'est elle-même.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi ?

LA NOURRICE

Cliton la vit pâmer, et se brouilla de sorte
Que la voyant si pâle il la crut être morte ;
Cet étourdi trompé vous trompa comme lui.
Au reste, elle est vivante, et peut-être aujourd'hui
Tircis, de qui la mort n'était qu'imaginaire,
De sa fidélité recevra le salaire.

ÉRASTE

Désormais donc en vain je les cherche ici-bas ;
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE

Votre douleur vous trouble, et forme des nuages
Qui séduisent vos sens par de fausses images :
Cet enfer, ces combats, ne sont qu'illusions.

ÉRASTE

Je ne m'abuse point de fausses visions :
Mes propres yeux ont vu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE

Peut-être que chacun s'enfuyait devant vous,
Craignant votre fureur et le poids de vos coups ;
Mais voyez si l'enfer ressemble à cette place :
Ces murs, ces bâtiments, ont-ils la même face ?
Le logis de Mélite et celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton ?
Quoi ? n'y remarquez-vous aucune différence ?

ÉRASTE

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
Nourrice, prends pitié d'un esprit égaré
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé :
Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE

Différez pour le mieux un peu cette visite,
Tant que, maître absolu de votre jugement,
Vous soyez en état de faire un compliment.
Votre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme sage ;
Donnez-vous le loisir de changer de visage :
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon sort plus doux,
Et ma faible raison, de guide dépourvue,
Va de nouveau se perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE

Si je vous suis utile, allons, je ne veux pas
Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCÈNE III

CLORIS • PHILANDRE

CLORIS

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie ;
Me rapaiser[18] jamais passe ton industrie.
Ton meilleur[19], je t'assure, est de n'y plus penser ;
Tes protestations ne font que m'offenser :
Savante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent si tôt brûler,
Qu'un billet supposé peut si tôt ébranler.

PHILANDRE

Ah ! ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne souvenir d'une action si noire,

Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contents,
Etouffez l'ennemi du pardon que j'attends.
Mon crime est sans égal ; mais enfin, ma chère âme...

CLORIS

Laisse là désormais ces petits mots de flamme,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE

De grâce, redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenais dedans votre pensée.
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui volaient de vos yeux dans les miens,
Par ce que votre foi me permettait d'attendre...

CLORIS

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta sottise m'instruit, et par là je vois bien
Qu'un visage commun, et fait comme le mien,
N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte,
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui savent tout dompter ;
Mais elle ne pourrait qu'à peine t'arrêter :
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale.
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale ;
Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs :
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place ;
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS

Aucun jusqu'à ce point n'est encore arrivé ;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu ; je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir

De tant de cruautés le juste repentir.

CLORIS

Adieu : Mélite et moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu me viens de dire.
Que lui veux-tu mander ?

PHILANDRE

Va, dis-lui de ma part
Qu'elle, ton frère et toi, reconnaîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte :
Tu nous ferais trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE

Tu railles, mais bientôt nous verrons d'autres jeux :
Je sais trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS

Le sais-tu mieux que moi, qui suis déjà vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE

Il suffit :
Je sais comme on se venge.

CLORIS

Et moi comme on s'en rit.

SCÈNE IV

TIRCIS • MÉLITE

TIRCIS

Maintenant que le sort, attendri par nos plaintes,
Comble notre espérance et dissipe nos craintes,
Que nos contentements ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,
Ouvrons toute notre âme à ces douces tendresses

Qu'inspirent aux amants les pleines allégresses,
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis,
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
  Adorables regards, fidèles interprètes
Par qui nous expliquions nos passions secrètes,
Doux truchements du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osait la voix,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence :
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisaient mendier la crainte et la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème,
La bouche est impuissante où l'amour est extrême ;
Quand l'espoir est permis, elle a droit de parler ;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage,
Et quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie ; et quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis ?

MÉLITE

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS

Ah ! mon heur, il est vrai, si tes désirs secondent
Cet amour qui paraît et brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux Dieux,

MÉLITE

Tu t'en peux assurer : mes yeux si pleins de flamme,
Suivent l'instruction des mouvements de l'âme.
On en a vu l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort ;
On en a vu l'effet, quand, te sachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie ;
On en a vu l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour et mes soins, aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée,
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection

Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sut persuader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, et sans me dire adieu,
Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS

J'en rougis, mais apprends qu'il n'était pas possible
D'aimer comme j'aimais, et d'être moins sensible ;
Qu'un juste déplaisir ne saurait écouter
La raison qui s'efforce à le violenter ;
Et qu'après des transports de telle promptitude,
Ma flamme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE

Tout cela serait peu, n'était que ma bonté
T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie,
Et si jamais je sais quelle main si hardie...

SCÈNE V

CLORIS • TIRCIS • MÉLITE

CLORIS

Il vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encore en peine.

TIRCIS

L'amour a fait au sang un peu de trahison ;
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raison.
Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu ton conte,
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte ?

MÉLITE.

CLORIS

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux serments,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de compliments,
Mêlés de repentir...

MÉLITE

Qu'à la fin exorable,
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS

Vous devinez fort mal.

TIRCIS

Quoi, tu l'as dédaigné ?

CLORIS

Du moins, tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obstine ?

CLORIS

Non pas cela du tout, mais je suis assez fine :
Pour la première fois, il me dupe qui veut ;
Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE

C'est-à-dire, en un mot...

CLORIS

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage ;
En vain dessous mes lois il revient se ranger.
Il m'est avantageux de l'avoir vu changer,
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendît misérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part,
J'attendrai du destin quelque meilleur hasard.

MÉLITE

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne lui doit pas porter un si grand préjudice.

CLORIS

Après un tel faux bond, un change si soudain,
A volage, volage, et dédain pour dédain.

MÉLITE

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

CLORIS

Et pour l'amour de vous, je n'en ferai que rire.

MÉLITE

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS

Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

MÉLITE

Que vous êtes mauvaise !

CLORIS

Un peu plus qu'il ne semble.

MÉLITE

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendrait pas à bout.

SCÈNE VI

TIRCIS • LA NOURRICE
ÉRASTE • MÉLITE • CLORIS

TIRCIS

De grâce, mon souci, laissons cette causeuse :
Qu'elle soit à son choix facile ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne saurait consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir :
Tous nos pensers sont dus, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidélité, qu'il va récompenser...

LA NOURRICE

Vous donnera bientôt autre chose à penser.
Votre rival vous cherche, et la main à l'épée,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE, *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, et fait naître l'envie
De sortir de sa gêne en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon;
La mort lui sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs; jugez ce que mérite
La main qui sépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A dérobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

MÉLITE

Eclaircis du seul point qui nous tenait en doute,
Que serais-tu d'avis de lui répondre?

TIRCIS

Ecoute
Quatre mots à quartier[20].

ÉRASTE

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort!
De grâce, hâtez-vous d'abréger mon supplice,
Ou ma main préviendra votre lente justice.

MÉLITE

Voyez comme le ciel a de secrets ressorts
Pour se faire obéir malgré nos vains efforts:
Votre fourbe, inventée à dessein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire;
De son fâcheux succès, dont nous devions périr,
Le sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue,

Obligés désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendu tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Que cette occasion prise comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux ;
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime ;
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon, ou l'oubli,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie,
Et puisque c'est de là que vos félicités...

LA NOURRICE, *à Éraste.*

Quittez ces compliments qu'ils n'ont pas mérités :
Ils ont tous deux leur compte, et sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hasarder à des ressentiments
Qui donneraient du trouble à leurs contentements.
Mais Cloris, qui s'en tait, vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Saura bien se venger sur vous à l'avenir
D'un amant échappé qu'elle pensait tenir.

ÉRASTE, *à Cloris.*

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grâce
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Eraste, qu'un pardon purge de son forfait,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance :
Je n'ai pu la quitter qu'en perdant l'espérance ;
Encore avez-vous vu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité ;
Et c'est avec raison que ma flamme contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux désirs, vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS

Que t'en semble, ma sœur?

CLORIS

Mais toi-même, mon frère?

TIRCIS

Tu sais bien que jamais je ne te fus contraire,

CLORIS

Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS

Encor que dans tes yeux tes sentiments se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissants Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, et ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur!

ÉRASTE

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie;
Mais ma félicité ne peut être accomplie
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS

Aimez-moi seulement, et pour la récompense,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS

Vous prodiguez en vain vos faibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs ni services.

MÉLITE

C'est bien quelque raison ; mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquitte-moi d'une reconnaissance
Dont un autre destin m'a mise en impuissance :
Accorde cette grâce à nos justes désirs.

TIRCIS

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ÉRASTE

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières ;
Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de votre sentiment,

CLORIS

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croirai seulement la mère de Mélite :
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS

Entrons donc ; et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

LA NOURRICE

Tous rentrent, et elle demeure seule.

Là, là, n'en riez point : autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étaient assez contents,
Et croyaient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittais un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étaient de vrais soleils
Qui répandaient partout des rayons non pareils ;
Je n'avais rien en moi qui ne fût un miracle ;
Un seul mot de ma part leur était un oracle...
Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est ceci ?
Vous êtes bien hâtés de me laisser ainsi !
Allez quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,

On ne se moque point des femmes de ma sorte,
Et je ferai bien voir à vos feux empressés
Que vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

FIN DE MÉLITE

CLITANDRE

Tragédie

NOTICE

Comme il en est pour *Mélite*, la date de la première représentation de *Clitandre* est toujours discutée. Elle ne peut cependant se situer qu'entre 1630 et 1632. C'est à cette date de 1632 que *Clitandre* est publié pour la première fois, sous le titre : *Clitandre ou l'Innocence délivrée, tragi-comédie*. La première édition de *Mélite* sera de l'année suivante. Dès l'édition de 1644, *Clitandre* renoncera à son tour à son sous-titre, et de tragi-comédie deviendra tragédie. Voici donc, après la première comédie de Corneille, sa première tragédie.

Entre *Mélite* et *Clitandre* un événement important s'est produit dans la vie de Corneille : le jeune Rouennais est venu à Paris. Il a été témoin du succès que remportait *Mélite*. Il a découvert aussi que les gens de lettres de Paris, — une race dont il se faisait à peine l'idée du fond de son Rouen, — en tiennent fort pour " les règles " en matière dramatique. C'est une grande et redoutable découverte que fait là ce garçon de vingt-cinq ans pour qui le drame, la comédie, la poésie, sont avant tout liberté. Ainsi donc, dans ce domaine enchanté qu'il découvre, qu'il croit naturellement inventer, les doctes ont tracé des allées, desquelles il est de mauvais goût de s'écarter ? De cette surprise, nous trouvons les échos dans le *Discours des Trois Unités*. Toute sa vie, tantôt avec colère, tantôt avec ironie, Corneille souffrira des liens qu'on lui impose, et dont son génie ne sent absolument pas la nécessité. C'est à propos de *Clitandre* qu'il rompt ses premières lances au sujet de ces " règles " dont il découvre à la fois qu'elles sont des chaînes, et qu'on exige que le poète les porte. C'est contre la règle des vingt-quatre heures, — " l'unique règle que l'on connût en ce temps-là ", — que l'on a reproché à *Mélite*

de pécher. On a blâmé aussi le peu d'action que renfermait la comédie, et son style souvent " familier ". Corneille ne prend pas du tout ces reproches à la légère. Plus tard il ironisera. Dans l'*Examen* de *Clitandre* (1660), il affirmera : " Pour la *(Mélite)* justifier contre cette censure, par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avait les vraies beautés du théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans ces vingt et quatre heures), pleine d'incidents, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout : en quoi je réussis parfaitement. " En fait, nous imaginons fort mal un poète provincial de vingt-cinq ans, qui vient de se faire remarquer à Paris, écrivant exprès, " par bravade ", une mauvaise pièce. *Clitandre* est une tragédie très laborieusement écrite, très consciencieusement composée, et si, en effet, elle ne vaut rien du tout, ou du moins pas grand-chose, cela vient seulement de l'extrême effort qu'a fait son jeune auteur pour plaire à ces " habiles " qu'il croyait vraiment être les détenteurs sinon du goût, du moins du bon ton, c'est-à-dire du ton qu'il faut avoir pour réussir.

Il faut bien le dire, le résultat est assez désastreux. " J'avoue, dit Corneille dans sa *Préface*, que ceux qui n'ayant vu représenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables... " Je n'ai jamais vu représenter *Clitandre*, mais l'ayant lu plusieurs fois, et la plume à la main, il me faut constamment faire appel à ces notes pour en raconter l'intrigue : elle fuit la mémoire avec obstination. L'analyse qu'en a faite l'auteur lui-même est la plus longue et la plus compacte qu'il ait jamais donnée de l'une de ses pièces, et ce n'est pas d'un bon signe. L'analyse de cette analyse donne à peu près ceci, — qui ressemble encore beaucoup plus à un compte rendu de roman picaresque qu'à celui d'une tragédie dont l'action, scrupuleusement, se déroule en vingt-quatre heures.

L'action a pour lieu un pays imaginaire, " un château du Roi, proche d'une forêt ". Ce pays imaginaire, Corneille l'appelle, à tout hasard, l'Ecosse. Ainsi Jarry

situera son *Ubu roi* " en Pologne, c'est-à-dire nulle part ". Rosidor, favori du Roi, est aimé à la fois par Caliste et par Dorise. Rosidor n'aime que Caliste, et Dorise en souffre. Dorise est aimée par Pymante, qu'elle dédaigne, et Caliste par Clitandre, qu'elle ne dédaigne pas moins. Comme il s'agit d'une tragédie, il se faut entre-tuer pour toutes ces raisons. Dorise entreprend donc de tuer sa rivale Caliste, cependant que Pymante veut tuer Rosidor, puisque Dorise le lui préfère. Pour respecter autant qu'il est possible l'unité de lieu, des exigences de laquelle il avait entendu parler, Corneille réunit dans la même clairière de forêt tout son monde. De là une mêlée assez générale et confuse pour que l'on mette très longtemps à savoir qui en sort vif, qui en sort mort. En fait il n'y aura que deux morts : un écuyer et un page, qui n'ont rien d'autre à faire dans l'action que mourir à propos pour permettre que les héros sérieux de la tragédie leur prennent leurs vêtements, et, ainsi déguisés, prolongent à loisir les quiproquos, fausses morts, malentendus, qui rendent les actes II, III et IV de la tragédie peu lisibles, et vraisemblablement inécoutables. Bondissant ainsi de l'exposition au dénouement, disons tout de suite que les choses ne finissent pas trop mal. Caliste épouse Rosidor, comme nous n'avions cessé de le souhaiter, et Dorise épousera Clitandre, ce qui nous est assez indifférent, mais était nécessaire à l'équilibre géométrique de la pièce.

Ce qu'il est plus intéressant de souligner, c'est la part que prend à l'action, et à son dénouement, le personnage du Roi. Ce Roi, Alcandre, est le premier de ces rois de dénouement auxquels Corneille donnera souvent la noble charge de résoudre par leur autorité, leur justice, et leur connaissance des exigences de l'honneur, les difficultés en apparence insolubles où se jettent, par passion, d'imprudents sujets. Ici, ce Roi n'est encore qu'une facilité que s'accorde Corneille : le *Deus ex machina* de la tragédie. Nous le verrons, par la suite, prendre un sens plus profond et plus symbolique.

Tout porte à croire que cette seconde pièce de Cor-

neille, comme l'avait été la première, a été créée par Mondory et ses comédiens. Quant au lieu de sa création à Paris, c'est encore à Henry Lyonnet qu'il nous faut faire appel pour le situer avec quelque chance d'exactitude. Mondory n'est pas encore le fondateur du Théâtre du Marais. Il est un directeur de troupe errante, cherchant ses salles à travers Paris, et essayant, comme il le peut, de lutter contre le monopole de fait et de droit que tentent de s'assurer les comédiens de la "confrérie" de l'Hôtel de Bourgogne. Or nous savons qu'en ces années 1632-1633, Mondory avait réussi à s'installer dans un autre jeu de paume, le jeu de paume de la Fontaine, dont l'emplacement est actuellement occupé par la rue Michel-le-Comte, — à quelques dizaines de mètres du jeu de paume de Berthault, où avait été créé *Mélite*. Notre troisième arrondissement est fertile en souvenirs cornéliens.

Quant au succès ou à l'insuccès que put connaître ce *Clitandre,* rien ne nous permet d'en connaître.

En cette année 1632 où il publie *Clitandre,* Corneille joint à son livre des *Mélanges poétiques,* qui renferment seize poèmes. Ce sont des Epîtres, des Madrigaux, des Sonnets, — dont un au cardinal de Richelieu, — qui n'annoncent en rien le génie poétique de Corneille.

J. L.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LONGUEVILLE

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma témérité, et quelque défiance que j'aie de Clitandre, *je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de votre rang, et à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des*

Henri, duc de Longueville (1595-1663). Filleul d'Henri IV. Gouverneur de Picardie, puis de Normandie. Prend part en 1626 à une conjuration - sans résultat - contre Richelieu. Général en Italie et en Allemagne. Epouse en 1642 la sœur du Grand Condé. Membre du Conseil de Régence pendant la minorité de Louis XIV. Participe à la Fronde. Arrêté en 1650 avec Condé et Conti. Libéré par Mazarin, il quitte la cour et se retire dans ses terres.

mauvaises choses, et les savez si nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paraître plus de manque de jugement à vous les présenter qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudrait n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous relève encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur était dû : c'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siècle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince qu'afin d'ôter au Roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la seule reconnaissance de vos vertus. Aussi, Monseigneur, ces considérations m'auraient intimidé. et ce cavalier n'eût jamais osé vous aller entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, et comme assuré que vous l'aviez en quelque sorte d'estime, vu qu'il ne vous était pas tout à fait inconnu. C'est le même qui par vos commandements vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ses aventures, autant qu'en pouvaient contenir deux actes de ce poème encore tous informes et qui n'étaient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutait point encore son innocence, et ses contentements devaient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse et l'autorité de son prince lui rendaient la possession de sa maîtresse presque infaillible : ses faveurs toutefois ne lui étaient point si chères que celles qu'il recevait de vous ; et jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers ; il espère que vous le garantirez des autres, et que comme il l'arracha du supplice qui l'allait perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déjà fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, Monseigneur, dont vous supplie très humblement celui qui n'est pas moins par la force de son inclination que par les obligations de son devoir.

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

CORNEILLE.

PRÉFACE

Pour peu de souvenir qu'on ait de *Mélite,* il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poème, que peut-être jamais deux pièces ne partirent d'une même main, plus différentes et d'invention et de style. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en déduire un petit; et si je m'étais aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerais avoir en quelque façon approché de ce que demande Horace au poète qu'il instruit, quand il veut qu'il possède tellement ses sujets, qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront ici de quoi se satisfaire, si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intrigues et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre ma justification chez le libraire, et de reconnaître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu représenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut, ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entière intelligence de ces grands mouvements dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnements continus sur ce qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite,* ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent : pour moi, j'ai voulu seulement montrer

que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens, j'ai renversé leur ordre, vu qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ai mis les accidents mêmes sur la scène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aie pris la beauté, sans tomber dans les incommodités que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont su d'ordinaire ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période *, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions on peut tirer les lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laissé à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribuerai jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science, ou par des règles particulières qu'ils se seront eux-mêmes prescrites; outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une pièce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit** à tant de reprises et s'imprimer tant de contraires mouvements, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement et sans notre aveu, ou comme d'un sonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser

* Période : le plus haut point où une personne, une chose puissent arriver. " Il (le rhumatisme) a son commencement, son augmentation, son période et sa fin " Sévigné.

** Coucher l'esprit : appliquer son esprit.

par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jetée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que l'industrie du peintre n'en avait su venir à bout; mais il ne se lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire; si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sais quelle chorographie* de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume? Ma scène est donc en un château d'un roi, proche d'une forêt; je n'en détermine ni la province ni le royaume : où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences** dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'ai connues, et j'ai toujours cru que pour belle que fût une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut; de sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ARGUMENT

Rosidor, favori du Roi, était si passionnément aimé de deux des filles de la Reine, Caliste et Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, et celle-là Clitandre.

* Chorographie : description d'un pays. Vieux mot scientifique. "Nous doubtions que fust l'isle Lipara, mais la chorographie n'y consentoit". Rabelais, *Pantagruel*, V, 1.

** Concurrences : rencontres d'idées, d'expressions.

Ses affections toutefois n'étaient que pour la première, de sorte que cette amour mutuelle n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier était le mignon du Prince, fils unique du Roi, qui pouvait tout sur la Reine sa mère, dont cette fille dépendait; et de là procédaient les refus de la Reine toutes les fois que Rosidor la suppliait d'agréer leur mariage. Ces deux damoiselles, bien que rivales, ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, et comme pour avoir de quoi répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon elle entrait dans la confidence de Caliste, et se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnait plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongeait au dedans, et excitait en son âme autant de véritables mouvements de haine pour sa compagne qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le Roi, avec toute sa cour, s'était retiré en un château de plaisance proche d'une forêt, cette fille, entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse, dans sa profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et à son retour conte à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et lui, et enfin qu'ils avaient rendez-vous dans les bois le lendemain au lever du soleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire surprendre éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchait d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement, à cause de sa faveur auprès du Roi, dont il n'eût pu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de

Clitandre, et Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masqués et déguisés en paysans. L'heure était la même que Dorise avait donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre voulaient être assez tôt de retour pour se rendre au lever du Roi et de la Reine après le coup exécuté. Les lieux mêmes n'étaient pas fort éloignés; de sorte que Rosidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles comme Dorise avait l'épée à la main, prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et blesse toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement, que retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnaître, il la lui arrache, passe tout d'un temps le tronçon de la sienne en la main gauche, à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi, se voyant désarmée par Rosidor; et Caliste, sitôt qu'elle l'a reconnu, se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques et qu'il était venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce moment, il voit Caliste pâmée, et la croit morte : ses regrets avec ses plaies le font tomber en faiblesse. Caliste revient de pâmoison, et s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un paysan, où elle lui bande ses blessures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ses assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante, qui allait rechercher les siens, et cependant, afin de mieux passer pour villageois, avait jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir

là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échappatoire; mais s'étant aperçu à ses discours qu'elle avait vu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne, résolu, si c'était elle, de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il était assuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît, et se fait connaître à elle : ses offres de services sont aussi mal reçues que par le passé; elle persiste toujours à ne vouloir chérir que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué; elle entre en furie, qui n'empêche pas ce paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, tâchant d'user de force, cette courageuse fille lui crève un œil de son poinçon; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tournée en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein et de venger cette injure par sa mort et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avait pu se dérober si secrètement qu'il ne fût suivi de son écuyer Lysarque, à qui par importunité il conte le sujet de sa sortie. Ce généreux serviteur, ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution, il rencontre un gentilhomme, son particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le Prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude; et ne sachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont de compagnie en avertir le Roi. Le Roi, qui ne voulait pas perdre ses cavaliers, envoie en même temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lysarque avec une troupe d'archers au lieu de l'assignation, afin que, si Clitandre s'était échappé d'auprès du Prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les séparer. Lysarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie au Roi par la moitié de ses archers, cependant qu'avec l'autre il suit une trace

de sang qui le mène jusques au lieu où Rosidor et Caliste s'étaient retirés. La vue de ces corps fait soupçonner au Roi quelque supercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre lui, qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison sans qu'on lui en dît même le sujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui après le récit de ses aventures, présente au Roi le cartel de Clitandre, signé de sa main (contrefaite toutefois) et rendu par son page : si bien que le Roi ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation que pût faire son innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils, s'il attendait son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle; et redoutant que le Prince ne se prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il affectionnait, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempête surprend le Prince à la chasse; ses gens, effrayés de la violence des foudres et des orages, qui çà qui là cherchent où se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un paysan poursuivait l'épée à la main (c'était Pymante et Dorise). Il était déjà terrassé, et près de recevoir le coup de la mort; mais le Prince ne pouvant souffrir une action si méchante tâche d'empêcher cet assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnaît le Prince, et s'entrelace tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le Prince saute aussitôt sur lui, et le désarme; l'ayant désarmé, il crie ses gens, et enfin deux veneurs paraissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise et Lycaste. Ils les lui présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait consommé trois corps, à ce qu'ils s'imaginaient, sans toucher à leurs habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connaître au Prince

et de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le Prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même temps Cléon arrive, qui fait le récit au Prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avait réduit en l'extrémité où il était. Cela lui fait reconnaître Pymante pour l'auteur de ces perfidies; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au Roi avec les criminels, Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après lui. Le Roi venait de conclure avec la Reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitôt qu'il serait guéri, dont Caliste était allée porter la nouvelle au blessé; et après que le Prince lui eut fait connaître l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et lui promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il lui avait pensé faire. De là il envoie Pymante à son conseil pour être puni, voulant voir par là de quelle façon ses sujets vengeraient un attentat fait sur leur prince. Le Prince obtient un pardon pour Dorise, qui lui avait assuré la vie; et la voulant désormais favoriser, en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le Roi, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande de s'entr'aimer, puisque lui et le Prince le désirent, leur donnant jusques à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme.

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

EXAMEN

Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de *Mélite* m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt et quatre heures : c'était l'unique règle que l'on connût en

ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effets, et de ce que le style en était trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avait les vraies beautés du théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans ces vingt et quatre heures), pleine d'incidents, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout : en quoi je réussis parfaitement. Le style en est véritablement plus fort que celui de l'autre; mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes comme dans cette première; mais ce n'était pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scène en dût être entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si désordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers acteurs. Rosidor et Caliste sont ceux qui le paraissent le plus par l'avantage de leur caractère et de leur amour mutuel : mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril; et ce qu'ils disent au troisième et au cinquième ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorise y ont le plus grand emploi; mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont même le premier en attente de plus grands pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, et les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, et ne parle pas même à cette maîtresse dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième acte languit comme celui de *Mélite* après la conclusion des épisodes, et n'a rien de surprenant, puisque, dès le quatrième, on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encore plus étrange que celui d'Eraste, et dont on n'a garde de se défier.

Le Roi et le Prince son fils y paraissent dans un emploi fort au-dessous de leur dignité : l'un n'y est que

comme juge, et l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut : aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une règle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et généralement un homme d'autorité, peut paraître sur le théâtre en trois façons : comme roi, comme homme et comme juge; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paraît comme roi seulement quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son trône ou de sa vie, qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière; et c'est ainsi qu'Auguste agit dans *Cinna*, et Phocas dans *Héraclius*. Il paraît comme homme seulement quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril pour son Etat; et tel est Grimoald dans les trois premiers actes de *Pertharite,* et les deux reines dans *Don Sanche*. Il ne paraît enfin que comme juge quand il est introduit sans aucun intérêt pour son Etat, ni pour sa personne, ni pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce poème et dans *le Cid;* et on ne peut désavouer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs; mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second ou du troisième ordre. Il peut paraître comme roi et comme homme tout à la fois quand il a un grand intérêt d'Etat et une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans *Rodogune,* et Nicomède dans la tragédie qui porte son nom; et c'est, à mon avis, la plus digne manière et la plus avantageuse de mettre sur la scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'être représentés par les

premiers acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un roi paraisse comme homme et comme juge, avec un intérêt de passion pour lui, et un soin de régler ceux des autres sans aucun péril pour son Etat; mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie, que j'ai introduits, l'un dans *Polyeucte* et l'autre dans *Théodore*. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, et l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paraître comme hommes, agit si faiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un et l'autre de conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital; et qu'ainsi on peut dire en rigueur qu'ils ne paraissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, et comme juges qui par cette crainte dominante condamnent ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudraient conserver.

Les monologues sont trop longs et trop fréquents en cette pièce; c'était une beauté en ce temps-là : les comédiens les souhaitaient, et croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun; et vous n'en trouverez point dans *Pompée, la Suite du Menteur, Théodore* et *Pertharite*, ni dans *Héraclius, Andromède, Œdipe* et *la Toison d'Or*, à la réserve des stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans *Mélite* : il comprend un château d'un roi avec une forêt voisine, comme pourrait être celui de Saint-Germain, et est bien éloigné de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.

ACTEURS

ALCANDRE, roi d'Écosse.
FLORIDAN, fils du Roi.
ROSIDOR, favori du Roi et amant de Caliste.
CLITANDRE, favori du prince Floridan, et amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.
PYMANTE, amoureux de Dorise, et dédaigné.
CALISTE, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.
DORISE, maîtresse de Pymante.
LYSARQUE, écuyer de Rosidor.
GÉRONTE, écuyer de Clitandre.
CLÉON, gentilhomme suivant la cour.
LYCASTE, page de Clitandre.
Le geôlier.
Trois archers.
Trois veneurs.

La scène est en un château du Roi, proche d'une forêt.

CLITANDRE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

CALISTE

N'en doute plus, mon cœur, un amant hypocrite,
Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolyte :
Dorise m'en a dit le secret rendez-vous
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous;
Et pour les y surprendre elle doit m'y conduire,
Sitôt que le soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver!
La dormeuse m'oublie, et ne se peut lever.
Toutefois sans raison j'accuse sa paresse :
La nuit, qui dure encor, fait que rien ne la presse;
Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour;
Mais elle, qui n'en fait aucune expérience,
Etant sans intérêt, est sans impatience,

Toi qui fais ma douleur, et qui fis mon souci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici;
Viens en hâte affermir ton indigne victoire;
Viens t'assurer l'éclat de cette infâme gloire;
Viens signaler ton nom par ton manque de foi;
Le jour s'en va paraître; affronteur, hâte-toi.
Mais, hélas! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient si puissant
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent :
Je ne sais lequel croire, et j'aime tant ce doute,
Que j'ai peur d'en sortir entrant dans cette route.
Je crains ce que je cherche, et je ne connais pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux! si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'hui quel est votre devoir :
Le moyen de me plaire est de me décevoir;
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes faussaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adversaires.
Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le jour,
Dissiper une erreur si chère à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain, et l'aube de ses rais
A déjà reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumière sombre,
Dont l'éclat brille à peine et dispute avec l'ombre,
J'entrevois le sujet de mon jaloux ennui,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec lui.
Rentre, pauvre abusée, et cache-toi de sorte
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

SCÈNE II.

ROSIDOR • LYSARQUE

ROSIDOR

Ce devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'assurer de ta fidélité,

Marque trop clairement ton peu d'obéissance.
Laisse-moi seul, Lysarque, une heure en ma puissance;
Que retiré du monde et du bruit de la cour,
Je puisse dans ces bois consulter mon amour;
Que là Caliste seule occupe mes pensées,
Et par le souvenir de ses faveurs passées,
Assure mon espoir de celles que j'attends;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle :
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moi suivre ici mon inclination.

LYSARQUE

Cette inclination, qui jusqu'ici vous mène,
A me la déguiser vous donne trop de peine.
Il ne faut point, Monsieur, beaucoup l'examiner :
L'heure et le lieu suspects font assez deviner
Qu'en même temps que vous s'échappe quelque dame...
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR

Juge mieux de ma flamme,
Et ne présume point que je manque de foi
A celle que j'adore, et qui brûle pour moi.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuse,
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.
Tant s'en faut que le change ait pour moi des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas :
J'y vais... Mais pourrais-tu le savoir et le taire?

LYSARQUE

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR

Tu vas apprendre tout; mais aussi, l'ayant su,
Avise à ta retraite. Hier un cartel reçu
De la part d'un rival...

LYSARQUE

Vous le nommez?

CLITANDRE.

ROSIDOR

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit seul attendre;
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE

De sorte qu'un second...

ROSIDOR

Sans me faire une offense,
Ne peut se présenter à prendre ma défense :
Nous devons seul à seul vider notre débat.

LYSARQUE

Ne pensez pas sans moi terminer ce combat :
L'écuyer de Clitandre est homme de courage;
Il sera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers lui d'un semblable devoir,
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR

Ta volonté suffit; va-t'en donc et désiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *est seul.*

Vous obéir ici me coûterait trop cher,
Et je serais honteux qu'on pût me reprocher
D'avoir su le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'être de la partie.

SCÈNE III

CALISTE

Qu'il s'en est bien défait! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité!
Qu'il trouve un beau prétexte en ses flammes éteintes!
Et que mon nom lui sert à colorer ses feintes!
Il y va cependant, le perfide qu'il est;
Hippolyte le charme, Hippolyte lui plaît;
Et ses lâches désirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flamme nouvelle.

SCÈNE IV

CALISTE • DORISE

CALISTE

Je n'en puis plus douter, mon feu désabusé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.
Allons, ma chère sœur, allons à la vengeance;
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance;
Allons, et sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prends aucun souci que de me regarder.
Pour en venir à bout, il suffit de ma rage;
D'elle j'aurai la force ainsi que le courage;
Et déjà dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme suivant de si furieux guides
Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animés
Menacent les appas qui les avaient charmés?

DORISE

Modère ces bouillons d'une âme colérée,
Ils sont trop violents pour être de durée;
Pour faire quelque mal, c'est frapper de trop loin.
Réserve ton courroux tout entier au besoin;
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles,
Ses résolutions en deviennent plus molles :
En lui donnant de l'air, son ardeur s'alentit.

CALISTE

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit.
Allons, et tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

DORISE, *seule*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie :
Un fer caché me donne en ces lieux écartés

CLITANDRE.

La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Rosidor, tu possèdes son âme :
Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flamme;
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui me fait dédaigner.

SCÈNE V

PYMANTE • GÉRONTE

sortant d'une grotte, déguisés en paysans.

GÉRONTE

En ce déguisement on ne peut nous connaître,
Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître
Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux si mal reçus de l'ingrate Dorise,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous méprise,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice.
Vos rares qualités...

PYMANTE

Au lieu de me flatter,
Voyons si le projet ne saurait avorter,
Si la supercherie...

GÉRONTE

Elle est si bien tissue,
Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issue.
Clitandre aime Caliste, et comme son rival,
Il a trop de sujet de lui vouloir du mal.
Moi que depuis dix ans il tient à son service,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice;
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE

Que ton subtil esprit a de grands avantages!
Mais le nom du porteur?

GÉRONTE

Lycaste, un de ses pages.

PYMANTE

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GÉRONTE

Lui-même, et le voici qui s'avance vers nous :
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCÈNE VI

PYMANTE • GERONTE • LYCASTE
aussi déguisé en paysan.

PYMANTE

Eh bien, est-il venu?

LYCASTE

N'en soyez plus en peine;
Il est où vous savez, et tout bouffi d'orgueil
Il n'y pense à rien moins qu'à son proche cercueil.

PYMANTE

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées!

Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils sont sortis.

Qu'il me tarde déjà que, dans son sang trempées,
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur présente à chacun un masque et une épée, et porte leurs habits.*

Pour notre sûreté, portons-les avec nous,
De peur que, cependant que nous serons aux coups,
Quelque maraud, conduit par sa bonne aventure,

CLITANDRE.

Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

PYMANTE

Prends-en donc même soin après la chose faite.

LYCASTE

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE

Sus donc! chacun déjà devrait être masqué.
Allons, qu'il tombe mort aussitôt qu'attaqué.

SCÈNE VII

CLÉON • LYSARQUE

CLÉON

Réserve à d'autres temps cette ardeur de courage
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne se peut concevoir.
Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir
Que notre jeune prince enlevait à la chasse.

LYSARQUE

Tu les as vu passer?

CLÉON

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occasion
Qui le fait t'éblouir par cette illusion.

LYSARQUE

Non, il parlait du cœur; je connais sa franchise.

CLÉON

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux guerrier, sous le nombre abattu,
Ne cède aux envieux que lui fait sa vertu.

A présent il n'a point d'ennemi que je sache;
Mais quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, viens de grâce avec moi,
Que nous donnions ensemble avis de tout au Roi.

SCÈNE VIII

CALISTE • DORISE

CALISTE, *cependant que Dorise s'arrête à chercher derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, et nous serons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la Reine.
Je ne vois point mon traître, Hippolyte non plus.

DORISE, *tirant une épée de derrière ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis superflus;
Voici dont je vais rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flamme vengée, et ma haine assouvie.

CALISTE

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter;
Mais je te connais trop pour m'en inquiéter.
Laisse la feinte à part, et mettons, je te prie,
A les trouver bientôt toute notre industrie.

DORISE

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours,
Dont le récit n'était qu'une embûche à tes jours :
Rosidor t'est fidèle, et cette feinte amante
Brûle aussi peu pour lui que je fais pour Pymante.

CALISTE

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE

T'ai-je donc pu, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE

Oui, puisque Rosidor t'aime et ne m'aime point;
C'est assez m'offenser que d'être ma rivale.

SCÈNE IX

ROSIDOR • PYMANTE • GÉRONTE
LYCASTE • CALISTE • DORISE

Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, et Rosidor paraît tout en sang, poursuivi par ses trois assassins masqués. En entrant, il tue Lycaste; et retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise; et sans la reconnaître, il s'en saisit, et passe tout d'un temps le tronçon qui lui restait de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier et met l'autre en fuite.

ROSIDOR

Meurs, brigand! Ah! malheur! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins... Toutefois,
J'ai de quoi me défendre une seconde fois.

DORISE, *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va causer de périls et de larmes!
Fuis, Dorise, et fuyant laisse-toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

CALISTE

C'est lui-même de vrai. Rosidor, ah! je pâme!
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'âme.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR, *après avoir tué Géronte.*

Cettui-ci dépêché,
C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché.

Nous sommes seul à seul. Quoi! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière espérance?
Marche sans emprunter d'ailes de ton effroi:
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourraient-ils être?
Ah ciel! le masque ôté me les fait trop connaître.
Le seul Clitandre arma contre moi ces voleurs;
Cettui-ci fut toujours vêtu de ses couleurs;
Voilà son écuyer, dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreur de son crime;
Et ces deux reconnus, je douterais en vain
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir vu renverser ton dessein,
Un désaveu démente et tes gens et ton seing?
Ne le présume pas; sans autre conjecture,
Je te rends convaincu de ta seule écriture,
Sitôt que j'aurai pu faire ma plainte au Roi.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moi?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor, l'essai de votre rage?
C'est Caliste elle-même! Ah, Dieux! injustes Dieux!
Ainsi donc, pour montrer ce spectacle à mes yeux,
Votre faveur barbare a conservé ma vie!
Je n'en veux point chercher d'auteurs que votre envie :
La nature, qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés, si vous n'étiez ses maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres;
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.
  O vous qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire et de son infamie,
Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux!
Ah! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Eh quoi, ce bel objet, mon aimable vainqueur,

Avait-il seul le droit de me blesser au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si mal traité, respecte son image?
Noires divinités, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau?
Insensé que je suis! en ce malheur extrême,
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même;
Aveugle! je m'arrête à supplier en vain,
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée;
C'est à lui qu'elle est due, il se l'est réservée;
Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Poussons donc hardiment. Mais, hélas! cette épée,
Coulant entre mes doigts, laisse ma main trompée;
Et sa lame, timide à procurer mon bien,
Au sang des assassins n'ose mêler le mien.
Ma faiblesse importune à mon trépas s'oppose;
En vain je m'y résous, en vain je m'y dispose;
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer;
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer;
L'un me manque au besoin, et l'autre me résiste.
Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roses de son teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entends un soupir qui flatte ma douleur.
Voyez, Dieux inhumains, que malgré votre envie
L'amour lui sait donner la moitié de ma vie,
Qu'une âme désormais suffit à deux amants.

CALISTE

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourments?
Si Rosidor n'est plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR

O merveilleux effet d'une amour sans seconde!

CALISTE

Exécrable assassin, qui rougis de son sang,
Dépêche comme à lui de me percer le flanc,
Prends de lui ce qui reste.

ROSIDOR

Adorable cruelle,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidèle?

CALISTE

Ne m'en fais point un crime : encor pleine d'effroi,
Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.
J'avais si bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne voulait pas céder à ton visage.
Mon esprit, glorieux et jaloux de l'avoir,
Enviait à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'assassins, qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR

Toi-même, qui t'a mise à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir et revivre à mes yeux?

CALISTE

Quand l'amour une fois règne sur un courage...
Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,
Où ces bouillons de sang se puissent arrêter;
Là j'aurai tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à[1] mon tour aussi l'on m'entretienne.

ROSIDOR

Allons; ma volonté n'a de loi que la tienne;
Et l'amour, par tes yeux devenu tout-puissant,
Rend déjà la vigueur à mon corps languissant.

CALISTE

Il donne en même temps une aide à ta faiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toi me laisse.
Et qu'en dépit du sort ta Caliste aujourd'hui
A tes pas chancelants pourra servir d'appui.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

PYMANTE, *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moi donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si longtemps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus !
Dites, que vous ont fait Rosidor ou Pymante ?
Fournissez de raison, destins, qui me démente ;
Dites ce qu'ils ont fait qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entre eux votre pouvoir.
Lui rendre contre moi l'impossible possible,
Pour rompre le succès d'un dessein infaillible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours,
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur lui sans le jeter en fuite ;
A peine en m'y jetant moi-même je l'évite ;
Loin de laisser la vie, il a su l'arracher ;
Loin de céder au nombre, il l'a su retrancher :
Toute votre faveur, à son aide occupée,
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaisit ses mains[2], par celles du hasard,
L'une d'une autre épée, et l'autre d'un poignard.
O honte ! ô déplaisirs ! ô désespoir ! ô rage !
Ainsi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer !
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Lui donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire !
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, et du moins perdons-nous dans sa mort.
  Sortez de vos cachots, infernales Furies ;
Apportez à m'aider toutes vos barbaries ;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir dessein
Qu'un sanglant désespoir me verse dans le sein.
J'avais de point en point l'entreprise tramée

Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée ;
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la faiblesse ; il y faut votre main.
En vain, cruelles sœurs, ma fureur vous appelle ;
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle :
La terre vous refuse un passage à sortir.
Ouvre du moins ton sein, terre, pour m'engloutir ;
N'attends pas que Mercure avec son caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée ;
N'attends pas qu'un supplice, hélas ! trop mérité,
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté ;
Préviens-en la rigueur ; rends toi-même justice
Aux projets avortés d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, et s'y perdent sans fruit.
Dedans mon désespoir, tout me fuit ou me nuit :
La terre n'entend point la douleur qui me presse ;
Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.
Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux
Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux.
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toi-même ;
Et si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.
Passe pour villageois dans un lieu si fatal ;
Et réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fais que d'un même habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril te mette en assurance.
  Mais ce masque l'empêche, et me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher.
Ce damnable instrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en est plus que l'indice ;
Et ce fer, qui tantôt, inutile en ma main
Que ma fureur jalouse avait armée en vain,
Sut si mal attaquer et plus mal me défendre,
N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.

Il jette son masque et son épée dans la grotte.

Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai sans crainte,
Tant que...

SCÈNE II

LYSARQUE • PYMANTE • Archers

LYSARQUE

Mon grand ami !

PYMANTE

Monsieur ?

LYSARQUE

Viens çà, dis-nous,
N'as-tu point ici vu deux cavaliers aux coups ?

PYMANTE

Non, Monsieur.

LYSARQUE

Ou l'un d'eux se sauver à la fuite ?

PYMANTE

Non, Monsieur.

LYSARQUE

Ni passer dedans ces bois sans suite ?

PYMANTE

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE

Je parle d'aujourd'hui : laisse là ces discours ;
Réponds précisément.

PYMANTE

Pour aujourd'hui, je pense...
Toutefois, si la chose était de conséquence,
Dans le prochain village on saurait aisément...

LYSARQUE

Donnons jusques au lieu ; c'est trop d'amusement.

PYMANTE, *seul.*

Ce départ favorable enfin me rend la vie
Que tant de questions m'avaient presque ravie.

Cette troupe d'archers, aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche et ne s'en saisit point ;
Bien que leur conducteur donne assez à connaître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de son maître,
J'échappe néanmoins en ce pas hasardeux
D'aussi près de la mort que je me voyais d'eux.
Que j'aime ce péril, dont la vaine menace
Promettait un orage et se tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui se montre, et n'ose m'accabler !
Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée,
J'ai leur crédulité sous ces habits trompée !
De sorte qu'à présent deux corps désanimés
Termineront l'exploit de tant de gens armés,
Corps qui gardent tous deux un naturel si traître,
Qu'encore après leur mort ils vont trahir leur maître,
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté !
Mes habits, rencontrés sous les yeux de Lysarque,
Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque ;
Mais s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du Roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCÈNE III

LYSARQUE • Archers

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte et de Lycaste.*

Cela ne suffit pas ; il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre ou Rosidor.
Amis, Sa Majesté, par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avais touchant cette partie,
Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont devenus.

PREMIER ARCHER

Pourrait-elle en douter ? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE

Et qu'en présumes-tu ?

PREMIER ARCHER

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux et leur déguisement,
Rosidor de leurs mains se tire heureusement.

LYSARQUE

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures ;
Pour moi, je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présume plutôt que son bras valeureux
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

PREMIER ARCHER

Mais où serait son corps ?

LYSARQUE

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres, voyant notre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

SECOND ARCHER, *lui présentant les deux pièces rompues de l'épée de Rosidor.*

Monsieur, connaissez-vous ce fer et cette garde ?

LYSARQUE

Donne-moi, que je voie. Oui, plus je les regarde,
Plus j'ai par eux d'avis du déplorable sort
D'un maître qui n'a pu s'en dessaisir que mort.

SECOND ARCHER

Monsieur, avec cela j'ai vu dans cette route
Des pas mêlés de sang distillé goutte à goutte.

LYSARQUE

Suivons-les au hasard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

Lysarque et cet archer rentrent dans le bois, et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.

SCÈNE IV

FLORIDAN • CLITANDRE • Page.

FLORIDAN, *parlant à son page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse ;
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ses travaux passés.
Qu'au reste les veneurs, allant sur leurs brisées,
Ne forcent pas le cerf, s'il est aux reposées ;
Qu'ils prennent connaissance, et pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le page rentre.

Achève maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur ;
J'ai tout dit en un mot : cette fière Caliste
Dans ses cruels mépris incessamment persiste ;
C'est toujours elle-même ; et sous sa dure loi
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moi,
Cependant qu'un rival, ses plus chères délices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN

Ou tu te plains à faux, ou, puissamment épris,
Ton courage demeure insensible aux mépris ;
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton âme
Rétabli ta raison ou dissipé ta flamme.

CLITANDRE

Quelques charmes secrets mêlés dans ses rigueurs
Etouffent en naissant la révolte des cœurs ;
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il se dispose,
Murmurant de son mal, en adore la cause.

FLORIDAN

Mais puisque son dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour, qu'il dût faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir ; en ma faveur, la Reine
Tient et tiendra toujours Rosidor en haleine ;
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met, à ma prière, au comble de tes vœux.
Avise donc ; tu sais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE

Malgré tous les mépris de cette âme cruelle,
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du respect pour ses perfections,
Et je serais marri qu'aucune violence...

FLORIDAN

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE

Je brûle ; et le bonheur de vaincre ses froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs ;
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels supplices ?

CLITANDRE

Tandis ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moi, le succès espéré.
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence ;
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je poursuis vainement.
Mon prince, trouvez bon...

FLORIDAN

N'en dis pas davantage.
Cettui-ci qui me vient faire quelque message
Apprendrait malgré toi l'état de tes amours.

SCÈNE V

FLORIDAN • CLITANDRE • CLÉON

CLÉON

Pardonnez-moi, seigneur, si je romps vos discours ;
C'est en obéissant au Roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN

Qui ?

CLÉON

Clitandre, seigneur.

FLORIDAN

Et que lui veut le Roi ?

CLÉON

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN

Je n'en sais que penser ; et la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourrai-je me résoudre à te laisser aller
Sans savoir les motifs qui te font rappeler ?

CLITANDRE

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moi seul est remise ;
Mais quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN

J'y consens à regret : va, mais qu'il te souvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,
Et si tu veux m'ôter de cette anxiété,
Que j'en sache au plus tôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête
N'attend que ma présence à relancer la bête.

SCÈNE VI

DORISE, *achevant de vêtir l'habit de Géronte, qu'elle avait trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse, achève de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir.
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant, par un plus juste effet,
Une fausse innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte ?
Il t'abhorre lui-même ; et ce déguisement,
En le désavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur, qui te messied sans elle ;
Dérobe tout d'un temps, par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, et ta tête au bourreau.
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Deviens plus criminelle, et parais moins coupable.
Par une fausseté tu tombes en danger,
Par une fausseté sache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire ?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire ?
Ici de tous côtés l'effroi suit mon erreur,
Et j'y suis à moi-même une nouvelle horreur :
L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor si son trépas secondant mon désir
Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir !
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime ;
Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine et n'en ai pas le fruit ;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie
Sert à croître sa gloire avec mon infamie.
  N'importe, Rosidor de mes cruels destins
Tient de quoi repousser ses lâches assassins.
Sa valeur, inutile en sa main désarmée,

Sans moi ne vivrait plus que chez la renommée :
Ainsi rien désormais ne pourrait m'enflammer ;
N'ayant plus que haïr, je n'aurais plus qu'aimer.
Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à ma peine,
Je sauve mon amour, et je manque à ma haine.
Ces contraires succès, demeurant sans effet,
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
De moi seule aujourd'hui tient le jour qu'il respire :
Il m'en est redevable, et peut-être à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels pensers ton espoir se ravale !
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale.
N'attends plus, n'attends plus que haine de sa part ;
L'offense vint de toi, le secours du hasard.
Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
Le hasard par tes mains le rend à sa maîtresse ;
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amants que le destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble !

SCÈNE VII

PYMANTE • DORISE

PYMANTE, *la prenant pour Géronte, et l'embrassant.*

O Dieux ! voici Géronte, et je le croyais mort.
Malheureux compagnon de mon funeste sort...

DORISE, *croyant qu'il la prend pour Rosidor, et qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse. Hélas ! misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE

Ne crains pas, cher ami, ce funeste accident,
Je te connais assez, je suis... Mais imprudent,
Où m'allait engager mon erreur indiscrète ?

CLITANDRE.

Monsieur, pardonnez-moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presque en pareils habits ;
Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade,
Mes sens d'aise aveuglés ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois
Qui seul et désarmé court à travers ces bois.
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me défend des discours de plus longue durée.
A mon empressement pardonnez cet adieu ;
Je perdrais trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE

Ami, qui que tu sois, si ton âme sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune gentilhomme implore ton secours :
Prends pitié de mes maux pour trois ou quatre jours ;
Durant ce peu de temps, accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrète :
D'un ennemi puissant la haine me poursuit,
Et n'ayant pu qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à votre attente ;
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assurerais d'être ici promptement ;
Et j'estime qu'alors il me serait facile
Contre cet ennemi de vous faire un asile.

DORISE

Mais, avant ton retour, si quelque instant fatal
M'exposait par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altière...

PYMANTE

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là derrière.

DORISE

Souffre que je te suive, et que mes tristes pas...

PYMANTE

J'ai des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous, à moins que de m'attendre :
Avisez au parti que vous avez à prendre.

DORISE

Va donc, je t'attendrai...

PYMANTE

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCÈNE VIII

PYMANTE

Enfin, grâces au ciel, ayant su m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire.
Qui qu'il soit, il a vu Rosidor attaqué,
Et sait assurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre,
Puisqu'ainsi déguisé tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, et plus je pense voir,
Par quelque grand effet de vengeance divine,
En ce faible témoin l'auteur de ma ruine :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple ! j'ai peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la sienne !
Et mêmes on dirait qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts :
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire ;
C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
Je ne m'y puis résoudre : un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié ;
En vain je lui résiste, et tâche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre :
Son âge, sa beauté, sa grâce, son maintien,

Forcent mes sentiments à lui vouloir du bien ;
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah ! que tant de malheurs m'auraient favorisé,
Si c'était elle-même en habit déguisé !
J'en meurs déjà de joie, et mon âme ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie.
Je ne suis plus à moi, quand je viens à penser
A quoi l'occasion me pourrait dispenser[3].
Quoi qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
Je porte du respect à ce qui lui ressemble.
  Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds !
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu sers,
Etouffe ce témoin pour assurer ta tête :
S'il est, comme il le dit, battu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fais que dans cette grotte il rencontre sa mort.
Modère-toi, cruel, et plutôt examine
Sa parole, son teint, et sa taille, et sa mine :
Si c'est Dorise, alors révoque cet arrêt ;
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

ALCANDRE • ROSIDOR • CALISTE • Un prévôt

ALCANDRE

L'admirable rencontre à mon âme ravie,
De voir que deux amants s'entre-doivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit de quoi t'en dégager,
Qu'à deux desseins divers la même heure choisie
Assemble en même lieu pareille jalousie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés
Avec tant de justesse a ses temps compassés[4] !

ROSIDOR

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence :
Sur deux amants il verse une même influence ;
Et comme l'un par l'autre il a su nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE

Je t'entends, Rosidor : par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à ses justes décrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Eh bien ! je veux moi-même en parler à la Reine ;
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achève seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pâmoison.

ROSIDOR

Sire, un mot désormais suffit pour ce qui reste.
  Lysarque et vos archers depuis ce lieu funeste
Se laissèrent conduire aux traces de mon sang,
Qui durant le chemin me dégouttait du flanc ;
Et me trouvant enfin dessous un toit rustique,
Ranimé par les soins de son amour pudique,

Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à Votre Majesté.
Non pas que je soupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance :
Le Prince aime Clitandre, et mon respect consent
Que son affection le déclare innocent ;
Mais si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE

Tu fuis à te venger : l'objet de ta maîtresse
Fait qu'un tel désir cède à l'amour qui te presse ;
Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puissants effets
Qu'attaquer Rosidor, c'est se prendre à moi-même :
Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime !
Je le ferai bien voir. Quand ce perfide tour
Aurait eu pour objet le moindre de ma cour,
Je devrais au public, par un honteux supplice,
De telles trahisons l'exemplaire justice.
Mais Rosidor, surpris et blessé comme il l'est,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt.
Je lui ferai sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le Prince y puisse ou veuille prendre,
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyait dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet assassin : un soupçon véritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable,
De son lâche attentat m'avait si bien instruit,
Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.

à Caliste

Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux assurer que, Dorise trouvée,
Comme ils avaient choisi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE

Sire, ne songez pas à cette misérable ;

Rosidor garanti me rend sa redevable,
Et je me sens forcée à lui vouloir du bien
D'avoir à votre Etat conservé ce soutien.

ALCANDRE

Le généreux orgueil des âmes magnanimes
Par un noble dédain sait pardonner les crimes ;
Mais votre aspect m'emporte à d'autres sentiments,
Dont je ne puis cacher les justes mouvements ;
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR

Mais, Sire, que sait-on ? peut-être ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Sitôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Saura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE

Et par où la purger ? Sa main d'un trait mortel
A signé son arrêt en signant ce cartel.
Peut-il désavouer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, et rendu par son page ?
Peut-il désavouer que ses gens déguisés
De son commandement ne soient autorisés ?
Les deux, tous morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boue[5],
L'autre, aussitôt que pris, se verra sur la roue ;
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.
Qu'on l'amène au conseil ; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toi, pense à te guérir, et crois que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux :
Sans doute qu'aussitôt qu'il se ferait paraître,
Ton sang rejaillirait au visage du traître.

ROSIDOR

L'apparence déçoit, et souvent on a vu
Sortir la vérité d'un moyen imprévu,
Bien que la conjecture y fût encor plus forte ;
Du moins, Sire, apaisez l'ardeur qui vous transporte ;

CLITANDRE.

Que l'âme plus tranquille et l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des lois perde nos ennemis.

ALCANDRE

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies ;
Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.
Derechef, ne prends soin que de ta guérison.

SCÈNE II

ROSIDOR • CALISTE

ROSIDOR

Ah ! que ce grand courroux sensiblement m'afflige !

CALISTE

C'est ainsi que le Roi, te refusant, t'oblige :
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute prière est vaine.
Ses violents transports sont d'assurés témoins
Qu'il t'écouterait mieux s'il te chérissait moins.
Mais un plus long séjour pourrait ici te nuire :
Ne perdons plus de temps ; laisse-moi te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lysarque t'attend,
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR

Si près de te quitter...

CALISTE

N'achève pas ta plainte.
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte ;
Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loi
M'appelle chez la Reine et m'éloigne de toi.
Il me lui faut conter comme l'on m'a surprise,
Excuser mon absence en accusant Dorise ;
Et lui dire comment, par un cruel destin,
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR

Va donc, et quand son âme, après la chose sue,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçue,
Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie ;
Répare seulement ta vigueur affaiblie :
Sache bien te servir de la faveur du Roi,
Et pour tout le surplus repose-t'en sur moi.

SCÈNE III

CLITANDRE, *en prison*

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie ;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confusion,
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier ! je n'en fais pas croyable
Ni l'air sale et puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce faible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté :
Je les sens, je les vois ; mais mon âme innocente
Dément tous les objets que mon œil lui présente,
Et le désavouant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infâme
N'a pu souiller ma main ni glisser dans mon âme ;
Et je suis retenu dans ces funestes lieux !
Non, cela ne se peut : vous vous trompez, mes yeux ;
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, sous un si juste roi,
Qu'on peuple les prisons d'innocents comme moi.
  Cependant je m'y trouve ; et bien que ma pensée
Recherche à la rigueur[6] ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,

Le crime qui me perd ne se peut deviner ;
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah ! Prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous.
Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter sur ma vie.
Le cœur vous le disait, et je ne sais comment
Mon destin me poussa dans cet aveuglement,
De rejeter l'avis de mon Dieu tutélaire :
C'est là ma seule faute, et c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois ici.
On vous venge, mon Prince, en me traitant ainsi ;
Mais vous saurez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter votre absence enhardit,
A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préservé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, et quelqu'un, dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCÈNE IV

CLITANDRE • Le geôlier

LE GEOLIER

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE

Suis-je libre déjà ?

LE GEOLIER

Non encor, que je sache.

CLITANDRE

Quoi ! ta seule pitié s'y hasarde pour moi ?

LE GEOLIER

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au Roi.

CLITANDRE

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche imposteur ainsi me persécute ?

LE GEOLIER

Descendons : un prévôt, qui vous attend là-bas,
Vous pourra mieux que moi contenter sur ce cas.

SCÈNE V

PYMANTE • DORISE

PYMANTE, *regardant une aiguille qu'elle avait laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain pour m'éblouir vous usez de la ruse,
Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse ;
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux :
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux ;
N'est-il pas vrai, Monsieur ? et même cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille :
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa foi.

DORISE

O malheureuse aiguille ! Hélas ! c'est fait de moi.

PYMANTE

Sans doute votre plaie à ce mot s'est rouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte ?
Vous aurait-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?
Vous ne répondez point ; cette rougeur confuse,
Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brisons là : ce discours vous fâcherait enfin,
Et c'était pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après plusieurs discours, ne sachant que vous dire,
J'ai touché sur un point dont votre cœur soupire,
Et de quoi fort souvent on aime mieux parler
Que de perdre son temps à des propos en l'air.

DORISE

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage :
Ton entretien commun me charme davantage ;
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est ;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.
Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile ;
Tu n'as de villageois que l'habit et le rang ;
Tes rares qualités te font d'un autre sang ;
Même, plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque :
Il s'appelle Pymante, et ton air et ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE

J'en suis tout glorieux, et de ma part je prise
Votre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le ciel, apaisant sa rigueur,
Me faisait maintenant un présent de son cœur.

DORISE

Qui nommes-tu Dorise ?

PYMANTE

Une jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE

Et ce rival s'appelle ?

PYMANTE

Le berger Rosidor.

DORISE

Ami, ce nom si beau
Chez vous donc se profane à garder un troupeau ?

PYMANTE

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits il reconnaît Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois

Ne passer à vos yeux que pour un villageois ;
Votre haine pour moi fut toujours assez forte
Pour déférer sans peine à l'habit que je porte.
Cette fausse apparence aide et suit vos mépris ;
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris ;
Je sais trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretés qu'à votre seul visage :
Sitôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en ces lieux
Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos Dieux ;
Et si j'ai quelque temps feint de vous méconnaître
En vous prenant pour tel que vous vouliez paraître,
Admirez mon amour, dont la discrétion
Rendait à vos désirs cette submission,
Et disposez de moi, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE

Pymante, eh quoi ! faut-il qu'en l'état où je suis
Tes importunités augmentent mes ennuis ?
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste,
Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
N'ose plus espérer de n'être pas connu !

PYMANTE

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et comme, pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduisant ensemble à ces déguisements,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvements.

DORISE

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages ;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages ;
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, sans les changer, nos inclinations.

PYMANTE

Me négliger toujours ! et pour qui vous néglige !

DORISE

Que veux-tu ? son mépris plus que ton feu m'oblige ;
J'y trouve, malgré moi, je ne sais quel appas,
Par où l'ingrat me tue, et ne m'offense pas.

PYMANTE

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat amant qui n'est plus qu'une idole ?

DORISE

Qu'une idole ! Ah ! ce mot me donne de l'effroi.
Rosidor une idole ! Ah ! perfide, c'est toi,
Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre ;
Je t'ai vu dans ce bois moi-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, et vêtu de façon
Que ce rustique habit effaçait tout soupçon :
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui maintenant par terre, et percé de mes coups,
Eprouve par sa mort comme un amant fidèle
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE

Monstre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte !
Fuis, fuis, que dessus toi ma vengeance n'éclate.
Ces mains, ces faibles mains, que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport ;
Mais comme il n'a pour lui que sa seule impuissance
A force de grossir il meurt en sa naissance ;

Ou s'étouffant soi-même, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE

Va, va, ne prétends pas que le mien s'adoucisse :
Il faut que ma fureur ou l'enfer te punisse ;
Le reste des humains ne saurait inventer
De gêne qui te puisse à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes ;
Crains tout ce que le ciel m'a départi de charmes :
Tu sais quelle est leur force, et ton cœur la ressent ;
Crains qu'elle ne m'assure un vengeur plus puissant.
Ce courroux, dont tu ris, en fera la conquête
De quiconque à ma haine exposera ta tête,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu : j'en perds le temps à crier dans ce bois ;
Mais tu verras bientôt si je vaux quelque chose,
Et si ma rage en vain se promet ce qu'elle ose.

PYMANTE

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE

Traître, ne me suis point.

PYMANTE

Prendre seule la fuite !
Vous vous égareriez à marcher sans conduite ;
Et d'ailleurs votre habit, où je ne comprends rien,
Peut avoir du mystère aussi bien que le mien.
L'asile dont tantôt vous faisiez la demande
Montre quelque besoin d'un bras qui vous défende ;
Et mon devoir vers vous serait mal acquitté,
S'il ne vous avait mise en lieu de sûreté.
Vous pensez m'échapper quand je vous le témoigne ;
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures lois,
Sait trop ce qu'il vous doit, et ce que je me dois.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

PYMANTE • DORISE

DORISE

Je te le dis encor, tu perds temps à me suivre ;
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre :
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE

Prenez à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, et tarissez ce déluge de larmes :
Pour rappeler un mort ce sont de faibles armes ;
Et quoi que vous conseille un inutile ennui,
Vos cris et vos sanglots ne vont point jusqu'à lui.

DORISE

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon âme y trouvera la voie :
S'il lui faut un passage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, sus, mes sanglots ! redoublez vos secousses :
Pour un tel désespoir vous les avez trop douces ;
Faites pour m'étouffer de plus puissants efforts.

PYMANTE

Ne songez plus, Madame, à rejoindre les morts ;
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reste de leur vie ;
Pensez plutôt à ceux dont le service offert
Accepté vous conserve, et refusé vous perd.

DORISE

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime ?
Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime ?
A ce compte, tes feux n'ayant pu m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir ?
Je chérirais en toi la qualité de traître,

Et mon affection commencerait à naître
Lorsque tout l'univers a droit de te haïr ?

PYMANTE

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir,
Si pour vous posséder mon esprit, tout de flamme,
N'a rien cru de honteux, n'a rien trouvé d'infâme,
Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur :
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE

Non, non, ta lâcheté, que j'y vois trop certaine,
N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avais pour toi d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination :
C'est la raison, c'est elle à présent qui me guide
Aux mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE

Je ne sache raison qui s'oppose à mes vœux,
Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux,
Et ployant dessous moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

DORISE

Exécrable ! ainsi donc tes désirs effrontés
Voudraient sur ma faiblesse user de violence ?

PYMANTE

Je ris de vos refus, et sais trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE, *lui crevant l'œil de son aiguille.*

Traître, ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE, *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle !

DORISE

Ah, brigand !

PYMANTE

Ah, que viens-tu de faire ?

DORISE

De punir l'attentat d'un infâme corsaire.

PYMANTE, *prenant son épée dans la caverne où il l'avait jetée au second acte.*

Ton sang m'en répondra ; tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE, *à part.*

Fuis, Dorise, et laisse-le crier.

SCÈNE II

PYMANTE

Où s'est-elle cachée ? où l'emporte sa fuite ?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite ?
La tigresse m'échappe, et telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux, elle se perd en l'air :
Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est inutile ;
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.
Coule, coule, mon sang ; en de si grands malheurs,
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs :
Ne verser désormais que des larmes communes
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je vois de tous côtés mon supplice approcher ;
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher.
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrâce,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet ! Pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, et sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.
  O toi qui, secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux, déshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devais pour le moins respecter son image :
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,

Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une âme si cruelle,
Devait être adoré de ta pointe rebelle.
  Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau !
Quoi ! puis-je en ma maîtresse adorer mon bourreau ?
Remettez-vous, mes sens ; rassure-toi, ma rage ;
Reviens, mais reviens seule animer mon courage ;
Tu n'as plus à débattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions ;
L'amour vient d'expirer, et ses flammes éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infâmes contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir :
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc, qui me la rend ? Destins, si votre envie,
Si votre haine encor s'obstine à mes tourments,
Jusqu'à me réserver à d'autres châtiments,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait, une nouvelle peine ;
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu ni mon fer ne touchent point son cœur.
Mais ma fureur se joue, et demi-languissante,
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante.
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts ;
Prenons dorénavant pour guides les hasards.
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que son sang aussitôt me réponde pour elle ;
Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage et d'horreur.

Une tempête survient.

Mes menaces déjà font trembler tout le monde ;
Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde ;
L'œil du ciel s'en retire, et par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir ;
Cent nuages épais se distillant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes ;
La nature étonnée embrasse mon courroux,
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups.
Tout est de mon parti : le ciel même n'envoie

Tant d'éclairs redoublés qu'afin que je la voie.
Quelques lieux où l'effroi porte ses pas errants,
Ils sont entrecoupés de mille gros torrents.
Que je serais heureux, si cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raison, l'avait réduite en poudre !
Allons voir ce miracle, et désarmer nos mains,
Si le ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, soyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance !

SCÈNE III

FLORIDAN

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal !
Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,
Et consumant sur lui toute sa violence,
Il m'a porté respect parmi son insolence.
Tous mes gens, écartés par un subit effroi,
Loin d'être à mon secours, ont fui d'autour de moi,
Ou déjà dispersés par l'ardeur de la chasse,
Ont dérobé leur tête à sa fière menace.
Cependant seul, à pied, je pense à tous moments
Voir le dernier débris de tous les éléments,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux, si vous témoignez par là votre courroux,
De Clitandre ou de moi lequel menacez-vous ?
La perte m'est égale, et la même tempête
Qui l'aurait accablé tomberait sur ma tête.
Pour le moins, justes Dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec lui partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage ;
L'haleine manque aux vents, et la force à l'orage ;
Les éclairs, indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la source et séché les ruisseaux ;
Et déjà le soleil de ses rayons essuie
Sur ces moites rameaux le reste de la pluie.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oisillons, encor demi-cachés...

Mais je verrai bientôt quelques-uns de ma suite :
Je le juge à ce bruit.

SCÈNE IV

FLORIDAN • PYMANTE • DORISE

PYMANTE, *saisit Dorise qui le fuyait.*

Enfin, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE

Hélas !

PYMANTE

Songe à mourir ;
Tout l'univers ici ne te peut secourir.

FLORIDAN

L'égorger à ma vue ! ô l'indigne spectacle !
Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arrête, scélérat !

PYMANTE

Téméraire, où vas-tu ?

FLORIDAN

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE

Traître, n'avance pas ; c'est le Prince.

PYMANTE, *tenant Dorise d'une main, et se battant de l'autre.*

N'importe ;
Il m'oblige à sa mort, m'ayant vu de la sorte.

FLORIDAN

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang ?

PYMANTE

Je ne connais ici ni qualité ni sang :
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour assurer ma vie, il faut perdre la tienne.

CLITANDRE.

DORISE

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE

Que fais-tu, misérable ?

DORISE

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

FLORIDAN

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.
Assassin, rends l'épée.

SCÈNE V

FLORIDAN • PYMANTE • DORISE • Trois veneurs, *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste et Dorise.*

PREMIER VENEUR

Ecoute, il est fort proche :
C'est sa voix qui résonne au creux de cette roche,
Et c'est lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *désarme Pymante, et en donne l'épée à garder à Dorise.*

Prends ce fer en ta main.

PYMANTE

Ah, cieux ! je suis perdu.

SECOND VENEUR

Oui, je le vois. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux destin en cet état vous range ?

FLORIDAN

Garrottez ce maraud ; les couples de vos chiens
Vous y pourront servir, faute d'autres liens.

Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Lui fasse ressentir par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre lui que les lois de l'Etat,
Que m'attaquer n'est pas un léger attentat.
Sachez que s'il échappe il y va de vos têtes.

PREMIER VENEUR

Si nous manquons, Seigneur, les voilà toutes prêtes.
Admirez cependant la foudre et ses efforts,
Qui dans cette forêt ont consumé trois corps :
En voici les habits, qui sans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits, dont n'a point approché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent sur la terre :
Connaissez-les, grand prince, et voyez devant vous
Pymante prisonnier, et Dorise à genoux.

FLORIDAN

Que ce soit là Pymante, et que tu sois Dorise !

DORISE

Quelques étonnements qu'une telle surprise
Jette dans votre esprit, que vos yeux ont déçu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout su.
La honte de paraître en un tel équipage
Coupe ici ma parole et l'étouffe au passage ;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vêtements l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN

Cette honte me plaît ; ta prière équitable,
En faveur de ton sexe et du secours prêté,
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis, sans m'éloigner beaucoup de cette place,

CLITANDRE.

Je vais sur ce coteau pour découvrir la chasse.
Tu l'y ramèneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

Le Prince sort, et un des veneurs s'en va avec Dorise, et les autres mènent Pymante d'un autre côté.

SCÈNE VI

CLITANDRE • Le geôlier

CLITANDRE, *en prison.*

Dans ces funestes lieux, où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'attends désormais du reste des humains
Ni faveurs ni secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEOLIER

Je ne connais que trop où tend ce préambule.
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule :
Tous, dans cette prison, dont je porte les clés,
Se disent comme vous du malheur accablés,
Et la justice à tous est injuste de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte ;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir :
Soyez coupable ou non, je n'en veux rien savoir ;
Le Roi, quoi qu'il en soit, vous a mis en ma garde :
Il me suffit : le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas.
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la terre n'a point de si douce province
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon Prince.
Hélas ! si tu voulais l'envoyer avertir
Du péril dont sans lui je ne saurais sortir,
Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre,
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend :
Que cet anneau t'en serve et d'arrhe et de garant ;
Tends la main et l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu sans reproche,
Et pour me suborner promesses ni présents
N'ont et n'auront jamais de charmes suffisants.
C'est de quoi je vous donne une entière assurance :
Perdez-en le dessein avecque l'espérance :
Et puisque vous dressez des pièges à ma foi,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCÈNE VII

CLITANDRE

Va, tigre ! va, cruel, barbare, impitoyable !
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable.
Va, porte aux criminels tes regards, dont l'horreur
Peut seule aux innocents imprimer la terreur
Ton visage déjà commençait mon supplice ;
Et mon injuste sort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyait ici que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyait ici que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre ?
A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?
Mes gens assassinés me rendent criminel ;
L'auteur du coup s'en vante, et l'on m'en calomnie ;
On le comble d'honneur, et moi d'ignominie ;
L'échafaud qu'on m'apprête au sortir de prison,
C'est par où de ce meurtre on me fait la raison.
Mais leur déguisement d'autre côté m'étonne :
Jamais un bon dessein ne déguisa personne ;
Leur masque les condamne, et mon seing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, et, ce que je déplore,
Je me sens bien trahi ; mais par qui ? je l'ignore ;
Et mon esprit troublé, dans ce confus rapport,
Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.
  Traître, qui que tu sois, rival, ou domestique,
Le ciel te garde encore un destin plus tragique.

N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
Auront pour ton supplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes;
Moins les corps sont punis, plus ils gênent les âmes,
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au delà de l'espoir.
Et vous, que désormais je n'ose plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action si noire
Ne laisse plus de moi qu'une sale mémoire,
Permettez que mon nom, qu'un bourreau va ternir,
Dure sans infamie en votre souvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
Comme chez un perfide indignement placées :
J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
Paraîtra toute nue à la postérité,
Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma peine ;
Mon âme s'en chatouille, et ce plaisir secret
La prépare à sortir avec moins de regret.

SCÈNE VIII

FLORIDAN • PYMANTE • CLÉON
DORISE *en habit de femme* • Trois veneurs.

FLORIDAN, *à Dorise et Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah ! Clitandre ! ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le courroux du Roi !
Ce funeste récit me met tout hors de moi.

CLÉON

Hâtant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son ombre immolé ne me suffira pas.

C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes ;
Innocent, il aura d'innocentes victimes.
Où que soit Rosidor, il le suivra de près,
Et je saurai changer ses myrtes en cyprès.

DORISE

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence !

FLORIDAN

Mon déplaisir m'en donne une entière licence.
J'en veux, comme le Roi, faire autant à mon tour ;
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre ?
Je me tiens presque sûr de sauver mon Clitandre ;
La chasse n'est pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendrai le coup de son malheur fatal ;
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise.
Vous autres, gardez bien de lâcher votre prise ;
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudrait lui ressembler.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

FLORIDAN • CLITANDRE • Un prévôt • CLÉON

FLORIDAN, *parlant au prévôt.*

Dites vous-même au Roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma désobéissance,
Et qu'un homme sans crime avait bien mérité
Que j'usasse pour lui de quelque autorité.
Je vous suis. Cependant que mon heur est extrême,
Ami, que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir su justement venir à ton secours
Lorsqu'un infâme glaive allait trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort, ne trouvant point d'obstacle,
Apprêtait de ta tête un indigne spectacle !

CLITANDRE

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers ;
Et moi dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE

C'est à quoi désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN

Le moins ! Quoi ! désormais Caliste en ta pensée
N'aurait plus que le rang d'une image effacée ?

CLITANDRE

J'ai honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De son ardeur pour vous ait souvent relâché,
Ait souvent pour le sien quitté votre service :
C'est par là que j'avais mérité mon supplice ;
Et pour m'en faire naître un juste repentir,

Il semble que les Dieux y voulaient consentir ;
Mais votre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN

Tu me fais assez lire au fond de ton courage :
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,
Puisque sans cet amour la fourbe mal conçue
Eût manqué contre toi de prétexte et d'issue ;
Ou peut-être à présent tes désirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE

Doux ou cruels, aucun désormais ne me touche.

FLORIDAN

L'amour dompte aisément l'esprit le plus farouche ;
C'est à ceux de notre âge un puissant ennemi.
Tu ne connais encor ses forces qu'à demi ;
Ta résolution, un peu trop violente,
N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.
Mais que veux-tu, Cléon, et qu'est-il arrivé ?
Pymante de vos mains se serait-il sauvé ?

CLÉON

Non, Seigneur ; acquittés de la charge commise,
Nos veneurs ont conduit Pymante, et moi Dorise ;
Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au Roi montrer ton innocence ;
Les auteurs des forfaits sont en notre puissance ;
Et l'un d'eux, convaincu dès le premier aspect,
Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCÈNE II

ROSIDOR, *sur son lit.*

Amants les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,

Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmi vous de qui l'âme contente
Goûte plus de plaisir que moi dans son attente ?
En est-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir ?
Mon esprit, que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable.
J'ignorerais encor ce que c'est que mépris,
Si le sort d'un rival ne me l'avait appris.
Je te plains toutefois, Clitandre, et la colère
D'un grand roi qui te perd me semble trop sévère.
Tes desseins par l'effet n'étaient que trop punis ;
Nous voulant séparer, tu nous as réunis.
Il ne te fallait point de plus cruels supplices
Que de te voir toi-même auteur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire, après ce lâche tour,
Que le Prince ose plus traverser notre amour.
Ton crime t'a rendu désormais trop infâme
Pour tenir ton parti sans s'exposer au blâme :
On devient ton complice à te favoriser.
Mais, hélas ! mes pensers, qui vous vient diviser ?
Quel plaisir de vengeance à présent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien :
Que seul dorénavant il soit votre entretien ;
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée ;
Faites-moi voir la mienne en son âme gardée.
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté ;
Elle servit d'amorce à mes désirs avides ;
Mais ils ont su trouver des objets plus solides :
Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour,
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliste, et je veux toujours qu'il m'en souvienne,
J'aperçus aussitôt ta flamme que la mienne :
L'amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler ;
L'amour apprit ensemble à nos yeux à parler ;
Et sa timidité lui donna la prudence

De n'admettre que nous en notre confidence :
Ainsi nos passions se dérobaient à tous ;
Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux[7]...
Mais qui vient jusqu'ici troubler mes rêveries ?

SCÈNE III

CALISTE • ROSIDOR

CALISTE

Celle qui voudrait voir tes blessures guéries,
Celle...

ROSIDOR

Ah ! mon heur, jamais je n'obtiendrais sur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naissant la douceur et la gloire
De leur charmante idée occupaient ma mémoire :
Je flattais ton image, elle me reflattait ;
Je lui faisais des vœux, elle les acceptait ;
Je formais des désirs, elle en aimait l'hommage.
La désavoueras-tu, cette flatteuse image ?
Voudras-tu démentir notre entretien secret ?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait ?

CALISTE

Tu pourrais de sa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrais pas tout à fait m'y remettre ;
Quoiqu'à dire le vrai je ne sais pas trop bien
En quoi je dédirais ce secret entretien,
Si ta pleine santé me donnait lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis et dois prescrire.
Prends soin de te guérir, et les miens plus contents...
Mais je te le dirai quand il en sera temps.

ROSIDOR

Cet énigme enjoué n'a point d'incertitude
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquiétude,
Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.

CLITANDRE.

Mais dis tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te dise à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE

Tu dois, par complaisance au peu que j'ai d'appas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait goûter l'amour en ces petits supplices.
Doute donc, sois en peine, et montre un cœur gêné
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné ;
Tremble sans craindre trop ; hésite, mais aspire ;
Attends de ma bonté qu'il me plaise tout dire,
Et sans en concevoir d'espoir trop affermi,
N'espère qu'à demi, quand je parle à demi.

ROSIDOR

Tu parles à demi, mais un secret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux sont du tien de mauvais truchements,
Ou rien plus ne s'oppose à nos contentements.

CALISTE

Je l'avais bien prévu, que ton impatience
Porterait ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerais mal.

ROSIDOR

Quoi ! la Reine ose encor soutenir mon rival ?
Et sans avoir d'horreur d'une action si noire...

CALISTE

Elle a l'âme trop haute et chérit trop la gloire
Pour ne pas s'accorder aux volontés du Roi,
Qui d'un heureux hymen récompense ta foi...

ROSIDOR

Si notre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos désirs mettre encor quelque obstacle ?

CALISTE

Tes blessures.

ROSIDOR

Allons, je suis déjà guéri.

CALISTE

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mari,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hasarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.
Prends soin de te guérir, mais guérir tout à fait,
Et crois que tes désirs...

ROSIDOR

N'auront aucun effet.

CALISTE

N'auront aucun effet ! Qui te le persuade ?

ROSIDOR

Un corps peut-il guérir, dont le cœur est malade ?

CALISTE

Tu m'as rendu mon change[8], et m'as fait quelque peur ;
Mais je sais le remède aux blessures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecins mes yeux, qui les ont faites :
Je me rends désormais assidue à te voir.

ROSIDOR

Cependant, ma chère âme, il est de mon devoir
Que sans perdre de temps j'aille rendre en personne
D'humbles grâces au Roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE

Je me charge pour toi de ce remercîment.
Toutefois qui saurait que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrais en ce cas moi-même t'y conduire,
Et j'aimerais mieux être un peu plus tard à toi,
Que tes justes devoirs manquassent vers ton roi.

ROSIDOR

Mes blessures n'ont point, dans leurs faibles atteintes,
Sur quoi ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE

Viens donc ; et puisqu'enfin nous faisons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCÈNE IV

ALCANDRE • FLORIDAN • CLITANDRE
PYMANTE • DORISE • CLÉON
Un prévôt • Trois veneurs

ALCANDRE

Que souvent notre esprit, trompé par l'apparence,
Règle ses mouvements avec peu d'assurance !
Qu'il est peu de lumière en nos entendements,
Et que d'incertitude en nos raisonnements !
Qui voudra désormais se fie aux impostures
Qu'en notre jugement forment les conjectures :
Tu suffis pour apprendre à la postérité
Combien la vraisemblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçu tant d'erreur avec si peu de doute ;
Jamais, par des soupçons si faux et si pressants,
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocents.
J'en suis honteux, Clitandre, et mon âme confuse
De trop de promptitude en soi-même s'accuse.
Un roi doit se donner, quand il est irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir, et pour moi, je te jure
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE

Que Votre Majesté, Sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas.
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire,
Et je perdrais le mien, si quelqu'un pouvait croire
Que mon devoir penchât au refroidissement,
Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colère :
On est trop criminel quand on peut vous déplaire,

Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN

Seigneur, moi qui connais le fond de son courage,
Et qui n'ai jamais vu de fard en son langage,
Je tiendrais à bonheur que Votre Majesté
M'acceptât pour garant de sa fidélité.

ALCANDRE

Ne nous arrêtons plus sur la reconnaissance
Et de mon injustice, et de son innocence :
Passons au criminel. Toi dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche, scélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage ?
Attaque, le plus fort, un rival plus heureux ?
Et présumant encor cet exploit dangereux,
A force de présents et d'infâmes pratiques,
D'un autre cavalier corrompt les domestiques ?
Prend d'un autre le nom, et contrefait son seing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures ?
Parle, parle, confesse, et préviens les tortures.

PYMANTE

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
  Votre seule faveur a fait ma lâcheté,
Vous dis-je, et cet objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte ;
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher
Pour en avoir le fruit il me fallait cacher :
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous ou de Dorise ?

ALCANDRE

Tu dois aller plus outre, et m'imputer encor
L'attentat sur mon fils comme sur Rosidor ;
Car je ne touche point à Dorise outragée ;

CLITANDRE.

Chacun, en te voyant, la voit assez vengée,
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE

Un crime attire l'autre, et de peur d'un supplice,
On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paraître innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel sinon manque d'effets,
Et sans l'âpre rigueur du sort qui me tourmente,
Vous pleureriez le Prince, et souffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus ? J'ai tout dit : punissez.

ALCANDRE

Est-ce là le regret de tes crimes passés ?
Otez-le-moi d'ici : je ne puis voir sans honte
Que de tant de forfaits il tient si peu de conte :
Dites à mon conseil que pour le châtiment,
J'en laisse à ses avis le libre jugement ;
Mais qu'après son arrêt je saurai reconnaître
L'amour que vers son prince il aura fait paraître.
  Viens çà, toi, maintenant, monstre de cruauté,
Qui joins l'assassinat à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la Reine déçue
Avait naguère au rang de ses filles reçue !
Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'enfer
Se rendit ton complice et te donna ce fer ?

DORISE

L'autre jour, dans ce bois trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture ;
Mille jaloux serpents qui me rongeaient le sein
Sur cette occasion formèrent mon dessein :
Je le cachai dès lors.

FLORIDAN

Il est tout manifeste
Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux duel où le triste Arimant
Laissa son corps sans âme et Daphné sans amant.

Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent notre âme en telle frénésie,
Que la raison, qu'aveugle un plein emportement,
Laisse notre conduite à son dérèglement ;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE

De si faibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend
Sous votre bon plaisir sa défense entreprend :
Innocente ou coupable, elle assura ma vie.

ALCANDRE

Ma justice en ce cas la donne à ton envie ;
Ta prière obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvait t'accorder.
Le pardon t'est acquis, relève-toi, Dorise,
Et va dire partout, en liberté remise,
Que le Prince aujourd'hui te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante et des rigueurs des lois.

DORISE

Après une bonté tellement excessive,
Puisque votre clémence ordonne que je vive,
Permettez désormais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvements plus réglés et plus sains :
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales,
Je fasse ma retraite avecque les Vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN

Te bannir de la cour après m'être obligée,
Ce serait trop montrer ma faveur négligée.

DORISE

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détournerait les yeux.

CLITANDRE.

FLORIDAN

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur te va rendre assez considérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois et qui me doit la vie.
Fais-le voir, cher Clitandre, et tourne ton désir
Du côté que ton prince a voulu te choisir :
Réunis mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des pensers qui ne sont dus qu'à vous.

FLORIDAN

Ce partage m'oblige, et je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées,
Que je lui veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE

Taisez-vous, j'aperçois notre blessé qui vient.

SCÈNE V

ALCANDRE • FLORIDAN • CLÉON
CLITANDRE • ROSIDOR • CALISTE
DORISE

ALCANDRE

Au comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'es-tu point satisfait ? que veux-tu davantage ?

ROSIDOR

L'apprendre de vous, Sire, et pour remercîments
Nous offrir l'un et l'autre à vos commandements.

ALCANDRE

Si mon commandement peut sur toi quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,

Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahison des siens.
Le Prince heureusement l'a sauvé du supplice,
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avaient juré ta mort.
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort,
Et ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre, fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR

Sire, vous le savez, le cœur me l'avait dit,
Et si peu que j'avais près de vous de crédit,
Je l'employai dès lors contre votre colère.
à Clitandre.
En moi dorénavant faites état d'un frère.

CLITANDRE, *à Rosidor.*

En moi, d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE, *à Caliste.*

Si le pardon du Roi me peut donner le vôtre,
Si mon crime...

CALISTE

Ah ! ma sœur, tu me prends pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tâchera d'allumer en son âme des feux
Pour celle que mon fils désire, et que je veux ;
A qui, pour réparer sa faute criminelle,
Je défends désormais de se montrer cruelle ;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

FIN DE CLITANDRE

LA VEUVE

Comédie

NOTICE

Ce qui peut faire supposer, — faute de témoignages précis, — que la baroque tragédie de *Clitandre* n'a pas obtenu grand succès, c'est que, lorsque Corneille reprend la plume, c'est vers la comédie qu'il se tourne ; c'est le succès qu'il a connu avec *Mélite* qu'il veut retrouver. Et il écrit *la Veuve ou le Traître trahi,* comédie en vers en cinq actes. Cette comédie est jouée, comme *Clitandre,* par la troupe de Mondory, en 1633, et vraisemblablement au même jeu de paume de la Fontaine.

Cette année 1633 est importante pour Corneille : elle marque le début de sa carrière dans le monde et à la Cour. Le jeune poète provincial, qui occupe à Rouen, depuis 1628, les charges honorables mais modestes d'avocat du Roi au siège des Eaux et Forêts, et d'avocat du Roi à l'Amirauté de France, n'a été jusque-là remarqué et connu que par quelques gens de théâtre et amateurs. Or l'occasion lui est donnée de faire entendre son nom à la Cour.

En cette année 1633, Louis XIII, aux mois de juin et juillet, va à Forges avec la reine Anne d'Autriche, le cardinal de Richelieu, et la Cour. Forges est sur le territoire de l'archevêché de Rouen, et l'archevêque, allant probablement rendre hommage au roi, invite Pierre Corneille, le plus célèbre des poètes de Rouen, à composer un poème en l'honneur de Louis XIII. Ce poème, en vers latins, — il ne sera d'ailleurs achevé qu'après le départ de la Cour, — contient, outre l'éloge du roi, quelques vers fort aimables pour le cardinal de Richelieu. D'autre part, pendant le séjour à Forges de la Cour, plusieurs spectacles ont été donnés par la troupe de Mondory, qui y a vraisemblablement présenté *la Veuve ou le Traître trahi,* qu'il venait de jouer à Paris, au début de cette année 1633, — ou *Mélite,* ou *Clitandre.*

Que *la Veuve* ait connu le succès, — sinon auprès de la Cour, du moins auprès du public, — nous en avons une preuve dans le fait suivant. Lorsque *la Veuve* sera publiée en 1634, son édition sera accompagnée de vingt-sept hommages en vers, adressés à Corneille pour sa comédie par des poètes et auteurs dramatiques du temps. Parmi eux, on trouve des poèmes de Scudéry, de Mairet, de Rotrou, et d'autres auteurs de nos jours moins connus, mais qui jouissaient alors d'une solide réputation littéraire. (Il est à noter que la plupart des auteurs de cet hommage, deux ans plus tard, se brouilleront avec Corneille après l'éclatant succès du *Cid*.) L'usage de ces hommages de confrères, — à charge de revanche, — en tête d'une œuvre était assez répandu ; mais la prudence même de la gent littéraire faisait qu'il n'avait cours que pour des œuvres ayant rencontré le succès, ou pour lesquelles on savait que le roi avait du goût. Pour donner le ton habituel de ces hommages, je ne veux citer que ces vers de Rotrou :

Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, et ne peux plus me taire.
Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre rival.
Nous poursuivons tous deux une même maîtresse :
La gloire, cet objet des belles volontés,
Préside également dessus nos libertés ;
Comme toi je la sers, et personne ne doute
Des veilles et des soins que cette ardeur me coûte.
Mon espoir toutefois est décru chaque jour
Depuis que je t'ai vu prétendre à son amour... Etc.

Il est juste d'ajouter que Rotrou sera l'un des seuls poètes dramatiques à garder son amitié à Corneille après le triomphe de celui-ci.

La Veuve est une comédie romanesque, que Corneille a nourrie de plus d'incidents qu'il n'avait fait pour *Mélite*. Il se souvenait du reproche qui lui avait été adressé sur le peu d'action qu'on y trouvait. Aussi *la Veuve* est-elle une comédie d'action, — moins chargée, certes, que ne

l'était la tragi-comédie de *Clitandre,* mais au moins fort animée. Corneille, cependant, n'a pu s'empêcher de retomber dans son péché contre la règle des vingt-quatre heures, et contre celle de l'unité de lieu. L'action se déroule en cinq journées, — et « à Paris », mais en divers lieux de Paris.

Dans son *Corneille,* Robert Brasillach s'exprime ainsi sur *la Veuve :* « C'est une bien jolie comédie d'intrigue d'ailleurs que *la Veuve.* Même si ces complications sentimentales ne nous touchent plus guère, nous pouvons prendre plaisir à la douceur et à la pureté de la langue, à l'agrément aussi de ce petit roman ingénieux... » Et c'est en effet un roman ingénieux qu'est d'abord cette comédie. Il comporte des amours feintes ou sincères, un enlèvement, un personnage mystérieux, Florange, que l'on ne voit jamais paraître, mais qui est l'une des charnières sur quoi tourne l'action, — et une Nourrice au langage dru et à l'esprit vif qui est presque parente des truculentes nourrices de Shakespeare.

Mais *la Veuve* vaut surtout par des vers charmants de grâce, des vers descriptifs, et d'une familiarité audacieuse pour le temps. Il y a, entre autres, (III, 8) des stances de Clarice rêvant dans son jardin qui sont un poème tendre et léger dont l'allure romantique n'a pas cessé de nous toucher. De même, nous prenons de l'amusement à quelques vers d'une familiarité bien venue, — tels ceux, entre autres, de Doris faisant le portrait du timide Florange (I, 3) :

Mon baladin muet se retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin ;
Après m'avoir de là longtemps considérée,
Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant, avec ce compliment :
« Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant. »
(Il pensait m'avoir dit le meilleur mot du monde...).

Quant à la psychologie des personnages, elle est sommaire. On y trouve la délicatesse dans l'amour (Philiste) ; la coquetterie, mais sans la méchanceté qu'elle

peut comporter (Clarice, la veuve); le méchant traître, et qui sera puni (Alcidon); la fierté et l'intelligence du cœur (Doris, qui n'est pas sans rappeler par quelques traits la Cloris de *Mélite*.)

De *la Veuve,* Octave Nadal écrit, dans *le Sentiment de l'amour dans l'œuvre de Corneille* : « *La Veuve* nous ramène à la comédie d'observation; la langue ne s'y hausse jamais, fuit le sublime et le trivial, le romanesque et le lyrique. L'amour se contente d'un orage sentimental, alerte venue du dehors, d'ailleurs vite apaisée : c'est l'avènement de la pièce de boulevard, — conversation galante, équivoques, contrariétés et finalement mariage. » Ce qui paraît beaucoup plus proche de la saine critique que ne l'était le cri de Scudéry en hommage à *la Veuve :*

Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles...

J. L.

A MADAME DE LA MAISONFORT

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette Veuve *a reçu de vous l'oblige à vous en remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Etant exposée aux coups de l'envie et de la médisance, elle n'en peut trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espère que vous ne la méconnaîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornements que les siens, et que vous la traiterez aussi bien qu'alors que la grâce de la représentation la mettait en son jour. Pourvu qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle est trop contente, et se bannira*

Elisabeth d'Estampes, née en 1582 ; veuve de Louis de La Châtre, baron de Maisonfort, maréchal de France, mort en 1630. Morte en 1654.

sans regret du théâtre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, et a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paraître d'autant plus imparfaite; mais quand elle considère qu'elles sont en un si haut point, qu'on n'en peut avoir de légères teintures sans des privilèges tout particuliers du ciel, elle se rassure entièrement, et n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature : en effet, Madame, quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnaissiez en vous-même, ou que vous ne vous connaissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus et des qualités si peu communes que les vôtres ne sauraient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges : outre qu'il serait superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profanerait des choses si relevées. Ma plume est trop faible pour entreprendre de voler si haut : c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR

Si tu n'es homme à te contenter de la naïveté du style et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette pièce : son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissants et majestueux : cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour le moins les éblouit ; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions : autrement c'est en faire parade mal à propos, et pour gagner le nom de poète, perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poète parle qu'il faut parler en poète : Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laisse pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scènes toutefois sans quelque raisonnement assez véritable, et partout une conduite assez industrieuse. Tu y reconnaîtras trois sortes d'amours aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde : celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange, qui ne paraît point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques, et en propositions dont ils te laissent les conséquences à tirer. Si tu en pénètres bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la pièce, je ne l'ai mis ni dans la sévérité des règles, ni dans la liberté qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre français : l'une est trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans

l'autre, qui prend quelquefois tout un siècle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de sa scène. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poème, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réglés. J'ai donc cherché quelque milieu pour la règle du temps, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seraient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité ; mais comme on épouse malaisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respects de lui partager mes ouvrages ; et de six pièces de théâtre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'allonger un peu les vingt et quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux règles que j'observe inviolablement ; mais j'interprète la dernière à ma mode ; et la première, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantôt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette pièce. Je l'ai poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt et quatre heures ; mais bien que j'en pusse trouver de bons garants et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siècles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur ces matières ; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume : cette préface n'est déjà que trop longue pour une comédie.

ARGUMENT

Alcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste, son particulier ami, de peur qu'il ne s'en aperçût, feint d'aimer sa sœur Doris, qui, ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de

Florange, que sa mère lui propose. Ce faux ami, sous un prétexte de se venger de l'affront que lui faisait ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la mènent ensemble à un château de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentiments de son ami, fait rompre le mariage de Florange : sur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris et rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avait toujours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avait même facilité l'enlèvement de sa maîtresse ; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide : de sorte que ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en récompense sa sœur Doris.

EXAMEN

Cette comédie n'est pas plus régulière que *Mélite* en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le même défaut au cinquième acte, qui se passe en compliments pour venir à la conclusion d'un amour épisodique, avec cette différence toutefois que le mariage de Célidan avec Doris a plus de justesse dans celle-ci que celui d'Eraste avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si vague que dans *Mélite*, et a ses intervalles mieux proportionnés par cinq jours consécutifs. C'était un tempérament que je croyais lors fort raisonnable entre la rigueur des vingt et quatre heures et cette étendue libertine qui n'avait aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que souvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la représentation. Dans le commencement du premier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des visites avec Clarice, et paraît en la dernière scène avec elle au sortir de ces visites,

qui doivent avoir consumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquième : Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son château, où il la croit encore prisonnière, et se résout de faire part de sa joie à la nourrice, qu'il n'oserait voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrète et criminelle qu'ils ont ensemble ; et environ cent vers après, il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvait être qu'environ midi quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venait de ramener Clarice (ce que vraisemblablement il a fait le plus tôt qu'il a pu, ayant un intérêt d'amour qui le pressait de lui rendre ce service en faveur de son amant) ; et quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il lui va rendre. L'excuse qu'on pourrait y donner, aussi bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans *Mélite*, c'est qu'il n'y a point de liaisons de scènes, et par conséquent point de continuité d'action. Ainsi on pourrait dire que ces scènes détachées qui sont placées l'une après l'autre ne s'entre-suivent pas immédiatement, et qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une et le commencement de l'autre ; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connaître l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour les *a parte*. Elle m'en donnait de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, et de mettre des compliments d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, et qui sont toutefois obligés par des considérations particulières de s'en rendre des témoignages mutuels. C'était un beau jeu pour ces discours à part, si fréquents chez les anciens et chez les modernes de toutes les langues ; cependant j'ai si bien fait, par le moyen des confidences qui ont précédé ces scènes artificieuses, et des réflexions qui les ont

suivies, que sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, et le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixième scène du quatrième acte semble commencer par ces *a parte*, et n'en a toutefois aucun. Célidan et la nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur très vive, qu'elle n'a point, et en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir ; et Célidan, de son côté, veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, et qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette scène est fort adroit, par la manière dont il dupe cette vieille, et lui arrache l'aveu d'une fourbe où on le voulait prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme, de peur qu'elle ne fasse encore quelque pièce qui trouble son dessein; et quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième; mais ces sortes de personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de savoir leurs sentiments sur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux ; et d'ailleurs, Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs et rendue à son amant, pour penser en sa présence à cette nourrice, et prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le style n'est pas plus élevé ici que dans *Mélite*, mais il est plus net et plus dégagé des pointes dont l'autre est semé, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre ; et Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe qu'Eraste de la sienne.

ACTEURS

PHILISTE, amant de Clarice.
ALCIDON, ami de Philiste et amant de Doris.
CÉLIDAN, ami d'Alcidon et amoureux de Doris.
CLARICE, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste.
CHRYSANTE, mère de Doris.
DORIS, sœur de Philiste.
La nourrice de Clarice.
GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris.
LYCAS, domestique de Philiste.
POLIMAS, DORASTE, LISTOR, } domestiques de Clarice.

La scène est à Paris.

LA VEUVE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PHILISTE • ALCIDON

ALCIDON

J'en demeure d'accord, chacun a sa méthode ;
Mais la tienne pour moi serait trop incommode :
Mon cœur ne pourrait pas conserver tant de feu,
S'il fallait que ma bouche en témoignât si peu.
Depuis près de deux ans tu brûles pour Clarice,
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice.
Il semble qu'à languir tes désirs sont contents,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espères-tu de ta persévérance
A la traiter toujours avec indifférence ?
Auprès d'elle assidu, sans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour ?

PHILISTE

Non ; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON

Ton espoir, qui te flatte, en vain se l'imagine.
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE

Peut-être. Mais enfin vois-tu qu'elle me fuie,
Qu'indifférent qu'il est mon entretien l'ennuie,
Que je lui sois à charge, et lorsque je la voi,
Qu'elle use d'artifice à s'échapper de moi ?
Sans te mettre en souci quelle en sera la suite,
Apprends comme l'amour doit régler sa conduite.
  Aussitôt qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir notre service au hasard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques saillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant :
Il n'est si maladroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare.
Notre submission à l'orgueil la prépare.
Lui dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Usons, pour être aimés, d'un meilleur artifice,
Et sans lui rien offrir, rendons-lui du service ;
Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantise
Comme insensiblement elle se trouve prise.
C'est par là que l'on sème aux dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.
Leur haine envers l'amour pourrait être un prodige,
Que le seul nom les choque, et l'effet les oblige.

ALCIDON

Suive qui le voudra ce procédé nouveau :
Mon feu me déplairait caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour ! Pour moi, je me défie

Des fantasques raisons de ta philosophie :
Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps,
D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange[1],
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

PHILISTE

Je les aurais perdus auprès de ma maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisque inégal de biens et de condition,
Je ne pouvais prétendre à son affection.

ALCIDON

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid silence et l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE

Crois que de la façon dont j'ai su me conduire
Mon silence n'est pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foi.
Mes soupirs et les siens font un secret langage
Par où son cœur au mien à tous moments s'engage :
Des coups d'œil languissants, des souris ajustés,
Des penchements de tête à demi concertés,
Et mille autres douceurs aux seuls amants connues
Nous font voir chaque jour nos âmes toutes nues,
Nous sont de bons garants d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON

Tout cela cependant sans lui parler d'amour ?

PHILISTE

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON

J'estime ta science ;
Mais j'aurais à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE

Le ciel, qui nous choisit lui-même des partis,
A tes feux et les miens prudemment assortis ;
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette veuve il a su m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON

Mais il lui faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage :
Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions ;
Elle m'avertira du temps que je dois prendre ;
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre :
Adieu.

ALCIDON

La confidence avec un bon ami
Jamais sans l'offenser ne s'exerce à demi.

PHILISTE

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites :
Ma maîtresse m'attend pour faire des visites
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE

Adieu, jusqu'à demain.

SCÈNE II

ALCIDON • LA NOURRICE

ALCIDON, *seul.*

Vit-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec son rival entière confidence?
Simple, apprends que ta sœur n'aura jamais de quoi
Asservir sous ses lois des gens faits comme moi;
Qu'Alcidon feint pour elle, et brûle pour Clarice.
Ton agente est à moi. N'est-il pas vrai, Nourrice?

LA NOURRICE

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON

Et notre ami rival?

LA NOURRICE

Si jamais on m'en croit, son affaire ira mal.

ALCIDON

Tu lui promets pourtant?

LA NOURRICE

C'est par où je l'amuse,
Jusqu'à ce que l'effet lui découvre ma ruse.

ALCIDON

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE

Eh bien! que t'a-t-il dit?

ALCIDON

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit service,
Il s'est fait une entrée en l'âme de Clarice.

LA NOURRICE

Moindre qu'il ne présume. Et toi?

ALCIDON

Je l'ai poussé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE

Pourquoi ?

ALCIDON

Pour deux raisons : l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement ;
L'autre, que ta maîtresse après ce compliment
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE

Ne t'enhardis pas tant : j'aurais peur au contraire
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît ;
Car enfin ce rival est bien dans son esprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois passe
Notre adresse sous main ne le mette en disgrâce.

ALCIDON

Et lors ?

LA NOURRICE

Je te réponds de ce que tu chéris.
Cependant continue à caresser Doris ;
Que son frère, ébloui par cette accorte feinte,
De nos prétentions n'ait ni soupçon ni crainte.

ALCIDON

A m'en ouïr conter, l'amour de Céladon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon :
Tu rirais trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole ?

ALCIDON

Cette jeune étourdie est si folle de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi ;
Et son frère, pipé du fard de mon langage,

Qui croit que je soupire après son mariage,
Pensant bien m'obliger, m'en parle tous les jours ;
Mais quand il en vient là, je sais bien mes détours ;
Tantôt, vu l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble ;
Tantôt il faut du temps pour le consentement
D'un oncle dont j'espère un haut avancement ;
Tantôt je sais trouver quelque autre bagatelle.

LA NOURRICE

Séparons-nous, de peur qu'il entrât en cervelle[2],
S'il avait découvert un si long entretien.
Joue aussi bien ton jeu que je jouerai le mien.

ALCIDON

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON

Tu veilleras pour moi d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE

Ce sera donc pour vous plus que pour votre argent.

SCÈNE III

CHRYSANTE • DORIS

CHRYSANTE

C'est trop désavouer une si belle flamme,
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme :
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur ;
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur.
Ne vous entr'appeler que « mon âme et ma vie »,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessés.

DORIS

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
Mon frère aime Alcidon, et sa prière expresse

M'oblige à lui répondre en termes de maîtresse.
Je me fais, comme lui, souvent toute de feux ;
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
Toujours libre, et qui garde une amitié sincère
A celui que voudra me prescrire une mère.

CHRYSANTE

Oui, pourvu qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS

Madame, pussiez-vous lire dans mon esprit !
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance :
Je croirais en produire un trop cruel effet,
Si je te séparais d'un amant si parfait.

DORIS

Vous le connaissez mal : son âme a deux visages,
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aisément toutes ses fictions ;
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie :
Nous nous entre-payons d'une même monnoie ;
Et malgré nos discours, mon vertueux désir
Attend toujours celui que vous voudrez choisir :
Votre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE

L'épreuve en fera foi ; mais parlons d'autre chose.
Nous vîmes hier au bal, entre autres nouveautés,
Tout plein d'honnêtes gens caresser les beautés.

DORIS

Oui, Madame : Alindor en voulait à Célie ;
Lysandre, à Célidée ; Oronte, à Rosélie.

CHRYSANTE

Et nommant celles-ci, tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS

Ce visage inconnu qu'on appelait Florange ?

CHRYSANTE

Lui-même.

DORIS

Ah ! Dieu, que c'est un cajoleur étrange !
Ce fut paisiblement, de vrai, qu'il m'entretint.
Soit que quelque raison en secret le retînt,
Soit que son bel esprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien, que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étaient de quatre mots ;
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE

Mais ensuite ?

DORIS

Le reste est digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet se retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin ;
Après m'avoir de là longtemps considérée,
Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant, avec ce compliment :
« Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant. »
(Il pensait m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
Entendant ce haut style, aussitôt je seconde,
Et réponds brusquement, sans beaucoup m'émouvoir :
« Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir. »
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il voulait dire ;
Et pour toute réplique il se mit à sourire.
Depuis il s'avisa de me serrer les doigts ;
Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
Il prit un de mes gants : « La mode en est nouvelle,
Me dit-il, et jamais je n'en vis de si belle ;
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré ;
Votre éventail me plaît d'être ainsi bigarré ;
L'amour, je vous assure, est une belle chose ;
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose ;

La ville est en hiver tout autre que les champs ;
Les charges à présent n'ont que trop de marchands ;
On n'en peut approcher. »

CHRYSANTE

Mais enfin que t'en semble?

DORIS

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui ressemble,
Ni qui mêle en discours tant de diversités.

CHRYSANTE

Il est nouveau venu des universités.
Mais après tout fort riche, et que la mort d'un père,
Sans deux successions que de plus il espère,
Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez, et n'ait dessein sur lui.

DORIS

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE

Eh bien ! avec ces traits est-il à ton usage ?

DORIS

Je douterais plutôt si je serais au sien.

CHRYSANTE

Je sais qu'assurément il te veut force bien ;
Mais il te le faudrait, en fille plus accorte,
Recevoir désormais un peu d'une autre sorte.

DORIS

Commandez seulement, Madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

CHRYSANTE

Ma fille, te voilà telle que je souhaite.
Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite.
Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Au desçu[2] d'un chacun a traité ces amours ;
Et puisqu'à mes désirs je te vois résolue,

Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit conclue.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau semblant ne rien diminuer :
Il faut jouer au fin contre un esprit si double.

DORIS

Mon frère en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS

Madame, avisez-y : je vous remets le tout.

CHRYSANTE

Rentre : voici Géron, de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entière assurance.

SCÈNE IV

CHRYSANTE • GÉRON

CHRYSANTE

Ils se sont vus enfin.

GÉRON

Je l'avais déjà su,
Madame, et les effets ne m'en ont point déçu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE

Eh bien ! mais qu'est-ce encore ?
Que dit-il de ma fille ?

GÉRON

Ah ! Madame, il l'adore !
Il n'a point encore vu de miracles pareils :
Ses yeux, à son avis, sont autant de soleils ;
L'enflure de son sein, un double petit monde ;
C'est le seul ornement de la machine ronde.
L'amour à ses regards allume son flambeau,

Et souvent, pour la voir, il ôte son bandeau ;
Diane n'eut jamais une si belle taille ;
Auprès d'elle Vénus ne serait rien qui vaille ;
Ce ne sont rien que lis et roses que son teint ;
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE

Atteint ! Ah ! mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON

Madame, je vous jure, il pèche innocemment,
Et s'il savait mieux dire, il dirait autrement.
C'est un homme tout neuf : que voulez-vous qu'il fasse ?
Il dit ce qu'il a lu. Daignez juger, de grâce,
Plus favorablement de son intention ;
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,
Vous savez les deux points (mais aussi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette supercherie).

CHRYSANTE

Non, non.

GÉRON

Vous savez donc les deux difficultés
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtés ?

CHRYSANTE

Il veut son avantage, et nous cherchons le nôtre.

GÉRON

« Va, Géron, m'a-t-il dit ; et pour l'une et pour l'autre,
Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plutôt que de plus différer.
Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vue. »
Mais qu'en dit votre fille ?

CHRYSANTE

Elle suivra mon choix,
Et montre une âme prête à recevoir mes lois ;
Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte :

Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à présent les meilleures maisons.

GÉRON

A ce compte, c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, et vous donner la sienne ?

CHRYSANTE

Deux jours me suffiront, ménagés dextrement,
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa maîtresse :
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GÉRON

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux !

SCÈNE V

PHILISTE • CLARICE

PHILISTE

Le bonheur aujourd'hui conduisait vos visites,
Et semblait rendre hommage à vos rares mérites :
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE

Oui ; mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez
De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE

Sa compagnie était, ce me semble, assez belle.

CLARICE

Que trop belle à mon goût, et, que je pense, au tien !
Deux filles possédaient seules ton entretien ;
Et leur orgueil, enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valaient tirait pleine assurance.

PHILISTE

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris :
Avec tant de beautés, et tant de bons esprits,
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE

Avec ces bons esprits je n'étais qu'en martyre :
Leur discours m'assassine, et n'a qu'un certain jeu
Qui m'étourdit beaucoup, et qui me plaît fort peu.

PHILISTE

Celui que nous tenions me plaisait à merveilles.

CLARICE

Tes yeux s'y plaisaient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous,
Sur les vôtres mes yeux se portaient à tous coups,
Et s'en allaient chercher sur un si beau visage
Mille et mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE

O la subtile ruse ! et l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour ;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE

Que dites-vous, Madame ?
Un de ces deux objets captiverait mon âme !
Jugez-en mieux, de grâce, et croyez que mon cœur
Choisirait pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE

Tu tranches du fâcheux. Bélinde et Chrysolite

Manquent donc, à ton gré, d'attraits et de mérite,
Elles dont les beautés captivent mille amants?

PHILISTE

Tout autre trouverait leurs visages charmants,
Et j'en ferais état, si le ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connaître;
Mais l'honneur de vous voir, que vous me permettez,
Fait que je n'y remarque aucunes raretés;
Et plein de votre idée, il ne m'est pas possible
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs sensible.

CLARICE

On ne m'éblouit pas à force de flatter :
Revenons au propos que tu veux éviter.
Je veux savoir des deux laquelle est ta maîtresse;
Ne dissimule plus, Philiste, et me confesse...

PHILISTE

Que Chrysolite et l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.
Si, blessé des regards de quelque beau visage,
Mon cœur de sa franchise avait perdu l'usage...

CLARICE

Tu serais assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE

C'est ce qui ne se peut : l'amour est tout de feu,
Il éclaire en brûlant, et se trahit soi-même.
Un esprit amoureux, absent de ce qu'il aime,
Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est :
Toujours morne, rêveur, triste, tout lui déplaît;
A tout autre propos qu'à celui de sa flamme,
Le silence à la bouche, et le chagrin en l'âme,
Son œil semble à regret nous donner ses regards,
Et les jette à la fois souvent de toutes parts,
Qu'ainsi sa fonction confuse ou mal guidée
Se ramène en soi-même, et ne voit qu'une idée;
Mais auprès de l'objet qui possède son cœur,

Ses esprits ranimés reprennent leur vigueur :
Gai, complaisant, actif...

CLARICE

Enfin que veux-tu dire ?

PHILISTE

Que par ces actions que je viens de décrire,
Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a su toucher.

CLARICE

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudrait plus de temps. Adieu : la nuit s'avance.
Te verra-t-on demain ?

PHILISTE

Madame, en doutez-vous ?
Jamais commandements ne me furent si doux :
Loin de vous je n'ai rien qu'avec plaisir je voie ;
Tout me devient fâcheux, tout s'oppose à ma joie :
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absents
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une maîtresse.

PHILISTE

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCÈNE VI

CLARICE

Las ! il m'en dit assez, si je l'osais entendre,
Et ses désirs aux miens se font assez comprendre ;
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, et l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît ! que mon trop de fortune,

Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune !
Egale à mon Philiste, il m'offrirait ses vœux,
Je m'entendrais nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourraient forcer ma modestie
A l'assurer bientôt de notre sympathie ;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses submissions ;
Et sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remède me manque, et mon mal continue.
Il me sert en esclave, et non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement !
Ah ! que ne devient-il un peu plus téméraire ?
Que ne s'expose-t-il au hasard de me plaire ?
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

PHILISTE

Secrets tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les lois
D'un juste et fâcheux contre-poids
La tiennent toujours balancée,
Que vos mouvements opposés,
Vos traits, l'un par l'autre brisés,
Sont puissants à s'entre-détruire !
Que l'un m'offre d'espoir ! que l'autre a de rigueur !
Et tandis que tous deux tâchent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur !

Moi-même je fais mon supplice
A force de leur obéir ;
Mais le moyen de les haïr ?
Ils viennent tous deux de Clarice ;
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte et mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître ;
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, et d'un feu qui n'oserait paraître,
Blâme sa retenue et sa témérité.

Mon âme, dans cet esclavage,
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir ;
J'aime seulement pour souffrir ;
J'ai trop et trop peu de courage :
Je vois bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes.
Mon silence à ses feux fait tant de trahison,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître son mal, je fuis ma guérison.

Elle brûle, et par quelque signe
Que son cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je voi,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, adieu ; c'est trop flatté :
Ne crois pas que cette beauté
Daigne avouer de telles flammes ;
Et dans le juste soin qu'elle a de les cacher,
Vois que si même ardeur embrase nos deux âmes,
Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, vois par son silence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincrait d'une insolence.
Quel fantasque raisonnement !
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens subtil à ma peine !
Pourquoi m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bonheur me rendre malheureux ?

Mais j'aperçois Clarice. O Dieux ! si cette belle
Parlait autant de moi que je m'entretiens d'elle !
Du moins si sa nourrice a soin de nos amours,
C'est de moi qu'à présent doit être leur discours.
Une humeur curieuse avec chaleur m'emporte
A me couler sans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de là, sans en être aperçu,
En quoi mon fol espoir me peut avoir déçu.
Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure :
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCÈNE II

CLARICE • LA NOURRICE

CLARICE

Tu me veux détourner d'une seconde flamme,
Dont je ne pense pas qu'autre que toi me blâme.

Être veuve à mon âge, et toujours déplorer
La perte d'un mari que je puis réparer !
Refuser d'un amant ce doux nom de maîtresse !
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse !
Le voir toujours languir dessous ma dure loi !
Cette vertu, Nourrice, est trop haute pour moi.

LA NOURRICE

Madame, mon avis au vôtre ne résiste
Qu'alors que votre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un ; mais comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arrête votre choix.

CLARICE

Brise là ce discours dont mon amour s'irrite :
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE

Que ton aveuglement en ce point est extrême !
Et que tu connais mal et Philiste et moi-même,
Si tu crois que l'excès de sa civilité
Passe jamais chez moi pour importunité !

LA NOURRICE

Ce cajoleur rusé, qui toujours vous assiège,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piège.

CLARICE

Ce cavalier parfait, de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE

Il aime votre bien, et non votre personne.

CLARICE

Son vertueux amour l'un et l'autre lui donne :
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ai supplée à mes défauts.

LA NOURRICE

La mémoire d'Alcandre, et le rang qu'il vous laisse,
Voudraient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE

S'il précéda Philiste en vaines dignités,
Philiste le devance en rares qualités ;
Il est né gentilhomme, et sa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare :
Nous avons, elle et moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURRICE

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison ferait voir à vos yeux insensés
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous; j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, et c'est où je me fonde :
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essai d'une autre humeur;
Pratiquez-en quelque autre, et désintéressée
Comparez-lui l'objet dont vous êtes blessée;
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE

Exercer contre moi de si noirs artifices !
Donner à mon amour de si cruels supplices !
Trahir tous mes désirs ! éteindre un feu si beau !
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
Fais venir cet amant : dussé-je la première
Lui faire de mon cœur une ouverture entière,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moi
Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURRICE

Ne précipitez point ce que le temps ménage;
Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

CLARICE

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et sans me répliquer fais ce que je te dis.

SCÈNE III

PHILISTE • LA NOURRICE

PHILISTE

Je te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma maîtresse,
Détestable sorcière ?

LA NOURRICE

Eh bien ! quoi ? qu'ai-je fait ?

PHILISTE

Et tu doutes encor si j'ai vu ton forfait ?

LA NOURRICE

Quel forfait ?

PHILISTE

Peut-on voir lâcheté plus hardie ?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

LA NOURRICE

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison ?

PHILISTE

Est-ce ainsi qu'on le tient ?

LA NOURRICE

Parlons avec raison :
Que t'avais-je promis ?

PHILISTE

Que de tout ton possible
Tu rendrais ta maîtresse à mes désirs sensible,
Et la disposerais à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux ?

PHILISTE

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune et simple novice en matière d'amour,
Qui ne saurais comprendre encore un si bon tour.
  Flatter de nos discours les passions des dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flammes;
C'est traiter lourdement un délicat effet;
C'est n'y savoir enfin que ce que chacun sait :
Moi, qui de ce métier ai la haute science,
Et qui pour te servir brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant,
J'ai su croître sa flamme en la contredisant;
J'ai su faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence,
Et n'ai pas tant choqué que piqué ses désirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse;
Mais l'épreuve, à mon goût, en est fort périlleuse.

LA NOURRICE

Jamais il ne s'est vu de tours plus assurés.
La raison et l'amour sont ennemis jurés;
Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande :
Plus la raison l'attaque, et plus il se roidit;
Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.
Je le dis sans besoin, vos yeux et vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles :
Vous-même avez tout vu, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend; ces discours superflus
Reculent votre bien, et font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service :
Usez bien de votre heur et de l'occasion.

PHILISTE

Soit une vérité, soit une illusion
Que ton esprit adroit emploie à ta défense,
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense,
Et j'en estimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE

Que de propos perdus ! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCÈNE IV

CLARICE • PHILISTE • LA NOURRICE

CLARICE

Paresseux, qui tardez si longtemps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vue ?

CLARICE

Vraiment, vous me jugez de sens fort dépourvue :
Vous bannir de mes yeux ! une si dure loi
Ferait trop retomber le châtiment sur moi,
Et je n'ai pas failli, pour me punir moi-même.

PHILISTE

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE

Aussi, que savez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections ?

PHILISTE

Madame, excusez-moi, je sais mieux reconnaître
Mes défauts, et le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE

N'oublierez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez ?

Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites;
Laissez-moi me flatter de cette vanité,
Que j'ai quelque pouvoir sur votre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'insensible :
Une si douce erreur tâche à s'autoriser;
Quel plaisir prenez-vous à m'en désabuser?

PHILISTE

Ce n'est point une erreur; pardonnez-moi, Madame,
Ce sont les mouvements les plus sains de mon âme.
Il est vrai, je vous aime, et mes feux indiscrets
Se donnent leur supplice en demeurant secrets.
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire;
Mais je n'ose brûler, je sais aussi me taire;
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout sur ma langue, et rien dessus mon cœur.
En vain j'avais appris que la seule espérance
Entretenait l'amour dans la persévérance :
J'aime sans espérer, et mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, et non pas d'être aimé.
L'amour devient servile, alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense.
Ma flamme est toute pure, et sans rien présumer,
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE

Et celui d'être aimé, sans que tu le prétendes,
Préviendra tes désirs et tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien, cher Philiste : il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contents.
Donnons-leur, je te prie, une entière assurance;
Vengeons-nous à loisir de notre indifférence,
Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
Où sa fausse couleur avait réduit nos cœurs.

PHILISTE

Vous me jouez, Madame, et cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

CLARICE

Quelle façon étrange ! Et me voyant brûler,
Tu t'obstines encore à le dissimuler;
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toi me dompte :
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité ?

PHILISTE

Oui, j'en doute, et l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paraît incroyable.
Madame, est-il possible ? et me puis-je assurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oseraient aspirer ?

CLARICE

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourrait des mortels troubler notre alliance ?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aie à prendre l'ordre en mes affections ?
Veuve et qui ne dois plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne ?

PHILISTE

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encore à croire mon bonheur.

CLARICE

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne suffit, que je te donne en gage,
Un bracelet, exprès tissu de mes cheveux,
T'attend pour enchaîner et ton bras et tes vœux;
Viens le querir, et prendre avec moi la journée
Qui termine bientôt notre heureux hyménée.

PHILISTE

C'est dont vos seuls avis se doivent consulter :
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter !

LA NOURRICE, *seule.*

Vous comptez sans votre hôte, et vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas sans moi que ce jour se doit prendre.

De vos prétentions Alcidon averti
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus sûres adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses;
Aussi bien, m'a-t-on dit, à beau jeu beau retour :
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, et lui rendant son change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange :
Ainsi, de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires sans moi se porteraient fort mal.

SCÈNE V

ALCIDON • DORIS

ALCIDON

Adieu, mon cher souci, sois sûre que mon âme
Jusqu'au dernier soupir conservera sa flamme

DORIS

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvu.
Tu ne fais que d'entrer; à peine t'ai-je vu :
C'est m'envier trop tôt le bien de ta présence.
De grâce, oblige-moi d'un peu de complaisance,
Et puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON

Je t'explique si mal le feu qui me consume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume.
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit;
Ce que je ne puis dire est plus que je n'ai dit :
J'en hais les vains efforts de ma langue grossière,
Qui manquent de justesse en si belle matière,
Et ne répondant point aux mouvements du cœur,
Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris, si tu pouvais lire dans ma pensée,
Et voir jusqu'au milieu de mon âme blessée,
Tu verrais un brasier bien autre et bien plus grand
Qu'en ces faibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS

Si tu pouvais aussi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prends pour des ardeurs
Ne te semblerait plus que de tristes froideurs.
Ton amour et le mien ont faute de paroles.
Par un malheur égal ainsi tu me consoles;
Et de mille défauts me sentant accabler,
Ce m'est trop d'heur qu'un deux me fait te ressembler.

ALCIDON

Mais quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon;
Tu douterais à tort d'une chose trop claire;
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toi mon amour;
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON

Hélas! ma volonté sous un autre asservie,
Dont je ne puis encore à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bonheur je ne saurais user.
Je dépends d'un vieil oncle, et s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise;
Tu sais que tout son bien ne regarde que moi,
Et qu'attendant sa mort je vis dessous sa loi.
Mais nous le gagnerons, et mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de sa sorte :
Un peu de temps fait tout.

DORIS

Ne précipite rien.
Je connais ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien.
Conserve ce vieillard; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine?

Ce qui te plaît m'agrée; et ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON

De moi! C'est offenser une pure innocence.
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance,
Leur obstacle me gêne autant ou plus que toi.

DORIS

C'est prendre mal mon sens; je sais quelle est ta foi.

ALCIDON

En veux-tu par écrit une entière assurance?

DORIS

Elle m'assure assez de ta persévérance;
Et je lui ferais tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garants meilleurs.

ALCIDON

Je l'apporte demain, pour mieux faire connaître...

DORIS

J'en crois si fortement ce que j'en vois paraître,
Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
Adieu; va désormais où tu voulais aller.
Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souviens-toi pour le moins que c'est moi qui te quitte.

ALCIDON

Ce brusque adieu m'étonne, et je n'entends pas bien...

SCÈNE VI

ALCIDON • LA NOURRICE

LA NOURRICE

Je te prends au sortir d'un plaisant entretien.

ALCIDON

Plaisant, de vérité, vu que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoie à Clarice;

Et de tous mes soupirs, qui se portent plus loin,
Elle se croit l'objet, et n'en est que témoin.

LA NOURRICE

Ainsi ton feu se joue?

ALCIDON

Ainsi quand je soupire,
Je la prends pour une autre, et lui dis mon martyre;
Et sa réponse, au point que je puis souhaiter,
Dans cette illusion a droit de me flatter.

LA NOURRICE

Elle t'aime?

ALCIDON

Et de plus, un discours équivoque
Lui fait aisément croire un amour réciproque.
Elle se pense belle, et cette vanité
L'assure imprudemment de ma captivité;
Et comme si j'étais des amants ordinaires,
Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le sien sent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE

Je te réponds que non. Si tu n'y mets remède,
Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE

Géron m'a tout conté;
C'est lui qui sourdement a conduit ce traité.

ALCIDON

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu voulait dire.
Elle a cru me braver, mais je n'en fais que rire;
Et comme j'étais las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtresse?

LA NOURRICE

Elle met ton agente au bout de sa finesse.
Philiste assurément tient son esprit charmé :
Je n'aurais jamais cru qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE

Quitte cette espérance :
Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,
Jusqu'à s'entre-donner la parole et la foi.

ALCIDON

Que tu demeures froide en te moquant de moi !

LA NOURRICE

Il n'est rien de si vrai; ce n'est point raillerie.

ALCIDON

C'est donc fait d'Alcidon ! Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE

Rien ne sert de prier; mon esprit épuisé
Pour divertir[4] ce coup n'est point assez rusé.
Je n'en sais qu'un moyen, mais je ne l'ose dire.

ALCIDON

Dépêche, ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE

Clarice, tous les soirs, rêvant à ses amours,
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte.
Aurais-tu du courage assez pour l'enlever ?

ALCIDON

Oui, mais il faut retraite après où me sauver;
Et je n'ai point d'ami si peu jaloux de gloire
Que d'être partisan d'une action si noire.
Si j'avais un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE

On te vole Doris, et ta feinte colère
Manquerait de prétexte à quereller son frère !
Fais-en sonner partout un faux ressentiment :
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, et sans voir dans ton âme,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçu ta flamme.
Sers-toi de leur erreur, et dupe-les si bien...

ALCIDON

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE

Pour ôter tout soupçon de notre intelligence,
Ne faisons plus ensemble aucune conférence,
Et viens quand tu pourras : je t'attends dès demain.

ALCIDON

Adieu; je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

CÉLIDAN • ALCIDON

CÉLIDAN

Ce n'est pas que j'excuse ou la sœur, ou le frère,
Dont l'infidélité fait naître ta colère ;
Mais, à ne point mentir, ton dessein à l'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa maîtresse,
L'honneur a quelque temps combattu ma promesse :
Ce mot d'enlèvement me faisait de l'horreur ;
Mes sens, embarrassés dans cette vaine erreur,
N'avaient plus la raison de leur intelligence.
En plaignant ton malheur je blâmais ta vengeance,
Et l'ombre d'un forfait, amusant ma pitié,
Retardait les effets dus à notre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon âme inquiète ;
Prends mon bras pour second, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiste, en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien :
Après son action la tienne est légitime ;
Et l'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON

Tu vois comme il me trompe, et me promet sa sœur
Pour en faire sous main Florange possesseur.
Ah ciel ! fut-il jamais un si noir artifice ?
Il lui fait recevoir mes offres de service ;
Cette belle m'accepte, et fier de son aveu,
Je me vante partout du bonheur de mon feu.
Cependant il me l'ôte, et par cette pratique,
Plus mon amour est su, plus ma honte est publique.

CÉLIDAN

Après sa trahison, vois ma fidélité :
Il t'enlève un objet que je t'avais quitté.
Ta Doris fut toujours la reine de mon âme ;

J'ai toujours eu pour elle une secrète flamme,
Sans jamais témoigner que j'en étais épris,
Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix ;
Mais je te l'ai quittée, et non pas à Florange.
Quand je t'aurai vengé, contre lui je me venge,
Et je lui fais savoir que jusqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON

Pour moi donc à ce point ta contrainte est venue !
Que je te veux de mal de cette retenue !
Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CÉLIDAN

Mon feu, qui t'offensait, est demeuré couvert ;
Et si cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai su pour ton respect l'empêcher de paraître.

ALCIDON

Hélas ! tu m'as perdu, me voulant obliger ;
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager.
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurais eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, et réduit mes désirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, Dieux tout-puissants, que Philiste se change,
Et l'inspirant bientôt de rompre avec Florange,
Donnez-moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sais pour un ami contraindre mon amour.

CÉLIDAN

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrions dédire ;
Doris sur ton esprit reprendrait son empire :
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON

Si j'y manquais, grands Dieux ! je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CÉLIDAN

Un ami tel que toi m'est plus que cent maîtresses ;

Il n'y va pas de tant ; résolvons seulement
Du jour et des moyens de cet enlèvement.

ALCIDON

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune résistance :
La beauté dont mon traître adore les attraits
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais ;
J'en ai su de lui-même ouvrir la fausse porte ;
Etant seule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir : le plus tôt vaut le mieux ;
Et surtout déguisés, dérobons à ses yeux,
Et de nous, et du coup, l'entière connaissance.

CÉLIDAN

Si Clarice une fois est en notre puissance,
Crois que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faisant, ton parti le plus fort.
Mais pour la sûreté d'une telle surprise,
Aussitôt que chez moi nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, et soudain effaçons
Ce que pourrait l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON

Ton salutaire avis est la même prudence ;
Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain, avec étonnement,
De l'heure et de l'auteur de cet enlèvement.

CÉLIDAN

Adieu ; j'y vais mettre ordre.

ALCIDON

Estime qu'en revanche
Je n'ai goutte de sang que pour toi je n'épanche.

SCÈNE II

ALCIDON

Bons Dieux ! que d'innocence et de simplicité !
Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,

Dont le manque de sens se cache et se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise !
Que Célidan est bon ! que j'aime sa candeur !
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur !
Oh ! qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode,
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions !
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue,
Et l'attente déjà de me servir le tue.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune et la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un ami nomme ou tient sa maîtresse
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moi caché sa passion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bonheur en arrière,
Et pour moi...

SCÈNE III

PHILISTE • ALCIDON

PHILISTE

Je t'y prends, rêveur.

ALCIDON

Oui, par derrière.
C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font.

PHILISTE

Je te vois accablé d'un chagrin si profond,
Que j'excuse aisément ta réponse assez crue.
Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue ?
Quelque penser fâcheux te servait d'entretien ?

ALCIDON

Je rêvais que le monde en l'âme ne vaut rien,
Du moins pour la plupart ; que le siècle où nous sommes
A bien dissimuler met la vertu des hommes ;

Qu'à peine quatre mots se peuvent échapper
Sans quelque double sens afin de nous tromper ;
Et que souvent de bouche un dessein se propose,
Cependant que l'esprit songe à toute autre chose.

PHILISTE

Et cela t'affligeait ? Laissons courir le temps,
Et malgré ses abus, vivons toujours contents.
Le monde est un chaos, et son désordre excède
Tout ce qu'on y voudrait apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher ami, que sur nos actions ;
Aussi bien, s'offenser de ses corruptions,
A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentements.
Si l'on peut en amour s'assurer aux serments,
Dans trois jours au plus tard, par un bonheur étrange,
Clarice est à Philiste.

ALCIDON

Et Doris, à Florange.

PHILISTE

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit ;
J'aurai perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON

Voilà faire le fin de fort mauvaise grâce :
Philiste, vois-tu bien, je sais ce qui se passe.

PHILISTE

Ma mère en a reçu, de vrai, quelque propos
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots.
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire :
Un si honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider :
Mais comme son éclat n'éblouit point mon âme,
Que je vois d'un autre œil ton mérite et ta flamme,
Je lui fis bien savoir que mon consentement
Ne dépendrait jamais de son aveuglement,

Et que jusqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrais la foi que je t'avais donnée.
Ma sœur accortement feignait de l'écouter ;
Non pas que son amour n'osât lui résister,
Mais elle voulait bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie :
Ce petit aiguillon quelquefois, en passant,
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule.
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes sentiments ne saurait approcher.
Comme alors qu'au théâtre on nous fait voir *Mélite*,
Le discours de Cloris, quand Philandre la quitte :
Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta sœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contre elle ? En cet indigne change,
Le beau choix qu'elle fait la punit et me venge ;
Et ce sexe imparfait, de soi-même ennemi,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.
J'aurais tort de vouloir qu'elle en eût davantage ;
Sa faiblesse la force à devenir volage.
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi ;
Et mon courroux entier se réserve pour toi,
Toi qui trahis ma flamme après l'avoir fait naître,
Toi qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leurs excès,
Par ce damnable appas, un facile succès.
Déloyal ! ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtresse ;
Et ton perfide cœur, masqué jusqu'à ce jour,
Pour assouvir ta haine alluma mon amour !

PHILISTE

Ces soupçons dissipés par des effets contraires,
Nous renouerons bientôt une amitié de frères.
Puisse dessus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colère des cieux,

Si jamais ton rival a ma sœur sans ma vie !
A cause de son bien ma mère en meurt d'envie ;
Mais malgré...

ALCIDON

Laisse là ces propos superflus :
Ces protestations ne m'éblouissent plus ;
Et ma simplicité, lasse d'être dupée,
N'admet plus de raisons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE

Etrange impression d'une jalouse erreur,
Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur !
Eh bien ! tu veux ma vie, et je te l'abandonne ;
Ce courroux insensé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par là, pousse, mais n'attends pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
Je le veux tout donner au seul bien de te plaire.
Toujours à ces défis j'ai couru sans effroi ;
Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE

C'est presser un peu trop qu'aller jusqu'à l'outrage.
On n'a point encor vu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout sujet de colère ;
Et quoi que de ma sœur ait résolu ma mère,
Dût mon peu de respect irriter tous les Dieux,
J'affronterai Géron et Florange à ses yeux.
Mais après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être saurons-nous apaiser autrement
Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON, *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace :
Sans doute il va chasser Florange de ma place.

Mon prétexte est perdu, s'il ne quitte ces soins
Dieux ! qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins !

SCÈNE IV

CHRYSANTE • DORIS

CHRYSANTE

Je meure, mon enfant, si tu n'es admirable !
Et ta dextérité me semble incomparable :
Tu mérites de vivre après un si beau tour.

DORIS

Croyez-moi qu'Alcidon n'en sait guère en amour ;
Vous n'eussiez pu m'entendre, et vous garder de rire.
Je me tuais moi-même à tous coups de lui dire
Que mon âme pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui ressemble en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche ;
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE

Il est donc une souche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés.
Peut-être y mêlais-tu quelques obscurités ?

DORIS

Pas une ; en mots exprès je lui rendais son change,
Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE

De Florange ! et comment en osais-tu parler ?

DORIS

Je ne me trouvais pas d'humeur à rien celer ;
Mais nous nous sûmes lors jeter sur l'équivoque.

CHRYSANTE

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut, quand on se moque,
Que le moqué toujours sorte fort satisfait ;

Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS

Je lui prépare encore une ruse nouvelle
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE

Mais pour en dire trop tu pourras tout gâter.

DORIS

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE

Quoi que l'on se propose,
Assez souvent l'issue...

DORIS

On vous veut quelque chose,
Madame, je vous laisse.

CHRYSANTE

Oui, va-t'en ; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCÈNE V

CHRYSANTE • GÉRON

CHRYSANTE

Je devine à peu près le sujet qui t'amène ;
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine
Et s'emporte si fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai su gagner son esprit qu'à demi.
Encore une remise ; et que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change ;
Moi-même j'ai tant fait que ma fille aujourd'hui
(Le croirais-tu, Géron ?) a de l'amour pour lui.

GÉRON

Florange, impatient de n'avoir pas encore

L'entier et libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t-il auprès de sa maîtresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller?

GÉRON

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles;
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir;
Si monsieur votre fils...

CHRYSANTE

Je l'aperçois venir.

GÉRON

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE

Sauve-toi ; ses regards ne sont que de colère.

SCÈNE VI

CHRYSANTE • PHILISTE • GÉRON • LYCAS

PHILISTE

Te voilà donc ici, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic!
Va pratiquer ailleurs tes commerces infâmes.
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GÉRON

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur?
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur;
Et Madame elle-même a choisi cette voie.

PHILISTE, *lui donnant des coups de plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celui qui t'envoie;
Ceux-ci seront pour toi.

SCÈNE VII

CHRYSANTE • PHILISTE • LYCAS

CHRYSANTE

Mon fils, qu'avez-vous fait ?

PHILISTE

J'ai mis, grâces aux Dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne ;
Mais si jamais je trouve ici ce courratier[5],
Je lui saurai, Madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE

Votre aveu ne m'importe ;
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte :
Autrement, il saura ce que pèsent mes coups.

CHRYSANTE

Est-ce là le respect que j'attendais de vous ?

PHILISTE

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourvu que mon honneur ne souffre aucune tache :
Je suis prêt d'expier avec mille tourments
Ce que je mets d'obstacle à vos contentements.

CHRYSANTE

Souffrez que la raison règle votre courage ;
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage,
L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.
Le bien est en ce siècle une grande douceur :
Etant riche, on est tout ; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, et ne croit pas qu'il l'aime.
Quoi ! voulez-vous forcer son inclination ?

PHILISTE

Vous la forcez vous-même à cette élection :
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE

Elle se contraignait seulement pour vous plaire.

PHILISTE

Elle doit donc encor se contraindre pour moi.

CHRYSANTE

Et pourquoi lui prescrire une si dure loi ?

PHILISTE

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine ?

PHILISTE

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE

Sa promesse, sans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE

Que deviendra ma foi, qu'elle a fait engager ?

CHRYSANTE

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

PHILISTE

Il faudrait donc, comme elle, avoir l'âme traîtresse.
Lycas, cours chez Florange, et dis-lui de ma part...

CHRYSANTE

Quel violent esprit !

PHILISTE

Que s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE

Attends un peu. Mon fils...

PHILISTE, *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE, *seule.*

Dieux ! que cet emporté me donne de tourment !
Que je te plains, ma fille ! Hélas ! pour ta misère
Les destins ennemis t'ont fait naître ce frère.
Déplorable ! le ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, et tu n'en peux user.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCÈNE VIII

CLARICE, *dans son jardin.*

Chers confidents de mes désirs,
Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des soupirs
Que je viens abuser de votre solitude ;
Mes tourments sont passés,
Mes vœux sont exaucés,
La joie aux maux succède :
Mon sort en ma faveur change sa dure loi,
Et pour dire en un mot le bien que je possède,
Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités
M'avaient avantagée à mon désavantage.
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage.
L'aveugle outrecuidé
Se croirait mal guidé

Par l'aveugle fortune ;
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous saisit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux,
Que j'entendais si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux,
Par leurs rusés détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Notre libre entretien
Ne dissimule rien ;
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrètes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré !
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices !
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices !
Qu'un si doux souvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses !
Que mes malheurs finis auront de volupté !
Et que j'estimerai chèrement ces caresses
Qui m'auront tant coûté !
Mon heur me semble sans pareil ;
Depuis qu'en liberté notre amour m'en assure,
Je ne crois pas que le soleil...

SCÈNE IX

CÉLIDAN • ALCIDON • CLARICE
LA NOURRICE

CÉLIDAN *dit ces mots derrière le théâtre.*

Cocher, attends-nous là.

CLARICE

D'où provient ce murmure ?

ALCIDON

Il est temps d'avancer ; baissons le tapabord[6] ;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE

Aux voleurs ! au secours !

LA NOURRICE

Quoi ! des voleurs, Madame ?

CLARICE

Oui, des voleurs, Nourrice.

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice et l'empêche de fuir.*

Ah ! de frayeur je pâme.

CLARICE

Laisse-moi, misérable !

CÉLIDAN

Allons, il faut marcher,
Madame ; vous viendrez.

CLARICE

Célidan lui met la main sur la bouche.

Aux vo...

CÉLIDAN

Il dit ces derniers mots derrière le théâtre.

Touche, cocher.

SCÈNE X

LA NOURRICE • DORASTE • POLIMAS
LISTOR

LA NOURRICE, *seule.*

Sortons de pâmoison, reprenons la parole ;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connais rien, ou j'ai bien pris mon temps :
Ils n'en seront pas tous également contents ;
Et Philiste demain, cette nouvelle sue,

LA VEUVE.

Sera de belle humeur, ou je suis fort déçue.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en sûreté
Je fasse aller après par un autre côté.
A présent, il est temps que ma voix s'évertue.
Aux armes! aux voleurs! on m'égorge, on me tue,
On enlève Madame! amis, secourez-nous;
A la force! aux brigands! au meurtre! accourez tous,
Doraste, Polimas, Listor!

DORASTE

Qu'as-tu, Nourrice?

LA NOURRICE

Des voleurs...

DORASTE

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE

Ils ont ravi Clarice.

DORASTE

Comment? ravi Clarice?

LA NOURRICE

Oui; suivez promptement.
Bons Dieux! que j'ai reçu de coups en un moment!

DORASTE

Suivons-les: mais dis-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE

Ils vont tout droit par là. Le ciel vous favorise!

Elle est seule.

Oh, qu'ils en vont abattre! ils sont morts, c'en est fait;
Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourvu que le bonheur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du monde.
Quant à nous cependant subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

PHILISTE • LYCAS

PHILISTE

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS

Je n'en suis par mes yeux, hélas ! que trop instruit ;
Les cris de sa nourrice en sa maison déserte
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte ;
Seule en ce grand logis, elle court haut et bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnaître ;
A peine devant elle oserait-on paraître :
De furie elle écume, et fait sans cesse un bruit
Que le désespoir forme, et que la rage suit ;
Et parmi ses transports, son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE

Ne t'a-t-elle rien dit ?

LYCAS

Soudain qu'elle m'a vu,
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévu :
« Va lui dire qu'il perd sa maîtresse et la nôtre ; »
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'allait traiter en auteur du forfait ;
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne ?

LYCAS

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et même les voisins n'en savent que juger.

PHILISTE

Tu m'apprends seulement ce qui peut m'affliger,
Traître, sans que je sache où pour mon allégeance
Adresser ma poursuite, et porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper ; dessus toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur :
Malheur d'autant plus grand que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon âme éplorée,
Ne laisse à ma douleur, qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours :
Faible soulagement en un coup si funeste ;
Mais il s'en faut servir, puisque seul il nous reste.
Plains, Philiste, plains-toi, mais avec des accents
Plus remplis de fureur qu'ils ne sont impuissants ;
Fais qu'à force de cris poussés jusqu'en la nue,
Ton mal soit plus connu que sa cause inconnue ;
Fais que chacun le sache, et que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle soit, apprenne que tu meurs.
  Clarice, unique objet qui me tiens en servage,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage :
Vois comme en te perdant je vais perdre le jour,
Et par mon désespoir juge de mon amour.
Hélas ! pour en juger, peut-être est-ce ta feinte
Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte ;
Et ton amour, qui doute encor de mes serments,
Cherche à s'en assurer par mes ressentiments.
Soupçonneuse beauté, contente ton envie,
Et prends cette assurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers soupirs
Reçois ensemble et perds l'effet de tes désirs.
Alors ta flamme en vain pour Philiste allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée ;
Et sûre d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penser flatteur me dérobe à moi-même !
Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime !
Et dans mon désespoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort, à son tour, la fera soupirer !
  Simple, qu'espères-tu ? Sa perte volontaire

Ne veut que te punir d'un amour téméraire ;
Ton déplaisir lui plaît, et tous autres tourments
Lui sembleraient pour toi de légers châtiments.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine ;
Elle pâme de joie au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un amant plus sortable à sa condition.
  Pauvre désespéré, que ta raison s'égare !
Et que tu traites mal une amitié si rare !
Après tant de serments de n'aimer rien que toi,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foi ;
Tu veux seul avoir part à la douleur commune ;
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvais en croissant tes malheurs
Diminuer les siens, et l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infâme
A mis en son pouvoir la reine de ton âme,
Et peut-être déjà ce corsaire effronté
Triomphe insolemment de sa fidélité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminue !

SCÈNE II

PHILISTE • DORASTE • POLIMAS
LISTOR

PHILISTE

Mais voici de ses gens. Qu'est-elle devenue ?
Amis, le savez-vous ? N'avez-vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé ?

DORASTE

Nous avons fait, Monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE

Du moins vous avez vu des marques de leur fuite.

DORASTE

Si nous avions pu voir les traces de leurs pas,

Des brigands ou de nous vous sauriez le trépas ;
Mais, hélas ! quelque soin et quelque diligence...

PHILISTE

Ce sont là des effets de votre intelligence,
Traîtres ; ces feints hélas ne sauraient m'abuser.

POLIMAS

Vous n'avez point, Monsieur, de quoi nous accuser.

PHILISTE

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite [7],
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrète.
Mais voici... Vous fuyez ! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.

DORASTE, *rentrant avec ses compagnons, cependant que Philiste les cherche derrière le théâtre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLIMAS

Ne nous présentons plus au transport de sa rage ;
Mais plutôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR, *voyant revenir Philiste, et s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE, *l'épée à la main et seul.*

Qui les ôte à ma juste colère ?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire,
Infâmes scélérats, venez, qu'espérez-vous ?
Votre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCÈNE III

ALCIDON • CÉLIDAN • PHILISTE

ALCIDON *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,

Puisque ainsi tu m'attends les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vais...

CÉLIDAN

Ne pense pas ainsi...

ALCIDON

Laisse-nous faire ;
C'est en homme de cœur qu'il va me satisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE

Dieux ! ce comble manquait à mon affliction.
Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle !
Ma maîtresse perdue, un ami me querelle.

ALCIDON

Ta maîtresse perdue !

PHILISTE

Hélas ! hier, des voleurs...

ALCIDON

Je n'en veux rien savoir, va le conter ailleurs ;
Je ne prends point de part aux intérêts d'un traître ;
Et puisqu'il est ainsi, le ciel fait bien connaître
Que son juste courroux a soin de me venger.

PHILISTE

Quel plaisir, Alcidon, prends-tu de m'outrager ?
Mon amitié se lasse, et ma fureur m'emporte ;
Mon âme pour sortir ne cherche qu'une porte.
Ne me presse donc plus dans un tel désespoir :
J'ai déjà fait pour toi par delà mon devoir.
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée ?
J'ai renvoyé Géron à coups de plat d'épée ;
J'ai menacé Florange, et rompu les accords
Qui t'avaient su causer ces violents transports.

ALCIDON

Entre des cavaliers une offense reçue

Ne se contente point d'une si lâche issue ;
Va m'attendre...

CÉLIDAN

Arrêtez, je ne permettrai pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu : nous nous pourrons trouver ;
Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai seul à seul, dans peu, de tes nouvelles.
Mon honneur souffrirait des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCÈNE IV

CÉLIDAN • ALCIDON

CÉLIDAN

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié ;
Il montre une franchise ici trop naturelle,
Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle.
L'affaire se traitait sans doute à son desçu,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu.
Va retrouver Doris, et rendons-lui Clarice.

ALCIDON

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piège, qu'il dresse afin de me duper ?

CÉLIDAN

Romprait-il ces accords à dessein de tromper ?
Que vois-tu là qui sente une supercherie ?

ALCIDON

Je n'y vois qu'un effet de sa poltronnerie,
Qu'un lâche désaveu de cette trahison,
De peur d'être obligé de m'en faire raison.
Je l'en pressai dès hier ; mais son peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage,
Par où m'éblouissant il pût un de ces jours

Renouer sourdement ces muettes amours.
Il en donne en secret des avis à Florange :
Tu ne le connais pas ; c'est un esprit étrange.

CÉLIDAN

Quelque étrange qu'il soit, si tu prends bien ton temps,
Malgré lui tes désirs se trouveront contents.
Ses offres acceptés, que rien ne se diffère ;
Après un prompt hymen, tu le mets à pis faire.

ALCIDON

Cet ordre est infaillible à procurer mon bien ;
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Longtemps à mon sujet tes passions contraintes
Ont souffert et caché leurs plus vives atteintes ;
Il me faut à mon tour en faire autant pour toi :
Hier devant tous les Dieux je t'en donnai ma foi,
Et pour la maintenir tout me sera possible.

CÉLIDAN

Ta perte en mon bonheur me serait trop sensible ;
Et je m'en haïrais, si j'avais consenti
Que mon hymen laissât Alcidon sans parti.

ALCIDON

Eh bien, pour t'arracher ce scrupule de l'âme
(Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme),
J'épouserai Clarice. Ainsi, puisque mon sort
Veut qu'à mes amitiés je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la maîtresse,
C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
Philiste est un parjure ; et moi ton obligé :
Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce serait me noircir de trop d'ingratitude.

CÉLIDAN

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris !

ALCIDON

C'est faire mon devoir, te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître, épousant sa Clarice.

Mes discours ni mon cœur n'ont aucun artifice.
Je vais, pour confirmer tout ce que je t'ai dit,
Employer vers Doris mon reste de crédit;
Si je la puis gagner, je te réponds du frère,
Trop heureux à ce prix d'apaiser ma colère!

CÉLIDAN

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement;
Vois ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON

L'affaire, à mon avis, deviendrait plus aisée,
Si Clarice apprenait une mort supposée...

CÉLIDAN

De qui? de son amant? Va, tiens pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON

Quand elle en aura su la nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs sont tôt séchés,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchés.

SCÈNE V

CÉLIDAN

Il me cède à mon gré Doris de bon courage;
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,
Pour être fait sur l'heure, et tout nonchalamment,
Est conduit, ce me semble, assez accortement.
Qu'il en sait de moyens! qu'il a ses raisons prêtes!
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnêtes
Pour ne point rapprocher de son premier amour!
Plus j'y porte la vue, et moins j'y vois de jour.
M'aurait-il bien caché le fond de sa pensée?
Oui, sans doute, Clarice a son âme blessée;
Il se venge en parole, et s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le satisfait:

Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je jouerais, à ce compte, un joli personnage !
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,
Tandis que le succès est encore en ma main :
Si mon soupçon est vrai, je lui ferai connaître
Que je ne suis pas homme à seconder un traître.
Ce n'est point avec moi qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne voulait que moi pour lui servir d'escorte,
Et, si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte ;
Nous étions attendus, on secondait nos coups :
La nourrice parut en même temps que nous,
Et se pâma soudain avec tant de justesse,
Que cette pâmoison nous livra sa maîtresse.
Qui lui pourrait un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés !

SCÈNE VI

CÉLIDAN • LA NOURRICE

LA NOURRICE

Ah !

CÉLIDAN

J'entends des soupirs.

LA NOURRICE

Destins !

CÉLIDAN

C'est la nourrice ;
Qu'elle vient à propos !

LA NOURRICE

Ou rendez-moi Clarice...

CÉLIDAN

Il la faut aborder.

LA NOURRICE

Ou me donnez la mort.

CÉLIDAN

Qu'est-ce? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE

Perfide! c'est donc toi qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? dis-moi, qu'en as-tu fait?

CÉLIDAN

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait;
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse?

LA NOURRICE

Oui, je te la demande, âme double et traîtresse.

CÉLIDAN

Je n'ai point eu de part en cet enlèvement;
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE

De qui?

CÉLIDAN

De son Philiste.

LA NOURRICE

Le cœur me le disait, que ce rusé flatteur
Devait être du coup le véritable auteur.

CÉLIDAN

Je ne dis pas cela, Nourrice; du contraire,
Sa rencontre à Clarice était fort nécessaire.

LA NOURRICE

Quoi! l'a-t-il délivrée?

CÉLIDAN

Oui.

LA NOURRICE

Bons Dieux!

CÉLIDAN

Sa valeur
Ote ensemble la vie et Clarice au voleur.

LA NOURRICE

Vous ne parlez que d'un.

CÉLIDAN

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE

Leur carrosse roulant, comme est-il avenu...

CÉLIDAN

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verser leur carrosse, et les jeta par terre ;
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux et ta maîtresse étaient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE

Cette heureuse nouvelle a mon âme ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

CÉLIDAN

C'est... je l'aurais nommé mille fois en un jour :
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour !
C'est un des bons amis que Philiste eût au monde.
Rêve un peu comme moi, Nourrice, et me seconde.

LA NOURRICE

Donnez-m'en quelque adresse.

CÉLIDAN

Il se termine en don.
C'est... j'y suis ; peu s'en faut ; attends, c'est...

LA NOURRICE

Alcidon ?

CÉLIDAN

T'y voilà justement.

LA NOURRICE

Est-ce lui ? Quel dommage
Qu'un brave gentilhomme en la fleur de son âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et grâces aux bons Dieux, son dessein avorté...
Mais du moins, en mourant, il nomma son complice ?

CÉLIDAN

C'est là le pis pour toi.

LA NOURRICE

Pour moi !

CÉLIDAN

Pour toi, Nourrice.

LA NOURRICE

Ah, le traître !

CÉLIDAN

Sans doute il te voulait du mal.

LA NOURRICE

Et m'en pourrait-il faire ?

CÉLIDAN

Oui, son rapport fatal...

LA NOURRICE

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CÉLIDAN

En effet, ce rapport n'est qu'une calomnie.
Ecoute cependant : il a dit qu'à ton su
Ce malheureux dessein avait été conçu ;
Et que pour empêcher la fuite de Clarice
Ta feinte pâmoison lui fit un bon office ;
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE

De quels damnables tours cet imposteur se sert !
Non, Monsieur, à présent il faut que je le die,
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimait Clarice, et brûlant de ce feu,

Il n'amusait Doris que pour couvrir son jeu;
Depuis près de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtresse:
Il n'a rien épargné qui fût en son pouvoir;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ses dons n'avaient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous savez le surplus, vous voyez son effort
A se venger de moi pour le moins en sa mort:
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidèle.
Mais, Monsieur, le croit-on?

CÉLIDAN

N'en doute aucunement.
Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE

Las! que me dites-vous?

CÉLIDAN

Ta maîtresse en colère
Jure que tes forfaits recevront leur salaire;
Surtout elle s'aigrit contre ta pâmoison.
Si tu veux éviter une infâme prison,
N'attends pas son retour.

LA NOURRICE

Où me vois-je réduite,
Si mon salut dépend d'une soudaine fuite,
Et mon esprit confus ne sait où l'adresser?

CÉLIDAN

J'ai pitié des malheurs qui te viennent presser:
Nourrice, fais chez moi, si tu veux, ta retraite;
Autant qu'en lieu du monde elle y sera secrète.

LA NOURRICE

Oserais-je espérer que la compassion...

CÉLIDAN

Je prends ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de temps: être ici davantage

Ne pourrait à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te suivrai de l'œil, et ne dis encor rien,
Comme après je saurai m'employer pour ton bien :
Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE

Vous me serez, Monsieur, comme un Dieu tutélaire.

CÉLIDAN

Trêve, pour le présent, de ces remercîments ;
Va, tu n'as pas loisir de tant de compliments.

SCÈNE VII

CÉLIDAN

Voilà mon homme pris, et ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aisément l'a dupée :
Je la croyais plus fine, et n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur-le-champ par hasard commencé,
Dont la suite non plus n'allait qu'à l'aventure,
Pût donner à son âme une telle torture,
La jeter en désordre, et brouiller ses ressorts ;
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords.
Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignions rien de sa subtilité ;
Après, nous ferons voir qu'il ne faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que depuis qu'on joue à surprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur et demi.

SCÈNE VIII

ALCIDON • DORIS

DORIS

C'est donc pour un ami que tu veux que mon âme
Allume à ta prière une nouvelle flamme ?

ALCIDON

Oui, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer ;
Ce compliment, fort beau pour des âmes glacées,
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON

Ne parle point de feinte ; il n'appartient qu'à toi
D'être dissimulée et de manquer de foi ;
L'effet l'a trop montré.

DORIS

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moi, que je sais bien le rendre.
Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit
Afin qu'après un autre en recueille le fruit ;
Et c'est à ce dessein que ta fausse colère
Abuse insolemment de l'esprit de mon frère ?

ALCIDON

Ce qu'il a pris de part en mes ressentiments
Apporte seul du trouble à tes contentements ;
Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnais ma véritable haine,
De moi ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens ; je te prie, est-ce à toi,
A l'objet de ma haine, à disposer de moi ?

ALCIDON

Non ; mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,
Je sentirais mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un ami m'en était obligé.
Ce cavalier, au reste, a tous les avantages

Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps et d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et surtout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaise ;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise,
C'est qu'il est ton ami : cette seule raison
Me le ferait haïr, si j'en savais le nom.

ALCIDON

Donc, pour le bien servir, il faut ici le taire ?

DORIS

Et de plus lui donner cet avis salutaire,
Que s'il est vrai qu'il m'aime et qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé ;
Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.
J'ai dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainsi malgré moi j'aime un de tes amis.

ALCIDON

Tu seras quelque jour d'un esprit plus remis.
Adieu : quoi qu'il en soit, souviens-toi, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCÈNE IX

DORIS

Qu'aux filles comme moi le sort est inhumain !
Que leur condition se trouve déplorable !
Une mère aveuglée, un frère inexorable,
Chacun de son côté, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontés un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice :
L'un a ses amitiés, l'autre a son avarice.

Ma mère veut Florange, et mon frère Alcidon ;
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour souffrir et pour feindre.
Je n'ose qu'espérer, et je ne sais que craindre,
Ou plutôt je crains tout et je n'espère rien ;
Je n'ose fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure sujétion ! étrange tyrannie !
Toute liberté donc à mon choix se dénie !
On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie ;
Il faut que mes désirs, toujours indifférents,
Aillent sans résistance au gré de mes parents,
Qui m'apprêtent peut-être un brutal, un sauvage :
Et puis cela s'appelle une fille bien sage !
  Ciel, qui vois ma misère et qui fais les heureux,
Prends pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux !

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

CÉLIDAN • CLARICE

CÉLIDAN

N'espérez pas, Madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice :
Je chéris l'un et l'autre, et crois qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un, aveuglé d'amour, ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui ravissait l'âme ;
Et l'autre l'assista par importunité :
C'est ce que vous saurez de leur témérité.

CLARICE

Puisque vous le voulez, Monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente ;
Et me résolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.
C'est assez que je sais qu'à votre heureux secours
Je dois tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moi vous en est redevable ;
S'il a su mon malheur, il est inconsolable ;
Et dans son désespoir sans doute qu'aujourd'hui
Vous lui rendrez la vie en me rendant à lui.
Disposez du pouvoir et de l'un et de l'autre ;
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au vôtre ;
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop longtemps règne sur son courage.

CÉLIDAN

C'est à moi qu'appartient l'honneur de ce message ;
Mon secours, sans cela, comme de nul effet,
Ne vous aurait rendu qu'un service imparfait.

CLARICE

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vais vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant, quelque espoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN

En quoi que mon service oblige votre amour,
Vos seuls remercîments me mettent à retour[8].

SCÈNE II

CÉLIDAN

Qu'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son parti sa traîtresse nourrice,
Que d'un ami trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste, et néglige sa sœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuse,
Je trouve mieux que lui mon compte dans sa ruse :
Son artifice m'aide, et succède si bien,
Qu'il me donne Doris, et ne lui laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvements font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise ;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise ;
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foi :
Cesse tes compliments, je l'aurai bien sans toi.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frère :
Notre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

SCÈNE III

ALCIDON • CÉLIDAN

CÉLIDAN

Ah ! je cherchais une heure avec toi d'entretien ;
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune ?

CÉLIDAN

Tout va le mieux du monde. Il ne se pouvait pas
Avec plus de succès supposer un trépas ;
Clarice au désespoir croit Philiste sans vie.

ALCIDON

Et l'auteur de ce coup ?

CÉLIDAN

Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.

ALCIDON

Elle a donc bien jeté des injures en l'air ?

CÉLIDAN

Cela s'en va sans dire.

ALCIDON

Ainsi rien ne l'apaise ?

CÉLIDAN

Si je te disais tout, tu mourrais de trop d'aise.

ALCIDON

Je n'en veux point qui porte une si dure loi.

CÉLIDAN

Dans ce grand désespoir elle parle de toi.

ALCIDON

Elle parle de moi !

CÉLIDAN

« J'ai perdu ce que j'aime,
Dit-elle ; mais du moins si cet autre lui-même,
Son fidèle Alcidon, m'en consolait ici ! »

ALCIDON

Tout de bon ?

CÉLIDAN

Son esprit en paraît adouci.

ALCIDON

Je ne me pensais pas si fort dans sa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CÉLIDAN

Tu peux, dans ce jour même, en voir la vérité.

ALCIDON

J'accepte le parti par curiosité :
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

CÉLIDAN

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON

Si l'occasion s'offre, on peut la disposer,
Mais comme sans dessein...

CÉLIDAN

J'entends, à t'épouser.

ALCIDON

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison ;
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison ;
Et que s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourvu qu'un prompt hymen succède à mes désirs.

CÉLIDAN

Que cette invention t'assure de plaisirs !
Une subtilité si dextrement tissue
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.

ALCIDON

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CÉLIDAN

Ne diffère donc point. Je t'attends vers le soir ;
N'y manque pas. Adieu ; j'ai quelque affaire en ville.

ALCIDON, *seul.*

O l'excellent ami ! qu'il a l'esprit docile !
Pouvais-je faire un choix plus commode pour moi ?
Je trompe tout le monde avec sa bonne foi ;
Et quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
C'est de quoi maintenant je ne suis guère en peine :
Puisque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joie imprudente
Laisse en perplexité ma chère confidente ;
Avant que de partir, il faudra sur le tard
De nos heureux succès lui faire quelque part.

SCÈNE IV

CHRYSANTE • PHILISTE • DORIS

CHRYSANTE

Je ne le puis celer : bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice :
Le ciel venge ta sœur ; ton fol emportement
A rompu sa fortune, et chassé son amant,
Et tu vois aussitôt la tienne renversée,
Ta maîtresse par force en d'autres mains passée.
Cependant Alcidon, que tu crois rappeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre.
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice ;
Mais du reste accusez votre seule avarice.
Madame, nous perdons par votre aveuglement
Votre fils, un ami ; votre fille, un amant.

DORIS

Otez ce nom d'amant : le fard de son langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage ;
Et nous étions tous deux semblables en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE

Ce que vous n'aimiez point ! Jeune dissimulée,
Fallait-il donc souffrir d'en être cajolée ?

DORIS

Il le fallait souffrir, ou vous désobliger.

PHILISTE

Dites qu'il vous fallait un esprit moins léger.

CHRYSANTE

Célidan vient d'entrer : fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCÈNE V

PHILISTE • CHRYSANTE • CÉLIDAN • DORIS

PHILISTE, *à Célidan.*

Eh bien ! que dit, que fait notre amant irrité ?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité ?

CÉLIDAN

Quitte pour aujourd'hui le soin de tes querelles ;
J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles :
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE

Ami, que me dis-tu ?

CÉLIDAN

Ce que je viens de voir.

PHILISTE

Et de grâce, où voit-on le sujet que j'adore ?
Dis-moi le lieu.

CÉLIDAN

Le lieu ne se dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loi...

PHILISTE

Après cette faveur, qu'il dispose de moi :
Mon possible est à lui.

CÉLIDAN

Donc, sous cette promesse,
Tu peux dans son logis aller voir ta maîtresse :
Ambassadeur exprès...

SCÈNE VI

CHRYSANTE • CÉLIDAN • DORIS

CHRYSANTE

Son feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité :
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte
Qui, sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CÉLIDAN

C'est comme doit agir un véritable amour :
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour ;
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puisque ainsi le ciel rejoint ces deux amants,
Et que tout se dispose à vos contentements,
Pour m'avancer aux miens, oserais-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flamme,
Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ai cru par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissait les esprits et d'Alcidon et d'elle,
Et qu'en ce cavalier son désir arrêté
Prendrait tous autres vœux pour importunité.
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissais mon feu de peur de lui déplaire ;

Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçu
Me fait voir clairement combien j'étais déçu,
Je ne condamne plus mon amour au silence;
Et viens faire éclater toute sa violence.
Souffrez que mes désirs, si longtemps retenus,
Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dus;
Et du moins par pitié d'un si cruel martyre
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE

Votre amour pour Doris est un si grand bonheur
Que je voudrais sur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud ami qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ose vous donner une réponse expresse,
Tant je crains de sa part un désordre nouveau.

CÉLIDAN

Vous me tuez, Madame, et cachez le couteau :
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE

Non, Monsieur, croyez-moi, votre offre nous honore :
Aussi dans le refus j'aurais peu de raison :
Je connais votre bien, je sais votre maison.
Votre père jadis (hélas ! que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire !),
Votre feu père, dis-je, eut de l'amour pour moi :
J'étais son cher objet; et maintenant je voi
Que comme par un droit successif de famille
L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimait, je l'aimais; et les seules rigueurs
De ses cruels parents divisèrent nos cœurs :
On l'éloigna de moi par ce maudit usage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage;
Et son père jamais ne souffrit son retour
Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon amour.

En vain à cet hymen j'opposai ma constance ;
La volonté des miens vainquit ma résistance.
Mais je reviens à vous, en qui je vois portraits
De ses perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter désormais toute crainte
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, et vous verrez alors
Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CÉLIDAN

Si de ce cher objet j'avais même assurance,
Rien ne pourrait jamais troubler mon espérance.

DORIS

Je ne sais qu'obéir, et n'ai point de vouloir.

CÉLIDAN

Employer contre vous un absolu pouvoir !
Ma flamme d'y penser se tiendrait criminelle.

CHRYSANTE

Je connais bien ma fille, et je vous réponds d'elle.
Dépêchons seulement d'aller vers ces amants.

CÉLIDAN

Allons : mon heur dépend de vos commandements.

SCÈNE VII

PHILISTE • CLARICE

PHILISTE

Ma douleur, qui s'obstine à combattre ma joie,
Pousse encor des soupirs, bien que je vous revoie ;
Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer
Mêle dans ces douceurs je ne sais quoi d'amer.
Mon âme en est ensemble et ravie et confuse :
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuse,
Et votre liberté me reproche aujourd'hui
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aise et m'accable de honte :

Celui qui vous la rend, en m'obligeant m'affronte ;
Un coup si glorieux n'appartenait qu'à moi.

CLARICE

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foi ?
Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,
Et dispensent ta bouche[9] à ce fâcheux langage ?
Ton amour et tes soins trompés par mon malheur,
Ma prison inconnue a bravé ta valeur.
Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'est pour toi seul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit
Célidan a la peine, et Philiste le fruit ?

PHILISTE

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige,
C'est la reconnaissance où l'honneur vous oblige :
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre âme un peu de souvenir.
La mienne en est jalouse, et trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il soit, à son désavantage :
Je ne puis le souffrir. Nos pensers à tous deux
Ne devraient, à mon gré, parler que de nos feux ;
Tout autre objet que moi dans votre esprit me pique.

CLARICE

Ton humeur, à ce compte, est un peu tyrannique :
Penses-tu que je veuille un amant si jaloux ?

PHILISTE

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous :
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour sa reine,
Fait de vos actions sa règle souveraine.

CLARICE

Je ne puis endurer ces propos outrageux :
Où me vois-tu jalouse, afin d'être ombrageux ?

PHILISTE

Quoi ? ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque temps Bélinde et Chrysolite ?

CLARICE

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE

Mais permettez-moi donc cet excès à mon tour :
Est-il rien de plus juste, ou de plus équitable ?

CLARICE

Encor pour un jaloux tu seras fort traitable,
Et n'es pas maladroit en ces doux entretiens,
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens ;
Par cette liberté tu me fais bien paraître
Que tu crois que l'hymen t'ait déjà rendu maître,
Puisque laissant les vœux et les submissions,
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence.
Nous avions notre hymen à demain arrêté ;
Mais pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne crois pas qu'il s'achève.

PHILISTE

Mais si durant ce temps quelque autre vous enlève,
Avez-vous sûreté que pour votre secours
Le même Célidan se rencontre toujours ?

CLARICE

Il faut savoir de lui s'il prendrait cette peine.
Vois ta mère et ta sœur que vers nous il amène.
Sa réponse rendra nos débats terminés.

PHILISTE

Ah ! mère, sœur, ami, que vous m'importunez !

SCÈNE VIII

CHRYSANTE • DORIS • CÉLIDAN
CLARICE • PHILISTE

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Je viens après mon fils vous rendre une assurance
De la part que je prends en votre délivrance,

Et mon cœur tout à vous ne saurait endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE, *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'est à moi désormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante et de fille ;
Heureuse mille fois, si le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuser mes défauts,
Et si votre bonté d'un tel choix se contente !

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Dans ce bien excessif qui passe mon attente,
Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille ;
Mon âme en est ravie, et ces ravissements
M'ôtent la liberté de tous remercîments.

DORIS, *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle m'enhardisse
A vous offrir, Madame, un fidèle service.

CLARICE, *à Doris.*

Et moi, sans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre et demande une amitié de sœur.

PHILISTE, *à Célidan.*

Toi, sans qui mon malheur était inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te dois tout, que je t'ai tout promis,
Cesse de me tenir dedans l'incertitude :
Dis-moi par où je puis sortir d'ingratitude ;
Donne-moi le moyen, après un tel bienfait,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CÉLIDAN, *à Philiste.*

S'il est vrai que ta flamme et celle de Clarice
Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
Qu'un bon succès par moi réponde à tous vos vœux,
J'ose t'en demander un pareil à mes feux.

montrant Chrysante.

J'ose te demander, sous l'aveu de Madame,
Ce digne et seul objet de ma secrète flamme,
Cette sœur que j'adore, et qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables lois.

PHILISTE, *à Célidan.*

Ta demande m'étonne ensemble et m'embarrasse :
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place,
Et tu sais que ma foi la réserve pour lui.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une âme si double.

PHILISTE, *à Célidan.*

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble ;
Dispense-moi, de grâce, et songe qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour est grand, l'excuse t'est sensible ;
Mais je ne t'ai promis que ce qui m'est possible ;
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me sais trop devoir.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Ne te ressouviens plus d'une vieille promesse ;
Et juge, en regardant cette belle maîtresse,
Si celui qui pour toi l'ôte à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE, *à Chrysante.*

Je ne saurais souffrir qu'en ma présence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie :
Et pour un tel ami lui voir si peu de foi
Me ferait redouter qu'il en eût moins pour moi.

Mais Alcidon survient ; nous l'allons voir lui-même
Contre un rival et vous disputer ce qu'il aime.

SCÈNE IX

CLARICE • ALCIDON • PHILISTE
CHRYSANTE • CÉLIDAN • DORIS

CLARICE, *à Alcidon.*

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur ;
Tu me croyais sans doute encor dans le malheur :
Voici qui m'en délivre ; et n'était que Philiste
A ces nouveaux desseins en ta faveur résiste,
Cet ami si parfait qu'entre tous tu chéris
T'aurait pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON

Le désordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcène de voir que sur votre retour
Ce traître assure ainsi ma perte et son amour.
Perfide ! à mes dépens tu veux donc des maîtresses ?
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses ?

CÉLIDAN, *à Alcidon.*

Quoi ! j'ai su jusqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oses couvrir de ces indignités !
Cesse de m'outrager, ou le respect des dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE, *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, et demeure assuré
Que je sais maintenir ce que je t'ai juré :
Pour t'enlever ma sœur, il faut m'arracher l'âme.

ALCIDON, *à Philiste.*

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flamme.
Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu
Que si mon cœur brûlait, c'était d'un autre feu.
Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice :

Voici l'auteur du coup[10], et voilà le complice[11].
Adieu : ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCÈNE X

CHRYSANTE • CLARICE • DORIS • PHILISTE
CÉLIDAN

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Eh bien ! rebelle, enfin sortiras-tu d'erreur ?

CÉLIDAN, *à Philiste.*

Puisque son désespoir vous découvre un mystère
Que ma discrétion vous avait voulu taire,
C'est à moi de montrer quel était mon dessein.
Il est vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main :
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance
Il ne trouvât ailleurs trop fidèle assistance...

PHILISTE, *à Célidan.*

Quittons là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité se fait assez connaître.
Je m'obstinais tantôt dans le parti d'un traître ;
Mais au lieu d'affaiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains-moi, plains mon malheur, plains mon trop de franchise,
Qu'un ami déloyal a tellement surprise ;
Vois par là comme j'aime, et ne te souviens plus
Que j'ai voulu te faire un injuste refus.
Fais, malgré mon erreur, que ton feu persévère ;
Ne punis point la sœur de la faute du frère ;
Et reçois de ma main celle que ton désir,
Avant mon imprudence, avait daigné choisir.

CLARICE, *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuse ;
Mais ici mon amour me servira d'excuse :
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CÉLIDAN

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me satisfait de cette belle bouche ;
Mais, hélas ! quel espoir ose rien présumer,
Quand on n'a pu servir, et qu'on n'a fait qu'aimer ?

DORIS

Réunir les esprits d'une mère et d'un frère,
Du choix qu'ils m'avaient fait avoir su me défaire,
M'arracher à Florange et m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'est avoir su me rendre un assez grand service
Pour espérer beaucoup avec quelque justice.
Et puisqu'on me l'ordonne, on peut vous assurer
Qu'alors que j'obéis, c'est sans en murmurer.

CÉLIDAN

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE

Que la mienne est extrême, et que sur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux présents !
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange !
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange !
Puisse-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double hyménée
Ma dernière vieillesse à jamais fortunée !

CLARICE, *à Chrysante.*

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystère saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce serait me priver de tout contentement.

FIN DE LA VEUVE

LA GALERIE DU PALAIS

Comédie

NOTICE

Dans sa première édition (1637) le titre exact de la comédie est *la Galerie du Palais, ou l'Amie rivale.* Les contemporains s'accordent sur le grand succès que connut la pièce, dès sa création. Il n'en est que plus surprenant que, là encore, nous soyons dans l'indécision quant à la date de cette création et à la salle qui en fut le cadre. Pour la date, 1633 paraît la plus sûre; si on l'admet, c'est encore dans la salle du jeu de paume de la Fontaine que Mondory l'aurait créée. Si la date de 1634 était retenue (Marty-Laveaux) ce serait alors au jeu de paume du Marais, dans lequel Mondory s'est installé (mars 1634) après l'incendie qui détruisit le jeu de paume de la Fontaine. C'est à partir de cette date que le Théâtre du Marais prend vie, entrant en rivalité avec la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il mènera son existence indépendante jusqu'en 1673, date de la mort de Molière, où il fusionnera avec la troupe qui vient de perdre son chef. Le jeu de paume du Marais se trouvait dans l'actuelle rue Vieille-du-Temple, entre la rue de la Perle et la rue des Coutures-Saint-Gervais.

Le succès immédiat de la comédie est dû assurément à l'idée qu'eut Corneille de lui donner pour cadre, au moins en ce qui concerne le premier acte et le quatrième, cette Galerie du Palais qui était le lieu de promenade et de rendez-vous des " cavaliers et des dames ". Cette Galerie — dont la construction avait été achevée en 1622 — occupait l'emplacement de la Salle des pas perdus de notre Palais de Justice. Des boutiques de toutes sortes en faisaient le tour, entre lesquelles circulait la foule élégante des jeunes oisifs. Henri Lyonnet cite ce propos d'un contemporain : " Le Palais est comme l'entremetteur des amants ". Il faut assurément

donner à ces mots un sens moins net qu'ils ne l'ont aujourd'hui, mais le Palais était un lieu de rencontres galantes. A la façon dont le public moderne accueille par un "Ah!" d'admiration tout décor qui fait vivre sur la scène un lieu qu'il connaît bien — par exemple le fameux décor de la place de l'Alma, de Christian Bérard, pour la *Folle de Chaillot* de Giraudoux — on imagine le plaisir qu'eut le bourgeois parisien à voir sur la scène, exactement reproduites, ces fameuses boutiques du Palais. Corneille, metteur en scène habile, jouait sur cette curiosité, et ne s'en cache nullement, bien au contraire, dans son *Examen :* " J'ai donc pris ce titre de *la Galerie du Palais,* parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire et agréable pour sa naïveté, devait exciter vraisemblablement la curiosité des auditeurs; et ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ai fait paraître ce même spectacle à la fin du quatrième acte, où il est entièrement inutile..." Un auteur ne peut dire plus franchement les choses, et qu'il a tenté de séduire son public par des moyens tout matériels. Ce qui, lorsqu'il y parvient avec élégance et esprit, comme il fait ici, est des plus légitime. En la matière, d'ailleurs il n'innovait pas, et plusieurs comédies du temps avaient usé d'artifices semblables; aussi est-ce bien, sans doute, à égale partie, à l'amusant imbroglio où il mêle ses héros qu'est dû le grand succès de *la Galerie du Palais.*

Une innovation de Corneille qui lui est sans doute plus personnelle, et qui sera conservée dans la tradition du théâtre, c'est de remplacer le personnage de la Nourrice, qui appartient à la plus vieille comédie, par celui de la Suivante; invention qui n'est pas purement formelle. La Nourrice était dans la comédie un élément maintenu de la Farce. Nous avons vu, à l'occasion de *la Veuve,* à quelles truculences pouvait arriver ce personnage. Un personnage dont l'emploi était d'ailleurs régulièrement tenu par des hommes, ce qui, par le burlesque même du travesti, le sauvait de l'indécence. En introduisant auprès de l'héroïne de la comédie une suivante, qui a le droit d'être aussi jolie que sa maîtresse, qui peut arrêter le

regard des "cavaliers" au moment même où ils font la cour à leur maîtresse, c'est un élément psychologique neuf, — et un élément d'intrigue plein d'avenir, — qui s'inscrit dans les possibilités de la comédie. Sur ce point, sur l'intention précise qu'avait Corneille en introduisant cette nouveauté, petite en apparence, sur la scène, la comédie qui suivra immédiatement *la Galerie du Palais*, — et qui s'appellera *la Suivante*, — nous éclairera pleinement.

C'est donc entre la boutique du libraire, celle du mercier et celle de la lingère que le jeune Dorimant, qu'accompagne son écuyer Cléante, remarque la beauté de la non moins jeune Hippolyte, escortée de sa suivante Florice. Dans la foule, il rencontre son ami Lysandre, que suit son écuyer Aronte, et lui fait aussitôt part de l'admiration qu'il éprouve pour une belle inconnue. Lysandre en rit, et le convie, pour se changer les idées, à venir faire visite à sa maîtresse Célidée. Et chez Célidée, Dorimant fera la connaissance de son inconnue, Hippolyte, — laquelle est amoureuse de Lysandre, lequel aime vraiment Célidée, qui est amoureuse de lui... Ainsi est posée l'équation : une équation dont la résolution à la fois élégante et laborieuse ne manque pas d'originalité. La jalousie, — des jalousies, organisées sciemment, provoquées, dirigées, — lui donnent un style personnel. C'est presque à une expérience que se livre Célidée en feignant de ne plus aimer Lysandre : elle le met à l'épreuve. C'est encore une de ces jeunes filles de Corneille, — que l'on n'ose encore appeler "cornéliennes", — mais qui veulent que leur amant leur appartienne sans réserve; la moindre paille qui leur apparaît dans l'acier de cet amour les fait le rejeter tout entier. Ce qui n'est pas rigoureusement parfait est tenu pour médiocre, donc privé de sens. L'obstacle que Célidée dresse entre elle et celui qu'elle aime, elle le constitue avec application. Il ne s'agit plus de ces différences de condition, de ces oppositions que mettent à l'amour des jeunes gens de barbares parents, et qui sont les ressorts ordinaires de la comédie. Il s'agit de l'exercice d'une volonté qui risque,

non sans courage, "le tout pour le tout". Comme il s'agit d'une comédie, Célidée gagnera : l'amour de Lysandre rendra le son clair qu'elle exigeait. Mais, quoi qu'en dise Corneille, son cinquième acte ne laisse pas "aucun mécontent". Nous croyons en effet suffisamment à l'existence d'Hippolyte pour remarquer que ce n'est pas sans dépit qu'elle renonce à Lysandre, et accepte les hommages du fat Dorimant. Et cette dissonance, au terme d'une comédie qui est censée s'achever dans la satisfaction générale, a quelque chose d'aigre-doux que je trouve bien agréable.

Et les Unités? Corneille les maltraite ici aussi fort qu'il se peut, et s'en excuse avec soin, — et non sans ironie. L'action de sa comédie est multiple? Les lieux sont divers? Soit : mais il trouve les mêmes "défauts", à l'*Andrienne* de Térence, qu'il analyse. Un si ancien exemple ne pourrait-il lui servir de caution? La durée de l'action est de cinq journées? Soit. Mais il en était de même pour *la Veuve*, et le public n'en a pas paru offusqué. Quant au titre, *la Galerie du Palais*, voyez, en tête de l'*Examen*, comme il le justifie (alors qu'on ne le lui a pas reproché), en s'appuyant sur l'autorité de Sophocle et d'Aristophane.

Ce n'est pas inutilement que j'insiste en chaque occasion sur l'attitude de révolte de Corneille à l'égard des Règles. Les *Examens* qu'il a faits de ses pièces, fort postérieurs à leur représentation et à leur première publication, sont en quelque sorte la "monnaie" de la grande *querelle du Cid* — qui approche. Plus de vingt ans après qu'elle eut eu lieu, reprenant ainsi toutes les comédies et tragédies qu'il a composées avant *le Cid*, il les étudie et les justifie à la lumière de cette querelle, qui aura été la plus vive bataille de sa vie.

J. L.

A MADAME DE LIANCOUR

MADAME,

Je vous demande pardon si je vous fais un mauvais présent; non pas que j'aie si mauvaise opinion de cette pièce, que je veuille condamner les applaudissements qu'elle a reçus, mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi vous supplierai-je très humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part: c'est tout ce que vous peut offrir un homme de ma sorte; et Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être utile à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs si je puis contri-

Madame de Liancour, femme de Monsieur de Liancour, à qui avait été dédiée *Mélite*. (1600-1674.)

buer en quelque façon à vos divertissements. De six comédies qui me sont échappées, si celle-ci n'est la meilleure, c'est la plus heureuse, et toutefois la plus malheureuse en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'être vue de vous, il lui manque votre approbation, sans laquelle sa gloire est encore douteuse, et n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, Madame, avec cette protection qu'autrefois* Mélite *a trouvée si favorable. J'espère que votre bonté ne lui refusera pas l'une et l'autre, ou que si vous désapprouvez sa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, et me permettrez de me dire toute ma vie,*

MADAME,

Votre très humble, très obéissant, et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

* *Mélite, la Veuve, la Galerie du Palais, la Suivante, la Place Royale* et *l'Illusion comique.* Cette dédicace date de 1637 et Corneille était, en outre, l'auteur du *Cid* et de *Clitandre* : mais c'étaient des tragi-comédies.

Ce titre serait tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'était autorisé par l'exemple des anciens, qui étaient sans doute encore bien plus licencieux, quand ils ne donnaient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étaient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes** et les *Phéniciennes***. L'*Ajax* même de Sophocle ne porte pas pour titre *la Mort d'Ajax*, qui est sa principale action, mais *Ajax porte-fouet*, qui n'est que l'action du premier acte. Je ne parle point des *Nuées*, des *Guêpes* et des *Grenouilles* d'Aristophane ; ceci doit suffire pour montrer que les Grecs, nos premiers maîtres, ne s'attachaient point à la principale action pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, et qu'ils ne gardaient aucune règle sur cet article. J'ai donc pris ce titre de *la Galerie du Palais*, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire et agréable pour sa naïveté, devait exciter vraisemblablement la curiosité des auditeurs ; et ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ai fait paraître ce même spectacle à la fin du quatrième acte, où il est entièrement inutile, et n'est renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avaient acheté, ou voir si les marchands ont reçu les nippes qu'ils attendaient. Cette espèce de renouement lui était nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui lui fît trouver sa place, et qu'il ne fût pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte et de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là ; et sans cet incident, il eût été aussi propre à la fin du second ou du troisième, qu'en la place qu'il

* Sophocle. ** Euripide.

occupe. Sans cet agrément, la pièce aurait été très régulière pour l'unité du lieu et la liaison des scènes, qui n'est interrompue que par là. Célidée et Hippolyte sont deux voisines dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, et ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amants les entretiennent à leur porte. Il est vrai que ce qu'elles y disent serait mieux dit dans une chambre ou dans une salle, et même ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devraient être retranchées, et viennent parler au milieu de la scène ; mais c'est un accommodement de théâtre qu'il faut souffrir pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il sort un peu de l'exacte vraisemblance et de la bienséance même ; mais il est presque impossible d'en user autrement ; et les spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les anciens, sur les exemples desquels on a formé les règles, se donnaient cette liberté. Ils choisissaient pour le lieu de leurs comédies, et même de leurs tragédies, une place publique ; mais je m'assure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui serait mieux dit dans la maison qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple, sur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'*Andrienne* de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son fils ; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, et retient avec lui Sosie, pour lui apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il serait mieux dans sa salle à lui faire confidence de ce secret que dans une rue. Dans la seconde scène, il menace Davus de le maltraiter, s'il fait aucune fourbe pour troubler ces noces : il le menacerait plus à propos dans sa maison qu'en public ; et la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus, demeuré seul, puisse voir Mysis sortir de chez Glycère,

et qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux scènes ; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passerait mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, et qui est plutôt du dessein du poète, qui force un peu la vraisemblance pour observer les règles de son art, que du choix des acteurs qui ont à parler, et qui ne seraient pas où les met le poète, s'il n'était question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette comédie de Térence ; et je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette pièce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est-à-dire dans cinq jours consécutifs. Le style en est plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ai parlé *, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de nourrice, qui est de la vieille comédie, et que le manque d'actrices sur nos théâtres y avait conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve ici métamorphosé en celui de suivante, qu'une femme représente sur son visage. Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant, en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, et Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourrait excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vue méprisée par son amant, qui en sa présence même a conté des fleurettes à une autre ; et j'aurais de plus à dire que nous ne mettons pas sur la scène des personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts et aux faiblesses qu'impriment les passions ; mais je veux bien avouer que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense, le cinquième acte est moins traînant que celui des précédentes, et conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent ; ce qui n'arrive pas dans celles-là.

Voir *Examens* de *Clitandre* et de *la Veuve*.

ACTEURS

PLEIRANTE, père de Célidée.
LYSANDRE, amant de Célidée.
DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.
CHRYSANTE, mère d'Hippolyte.
CÉLIDÉE, fille de Pleirante.
HIPPOLYTE, fille de Chrysante.
ARONTE, écuyer de Lysandre.
CLÉANTE, écuyer de Dorimant.
FLORICE, suivante d'Hippolyte.
Le Libraire du Palais.
Le Mercier du Palais.
La Lingère du Palais.

La scène est à Paris.

LA GALERIE DU PALAIS

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARONTE • FLORICE

ARONTE

Enfin je ne le puis : que veux-tu que j'y fasse ?
Pour tout autre sujet mon maître n'est que glace ;
Elle est trop dans son cœur ; on ne l'en peut chasser,
Et c'est folie à nous que de plus y penser.
J'ai beau devant les yeux lui remettre Hippolyte,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grâce, son esprit, sa naissance, son bien ;
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien :
L'amour, dont malgré moi son âme est possédée,
Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE

Ne quittons pas pourtant : à la longue on fait tout.

La gloire suit la peine : espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage,
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage ;
Fort souvent moins que rien cause un grand changement,
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE

Hippolyte, en ce cas, saura le reconnaître.

ARONTE

Tout ce que j'en prétends, c'est un entier secret.
Adieu : je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE

De la part de ton maître ?

ARONTE

Oui.

FLORICE

Si j'ai bonne vue,
La voilà que son père amène vers la rue.
Tirons-nous à quartier ; nous jouerons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCÈNE II

PLEIRANTE • CÉLIDÉE

PLEIRANTE

Ne pense plus, ma fille, à me cacher ta flamme ;
N'en conçois point de honte, et n'en crains point de blâme :
Le sujet qui l'allume a des perfections
Dignes de posséder tes inclinations ;
Et pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant son esprit que tu fais son visage.
Cofesse donc, ma fille, et crois qu'un si beau feu
Vet être mieux traité que par un désaveu.

CÉLIDÉE

Monsieur, il est tout vrai, son ardeur légitime
A tant gagné sur moi que j'en fais de l'estime :
J'honore son mérite, et n'ai pu m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher ;
J'aime son entretien, je chéris sa présence ;
Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance,
Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour.
Vos seuls commandements produiront mon amour,
Et votre volonté, de la mienne suivie...

PLEIRANTE

Favorisant ses vœux, seconde ton envie.
Aime, aime ton Lysandre ; et puisque je consens
Et que je t'autorise à ces feux innocents,
Donne-lui hardiment une entière assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance :
Engage-lui ta foi. Mais j'aperçois venir
Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu : les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheraient la moitié du message.

CÉLIDÉE

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE

Mais tu seras sans moi plus libre à lui parler ;
Et ta civilité, sans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.

SCENE III

CÉLIDÉE • ARONTE

CÉLIDÉE

Que fait ton maître, Aronte ?

ARONTE

Il m'envoie aujourd'hui
Voir ce que sa maîtresse a résolu de lui,
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CÉLIDÉE

Je serai chez Daphnis toute l'après-dînée,
Et s'il m'aime, je crois que nous l'y pourrons voir.
Autrement...

ARONTE

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons dîner fort bonne compagnie ;
J'y mène, du quartier, Hippolyte et Chloris.

ARONTE

Après elles et vous il n'est rien dans Paris,
Et je n'en sache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puissent attirer les yeux d'un honnête homme.

CÉLIDÉE

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prends pas plaisir à m'entendre flatter.
Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paraître,
Mêle-toi de porter ma réponse à ton maître.

ARONTE, *seul.*

Quelle superbe humeur ! quel arrogant maintien !
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien ;
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine :
Aussi bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCÈNE IV

LA LINGÈRE • LE LIBRAIRE

On tire un rideau, et l'on voit le Libraire, la Lingère et le Mercier, chacun dans sa boutique.

LA LINGÈRE

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau ;
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE

On le trouve si beau,
Que c'est, pour mon profit, le meilleur qui se voie.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soie[1] !

LA LINGÈRE

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A présent Dieu nous aime, on y court comme au feu ;
Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande :
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner, de ce que ma boutique,
Pour être trop étroite, empêche ma pratique ;
A peine y puis-je avoir deux chalands à la fois :
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois ;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandise en un bel étalage.

LE LIBRAIRE

Vous avez bien raison ; mais, à ce que j'entends...
Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps ?

SCÈNE V

DORIMANT • CLÉANTE • LE LIBRAIRE

DORIMANT

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE

Voici ceux de la mode.

DORIMANT

Otez-moi cet auteur, son nom seul m'incommode ;
C'est un impertinent, ou je n'y connais rien.

LE LIBRAIRE

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien.

DORIMANT

Quantité d'ignorants ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime :
Considérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT

Il n'est que mal traduit du cavalier Marin[2],
Sa veine, au demeurant, me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE

Ce fut son coup d'essai que cette comédie.

DORIMANT

Cela n'est pas tant mal pour un commencement ;
La plupart de ses vers coulent fort doucement :
Qu'il a de mignardise à décrire un visage !

SCÈNE VI

HIPPOLYTE • FLORICE • DORIMANT
CLÉANTE • LE LIBRAIRE • LA LINGÈRE

HIPPOLYTE

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage[3].

LA LINGÈRE

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT, *au Libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

LA LINGÈRE, *à Hippolyte.*

Voilà du point d'esprit[4] de Gênes et d'Espagne.

HIPPOLYTE

Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGÈRE

Voyez bien : s'il en est deux pareils dans Paris...

HIPPOLYTE

Ne les vantez point tant, et dites-nous le prix.

LA LINGÈRE

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLYTE

Que t'en semble, Florice?

FLORICE

Ceux-là sont assez beaux, mais de mauvais service;
En moins de trois savons on ne les connaît plus.

HIPPOLYTE

Celui-ci, qu'en dis-tu?

FLORICE

L'ouvrage en est confus,
Bien que l'invention de près soit assez belle.
Voici bien votre fait, n'était que la dentelle
Est fort mal assortie avec le passement;
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGÈRE

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellence.

Dorimant parle au Libraire à l'oreille.

FLORICE

Il vaudrait mieux attendre.

HIPPOLYTE

Eh bien! nous attendrons;
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGÈRE

Mercredi j'en attends de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HIPPOLYTE

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE, *à Dorimant.*

J'en vais subtilement prendre l'occasion.
La connais-tu, voisine?

LA LINGÈRE

Oui, quelque peu de vue :
Quant au reste, elle m'est tout à fait inconnue.

Dorimant tire Cléante au milieu du théâtre, et lui parle à l'oreille.

Ce cavalier sans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs ?

CLÉANTE, *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT

Si tu ne me vois là, je serai dans la salle[5].

Il prend un livre sur la boutique du Libraire.

Je connais celui-ci ; sa veine est fort égale ;
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmants.
Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans ;
J'ai vu que notre peuple en était idolâtre.

LE LIBRAIRE

La mode est à présent des pièces de théâtre.

DORIMANT

De vrai, chacun s'en pique ; et tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII

LYSANDRE • DORIMANT • LE LIBRAIRE
LE MERCIER

LYSANDRE

Je te prends sur le livre.

DORIMANT

Eh bien ! qu'en veux-tu dire ?
Tant d'excellents esprits, qui se mêlent d'écrire,
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir ?
Beaucoup font bien des vers, et peu la comédie.

DORIMANT

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie[6] ?

LYSANDRE

Sans rien spécifier, peu méritent de voir ;
Souvent leur entreprise excède leur pouvoir,
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT

On n'y sait guère alors que la vieille rubrique :
Faute de le connaître, on l'habille en fureur ;
Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Lui seul de ses effets a droit de nous instruire ;
Notre plume à lui seul doit se laisser conduire :
Pour en bien discourir, il faut l'avoir bien fait ;
Un bon poëte[7] ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
Tant de sorte d'appas, de doux saisissements,
D'agréables langueurs et de ravissements,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres secrets que l'on ne saurait dire,
(Quoi que tous nos rimeurs en mettent par écrit),
Ne se surent jamais par un effort d'esprit ;
Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes[7] :
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet ;
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal !

DORIMANT

Laissons la muse en paix, de grâce, à la pareille[8].

Chacun fait ce qu'il peut, et ce n'est pas merveille
Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de faibles succès.
Le jugement de l'homme ou plutôt son caprice
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice.
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état ;
Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'Etat :
La plus grande est toujours de peu de conséquence.

LE LIBRAIRE

Vous plairait-il de voir des pièces d'éloquence ?

LYSANDRE, *ayant regardé le titre d'un livre que le Libraire lui présente.*

J'en lus hier la moitié ; mais son vol est si haut,
Que presque à tous moments je me trouve en défaut.

DORIMANT

Voici quelques auteurs dont j'aime l'industrie.
Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie ;
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE, *se retirant d'auprès les boutiques.*

Le reste du matin, où veux-tu l'employer ?

LE MERCIER

Voyez deçà, messieurs ; vous plaît-il rien du nôtre ?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre,
Des gants, des baudriers, des rubans, des castors.

SCÈNE VIII

DORIMANT • LYSANDRE

DORIMANT

Je ne saurais encor te suivre si tu sors :
Faisons un tour de salle, attendant mon Cléante.

LYSANDRE

Qui te retient ici ?

DORIMANT

L'histoire en est plaisante :
Tantôt, comme j'étais sur le livre occupé,
Tout proche on est venu choisir du point-coupé [9].

LYSANDRE

Qui ?

DORIMANT

C'est la question ; mais il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards sa coiffe a pu permettre.
Je n'ai rien vu d'égal : mon Cléante la suit,
Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit,
Qu'il n'en sache le nom, le rang et la demeure.

LYSANDRE

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT

Nullement, ou je meure ;
Voyant je ne sais quoi de rare en sa beauté,
J'ai voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE

Ta curiosité deviendra bientôt flamme ;
C'est par là que l'amour se glisse dans une âme.
A la première vue, un objet qui nous plaît
N'inspire qu'un désir de savoir quel il est ;
On en veut aussitôt apprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Eprouver son esprit, connaître son humeur :
De là cet examen se tourne en complaisance ;
On cherche si souvent le bien de sa présence,
Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en sortir
Quelque regret commence à se faire sentir :
On revient tout rêveur ; et notre âme blessée,
Sans prendre garde à rien, cajole, sa pensée.
Ayant rêvé le jour, la nuit à tout propos
On sent je ne sais quoi qui trouble le repos ;
Un sommeil inquiet, sur de confus nuages

Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits
Que le réveil admire et ne dédit jamais :
Tout le cœur court en hâte après de si doux guides ;
Et le moindre larcin que font ses vœux timides
Arrête le larron et le met dans les fers.

DORIMANT

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers ?

LYSANDRE

C'est un autre discours ; à présent je ne touche
Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,
Et contre ses froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux...

SCÈNE IX

DORIMANT • LYSANDRE • CLÉANTE

DORIMANT

Eh bien, elle s'appelle ?

CLÉANTE

Ne m'informez de[10] rien qui touche cette belle.
Trois filous rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront,
Et sans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma résistance eût peut-être été vaine.
Ils ont tourné le dos, me voyant secouru ;
Mais ce que je suivais tandis est disparu.

DORIMANT

Les traîtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te surprendre !
Quels insolents vers moi s'osent ainsi méprendre ?

CLÉANTE

Je ne connais qu'un d'eux, et c'est là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorsque, m'ayant tenu quelques propos d'ivrogne,
Nous eûmes prise ensemble à l'hôtel de Bourgogne[11].

DORIMANT

Qu'on le trouve où qu'il soit ; qu'une grêle de bois
Assemble sur lui seul le châtiment des trois ;
Et que sous l'étrivière il puisse tôt connaître,
Quand on se prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître !

LYSANDRE

J'aime à te voir ainsi décharger ton courroux ;
Mais voudrais-tu parler franchement entre nous ?

DORIMANT

Quoi ! tu doutes encor de ma juste colère ?

LYSANDRE

En ce qui le regarde, elle n'est que légère :
En vain pour son sujet tu fais l'intéressé,
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé.
Cet accident fâcheux te vole une maîtresse :
Confesse ingénument, c'est là ce qui te presse.

DORIMANT

Pourquoi te confesser ce que tu vois assez ?
Au point de se former, mes desseins renversés,
Et mon désir trompé, poussent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvements, de véritables plaintes.

LYSANDRE

Ce désir, à vrai dire, est un amour naissant
Qui ne sait où se prendre, et demeure impuissant ;
Il s'égare et se perd dans cette incertitude ;
Et renaissant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus souhaité,
Que plus sa connaissance a de difficulté.
C'est par là que ton feu davantage s'allume :
Moins on l'a pu connaître, et plus on en présume ;
Notre ardeur curieuse en augmente le prix.

DORIMANT

Que tu sais, cher ami, lire dans les esprits !
Et que pour bien juger d'une secrète flamme,
Tu pénètres avant dans les ressorts d'une âme !

LYSANDRE

Ce n'est pas encor tout, je veux te secourir.

DORIMANT

Oh ! que je ne suis pas en état de guérir !
L'amour use sur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE

Souffre que je te mène en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous ;
Les divertissements t'y sembleront si doux,
Ton âme en un moment en sera si charmée,
Que, tous ses déplaisirs dissipés en fumée,
On gagnera sur toi fort aisément ce point
D'oublier un objet que tu ne connais point.
Mais garde-toi surtout d'une jeune voisine
Que ma maîtresse y mène ; elle est et belle et fine,
Et sait si dextrement ménager ses attraits,
Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

DORIMANT

Au hasard, fais de moi tout ce que bon te semble.

LYSANDRE

Donc, en attendant l'heure, allons dîner ensemble.

SCENE X

HIPPOLYTE • FLORICE

HIPPOLYTE

Tu me railles toujours.

FLORICE

S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connais rien.
Je le considérais tantôt chez ce libraire ;
Ses regards de sur vous ne pouvaient se distraire,
Et son maintien était dans une émotion
Qui m'instruisait assez de son affection.
Il voulait vous parler, et n'osait l'entreprendre.

HIPPOLYTE

Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre.
C'est le seul dont la vue excita mon ardeur.

FLORICE

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée est son âme, et tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage ;
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir.
En vain son écuyer tâche à l'en divertir,
En vain, jusques aux cieux portant votre louange,
Il tâche à lui jeter quelque amorce du change,
Et lui dit jusque-là que dans votre entretien
Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien :
Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

HIPPOLYTE

Faute d'être sans doute assez bien entendues !

FLORICE

Ne le présumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts secrets qu'à ces faibles discours.
Je fus fine autrefois, et depuis mon veuvage,
Ma ruse chaque jour s'est accrue avec l'âge ;
Je me connais en monde, et sais mille ressorts
Pour débaucher une âme et brouiller des accords.

HIPPOLYTE

Dis promptement, de grâce.

FLORICE

A présent l'heure presse,
Et je ne vous saurais donner qu'un mot d'adresse.
Cette voisine et vous... Mais déjà la voici.

SCÈNE XI

CÉLIDÉE • HIPPOLYTE • FLORICE

CÉLIDÉE

A force de tarder, tu m'as mise en souci :
Il est temps, et Daphnis par un page me mande

Que pour faire servir on n'attend que ma bande ;
Le carrosse est tout prêt : allons, veux-tu venir ?

HIPPOLYTE

Lysandre après dîner t'y vient entretenir ?

CÉLIDÉE

S'il osait y manquer, je te donne promesse
Qu'il pourrait bien ailleurs chercher une maîtresse.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

HIPPOLYTE • DORIMANT

HIPPOLYTE

Ne me contez point tant que mon visage est beau :
Ces discours n'ont pour moi rien du tout de nouveau ;
Je le sais bien sans vous, et j'ai cet avantage,
Quelques perfections qui soient sur mon visage,
Que je suis la première à m'en apercevoir :
Pour me les bien apprendre, il ne faut qu'un miroir ;
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites :
Cet esprit tout divin et ce doux entretien
Ont des charmes puissants dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE

Vous les montrez assez par cette après-dînée
Qu'à causer avec moi vous vous êtes donnée ;
Si mon discours n'avait quelque charme caché,
Il ne vous tiendrait pas si longtemps attaché.
Je vous juge plus sage, et plus aimer votre aise,
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise ;
Et si je présumais qu'il vous plût sans raison,
Je me ferais moi-même un peu de trahison ;
Et par ce trait badin qui sentirait l'enfance,
Votre beau jugement recevrait trop d'offense.
Je suis un peu timide, et dût-on me jouer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

DORIMANT

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puisse en vous louant ni vous flatter ni feindre :
On voit un tel éclat en vos brillants appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPPOLYTE

Ni ne l'adorer pas ! Par là vous voulez dire...

DORIMANT

Que mon cœur désormais vit dessous votre empire,
Et que tous mes desseins de vivre en liberté
N'ont eu rien d'assez fort contre votre beauté.

HIPPOLYTE

Quoi ! mes perfections vous donnent dans la vue ?

DORIMANT

Les rares qualités dont vous êtes pourvue
Vous ôtent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLYTE

Cessez aussi, Monsieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne sont pas merveilles :
J'ai de pareils discours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT

En amour toutefois je les surpasse tous.
Je n'ai point consulté pour vous donner mon âme ;
Votre premier aspect sut allumer ma flamme,
Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi prompt à brûler que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à votre avis il soit inexprimable,
Ce grand et prompt effet m'assure puissamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu grossière,
Mon esprit, qui n'a pas cette vive lumière,
Conduit trop pesamment toutes ses fonctions
Pour m'avertir sitôt de vos perfections.
Je vois bien que vos feux méritent récompense ;
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT

Railleuse !

HIPPOLYTE

Excusez-moi, je parle tout de bon.

DORIMANT

Le temps de cet orgueil me fera la raison ;
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs et finir mes supplices.

SCÈNE II

DORIMANT • LYSANDRE • HIPPOLYTE
FLORICE

Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter, leur donnant seulement un coup de chapeau.

HIPPOLYTE

Peut-être l'avenir... Tout beau, coureur, tout beau !
On n'est pas quitte ainsi pour un coup de chapeau :
Vous aimez l'entretien de votre fantaisie ;
Mais pour un cavalier, c'est peu de courtoisie,
Et cela messied fort à des hommes de cour,
De n'accompagner pas leur salut d'un bonjour.

LYSANDRE

Puisque auprès d'un sujet capable de nous plaire
La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,
Comme si je pouvais... Que me veux-tu, Florice ?

Florice sort, et parle à Hippolyte à l'oreille.

Dis-lui que je m'en vais. Messieurs, pardonnez-moi :
On me vient d'apporter une fâcheuse loi ;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mère m'appelle.

DORIMANT

Adieu, belle Hippolyte,
Adieu, souvenez-vous...

HIPPOLYTE

Mais vous, n'y songez plus.

SCÈNE III

LYSANDRE • DORIMANT

LYSANDRE

Quoi, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus !

DORIMANT

Ce mot à mes désirs laisse peu d'espérance.

LYSANDRE

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence ?

DORIMANT

Comme toi Célidée.

LYSANDRE

Elle eut donc chez Daphnis,
Hier dans son entretien des charmes infinis ?
Je te l'avais bien dit que ton âme à sa vue
Demeurerait ou prise ou puissamment émue ;
Mais tu n'as pas sitôt oublié la beauté
Qui fit naître au Palais ta curiosité ?
Du moins ces deux objets balancent ton courage ?

DORIMANT

Sais-tu bien que c'est là justement mon visage,
Celui que j'avais vu le matin au Palais ?

LYSANDRE

A ce compte...

DORIMANT

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE

C'est consentir bientôt à perdre ta franchise.

DORIMANT

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont prise.

LYSANDRE

Puisque tu les connais, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT

Leur coup, pour les connaître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE

Non, mais du moins ton cœur n'est plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'aventure ;
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah ! que tu ne sais pas de quel air on me traite !

LYSANDRE

Je t'en avais jugé l'âme fort satisfaite ;
Et cette gaie humeur, qui brillait dans ses yeux,
M'en promettait pour toi quelque chose de mieux.

DORIMANT

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,
Mêle dans ses froideurs je ne sais quelle grâce,
Par où tout de nouveau je me laisse gagner,
Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affaiblir, mon amour s'en augmente ;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente.
Je pourrais de toute autre être le possesseur,
Que sa possession aurait moins de douceur.
Je ne suis plus à moi quand je vois Hippolyte
Rejeter ma louange et vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble et l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir et m'en priver,
Me refuser son cœur en acceptant mon âme,
Faire état de mon choix en méprisant ma flamme.
Hélas ! en voilà trop : le moindre de ses traits
A pour me retenir de trop puissants attraits :
Trop heureux d'avoir vu sa froideur enjouée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée !

LYSANDRE

Son adieu toutefois te défend d'y songer,
Et ce commandement t'en devrait dégager.

DORIMANT

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense ;
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense,
Et par ce mot d'avis, son cœur sans amitié
Du temps que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE

Soit défense ou conseil, de rien ne désespère ;
Je te réponds déjà de l'esprit de sa mère.
Pleirante son voisin lui parlera pour toi ;
Il peut beaucoup sur elle, et fera tout pour moi.
Tu sais qu'il m'a donné sa fille pour maîtresse.
Tâche à vaincre Hippolyte avec un peu d'adresse,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup :
Tu verras sa froideur se perdre tout d'un coup.
Elle ne se contraint à cette indifférence
Que pour rendre une entière et pleine déférence,
Et cherche, en déguisant son propre sentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE

L'effet suivra de près.

DORIMANT

Mon cœur, sur ta parole,
Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend ;
J'y donnerai bon ordre. Adieu, le temps me presse,
Et je viens de sortir d'auprès de ma maîtresse ;
Quelques commissions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCÈNE IV

DORIMANT • FLORICE

DORIMANT, *seul.*

Dieux ! qu'il est malaisé qu'une âme bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte !
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi.
Hippolyte, d'un mot, chasserait ce caprice.
Est-elle encore en haut ?

FLORICE

Encore.

DORIMANT

Adieu, Florice,
Nous la verrons demain.

SCÈNE V

HIPPOLYTE • FLORICE

FLORICE

Il vient de s'en aller.
Sortez.

HIPPOLYTE

Mais fallait-il ainsi me rappeler,
Me supposer ainsi des ordres d'une mère ?
Sans mentir, contre toi j'en suis toute en colère :
A peine ai-je attiré Lysandre en nos discours,
Que tu viens, par plaisir, en arrêter le cours.

FLORICE

Eh bien ! prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma science :
Cet avis important, tombé dans mon esprit,
Méritait qu'aussitôt Hippolyte l'apprît ;
Je vais sans perdre temps y disposer Aronte.

HIPPOLYTE

J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon conte.

FLORICE

Je sais ce que je fais, et ne perds point mes pas ;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas ;
Mettez tout votre esprit à bien mener la ruse.

HIPPOLYTE

Il ne faut point par là te préparer d'excuse.
Va, suivant le succès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir.

SCÈNE VI

HIPPOLYTE • CÉLIDÉE

HIPPOLYTE, *frappant à la porte de Célidée.*

Célidée, es-tu là ?

CÉLIDÉE

Que me veut Hippolyte ?

HIPPOLYTE

Délasser mon esprit une heure en ta visite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant,
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant !

CÉLIDÉE

Ma sœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoi ! j'enviais déjà ton heureuse fortune,
Et déjà dans l'esprit je sentais quelque ennui
D'avoir connu Lysandre auparavant que lui.

HIPPOLYTE

Ah ! ne me raille point : Lysandre, qui t'engage,
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CÉLIDÉE

Je te jure, à mes yeux l'autre l'est bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer constant ;
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon âme,
Ce n'est plus que ma foi qui conserve ma flamme :
Lysandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux Dieux que son change autorisât le mien,

Ou qu'il usât vers moi de tant de négligence,
Que ma légèreté se pût nommer vengeance !
Si j'avais un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrais bientôt résoudre à le quitter.

HIPPOLYTE

Simple, présumes-tu qu'il devienne volage
Tant qu'il verra l'amour régner sur ton visage ?
Ta flamme trop visible entretient ses ferveurs,
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE

Il semble, à t'écouter, que rien ne le retienne
Que parce que sa flamme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE

Que sais-je ? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs ;
L'amour en même temps sut embraser vos cœurs ;
Et même j'ose dire, après beaucoup de monde,
Que sa flamme vers toi ne fut que la seconde.
Il se vit accepter avant que de s'offrir ;
Il ne vit rien à craindre, et n'eut rien à souffrir ;
Il vit sa récompense acquise avant la peine,
Et devant le combat sa victoire certaine.
Un homme est bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée,
Et qu'autrefois par là je me vis abusée !
Alcidor, que mes yeux avaient si fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paraît dans la souffrance.
Je le tiens fort douteux, s'il a tant d'assurance.
Qu'on en voit s'affaiblir pour un peu de longueur,
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur !

CÉLIDÉE

Je connais mon Lysandre, et sa flamme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.
Toutefois un dédain éprouvera ses feux :
Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce que je veux ;
Il me rendra constante, ou me fera volage :

S'il m'aime, il me retient ; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle ou ma première ardeur.

HIPPOLYTE

En vain tu t'y résous : ton âme un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte.
L'un d'eux dédira l'autre, et toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade ;
J'armerai de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE

Pour le moins, aussitôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour et la pitié,
Avant que dire adieu, renoueront l'amitié.

CÉLIDÉE

Il va bientôt venir : va-t'en, et sois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lysandre hors de peine.

HIPPOLYTE

Et demain ?

CÉLIDÉE

Je t'irai conter ses mouvements,
Et touchant l'avenir prendre tes sentiments.
O Dieux ! si je pouvais changer sans infamie !

HIPPOLYTE

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidèle amie.

SCÈNE VII

CÉLIDÉE

Quel étrange combat ! Je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter.

Mon âme veut et n'ose, et bien que refroidie,
N'aura trait de mépris si je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lysandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne,
Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attends ses mouvements sur mon dédain forcé ;
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie.
Hélas ! ses yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare-toi, mon cœur, et laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCÈNE VIII

LYSANDRE • CÉLIDÉE

CÉLIDÉE

Quoi ? j'aurai donc de vous encore une visite ?
Vraiment, pour aujourd'hui je m'en estimais quitte.

LYSANDRE

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE

Au lieu de me donner ces appréhensions,
Apprends ce que j'ai fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE

Je ne vous en chargeais qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, et qui m'allait déplaire.

LYSANDRE

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens ?

CÉLIDÉE

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie?

CÉLIDÉE

Ne vous flattez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ai dans l'esprit, je ne le puis celer,
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE

Quoi? que vous ai-je fait? d'où provient ma disgrâce?
Quel sujet avez-vous d'être pour moi de glace?
Ai-je manqué de soins? ai-je manqué de feux?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre présence?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance?

CÉLIDÉE

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus;
Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même;
Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LYSANDRE

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CÉLIDÉE

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

LYSANDRE

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice,
Vous porte à me traiter avec cette injustice,
Vous de qui le serment m'a reçu pour époux?

CÉLIDÉE

J'en perds le souvenir aussi bien que de vous.

LYSANDRE

Evitez-en la honte, et fuyez-en le blâme.

CÉLIDÉE

Je les veux accepter pour peines de ma flamme.

LYSANDRE

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CÉLIDÉE

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE

Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?
Ah ! cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CÉLIDÉE

Eh bien ! soit, un adieu les va faire cesser ;
Aussi bien ce discours ne fait que me lasser.

LYSANDRE

Ah ! redouble plutôt ce dédain qui me tue,
Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vue ;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont ;
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle :
Traite, si tu le veux, mon âme en criminelle,
Dis que je suis ingrat, appelle-moi léger,
Impute à mes amours la honte de changer,
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie :
Et tout me sera doux, pourvu que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toi.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure :
Je ne t'appellerai ni lâche, ni parjure ;
Mon feu supprimera ces titres odieux ;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux ;
Et mon fidèle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encore étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE

Adieu : quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me saurais plus résoudre à les souffrir.

SCÈNE IX

LYSANDRE

Célidée, ah tu fuis ! tu fuis donc, et tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes !
Ton esprit, insensible à mes feux innocents,
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens :
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton âme
N'y rejette un rayon de ta première flamme,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir.
Tu vois qu'un désespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur et ton crime ;
Mon visage t'accuse, et tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
Tous mes soins, tu le sais, furent pour Célidée ;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets ravissants
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
Ton exemple à changer en vain me sollicite :
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite,
Et mon amour, plus fort que mes ressentiments,
Conserve sa vigueur au milieu des tourments.
Reviens, mon cher souci, puisque après tes défenses
Mes plus vives ardeurs sont pour toi des offenses.
Vois comme je persiste à te désobéir,
Et par là, si tu peux, prends droit de me haïr.
Fol, je présume ainsi rappeler l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raisons à sa haine.
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il lui suffit de dire : « Ainsi je l'ai voulu. »
Cruelle, tu le veux ! C'est donc ainsi qu'on traite
Les sincères ardeurs d'une amour si parfaite ?
Tu me veux donc trahir ? Tu le veux, et ta foi
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loi ?
Mais je veux l'endurer, sans bruit, sans résistance ;
Tu verras ma langueur, et non mon inconstance ;
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,

J'attendrai ce bonheur de mon funeste sort.
Jusque-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâlissant élèveront ta gloire,
Et sauront en tous lieux hautement témoigner
Que sans me refroidir tu m'as pu dédaigner.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

LYSANDRE • ARONTE

LYSANDRE

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède.

ARONTE

Souverain toutefois au mal qui vous possède.
Croyez-moi, j'en ai vu des succès merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux :
Quand on leur sait donner un peu de jalousie,
Ils ont bientôt quitté ces traits de fantaisie;
Car enfin tout l'éclat de ces emportements
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amants.

LYSANDRE

Que voudrait donc par là mon ingrate maîtresse?

ARONTE

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au temps de ses mépris?
Tant qu'elle vous a cru légèrement épris,
Que votre chaîne encor n'était pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte?
Vous ignoriez alors l'usage des soupirs;
Ce n'étaient que douceurs, ce n'étaient que plaisirs :
Son esprit avisé voulait par cette ruse
Etablir un pouvoir dont maintenant elle use.
Remarquez-en l'adresse : elle fait vanité
De voir dans ses dédains votre fidélité.
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite.
On voit par là vos feux, par vos feux son mérite;
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,
Puisque sa gloire augmente, augmentant votre peine?
Rabattez cet orgueil, faites-lui soupçonner

Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une si juste suite
A vivre comme il faut l'aura bientôt réduite;
Elle en fuira la honte, et ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flammes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelque autre, et vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE

Mais peux-tu me juger capable d'une feinte?

ARONTE

Pouvez-vous trouver rude un moment de contrainte?

LYSANDRE

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

ARONTE

Pour les faire finir, il faut les imiter.

LYSANDRE

Faut-il être inconstant pour la rendre fidèle?

ARONTE

Il faut souffrir toujours, ou déguiser comme elle.

LYSANDRE

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que son premier vainqueur!
Du moins auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moi, va trouver mon ingrate :
Mets-lui devant les yeux mes services passés,
Mes feux si bien reçus, si mal récompensés,
L'excès de mes tourments et de ses injustices;
Emploie à la gagner tes meilleurs artifices :
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité!

ARONTE

Mais, mon possible fait, si cela ne succède?

LYSANDRE

Je feindrai dès demain qu'Aminte me possède.

ARONTE

Aminte? Ah! commencez la feinte dès demain;
Mais n'allez point courir au faubourg Saint-Germain.
Et quand penseriez-vous que cette âme cruelle
Dans le fond du Marais en reçût la nouvelle?
Vous seriez tout un siècle à lui vouloir du bien,
Sans que votre arrogante en apprît jamais rien.
Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vue;
Qu'aussitôt votre feinte en puisse être aperçue,
Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce sera faire au vôtre un peu de violence;
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE

Hippolyte en ce cas serait fort à propos;
Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos.
Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en aurait de l'ombrage.

ARONTE

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour;
Et vous aurez après un sujet de risée
Des soupçons mal fondés de son âme abusée.

LYSANDRE

Va trouver Célidée, et puis nous résoudrons
En ces extrémités quel avis nous prendrons.

SCÈNE II

ARONTE • FLORICE

ARONTE, *seul.*

Sans que pour l'apaiser je me rompe la tête,
Mon message est tout fait, et sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,

Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une prompte retraite au seul nom de Lysandre,
C'est par où ses dédains se seront fait entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.
A peine faisait-on semblant de me connaître,
De sorte...

FLORICE

Aronte, eh bien ! qu'as-tu fait vers ton maître ?
Le verrons-nous bientôt ?

ARONTE

N'en sois plus en souci;
Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

FLORICE

Prêt à lui témoigner...

ARONTE

Tout prêt. Adieu : je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voie ensemble.

SCÈNE III

HIPPOLYTE • FLORICE

HIPPOLYTE

D'où vient que mon abord l'oblige à te quitter ?

FLORICE

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter...
Toutefois je ne sais si je vous le dois dire.

HIPPOLYTE

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre !

FLORICE

Il faut vous préparer à des ravissements...

HIPPOLYTE

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourments :
Dépêche, ces discours font mourir Hippolyte.

FLORICE

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite.

HIPPOLYTE

L'insupportable femme ! Enfin diras-tu rien ?

FLORICE

L'impatiente fille ! Enfin tout ira bien.

HIPPOLYTE

Enfin tout ira bien ? Ne saurai-je autre chose ?

FLORICE

Il faut que votre esprit là-dessus se repose.
Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,
Et pour vous obliger, j'ai tout dit en trois mots ;
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bientôt plus au long de Lysandre.

HIPPOLYTE

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE

Parlez à votre amie, et ne vous fâchez plus.

SCÈNE IV

CÉLIDÉE • HIPPOLYTE • FLORICE

CÉLIDÉE

Mon abord importun rompt votre conférence :
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE

Du mal ? et l'apparence ?
Je ne sais pas aimer de si mauvaise foi ;
Et tout à l'heure encor je lui parlais de toi.

CÉLIDÉE

Je me retire donc, afin que sans contrainte...

HIPPOLYTE

Quitte cette grimace, et mets à part la feinte.
Tu fais la réservée en ces occasions,
Mais tu meurs de savoir ce que nous en disions.

CÉLIDÉE

Tu meurs de le conter plus que moi de l'apprendre,
Et tu prendrais pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curiosité...

HIPPOLYTE

Vraiment, tu me confonds de ta civilité.

CÉLIDÉE

Voilà de tes détours, et comme tu diffères
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant :
Tu l'as vu réussir à ton contentement?

CÉLIDÉE

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue :
Que je m'en suis trouvée heureusement déçue !
Je présumais beaucoup de ses affections,
Mais je n'attendais pas tant de submissions.
Jamais le désespoir qui saisit son courage
N'en put tirer un mot à mon désavantage ;
Il tenait mes dédains encor trop précieux,
Et ses reproches même étaient officieux.
Aussi ce grand amour a rallumé ma flamme :
Le change n'a plus rien qui chatouille mon âme ;
Il n'a plus de douceur pour mon esprit flottant,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE

Quoi que vous ayez vu de sa persévérance,
N'en prenez pas encore une entière assurance.
L'espoir de vous fléchir a pu le premier jour
Jeter sur son dépit ces beaux dehors d'amour ;
Mais vous verrez bientôt que pour qui le méprise

Toute légèreté lui semblera permise.
J'ai vu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLYTE

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons :
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
Tient éternellement son âme en défiance ;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE

Et je ne suis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continue,
Et lors sa fermeté te sera mieux connue ;
Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,
Que Florice elle-même avouera qu'elle a tort.

HIPPOLYTE

Ce sera trop longtemps lui paraître cruelle.

CÉLIDÉE

Tu connaîtras par là combien il m'est fidèle.
Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos.

HIPPOLYTE

Et quand te résous-tu de le mettre en repos ?

CÉLIDÉE

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violents s'expliquent sans contrainte ;
Et pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.

SCÈNE V

LYSANDRE • CÉLIDÉE • HIPPOLYTE
FLORICE

LYSANDRE

Merveille des beautés, seul objet qui m'engage...

CÉLIDÉE

N'oublierez-vous jamais cet importun langage ?
Vous obstiner encore à me persécuter,

C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.
Perdez mon souvenir avec votre espérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut, pour m'arrêter, des entretiens meilleurs.

LYSANDRE

Quoi ? vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs ?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte :
Mon sort en cela seul a voulu me trahir,
Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir,
Et que mon feu passé vous va rendre si vaine
Que vous imputerez ma flamme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentiments,
L'effet de ma raison à vos commandements.

CÉLIDÉE

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire,
Je chasse mes dédains même de ma mémoire,
Et dans leur souvenir rien ne me semble doux,
Puisqu'en le conservant je penserais à vous.

LYSANDRE, *à Hippolyte.*

Beauté de qui les yeux, nouveaux rois de mon âme,
Me font être léger sans en craindre le blâme...

HIPPOLYTE

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dus ;
Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger son mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de son bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.
Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'est défaite.

LYSANDRE

Que son exemple encor réglât mes actions !
Cela fut bon du temps de mes affections :
A présent que mon cœur adore une autre reine,
A présent qu'Hippolyte en est la souveraine...

HIPPOLYTE

C'est elle seulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE

Savez-vous donc à quoi la raison vous oblige ?
C'est à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux ;
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issue.

HIPPOLYTE

J'appréhenderais fort d'être trop bien reçue,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter,
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,
Qu'il aime sans exemple, et que mes passions
S'égalent seulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service,
Et ma fidélité...

CÉLIDÉE

Viens avec moi, Florice :
J'ai des nippes en haut que je veux te montrer.

SCÈNE VI

HIPPOLYTE • LYSANDRE

HIPPOLYTE

Quoi ? sans la retenir, vous la laissez rentrer ?
Allez, Lysandre, allez : c'est assez de contraintes ;
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puissants
Sont et seront toujours absolus sur vos sens.

Quoi qu'après ses dédains un peu d'orgueuil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie :
Elle a des qualités et de corps et d'esprit
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes et des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni,
Que son mérite est grand, et le vôtre infini.

HIPPOLYTE

Que j'emporte sur elle aucune préférence !
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence ;
Elle me passe en tout, et dans ce changement
Chacun vous blâmerait de peu de jugement.

LYSANDRE

M'en blâmer en ce cas, c'est en manquer soi-même,
Et choquer la raison, qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisait de l'amour une aveugle fureur,
Et l'ayant aveuglé, lui donnait pour conduite
Le mouvement d'une âme et surprise et séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne la connaissaient pas ;
C'est par les yeux qu'il entre et nous dit vos appas :
Lors notre esprit en juge ; et suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement ;
Et la même raison qui vous rend admirable
Doit rendre comme vous ma flamme incomparable.

HIPPOLYTE

Epargnez avec moi ces propos affectés.
Encore hier Célidée avait ces qualités ;
Encore hier en mérite elle était sans pareille.
Si je suis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelque autre objet, dont vous suivrez la loi,
Gagnera votre cœur et ce titre sur moi.
Un esprit inconstant a toujours cette adresse.

SCÈNE VII

CHRYSANTE • PLEIRANTE • HIPPOLYTE
LYSANDRE

CHRYSANTE

Monsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE

Madame, vous saurez ses inclinations ;
Elle voudra vous plaire, et je l'en vois sourire.
Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

SCÈNE VIII

CHRYSANTE • HIPPOLYTE

CHRYSANTE

Devinerais-tu bien quels étaient nos discours ?

HIPPOLYTE

Il vous parlait d'amour peut-être ?

CHRYSANTE

Oui : que t'en semble ?

HIPPOLYTE

D'âge presque pareils, vous seriez bien ensemble.

CHRYSANTE

Tu me donnes vraiment un gracieux détour ;
C'était pour ton sujet qu'il me parlait d'amour.

HIPPOLYTE

Pour moi ? Ces jours passés, un poëte qui m'adore
(Du moins à ce qu'il dit) m'égalait à l'Aurore ;

Je me raillais alors de sa comparaison :
Mais si cela se fait, il avait bien raison.

CHRYSANTE

Avec tout ce babil, tu n'es qu'une étourdie.
Le bonhomme est bien loin de cette maladie ;
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant :
Vois si tu te résous d'accepter cet amant.

HIPPOLYTE

Dessus tous mes désirs vous êtes absolue,
Et si vous le voulez, m'y voilà résolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis sans fard ;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard :
Lysandre si longtemps a brûlé pour sa fille,
Qu'il en faisait déjà l'appui de sa famille ;
A présent que ses feux ne sont plus que pour moi,
Il voudrait bien qu'un autre eût engagé ma foi,
Afin que sans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous disant adieu,
Qu'il a presque arraché Lysandre de ce lieu ?

CHRYSANTE

Simple, ce qu'il en fait, ce n'est qu'à sa prière ;
Et Lysandre tient même à faveur singulière...

HIPPOLYTE

Je sais que Dorimant est un de ses amis ;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice,
Lysandre me faisait ses offres de service.

CHRYSANTE

Aucun des deux n'est homme à se jouer de nous :
Quelque secret mystère est caché là-dessous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire ;
Ici quelque importun pourrait nous aborder.

SCÈNE IX

HIPPOLYTE • FLORICE

HIPPOLYTE

J'aurai bien de la peine à la persuader :
Ah ! Florice, en quel point laisses-tu Célidée ?

FLORICE

De honte et de dépit tout à fait possédée.

HIPPOLYTE

Que t'a-t-elle montré ?

FLORICE

Cent choses à la fois,
Selon que le hasard les mettait sous ses doigts :
Ce n'était qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLYTE

Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite ?

FLORICE

Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLYTE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne se sauraient empêcher de descendre ;
Et j'en aurais pitié si je n'aimais Lysandre.

SCÈNE X

CÉLIDÉE

Infidèles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, et vous fondant en larmes,
Punissez-vous, mes yeux, d'avoir trop présumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a servi d'avoir su me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe ?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait amant ;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de conte ;
Et n'ayant pu le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret ;
Par là mon désespoir davantage se pique.
Quand je le crus constant, mon plaisir fut secret,
Et ma honte est publique.

Le traître avait senti qu'alors me négliger,
C'était à Dorimant livrer toute mon âme ;
Et la constance plut à cet esprit léger
Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître :
De peur qu'à cet amour d'être encore impuissant,
Il n'ose plus paraître ;

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conservant plus aucune intelligence,
Il est trop glorieux pour n'être rappelé
Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'aperçois celui qui le porte en ses yeux.
Courage donc, mon cœur ; espérons un peu mieux.
Je sens bien que déjà devers lui tu t'envoles ;
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles :
Ma honte et ma douleur, surmontant mes désirs,
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.

SCÈNE XI

DORIMANT • CÉLIDÉE • CLÉANTE

DORIMANT

Dans ce profond penser, pâle, triste, abattue,
Ou quelque grand malheur de Lysandre vous tue,
Ou bientôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CÉLIDÉE

Il est cause en effet de l'état où je suis,
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais...

DORIMANT

Vous n'achevez point, faut-il que je devine?

CÉLIDÉE

Permettez que je céde à la confusion
Qui m'étouffe la voix en cette occasion.
J'ai d'incroyables traits de Lysandre à vous dire;
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

DORIMANT

De sorte qu'à présent on n'en peut rien savoir?
Dieux! elle se dérobe, et me laisse en un doute...
Poursuivons toutefois notre première route;
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me surprit,
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.
Frappe.

SCÈNE XII

DORIMANT • FLORICE • CLÉANTE

FLORICE

Que vous plaît-il?

DORIMANT

Peut-on voir Hippolyte?

FLORICE

Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT

Ainsi tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fais-lui mes baisemains.

ACTE III. SCÈNE XII.

FLORICE, *seule.*

Ce sont des compliments qu'il fait mauvais lui faire.
Depuis que ce Lysandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui,
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

HIPPOLYTE • ARONTE

HIPPOLYTE

A cet excès d'amour qu'il me faisait paraître,
Je me croyais déjà maîtresse de ton maître;
Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser!
Et que, pour mettre en jour ces compliments frivoles,
Il sait bien ajuster ses yeux à ses paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bientôt la feinte en vérité.

ARONTE

Je n'ose l'espérer : sa passion trop forte
Déjà vers son objet malgré moi le remporte;
Et comme s'il avait reconnu son erreur,
Vos yeux lui sont à charge et sa feinte en horreur :
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle
Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des submissions...

HIPPOLYTE

J'entends assez le but de tes commissions.
Tu vas tâcher pour lui d'amollir son courage?

ARONTE

J'emploie auprès de vous le temps de ce message,
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,
Je ne réponds de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra notre artifice et parlera pour eux.

HIPPOLYTE

Sa maîtresse éblouie ignore encor ma flamme,

Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son âme.
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un si fidèle amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE

Qui pourrait toutefois en détourner Lysandre,
Ce serait le plus sûr.

HIPPOLYTE

N'oses-tu l'entreprendre?

ARONTE

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPPOLYTE

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque-là qu'entre eux deux son âme était égale;
Mais Lysandre depuis, endurant sa rigueur,
Lui montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE

Donc à voir Célidée et Dorimant ensemble,
Quelque Dieu qui vous aime aujourd'hui les assemble.

HIPPOLYTE

Fais-les voir à ton maître, et ne perds point ce temps,
Puisque de là dépend le bonheur que j'attends.

SCÈNE II

DORIMANT • CÉLIDÉE • ARONTE

DORIMANT

Aronte, un mot. Tu fuis? Crains-tu que je te voie?

ARONTE

Non; mais pressé d'aller où mon maître m'envoie,
J'avais doublé le pas sans vous apercevoir.

DORIMANT

D'où viens-tu?

ARONTE

D'un logis vers la Croix-du-Tiroir [12].

DORIMANT

C'est donc en ce Marais que finit ton voyage?

ARONTE

Non, je cours au Palais faire encore un message.

DORIMANT

Et c'en est le chemin de passer par ici?

ARONTE

Souffrez que j'aille ôter mon maître de souci :
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu vu depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE

Oui, tantôt en passant j'ai rencontré Cloris.

DORIMANT

Tu cherches des détours : je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE

Et c'est là seulement le discours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte, et pris au dépourvu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vu.
Va, ne sois point honteux des crimes de ton maître :
Pourquoi désavouer ce qu'il fait trop paraître?
Il la sert à mes yeux, cet infidèle amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

Aronte rentre.

SCÈNE III

DORIMANT • CÉLIDÉE

CÉLIDÉE

Après cette retraite et ce morne silence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT

Je n'en ai que trop vu, mes yeux m'en ont trop dit :
Aronte en me parlant était tout interdit,
Et sa confusion portait sur son visage
Assez et trop de jour pour lire son message.
Traître, traître Lysandre, est-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CÉLIDÉE

Connaissez tout à fait l'humeur de l'infidèle :
Votre amour seulement la lui fait trouver belle.
Cet objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît;
Et votre affection, de la sienne suivie,
Montre que c'est par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT [13]

Voici, dans ce larcin, qui le fait succomber.
En ce dessein commun de servir Hippolyte,
Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite :
Son sang me répondra de son manque de foi,
Et me fera raison et pour vous et pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon âme,
Et mon amitié meurt voyant naître sa flamme.

CÉLIDÉE

Vouloir quelque mesure entre un perfide et vous,
Est-ce faire justice à ce juste courroux?
Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie?
Certes pour le punir c'est trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'achèterais trop cher la mort du suborneur,
Si pour avoir sa vie il m'en coûtait l'honneur,
Et montrerais une âme et trop basse et trop noire
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposés,
Il est pour vous venger des moyens plus aisés.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
Vous auriez bientôt pris une juste vengeance;
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant...

DORIMANT

Quoi? ce qu'il m'a volé?

CÉLIDÉE

Non, mais du moins autant.

DORIMANT

La faiblesse du sexe en ce point vous conseille :
Il se croit trop vengé quand il rend la pareille;
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
C'est imiter son crime au lieu de le punir;
Au lieu de lui ravir une belle maîtresse,
C'est prendre à son refus une beauté qu'il laisse.

Lysandre vient avec Aronte, qui fait voir Dorimant avec Célidée.

C'est lui faire plaisir au lieu de l'affliger;
C'est souffrir un affront, et non pas se venger.
J'en perds ici le temps. Adieu : je me retire;
Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendez dire
Qu'un coup fatal et juste ait puni l'imposteur,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

CÉLIDÉE

De grâce, encore un mot. Hélas! il m'abandonne
Aux cuisants déplaisirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abusée, et dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs!

SCÈNE IV

LYSANDRE • ARONTE

ARONTE

Eh bien! qu'en dites-vous? et que vous semble d'elle?

LYSANDRE

Hélas! pour mon malheur, tu n'es que trop fidèle.
N'exerce plus tes soins à me faire endurer;
Ma plus douce fortune est de tout ignorer :
Je serais trop heureux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte :
Vous voyant, il a fui.

LYSANDRE

Mais mon ingrate alors
Pour empêcher sa fuite a fait tous ses efforts,
Aronte, et tu prenais ses dédains pour des feintes!
Tu croyais que son cœur n'eût point d'autres atteintes,
Que son esprit entier se conservait à moi,
Et parmi ses rigueurs n'oubliait point sa foi!

ARONTE

A vous dire le vrai, j'en suis trompé moi-même.
Après deux ans passés dans un amour extrême,
Que sans occasion elle vînt à changer,
Je me fusse tenu coupable d'y songer;
Mais puisque sans raison la volage vous change,
Faites qu'avec raison un changement vous venge.
Pour punir comme il faut son infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE

Misérable! est-ce ainsi qu'il faut qu'on me soulage?
Ai-je trop peu souffert sous cette humeur volage?
Et veux-tu désormais que par un second choix
Je m'engage à souffrir encore une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendrait plus sensible ou serait plus fidèle?

ARONTE

Vous en devez, Monsieur, présumer beaucoup mieux.

LYSANDRE

Conseiller importun, ôte-toi de mes yeux.

ARONTE

Son âme...

LYSANDRE

Ote-toi, dis-je, et dérobe ta tête
Aux violents effets que ma colère apprête :
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet;
Va, tu l'attirerais sur un sang trop abjet.

SCÈNE V

LYSANDRE

Il faut à mon courroux de plus nobles victimes :
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes;
Qu'après les trahisons de ce couple indiscret,
L'un meure de ma main, et l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maîtresse;
Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse.
Mon cœur, à qui mes yeux apprendront ses tourments,
Permettra le retour à mes contentements;
Ce visage si beau, si bien pourvu de charmes,
N'en aura plus pour moi, s'il n'est couvert de larmes.
Ses douleurs seulement ont droit de me guérir;
Pour me résoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frénétiques transports, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moi;
Dois-je être sans raison, parce qu'ils sont sans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chère maîtresse,
Suivrais-je contre vous la fureur qui me presse?
Quoi? vous ayant aimés, pourrais-je vous haïr?
Mais vous pourrais-je aimer, quand vous m'osez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalousie augmente et redouble ma rage;
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour... Ah! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense;
Un mouvement secret prend toujours sa défense :
L'amant souffre tout d'elle, et dans son changement,

Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.
Toutefois, si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez-lui mon bien : une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirais-je, à mes yeux, que par ses artifices
Il recueillît les fruits dus à mes longs services?
S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime :
Contre sa lâcheté tout vous est légitime;
Et quelques châtiments... Mais, Dieux! que vois-je ici?

SCÈNE VI

HIPPOLYTE • LYSANDRE

HIPPOLYTE

Vous avez dans l'esprit quelque pesant souci;
Ce visage enflammé, ces yeux pleins de colère,
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prends assez de part en tous vos intérêts
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets;
Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines...

LYSANDRE

Ah! ne m'imposez point de si cruelles gênes;
C'est irriter mes maux que de me secourir;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

LYSANDRE

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

HIPPOLYTE

Laissez-le moi partout, ou ne m'en laissez point.
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve,

Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve :
Il faut m'apprendre tout, et lorsque je vous voi,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence ;
Vous useriez sur moi de trop de violence.
Adieu : je vous ennuie, et les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCÈNE VII

HIPPOLYTE

C'est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte ?
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me quitte !
Qu'Aronte jugeait bien que ses feintes amours,
Avant qu'il fût longtemps, interrompraient leur cours !
Dans ce peu de succès des ruses de Florice,
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice ;
Et si j'en puis jamais trouver l'occasion,
J'y mettrai bien encore de la division.
Si notre pauvre amant est plein de jalousie,
Ma rivale, qui sort, n'en est pas moins saisie.

SCÈNE VIII

HIPPOLYTE • CÉLIDÉE

CÉLIDÉE

N'ai-je pas tantôt vu mon perfide avec vous ?
Il a bientôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLYTE

Qu'y ferait-il, ma sœur ? Ta fidèle Hippolyte
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite.
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons.

CÉLIDÉE

Le parjure à présent est fort sur ta louange ?

HIPPOLYTE

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige :
C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment;
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure :
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lysandre te plaît, possède le volage,
Mais ne me traite point avec désavantage;
Et si tu te résous d'accepter mon amant,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE

Pourvu que leur vouloir se range sous le nôtre,
Je te donne le choix et de l'un et de l'autre;
Ou si l'un ne suffit à ton jeune désir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lysandre avant que le connaître;
Mais, depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
Que son humeur est vaine, et qu'il fait l'entendu!
Que son discours est fade avec ses flatteries!
Qu'on est importuné de ses afféteries!
Vraiment, si tout le monde était fait comme lui,
Je crois qu'avant deux jours je sécherais d'ennui.

CÉLIDÉE

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un et l'autre me fuit, et je brûle pour eux;
L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE

Si nous changions de sort, que nous serions contentes!

CÉLIDÉE

Outre, hélas! que le ciel s'oppose à nos attentes,
Lysandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPPOLYTE

Mais l'autre, tu voudrais...

SCÈNE IX

PLEIRANTE • HIPPOLYTE • CÉLIDÉE

PLEIRANTE

Ne rompez pas pour moi;
Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles?

HIPPOLYTE

Nous causions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménages de fille.

PLEIRANTE

Et parmi ces discours,
Vous conférieiez ensemble un peu de vos amours :
Eh bien, ce serviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPPOLYTE

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable.
Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.
Vraiment c'est bien à moi d'avoir des serviteurs!

PLEIRANTE

Parlons, parlons français. Enfin, pour cette affaire,
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mère?

HIPPOLYTE

J'obéirai toujours à son commandement;
Mais de grâce, Monsieur, parlez plus clairement :
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE

Un certain cavalier pour vos beaux yeux soupire...

HIPPOLYTE

Vous en voulez par là...

PLEIRANTE

Ce n'est point fiction
Que ce que je vous dis de son affection.
Votre mère sut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous-même.

HIPPOLYTE

Et c'est ce que ma mère, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais pour l'amour de vous, je vais le savoir d'elle.

SCÈNE X

PLEIRANTE . CÉLIDÉE

PLEIRANTE

Ta compagne est du moins aussi fine que belle.

CÉLIDÉE

Elle a bien su, de vrai, se défaire de vous.

PLEIRANTE

Et fort habilement se parer de mes coups.

CÉLIDÉE

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE

Mais faute, bien plutôt, d'y vouloir rien entendre.
Je suis des plus trompés si Dorimant lui plaît.

CÉLIDÉE

Y prenez-vous, Monsieur, pour lui quelque intérêt?

PLEIRANTE

Lysandre m'a prié d'en porter la parole.

CÉLIDÉE

Lysandre!

PLEIRANTE

Oui, ton Lysandre.

CÉLIDÉE

Et lui-même cajole...

PLEIRANTE

Quoi ? que cajole-t-il ?

CÉLIDÉE

Hippolyte, à mes yeux.

PLEIRANTE

Folle, il n'aima jamais que toi dessous les cieux ;
Et nous sommes tout prêts de choisir la journée
Qui bientôt de vous deux termine l'hyménée.
Il se plaint toutefois un peu de ta froideur ;
Mais pour l'amour de moi, montre-lui plus d'ardeur.
Parle : ma volonté sera-t-elle obéie ?

CÉLIDÉE

Hélas ! qu'on vous abuse après m'avoir trahie !
Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant,
Et traverse par là tout ce qu'à sa prière
Votre vaine entremise avance vers la mère.
Cela qu'est-ce, Monsieur, que se jouer de vous ?

PLEIRANTE

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux !
Eh quoi ? pour un ami, s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte ?

CÉLIDÉE

Je sais ce que j'ai vu.

PLEIRANTE

Je sais ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout souffrir de contredit.
Mon choix de votre hymen en sa faveur dispose.

CÉLIDÉE

Commandez-moi plutôt, Monsieur, toute autre chose.

PLEIRANTE

Quelle bizarre humeur ! quelle inégalité
De rejeter un bien qu'on a tant souhaité !

La belle, voyez-vous? qu'on perde ces caprices :
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte caresse,
Il faut que nous manquions, vous et moi, de promesse?
Quittez, pour votre bien, ces fantasques refus.

CÉLIDÉE

Monsieur...

PLEIRANTE

Quittez-les, dis-je, et ne contestez plus.

SCÈNE XI

CÉLIDÉE

Fâcheux commandement d'un incrédule père!
Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me désespère!
J'avais, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir et l'amour tout d'un parti chez moi,
Et ma flamme, d'accord avecque sa puissance,
Unissait mes désirs à mon obéissance ;
Mais, hélas! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité!
Mon esprit s'en révolte, et ma flamme bannie
Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit!
On donne mes faveurs à celui qui les fuit;
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne.
Mais s'il ne m'aimait plus, parlerait-il d'amour
A celui dont je tiens la lumière du jour?
Mais s'il m'aimait encor, verrait-il Hippolyte?
Mon cœur en même temps se retient et s'excite.
Je ne sais quoi me flatte, et je sens déjà bien
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
Tout beau, ma passion, c'est déjà trop paraître :
Attends, attends du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissé-je emporter!

Il fait tout à dessein de me persécuter.
L'ingrat cherche ma peine, et veut par sa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon supplice.
Rentrons, que son objet présenté par hasard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part :
C'est bien assez qu'un père à souffrir me destine,
Sans que mes yeux encore aident à ma ruine.

SCÈNE XII

LA LINGÈRE • LE MERCIER

LA LINGÈRE, *après qu'ils se sont entre-poussé une boîte qui est entre leurs boutiques.*

J'enverrai tout à bas, puis après on verra.
Ardez[14], vraiment c'est-mon[15], on vous l'endurera !
Vous êtes un bel homme, et je dois fort vous craindre !

LE MERCIER

Tout est sur mon tapis : qu'avez-vous à vous plaindre ?

LA LINGÈRE

Aussi votre tapis est tout sur mon battant[16] ;
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGÈRE

Je voudrais l'avoir vu que quelqu'un s'y fût mis ;
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis !
On joue ainsi le monde.

LE MERCIER

Après tout ce langage,
Ne me repoussez pas mes boîtes davantage.
Votre caquet m'enlève à tous coups mes chalands ;
Vous vendez dix rabats contre moi deux galands[17].
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure ;

Et vous me harcelez et sans cause et sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin !
Nous n'apaiserons point cette humeur qui vous pique
Que par un entre-deux mis à votre boutique ;
Alors, n'ayant plus rien ensemble à démêler,
Vous n'aurez plus aussi sur quoi me quereller.

LA LINGÈRE

Justement.

SCÈNE XIII

LA LINGÈRE • FLORICE • LE MERCIER
LE LIBRAIRE • CLÉANTE

LA LINGÈRE

De tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE

Vous vous doutez donc bien pourquoi je suis venue ?
Les avez-vous reçus, ces points-coupés nouveaux ?

LA LINGÈRE

Ils viennent d'arriver.

FLORICE

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER, *à Cléante qui passe.*

Ne vous vendrai-je rien, Monsieur ? des bas de soie,
Des gants en broderie, ou quelque petite oie [18] ?

CLÉANTE, *au Libraire.*

Ces livres que mon maître avait fait mettre à part,
Les avez-vous encore ?

LE LIBRAIRE, *empaquetant ses livres.*

Ah ! que vous venez tard !
Encore un peu, ma foi, je m'en allais les vendre.
Trois jours sans revenir ! je m'ennuyais d'attendre.

CLÉANTE

Je l'avais oublié. Le prix ?

LA GALERIE DU PALAIS.

LE LIBRAIRE

Chacun le sait :
Autant de quarts d'écu, c'est un marché tout fait.

LA LINGÈRE, *à Florice*

Eh bien, qu'en dites-vous?

FLORICE

J'en suis toute ravie,
Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.
Vous aurez notre argent, si l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me semble et délicat et fort!
Que cet autre me plaît! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGÈRE

Voici de quoi vous faire un assez beau collet.

FLORICE

Je pense, en vérité, qu'il ne serait pas laid;
Que me coûtera-t-il?

LA LINGÈRE

Allez, faites-moi vendre,
Et pour l'amour de vous, je n'en voudrai rien prendre.
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE

L'offre n'est pas mauvaise, et vaut bien y penser;
Vous me verrez demain avecque ma maîtresse.

SCÈNE XIV

FLORICE • ARONTE • LE MERCIER
LA LINGÈRE

FLORICE

Aronte, eh bien, quels fruits produira notre adresse?

ARONTE

De fort mauvais pour moi. Mon maître, au désespoir,
Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut plus me voir.

FLORICE

Nous sommes donc ainsi bien loin de notre conte?

ARONTE

Oui, mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE

Son courroux est trop grand pour s'apaiser jamais.

FLORICE

S'il vient encor chez nous, ou chez sa Célidée,
Je te rends aussitôt l'affaire accommodée.

ARONTE

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand!
Viens, je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER

Voyez, Monsieur; j'en ai des plus beaux de la terre :
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre,

ARONTE, *après avoir regardé une boîte de galands.*

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGÈRE

Ainsi, faute d'avoir de belle marchandise,
Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sait comment.
Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promesse
De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse.

LA LINGÈRE

Quand il faut dire tout, on s'entre-connaît bien;
Chacun sait son métier, et... Mais je ne dis rien.

LA GALERIE DU PALAIS.

LE MERCIER

Vous ferez un grand coup si vous pouvez vous taire.

LA LINGÈRE

Je ne réplique point à des gens en colère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

LYSANDRE

Indiscrète vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuissance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conseillez plus la mort de ce faussaire,
J'aime encore Célidée, et n'ose lui déplaire :
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'est pas le moyen d'agréer à ses yeux.
L'amour, en la perdant, me retient en balance ;
Il produit ma fureur et rompt sa violence,
Et me laissant trahi, confus et méprisé,
Ne veut que triompher de mon cœur divisé.
  Amour, cruel auteur de ma longue misère,
Ou permets à la fin d'agir à ma colère,
Ou sans m'embarrasser d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fais tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et comme de mon cœur triomphe de sa haine.
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ses cruautés rends les mêmes combats ;
Exerce ta puissance à fléchir la farouche ;
Montre-toi dans mes yeux, et parle par ma bouche :
Si tu te sens trop faible, appelle à ton secours
Le souvenir de mille et de mille heureux jours,
Où ses désirs, d'accord avec mon espérance,
Ne laissaient à nos vœux aucune différence.
Je pense avoir encor ce qui la sut charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon visage ;
Mais en revanche aussi je l'aime davantage ;
Mon respect s'est accru pour un objet si cher ;
Je ne me venge point, de peur de la fâcher.
Un infidèle ami tient son âme captive,
Je le sais, je le vois, et je souffre qu'il vive.

Je tarde trop ; allons, ou vaincre ses refus,
Ou me venger sur moi de ne lui plaire plus,
Et tirons de son cœur, malgré sa flamme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte :
Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein.

SCÈNE II

DORIMANT • LYSANDRE

DORIMANT

Eh quoi ? pour m'avoir vu, vous changez de dessein !
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hippolyte ;
Vous ne m'apprendrez rien en lui faisant visite :
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un ami si rare auprès d'elle me sert.

LYSANDRE

Parlez plus franchement : ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet double votre fortune ;
Et vous montrez assez, par ces faibles détours,
Qu'un témoin comme moi déplaît à vos amours.
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée ;
La querelle entre nous sera bientôt vidée :
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juste vengeance un funeste succès.

DORIMANT

Qu'est-ce-ci, déloyal ? quelle fourbe est la vôtre ?
Vous m'en disputez une, afin d'acquérir l'autre !
Après ce que chacun a vu de votre feu,
C'est une lâcheté d'en faire un désaveu.

LYSANDRE

Je ne me connais point à combattre d'injures.

DORIMANT

Aussi veux-je punir autrement tes parjures :
Le ciel, le juste ciel, ennemi des ingrats,

Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moi seul Hippolyte est gardée.

LYSANDRE

Garde ton Hippolyte.

DORIMANT

Et toi, ta Célidée.

LYSANDRE

Voilà faire le fin, de crainte d'un combat.

DORIMANT

Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat.

LYSANDRE

Laissons à part les noms ; disputons la maîtresse,
Et pour qui que ce soit montre ici ton adresse.

DORIMANT

C'est comme je l'entends.

SCÈNE III

CÉLIDÉE • LYSANDRE • DORIMANT

CÉLIDÉE

O Dieux ! ils sont aux coups !
Ah ! perfide, sur moi détourne ton courroux :
La mort de Dorimant me serait trop funeste.

DORIMANT

Lysandre, une autre fois nous viderons le reste.

CÉLIDÉE, *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat !

LYSANDRE

Tu recules, voleur !

DORIMANT

Je fuis cette importune, et non pas ta valeur.

LA GALERIE DU PALAIS.

SCÈNE IV

LYSANDRE • CÉLIDÉE

LYSANDRE

Ne suivez pas du moins ce perfide à ma vue :
Avez-vous résolu que sa fuite me tue,
Et qu'ayant su braver son plus vaillant effort,
Par sa retraite infâme il me donne la mort ?
Pour en frapper le coup, vous n'avez qu'à le suivre.

CÉLIDÉE

Je tiens des gens sans foi si peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de causer un si juste trépas.

LYSANDRE

Eh bien, voyez-le donc : ma lame toute prête
N'attendait que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon sang, à vos pieds répandu,
Ce que valait l'amant que vous aurez perdu ;
Et sans vous reprocher un si cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achèvera l'ouvrage :
Trop heureux mille fois si je plais en mourant
A celle à qui j'ai pu déplaire en l'adorant,
Et si ma prompte mort, secondant son envie,
L'assure du pouvoir qu'elle avait sur ma vie !

CÉLIDÉE

Moi, du pouvoir sur vous ! vos yeux se sont mépris ;
Et quelque illusion qui trouble vos esprits
Vous fait imaginer d'être auprès d'Hippolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite :
Dans ses doux entretiens recherchez vos plaisirs,
Et ne m'empêchez plus de suivre mes désirs.

LYSANDRE

Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
A jeté cette erreur dedans votre pensée.
Il est vrai, devant vous forçant mes sentiments,
J'ai présenté des vœux, j'ai fait des compliments ;

Mais c'étaient compliments qui partaient d'une souche :
Mon cœur, que vous teniez, désavouait ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours :
Contre votre froideur une modeste plainte
Fut tout notre entretien au sortir de la feinte ;
Et je le priai lors...

CÉLIDÉE

D'user de son pouvoir ?
Ce n'était pas par là qu'il me fallait avoir.
Les mauvais traitements ne font qu'aigrir les âmes.

LYSANDRE

Confus, désespéré du mépris de mes flammes,
Sans conseil, sans raison, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,
Je me suis pris à tout, ne sachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre ;
J'ai cru que vous seriez d'un naturel plus doux,
Pourvu que votre esprit devînt un peu jaloux ;
J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un père ;
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfère ;
Et puisque ces efforts n'ont réussi qu'en vain,
J'aurai de vous ma grâce, ou la mort de ma main.
Choisissez, l'une ou l'autre achèvera mes peines ;
Mon sang brûle déjà de sortir de mes veines :
Il faut pour l'arrêter me rendre votre amour ;
Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE

Volage, fallait-il, pour un peu de rudesse,
Vous porter si soudain à changer de maîtresse ?
Que je vous croyais bien un jugement plus meur[19] !
Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur ?
Ne pouviez-vous juger que c'était une feinte
A dessein d'éprouver quelle était votre atteinte ?
Les Dieux m'en soient témoins, et ce nouveau sujet
Que vos feux inconstants ont choisi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,

Avant que votre amour parût si peu durable !
Qu'Hippolyte vous die avec quels sentiments
Je lui fus raconter vos premiers mouvements,
Avec quelles douceurs je m'étais préparée
A redonner la joie à votre âme éplorée !
Dieux ! que je fus surprise, et mes sens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus !
Votre légèreté fut soudain imitée :
Non pas que Dorimant m'en eût sollicitée ;
Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise cède au peu que j'ai d'appas ;
Mais, hélas ! plus il fuit, plus son portrait s'efface ;
Je vous sens, malgré moi, reprendre votre place ;
L'aveu de votre erreur désarme mon courroux :
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte, et j'oublierai la vôtre.
Moi-même je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division.
Tu ne méritais pas de si rudes alarmes :
Accepte un repentir accompagné de larmes,
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour
Par ce petit divorce augmenter notre amour.

LYSANDRE

Que vous me surprenez ! O ciel ! est-il possible
Que je vous trouve encore à mes désirs sensible ?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi !

CÉLIDÉE

Et pour l'amour de toi, que je les aime aussi !

LYSANDRE

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE

J'aime trop désormais ton repos et le mien :
Tous mes soins n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrais-je, après ma faute, une plus douce amende

Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande ?
Je t'accusais en vain d'une infidélité :
Il agissait pour toi de pleine autorité,
Me traitait de parjure et de fille rebelle.
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle ;
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LYSANDRE

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite ?

CÉLIDÉE

Non : je fuis Dorimant qu'ensemble j'aperçoi ;
Je ne veux plus le voir, puisque je suis à toi.

SCÈNE V

DORIMANT • HIPPOLYTE

DORIMANT

Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je du mal à vos longues visites.

HIPPOLYTE

Que vous ont-elles fait, pour vous mettre en courroux ?

DORIMANT

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous moments une course inutile ;
J'apprends cent fois le jour que vous êtes en ville.
En voici presque trois que je n'ai pu vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je sais devoir ;
Et n'était qu'aujourd'hui cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hasard me les montre,
Je crois que ce jour même aurait encor passé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.

HIPPOLYTE

Ma libre et gaie humeur hait le ton de la plainte ;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte :

Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLYTE

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?

HIPPOLYTE

Pour vous en plaindre à faux, vous feignez des langueurs.

DORIMANT

Verrais-je sans languir ma flamme qu'on néglige?

HIPPOLYTE

Eteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT

Vos charmes trop puissants me forcent à ces vœux.

HIPPOLYTE

Oui, mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT

Ma présence vous fâche et vous est odieuse.

HIPPOLYTE

Non, mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT

Je vois bien ce que c'est; je lis dans votre cœur:
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur;
Un autre, regardé d'un œil plus favorable,
A mes submissions vous fait inexorable:
C'est pour lui seulement que vous voulez brûler.

HIPPOLYTE

Il est vrai: je ne puis vous le dissimuler;
Il faut que je vous traite avec toute franchise.

Alors que je vous pris, un autre m'avait prise,
Un autre captivait mes inclinations.
Vous devez présumer de vos perfections
Que si vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il serait malaisé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien, s'il n'eût été donné ;
Mais puisque les destins ainsi l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque espérance,
N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant :
Sans doute que Lysandre est cet objet charmant
Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE

Cela ne se dit point à des hommes d'épée :
Vous exposer aux coups d'un duel hasardeux,
Ce serait le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, si je puis, conserver l'un et l'autre ;
Je chéris sa personne, et hais si peu la vôtre,
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mère y consent, Hippolyte est à vous ;
Mais aussi jusque-là plaignez votre infortune.

DORIMANT

Permettez pour ce nom que je vous importune ;
Ne me refusez plus de me le déclarer :
Que je sache en quel temps j'aurai droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine ;
Et lors j'étoufferai si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCÈNE VI

PLEIRANTE • LYSANDRE • CÉLIDÉE
DORIMANT • HIPPOLYTE

PLEIRANTE

Souffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée ?

DORIMANT

L'affaire à cela près peut être décidée.
Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

LYSANDRE

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte :
C'est l'objet de tes feux, et celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, et moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avais pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie ;
Mais au lieu d'un esprit, j'en ai fait deux jaloux.

PLEIRANTE

Vous pouvez désormais achever entre vous :
Je vais dans ce logis dire un mot à Madame.

SCÈNE VII

DORIMANT • LYSANDRE • CÉLIDÉE
HIPPOLYTE

DORIMANT

Ainsi, loin de m'aider, tu traversais ma flamme !

LYSANDRE

Les efforts que Pleirante à ma prière a faits
T'auraient acquis déjà le but de tes souhaits ;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolyte,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLYTE

Qu'aurai-je cependant pour satisfaction
D'avoir servi d'objet à votre fiction ?
Dans votre différend je suis la plus blessée,
Et me trouve, à l'accord, entièrement laissée.

CÉLIDÉE

N'y songe plus, de grâce, et pour l'amour de moi,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loi.

Veux-tu le quereller lorsque je lui pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tous prêts d'être assemblés d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr sans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conseil; lui, par celui d'un autre;
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si tôt notre division.

HIPPOLYTE

De sorte qu'à présent le ciel y remédie?

CÉLIDÉE

Tu vois; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLYTE

Excuse, chère amie, un esprit amoureux:
Lysandre me plaisait, et tout mon artifice
N'allait qu'à détourner son cœur de ton service.
J'ai fait ce que j'ai pu pour brouiller vos esprits;
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris;
Mais puisque ainsi le ciel rejoint votre hyménée...

DORIMANT

Votre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raisons pour vous persuader,
Votre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder;
Vous savez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLYTE

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie:
Je les croyais encor loin de se réunir,
Et moi, par conséquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT

Auriez-vous pour la rompre une âme assez légère?

HIPPOLYTE

Puisque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mère.

LYSANDRE

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je crois que mes devoirs ne se peuvent remettre :
J'espère tout de lui ; mais pour un bien si doux
Je ne saurais...

LYSANDRE

Arrête ; ils s'avancent vers nous.

SCÈNE VIII

PLEIRANTE • CHRYSANTE • LYSANDRE
DORIMANT • CÉLIDÉE • HIPPOLYTE
FLORICE

DORIMANT, *à Chrysante.*

Madame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle :
Tenant ses volontés, vous gouvernez mon sort ;
J'attends de votre bouche ou la vie ou la mort.

CHRYSANTE, *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, et de votre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.
Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections ;
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage ;
Je sais ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs
Lorsqu'un premier hymen contraignit mes désirs ;
Et sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT, *à Hippolyte.*

Après un tel aveu serez-vous inhumaine ?

HIPPOLYTE, *à Chrysante.*

Madame, un mot de vous me mettrait hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE, *à Chrysante.*

Elle vous montre assez où son désir se porte.

CHRYSANTE

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vu d'amoureux.

LYSANDRE

J'en sens croître la joie au milieu de mon âme,
Comme si de nouveau l'on acceptait ma flamme.

HIPPOLYTE, *à Lysandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moi ?

LYSANDRE

Tout, hormis ce seul point, de lui manquer de foi.

HIPPOLYTE

Pardonnez donc à ceux qui, gagnés par Florice,
Lorsque je vous aimais, m'ont fait quelque service.

LYSANDRE

Je vous entends assez : soit, Aronte impuni
Pour ses mauvais conseils ne sera point banni ;
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.

CÉLIDÉE

Il n'est rien que pour elle et pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE

Attendant que demain ces deux couples d'amants
Soient mis au plus haut point de leurs contentements,
Allons chez moi, Madame, achever la journée.

LA GALERIE DU PALAIS.

CHRYSANTE

Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE

Mais afin que la joie en soit égale à tous,
Faites encor celui de Monsieur et de vous.

CHRYSANTE

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentirait trop sa fin de comédie.

FIN DE LA GALERIE DU PALAIS.

LA SUIVANTE

NOTICE

Ce qu'il est de plus important, dans *la Suivante*, c'est *l'Epître dédicatoire à Monsieur X...*, que l'on trouve à partir de l'édition de 1634. Ce " Monsieur X... " n'a jamais été identifié, et il est infiniment probable qu'il représente seulement ce public, auquel, tout au long de *l'Epître*, Corneille s'adresse avec netteté. Jamais encore Corneille n'avait employé ton si âpre, ton de polémiste, pour exposer publiquement sa position à l'égard de ces Règles toutes-puissantes auxquelles il a tant de mal à se plier. Il emploie cette formule, discutable dans ses conséquences extrêmes, mais parfaitement justifiée sous sa plume : " Notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs représentations " (les représentations de nos poèmes dramatiques). Formule souvent reprise, trop souvent reprise, par les auteurs qui, séduisant la foule par des moyens bas et vulgaires, répondent à ceux qui leur reprochent leur bassesse en faisant état du chiffre de leurs recettes. En fait, cet éternel retour aux Anciens, cette obligation que l'on veut faire aux auteurs modernes d'appliquer à des productions modernes les lois que l'on a peu à peu dégagées de l'étude des œuvres de l'Antiquité, l'exaspèrent en chaque occasion davantage. Et comme il n'est déjà plus le jeune auteur débutant, son ton s'élève, et il dit tout haut ce qu'il avait murmuré jusque-là.

Il est toujours dangereux de chercher dans les temps modernes des équivalences à des situations dont trois siècles nous séparent. Il n'est cependant pas impossible de comparer la situation de Corneille cherchant à secouer le joug à celle de Giraudoux, arrachant le théâtre de son temps, avec une volonté si déterminée, aux " usages " de la scène hors desquels il semblait qu'il

n'y eût point de théâtre possible. Les œuvres de Giraudoux ne s'accompagnaient ni de ces *épîtres dédicatoires*, ni de ces *Examens* dans lesquels la verve de Corneille s'épanchait. Au moins l'un de ses textes, *l'Impromptu de Paris*, donne-t-il, sous une forme dialoguée, pleine d'esprit et de juste sévérité, les éléments d'un Art Poétique neuf, fermement opposé à celui qui avait force de loi. Et plus près de nous — trop près encore pour que nous puissions déjà en tirer toutes les conséquences — la tentative brechtienne de rénover la conception même des rapports entre le théâtre et le public peut s'apparenter à la volonté cornélienne de libération du théâtre. Volonté qu'il exprime avec beaucoup de netteté : " Savoir les règles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes ; et peut-être que pour faire *maintenant* réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. " C'est moi qui souligne le mot *maintenant*, parce qu'il met en lumière le dessein précis qu'a Corneille de changer quelque chose à ces formes d'art qu'on veut lui imposer. Au milieu de tant de déclarations apparemment si empreintes de modestie qui nourrissent cette *Epître*, le vrai orgueil de Corneille se fait sans cesse jour. Orgueil qui n'est pas exempt d'ironie, et pour témoigner du goût qu'il a pour toutes sortes de règles, il feint d'en avoir inventé une nouvelle, et se félicite d'avoir donné à chacun de ses cinq actes exactement le même nombre de vers (soit trois cent quarante).

Corneille n'a pas osé pousser jusqu'au bout son entreprise de libération du théâtre. Shakespeare était mort depuis moins de vingt ans, et son théâtre était encore profondément inconnu en France ; et longtemps il y passera pour barbare. Opinion à laquelle, vraisemblablement, Corneille eût souscrit lui-même, plus tard. Cela n'empêche pas de rêver à ce qu'eût pu être la rencontre spirituelle de Corneille à vingt-huit ans, au moment où il a le plus d'amour pour la liberté de son art, et de l'œuvre de Shakespeare, qui ne connaît d'autre règle que

celle de l'inspiration et du plaisir, qui est la seule règle du génie. La seule règle en faveur de quoi revendiquât Corneille.

Nous avons dit, à propos de *la Galerie du Palais*, l'invention par laquelle Corneille remplaçait la traditionnelle Nourrice par une suivante. Il s'est si bien rendu compte de l'importance de cette innovation qu'il la consacre aussitôt, donnant ce titre, *la Suivante*, à la comédie qui suit immédiatement *la Galerie du Palais*. C'est en effet Amarante, simple suivante de la belle et bourgeoise Daphnis, qui est l'héroïne de la comédie ; c'est elle qui noue en grande partie l'intrigue. Une intrigue dont elle sera finalement la victime. Car, par un mouvement inverse de celui qui sera, plus tard, de tradition dans le roman et le théâtre, c'est Daphnis qui attire vers elle le cœur des soupirants d'Amarante, et c'est par le moyen d'Amarante que les jeunes cavaliers Théante et Florame abordent Daphnis, dont ils se disputent l'amour. Intrigue riche en quiproquos, et si habilement agencés que ceux-là mêmes qui poursuivent le même succès se croient ennemis. Intrigue qui ne va pas, non plus, sans certaines situations qui heurtent la délicatesse, — et dont Corneille s'excuse avec cette feinte modestie que nous connaissons : c'est ainsi que l'on voit le père de Daphnis, le vieux Géraste, consentir au mariage de sa fille et de Florame, à condition que celui-ci lui jette dans les bras sa jeune sœur Florise. Corneille, d'ailleurs, a une idée bien arrêtée sur la salacité et la hideur des vieillards : " Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il... ne prétend être considérable que par son bien, et qu'il ne se produit point aux yeux de sa maîtresse, de peur de lui donner du dégoût par sa présence ".

Le comique de *la Suivante* est presque entièrement " de situation ", — situations habilement inventées, efficacement enchevêtrées, mais qui ne suffiraient pas à donner de l'intérêt (pour nous) à la comédie, si nous n'y rencontrions encore de ces peintures vives et familières des mœurs de l'époque, que l'on sent bien prises sur le

vif, et qui nous restituent des moments de la vie bourgeoise au XVIIe siècle. Beaucoup plus que de vérité psychologique, c'est de vérité des mœurs que nous apparaissent maintenant riches ces comédies de Corneille. Il n'est pas moins vrai qu'il y a dans les derniers vers de la pièce, — le monologue dans lequel la suivante, Amarante, exprime son dépit de se voir abandonnée de tous, — quelque chose de sincère, d'un peu âcre, qui nous touche. Ce ne sont point tant des plaintes amoureuses qu'elle exhale que l'amère constatation qu'elle fait de ce qu'il y a de logique dans son infortune :

Daphnis me le *(c'est Florame)* ravit, non par son beau visage,
Non par son bel esprit ou ses doux entretiens,
Non que sur moi sa race ait aucun avantage,
Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles que la nature a si bien partagées,
Vous devez présumer fort peu de vos attraits ;
Quelques charmants qu'ils soient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehausse les traits.

Nous retrouvons dans ces vers désabusés l'écho du cynisme de Tircis, qui affirme, dans *Mélite*, que dans le mariage aucun mérite ne l'emporte sur celui que représentent des biens matériels solides et durables.

Autre innovation de Corneille dans *la Suivante* : c'est l'emploi (III, 2) des répliques à vers unique. Cela donne beaucoup de rapidité à une dispute ou une discussion vive; mais Corneille reconnaît lui-même qu'il a poussé là le procédé jusqu'à l'affectation. Ce procédé, repris avec mesure, nous donnera de très beaux instants dans ses tragédies.

La Suivante a été créée, par Mondory, en 1634, — soit au jeu de paume de la Fontaine, soit au Théâtre du Marais.

J. L.

A MONSIEUR***

MONSIEUR,

Je vous présente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes sortes d'esprits; beaucoup, et de fort bons, n'en ont pas fait grand état, et beaucoup d'autres l'ont mise au-dessus du reste des miennes. Pour moi, je laisse dire tout le monde, et fais mon profit des bons avis, de quelque part que je les reçoive. Je traite toujours mon sujet le moins mal qu'il m'est possible, et après y avoir corrigé ce qu'on m'y fait connaître d'inexcusable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien, qu'un autre fasse mieux; je ferai des vers à sa louange, au lieu de le censurer. Chacun a sa méthode; je ne blâme point celle des autres, et me tiens à la mienne : jusques à présent

L'*Epître* n'est adressée à personne en particulier.

je m'en suis trouvé fort bien; j'en chercherai une meilleure quand je commencerai à m'en trouver mal. Ceux qui se font presser à la représentation de mes ouvrages m'obligent infiniment; ceux qui ne les approuvent pas peuvent se dispenser d'y venir gagner la migraine; ils épargneront de l'argent, et me feront plaisir. Les jugements sont libres en ces matières, et les goûts divers. J'ai vu des personnes de fort bon sens admirer des endroits sur qui j'aurais passé l'éponge, et j'en connais dont les poèmes réussissent au théâtre avec éclat, et qui pour principaux ornements y emploient des choses que j'évite dans les miens. Ils pensent avoir raison, et moi aussi : qui d'eux ou de moi se trompe, c'est ce qui n'est pas aisé à juger. Chez les philosophes, tout ce qui n'est point de la foi ni des principes est disputable; et souvent ils soutiendront, à votre choix, le pour et le contre d'une même proposition : marques certaines de l'excellence de l'esprit humain, qui trouve des raisons à défendre tout; ou plutôt de sa faiblesse, qui n'en peut trouver de convaincantes, ni qui ne puissent être combattues et détruites par de contraires. Ainsi ce n'est pas merveille si les critiques donnent de mauvaises interprétations à nos vers, et de mauvaises faces à nos personnages. "Qu'on me donne (dit M. de Montaigne, au chapitre XXXVI du premier livre) l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions." C'est aû lecteur désintéressé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'ose dire que pour reconnaissance il nous doit un peu de faveur, et qu'il commet une espèce d'ingratitude, s'il ne se montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner, et s'il n'applique la subtilité de son esprit plutôt à colorer et justifier en quelque sorte nos véritables défauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beaucoup de choses aux anciens; nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que nous ne souffririons pas dans les nôtres; nous faisons des mystères de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les Latins, et de moins savants que lui en remarqueraient bien dans les Grecs, et dans son Virgile même, à qui il dresse des autels sur le mépris des autres. Je vous laisse

donc à penser si notre présomption ne serait pas ridicule, de prétendre qu'une exacte censure ne pût mordre sur nos ouvrages, puisque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne se peuvent pas soutenir contre un rigoureux examen. Je ne me suis jamais imaginé avoir mis rien au jour de parfait, je n'espère pas même y pouvoir jamais arriver ; je fais néanmoins mon possible pour en approcher, et les plus beaux succès des autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation, qui me fait redoubler mes efforts afin d'en avoir de pareils :

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser ;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Pour venir à cette Suivante *que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plutôt un style naïf que pompeux. Les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie ; les passions n'y entrent que par accident. Les règles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale à qui toutes les autres aboutissent ; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théâtre, et le temps n'en est point plus long que celui de la représentation, si vous en exceptez l'heure du dîner, qui se passe entre le premier et le second acte. La liaison même des scènes, qui n'est qu'un embellissement, et non pas un précepte, y est gardée ; et si vous prenez la peine de compter les vers, vous n'en trouverez pas en un acte plus qu'en l'autre*. Ce n'est pas que je me sois assujetti depuis aux mêmes rigueurs. J'aime à suivre les règles ; mais loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des événements que je décris. Savoir les règles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux*

* Chaque acte est en effet de 340 vers.

sciences bien différentes ; et peut-être que pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. J'espère un jour traiter ces matières plus à fond, et montrer de quelle espèce est la vraisemblance qu'ont suivie ces grands maîtres des autres siècles, en faisant parler des bêtes et des choses qui n'ont point de corps. Cependant mon avis est celui de Térence : puisque nous faisons des poèmes pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs représentations. Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux savants, et recevoir un applaudissement universel; mais surtout gagnons la voix publique; autrement, notre pièce aura beau être régulière, si elle est sifflée au théâtre, les savants n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir.

Je suis, Monsieur, *votre très humble serviteur,*
CORNEILLE.

EXAMEN

Je ne dirai pas grand mal de celle-ci*, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le style en est plus faible que celui des autres. L'amour de Géraste pour Florise n'est point marqué dans le premier acte, et ainsi la protase comprend la première scène du second, où il se présente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connaisse ni l'un ni l'autre. Cela ne serait pas vicieux s'il ne s'y présentait que comme père de Daphnis, et qu'il ne s'expliquât que sur les intérêts de sa fille ; mais il en a de si notables pour lui, qu'ils font le nœud et le dénouement. Ainsi, c'est un défaut, selon moi, qu'on ne le connaisse pas dès ce premier acte. Il pourrait être encore souffert, comme Célidan dans *la Veuve*, si Florame l'allait voir pour le faire consentir à son mariage avec sa fille, et que par occasion il lui proposât celui de sa sœur pour lui-même ; car alors ce serait Florame qui l'introduirait dans la pièce, et il y serait appelé par un acteur agissant dès le commencement. Clarimond, qui ne paraît qu'au troisième, est insinué dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, et avoue qu'elle ne le dédaignerait pas s'il ressemblait à Florame. Ce même Clarimond fait venir son oncle Polémon au cinquième ; et ces deux acteurs sont ainsi exempts du défaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis, au troisième, avec cet amant dédaigné, a une affectation assez dangereuse, de ne dire que chacun un vers à la fois : cela sort tout à fait du vraisemblable, puisque naturellement on ne peut être si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide et de Sénèque pourraient

* *Celle-ci :* cette pièce. Voir la dernière phrase de l'*Examen* de *la Galerie du Palais,* qui précédait immédiatement l'*Examen* de *la Suivante.*

autoriser cette affectation, qu'ils pratiquent si souvent, et même par discours si généraux, qu'il semble que leurs acteurs ne viennent quelquefois sur la scène que pour s'y battre à coups de sentences ; mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, et ne prend pas assez de soin de cacher l'artifice de ses parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne, qu'il ne prétend être considérable que par son bien, et qu'il ne se produit point aux yeux de sa maîtresse, de peur de lui donner du dégoût par sa présence. On peut douter s'il ne sort point du caractère des vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils considèrent le bien plus que toute autre chose dans les mariages de leurs enfants, et que celui-ci donne assez libéralement sa fille à Florame, malgré son peu de fortune, pourvu qu'il en obtienne sa sœur. En cela, j'ai suivi la peinture que fait Quintilian d'un vieux mari qui a épousé une jeune femme, et n'ai point fait de scrupule de l'appliquer à un vieillard qui veut se marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gâter par ma traduction : *Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, et flagrantius uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus**. C'est sur ces deux lignes que je me suis cru bien fondé à faire dire de ce bonhomme que,

... S'il pouvait donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendrait encore heureusement acquise.

Il peut naître encore une autre difficulté sur ce que Théante et Amarante forment chacun un dessein pour traverser les amours de Florame et Daphnis, et qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action. A

* "Le mariage est une espèce de servitude aux vieilles gens ; leur faiblesse augmente leur passion et il semble que leur désir s'échauffe par la froideur même de leur tempérament." (Traduction du Sieur du Teil, 1659.)

quoi je réponds, premièrement, que ces deux desseins formés en même temps, et continués tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empêche pas cette unité : ce qui ne serait pas si, après celui de Théante avorté, Amarante en formait un nouveau de sa part ; en second lieu, que ces deux desseins ont une espèce d'unité entre eux, en ce que tous deux sont fondés sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un et à l'autre ; et enfin, que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soi-même, et qu'ainsi la fourbe d'Aramante est le seul véritable nœud de cette comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable épisode de deux honnêtes gens qui jouent tour à tour un poltron et le tournent en ridicule.

Il y avait ici un aussi beau jeu pour les a *parte* qu'en *la Veuve ;* mais j'y en fais voir la même aversion, avec cet avantage, qu'une seule scène qui ouvre le théâtre donne ici l'intelligence du sens caché de ce que disent mes acteurs, et qu'en l'autre j'en emploie quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette comédie, avec ce passe-droit toutefois dont j'ai déjà parlé*, que tout ce que dit Daphnis à sa porte ou en la rue serait mieux dit dans sa chambre, où les scènes qui se font sans elle et sans Amarante ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir et unité de lieu entière, et liaison de scène perpétuelle dans la pièce ; ce qui ne pourrait être, si elle parlait dans sa chambre, et les autres dans la rue.

J'ai déjà dit que je tiens impossible de choisir une place publique pour le lieu de la scène que cet inconvénient n'arrive ; j'en parlerai encore plus au long, quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J'ai dit que la liaison de scène est ici perpétuelle, et j'y en ai mis de deux sortes, de présence et de vue. Quelques-uns ne veulent pas que quand un acteur sort du théâtre pour n'être point vu de celui qui y vient, cela fasse une liaison : mais je ne puis

* Dans l'*Examen* de *la Galerie du Palais.*

être de leur avis sur ce point, et tiens que c'en est une suffisante quand l'acteur qui entre sur le théâtre voit celui qui en sort, ou que celui qui sort voit celui qui entre ; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuie, soit qu'il le voie simplement, sans avoir intérêt à le chercher ni à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de vue ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoue que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence et de discours, qui se fait lorsqu'un acteur ne sort point du théâtre sans y laisser un autre à qui il ait parlé ; et dans mes derniers ouvrages, je me suis arrêté à celle-ci sans me servir de l'autre ; mais enfin je crois qu'on s'en peut contenter, et je la préférerais de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de très justes et de très importantes occasions qui obligent un acteur à sortir du théâtre quand il en entend ; car d'y venir simplement par curiosité, pour savoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si faible liaison, que je ne conseillerais jamais personne de s'en servir.

La durée de l'action ne passerait point en cette comédie celle de la représentation, si l'heure du dîner n'y séparait point les deux premiers actes. Le reste n'emporte que ce temps-là ; et je n'aurais pu lui en donner davantage que mes acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir ; ce qui les brouille n'étant qu'un malentendu qui ne peut subsister qu'autant que Géraste, Florame et Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservi à faire les actes si égaux, qu'aucun n'a pas un vers de plus que l'autre : c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la vérité les rendre les plus égaux qu'il se peut ; mais il n'est pas besoin de cette exactitude : il suffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable qui fatigue l'attention de l'auditeur en quelques-uns, et ne la remplisse pas dans les autres.

ACTEURS

GÉRASTE, père de Daphnis.
POLÉMON, oncle de Clarimond.
CLARIMOND, amoureux de Daphnis.
FLORAME, amant de Daphnis.
THÉANTE, aussi amoureux de Daphnis.
DAMON, ami de Florame et de Théante.
DAPHNIS, maîtresse de Florame, aimée de Clarimond et de Théante.
AMARANTE, suivante de Daphnis.
CÉLIE, voisine de Géraste et sa confidente.
CLÉON, domestique de Damon.

La scène est à Paris.

LA SUIVANTE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DAMON • THÉANTE

DAMON

Ami, j'ai beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta maîtresse engager un ami,
C'est, à mon jugement, ne l'aimer qu'à demi.
Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite ;
Et n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THÉANTE

Ami, n'y rêve plus ; c'est en juger trop bien
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puissants appas que possède Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une suivante ;
Et je ne puis songer à sa condition

Que mon amour ne cède à mon ambition.
Ainsi, malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ai levé les yeux sur sa maîtresse,
Où mon dessein, plus haut et plus laborieux,
Se promet des succès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amarante eût pour moi quelque flamme,
Soit qu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon âme,
Et que malicieuse elle prît du plaisir
A rompre les effets de mon nouveau désir,
Elle savait toujours m'arrêter auprès d'elle
A tenir des propos d'une suite éternelle.
L'ardeur qui me brûlait de parler à Daphnis
Me fournissait en vain des détours infinis ;
Elle usait de ses droits, et toute impérieuse,
D'une voix demi-gaie et demi-sérieuse :
« Quand j'ai des serviteurs, c'est pour m'entretenir,
Disait-elle ; autrement, je les sais bien punir ;
Leurs devoirs près de moi n'ont rien qui les excuse. »

DAMON

Maintenant je devine à peu près une ruse
Que tout autre en ta place à peine entreprendrait.

THÉANTE

Ecoute, et tu verras si je suis maladroit.
Tu sais comme Florame à tous les beaux visages
Fait par civilité toujours de feints hommages,
Et sans avoir d'amour offrant partout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il se vantait de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plaît, et que pas un ne range[1],
Et reprochait à tous que leur peu de beauté
Lui laissait si longtemps garder sa liberté :
« Florame, dis-je alors, ton âme indifférente
Ne tiendrait que fort peu contre mon Amarante. »
« Théante, me dit-il, il faudrait l'éprouver ;
Mais l'éprouvant peut-être on te ferait rêver :
Mon feu, qui ne serait que pure courtoisie,
La remplirait d'amour, et toi de jalousie. »

Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
Qu'au hasard du succès il y ferait effort.
Ainsi je l'introduis ; et par ce tour d'adresse,
Qui me fait pour un temps lui céder ma maîtresse,
Engageant Amarante et Florame au discours,
J'entretiens à loisir mes nouvelles amours.

DAMON

Fut-elle sur ce point ou fâcheuse ou facile ?

THÉANTE

Plus que je n'espérais je l'y trouvai docile ;
Soit que je lui donnasse une fort douce loi,
Et qu'il fût à ses yeux plus aimable que moi ;
Soit qu'elle fît dessein sur ce fameux rebelle
Qu'une simple gageure attachait auprès d'elle,
Elle perdit pour moi son importunité,
Et n'en demanda plus tant d'assiduité.
La douceur d'être seule à gouverner Florame
Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flamme,
Et ce qu'elle goûtait avec lui de plaisirs
Lui fit abandonner mon âme à mes désirs.

DAMON

On t'abuse, Théante ; il faut que je te die
Que Florame est atteint de même maladie,
Qu'il roule en son esprit mêmes desseins que toi,
Et que c'est à Daphnis qu'il veut donner sa foi.
A servir Amarante il met beaucoup d'étude ;
Mais ce n'est qu'un prétexte à faire une habitude :
Il accoutume ainsi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvait avoir.
Sa richesse l'attire, et sa beauté le blesse ;
Elle le passe en biens, il l'égale en noblesse,
Et cherche ambitieux, par sa possession,
A relever l'éclat de son extraction.
Il a peu de fortune, et beaucoup de courage ;
Et hors cette espérance, il hait le mariage.
C'est ce que l'autre jour en secret il m'apprit ;
Tu peux, sur cet avis, lire dans son esprit.

LA SUIVANTE.

THÉANTE

Parmi ses hauts projets il manque de prudence,
Puisqu'il traite avec toi de telle confidence.

DAMON

Crois qu'il m'éprouvera fidèle au dernier point,
Lorsque ton intérêt ne s'y mêlera point.

THÉANTE

Je dois l'attendre ici. Quitte-moi, je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie.

DAMON

Adieu. Je suis à toi.

SCÈNE II

THÉANTE

Par quel malheur fatal
Ai-je donné moi-même entrée à mon rival?
De quelque trait rusé que mon esprit se vante,
Je me trompe moi-même en trompant Amarante,
Et choisis un ami qui ne veut que m'ôter
Ce que par lui je tâche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brûle et qu'il soupire?
Je sais trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire.
Amarante l'arrête, et j'arrête Daphnis :
Ainsi tous entretiens d'entre eux deux sont bannis;
Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer?
Que faut-il aux amants de plus pour s'expliquer?
Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent :
L'un dans l'autre à tous coups leurs regards se confondent,
Et d'un commun aveu ces muets truchements
Ne se disent que trop leurs amoureux tourments.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie!
Que l'amour aisément penche à la jalousie!
Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexités
Où les moindres soupçons passent pour vérités!

Daphnis est toute aimable ; et si Florame l'aime,
Dois-je m'imaginer qu'il soit aimé de même ?
Florame avec raison adore tant d'appas,
Et Daphnis sans raison s'abaisserait trop bas.
Ce feu, si juste en l'un, en l'autre inexcusable,
Rendrait l'un glorieux, et l'autre méprisable.
  Simple ! l'amour peut-il écouter la raison ?
Et même ces raisons sont-elles de saison ?
Si Daphnis doit rougir en brûlant pour Florame,
Qui l'en affranchirait en secondant ma flamme ?
Etant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Lui fassent même honte, ou même honneur tous deux :
Ou tous deux nous formons un dessein téméraire,
Ou nous avons tous deux même droit de lui plaire.
Si l'espoir m'est permis, il y peut aspirer ;
Et s'il prétend trop haut, je dois désespérer.
Mais le voici venir.

SCÈNE III

THÉANTE • FLORAME

THÉANTE

Tu me fais bien attendre.

FLORAME

Encore est-ce à regret qu'ici je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traîne à sa prison.

THÉANTE

Tu ne fais qu'en raillant cette comparaison.

FLORAME

Elle n'est que trop vraie.

THÉANTE

Et ton indifférence ?

FLORAME

La conserver encor ! le moyen ? l'apparence ?
Je m'étais plu toujours d'aimer en mille lieux :

LA SUIVANTE.

Voyant une beauté, mon cœur suivait mes yeux ;
Mais de quelques attraits que le ciel l'eût pourvue,
J'en perdais la mémoire aussitôt que la vue ;
Et bien que mes discours lui donnassent ma foi,
De retour au logis, je me trouvais à moi.
Cette façon d'aimer me semblait fort commode,
Et maintenant encor je vivrais à ma mode ;
Mais l'objet d'Amarante est trop embarrassant :
Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant ;
Un je ne sais quel charme auprès d'elle m'attache ;
Je ne la puis quitter que le jour ne se cache ;
Même alors, malgré moi, son image me suit,
Et me vient, au lieu d'elle, entretenir la nuit.
Le sommeil n'oserait me peindre une autre idée ;
J'en ai l'esprit rempli, j'en ai l'âme obsédée.
Théante, ou permets-moi de n'en plus approcher,
Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher ;
Tant de charmes enfin me rendraient infidèle.

THÉANTE

Deviens-le si tu veux, je suis assuré d'elle ;
Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendrai du plaisir à te voir soupirer,
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir ;
Et j'attends de pied ferme à reprendre ma place,
Qu'il ne soit plus en toi de retrouver ta glace.
Tu te défends encore, et n'en tiens qu'à demi.

FLORAME

Cruel, est-ce là donc me traiter en ami ?
Garde, pour châtiment de cet injuste outrage,
Qu'Amarante pour toi ne change de courage,
Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux...

THÉANTE

A cela près, poursuis ; gagne-la, si tu peux :
Je ne m'en prendrai lors qu'à ma seule imprudence ;

Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'aurai mérité,
J'aimerai le rival qui m'aura supplanté.

FLORAME

Ami, qu'il vaut bien mieux ne tomber point en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine !
Je me confesse pris, je quitte, j'ai perdu :
Que veux-tu plus de moi ? Reprends ce qui t'est dû.
Séparer plus longtemps une amour si parfaite !
Continuer encor la faute que j'ai faite !
Elle n'est que trop grande, et pour la réparer,
J'empêcherai Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible,
Vous jouirez vous deux d'un entretien paisible ;
Je saurai l'amuser, et vos feux redoublés
Par son fâcheux abord ne seront plus troublés.

THÉANTE

Ce serait prendre un soin qui n'est pas nécessaire :
Daphnis sait d'elle-même assez bien se distraire,
Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs,
Tant elle est complaisante à nos chastes désirs.

SCÈNE IV

FLORAME • THÉANTE • AMARANTE

THÉANTE

Déploie, il en est temps, tes meilleurs artifices
(Sans mettre toutefois en oubli mes services) :
Je t'amène un captif qui te veut échapper.

AMARANTE

J'en ai vu d'échappés que j'ai su rattraper.

THÉANTE

Vois qu'en sa liberté ta gloire se hasarde.

AMARANTE

Allez, laissez-le-moi, j'en ferai bonne garde.
Daphnis est au jardin.

LA SUIVANTE.

FLORAME

Sans plus vous désunir
Souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCÈNE V

AMARANTE • FLORAME

AMARANTE

Laissez, mon cavalier, laissez aller Théante :
Il porte assez au cœur le portrait d'Amarante ;
Je n'appréhende point qu'on l'en puisse effacer.
C'est au vôtre à présent que je le veux tracer ;
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur comme elle en croît la gloire.

FLORAME

Aurez-vous quelque gloire à me faire souffrir ?

AMARANTE

Plus que de tous les vœux qu'on me pourrait offrir.

FLORAME

Vous plaisez-vous à ceux d'une âme si contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte ?

AMARANTE

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux ;
Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux.

FLORAME

De vrai, contre ses droits mon esprit se rebelle ;
Mais feriez-vous état d'un amant infidèle ?

AMARANTE

Je ne prendrai jamais pour un manque de foi
D'oublier un ami pour se donner à moi.

FLORAME

Encor si je pouvais former quelque espérance
De vous voir favorable à ma persévérance,
Que vous pussiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais ami faire un heureux amant !

Mais hélas ! je vous sers, je vis sous votre empire,
Et je ne puis prétendre où mon désir aspire.
Théante ! (ah, nom fatal pour me combler d'ennui !)
Vous demandez mon cœur, et le vôtre est à lui !
Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les supplices :
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moi c'est un faible avantage
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage :
Le mérite y fait tout, et tel plaît à mes yeux,
Que je négligerais près de qui vaudrait mieux.
Lui seul de mes amants règle la différence,
Sans que le temps leur donne aucune préférence.

FLORAME

Vous ne flattez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE

Peut-être ; mais enfin il faut le confesser,
Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maîtresse.

FLORAME

Ne pensez pas...

AMARANTE

Non, non, c'est là ce qui vous presse.
Allons dans le jardin ensemble la chercher.
Que j'ai su dextrement à ses yeux la cacher !

SCÈNE VI

DAPHNIS • THÉANTE

DAPHNIS

Voyez comme tous deux ont fui notre rencontre !
Je vous l'ai déjà dit, et l'effet vous le montre :
Vous perdez Amarante, et cet ami fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé ;

LA SUIVANTE.

Vous devez vous lasser de tant de patience,
Et votre sûreté n'est qu'en la défiance.

THÉANTE

Je connais Amarante, et ma facilité
Etablit mon repos sur sa fidélité :
Elle rit de Florame et de ses flatteries,
Qui ne sont après tout que des galanteries.

DAPHNIS

Amarante, de vrai, n'aime pas à changer ;
Mais votre peu de soin l'y pourrait engager.
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain ; et qui la sert l'oblige :
D'ailleurs les nouveautés ont de puissants appas.
Théante, croyez-moi, ne vous y fiez pas.
J'ai su me faire jour jusqu'au fond de son âme,
Où j'ai peu remarqué de sa première flamme ;
Et s'il tournait la feinte en véritable amour,
Elle serait bien fille à vous jouer d'un tour ;
Mais afin que l'issue en soit pour vous meilleure,
Laissez-moi ce causeur à gouverner une heure :
J'ai tant de passion pour tous vos intérêts
Que j'en saurai bientôt pénétrer les secrets.

THÉANTE

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites ;
Et quand elle aimerait à souffrir ses visites,
Quand elle aurait pour lui quelque inclination,
Vous m'en verriez toujours sans appréhension.
Qu'il se mette à loisir, s'il peut, dans son courage :
Un moment de ma vue en efface l'image.
Nous nous ressemblons mal, et pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux et trop de jugement.

DAPHNIS

Vous le méprisez trop : je trouve en lui des charmes
Qui vous devraient du moins donner quelques alarmes.
Clarimond n'a de moi que haine et que rigueur ;
Mais s'il lui ressemblait, il gagnerait mon cœur.

THÉANTE

Vous en parlez ainsi, faute de le connaître.

DAPHNIS

J'en parle et juge ainsi sur ce qu'on voit paraître.

THÉANTE

Quoi qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS

Brisons là ce discours : je l'aperçois venir.
Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCÈNE VII

DAPHNIS • FLORAME • THÉANTE
AMARANTE

THÉANTE

Je t'attendais, ami, pour faire la retraite :
L'heure du dîner presse, et nous incommodons
Celles qu'en nos discours ici nous retardons.

DAPHNIS

Il n'est pas encor tard.

THÉANTE

Nous ferions conscience
D'abuser plus longtemps de votre patience.

FLORAME

Madame, excusez donc cette incivilité,
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS

Sa force vous excuse, et je lis dans votre âme
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flamme.

SCÈNE VIII

DAPHNIS • AMARANTE

DAPHNIS

Cette assiduité de Florame avec vous

LA SUIVANTE.

A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puissante amour n'en serait point touchée ?
Je viens d'examiner son esprit en passant ;
Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en ressent.
Vous y devez pourvoir ; et si vous êtes sage,
Il faut à cet ami faire mauvais visage,
Lui fausser compagnie, éviter ses discours.
Ce sont pour l'apaiser les chemins les plus courts :
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE

Il serait en ce cas d'une humeur bien étrange.
A sa prière seule, et pour le contenter,
J'écoute cet ami quand il m'en vient conter ;
Et pour vous dire tout, cet amant infidèle
Ne m'aime pas assez pour en être en cervelle[1].
Il forme des desseins beaucoup plus relevés,
Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravés.
Mes yeux pour l'asservir ont de trop faibles armes ;
Il voudrait pour m'aimer que j'eusse d'autres charmes,
Que l'éclat de mon sang, mieux soutenu de biens,
Ne fût point ravalé par le rang que je tiens ;
Enfin (que servirait aussi bien de le taire ?)
Sa vanité le porte au souci de vous plaire.

DAPHNIS

En ce cas, il verra que je sais comme il faut
Punir des insolents qui prétendent trop haut.

AMARANTE

Je lui veux quelque bien, puisque, changeant de flamme,
Vous voyez par pitié qu'il me laisse Florame,
Qui n'étant pas si vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS

Amarante, après tout disons la vérité :
Théante n'est si vain qu'en votre fantaisie,
Et sa froideur pour vous naît de sa jalousie ;
Mais soit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien ;
Et ce que je vous dis n'est que pour votre bien.

SCÈNE IX

AMARANTE

Pour peu savant qu'on soit aux mouvements de l'âme,
On devine aisément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moi, que je vantais à faux,
Lui portait dans l'esprit de terribles assauts.
Sa surprise à ce mot a paru manifeste ;
Son teint en a changé, sa parole, son geste.
L'entretien que j'en ai lui semblerait bien doux,
Et je crois que Théante en est le moins jaloux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis doutée.
Etre toujours des yeux sur un homme arrêtée,
Dans son manque de biens déplorer son malheur,
Juger à sa façon qu'il a de la valeur,
Demander si l'esprit en répond à la mine,
Tout cela de ses feux eût instruit la moins fine.
Florame en est de même, il meurt de lui parler ;
Et s'il peut d'avec moi jamais se démêler,
C'en est fait, je le perds. L'impertinente crainte !
Que m'importe de perdre une amitié si feinte ?
Et que me peut servir un ridicule feu,
Où jamais de son cœur sa bouche n'a l'aveu ?
Je m'en veux mal en vain ; l'amour a tant de force
Qu'il attache mes sens à cette fausse amorce,
Et fera son possible à toujours conserver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME

SCÈNE I

GÉRASTE • CÉLIE

CÉLIE

Eh bien ! j'en parlerai ; mais songez qu'à votre âge
Mille accidents fâcheux suivent le mariage :
On aime rarement de si sages époux,
Et leur moindre malheur, c'est d'être un peu jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre faiblesse,
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse ;
Et cet heureux hymen, qui les charmait si fort,
Devient souvent pour eux un fourrier de la mort.

GÉRASTE

Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie ;
Le sort en est jeté : va, ma chère Célie,
Va trouver la beauté qui me tient sous sa loi ;
Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi ;
Dis-lui que si l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche[3] à sa bonne fortune ;
Que l'excès de mes biens, à force de présents,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans ;
Qu'il ne lui peut échoir de meilleure aventure.

CÉLIE

Ne m'importunez point de votre tablature[4] :
Sans vos instructions, je sais bien mon métier,
Et je n'en laisserai pas un trait à quartier[5].

GÉRASTE

Je ne suis point ingrat quand on me rend office.
Peins-lui bien mon amour, offre bien mon service,
Dis bien que mes beaux jours ne sont pas si passés
Qu'il ne me reste encor...

CÉLIE

Que vous m'étourdissez !

N'est-ce point assez dit que votre âme est éprise?
Que vous allez mourir si vous n'avez Florise?
Reposez-vous sur moi.

GÉRASTE

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment!

CÉLIE

S'il faut aller plus vite, allons, je vois son frère,
Et vais tout devant vous lui proposer l'affaire.

GÉRASTE

Ce serait tout gâter; arrête, et par douceur
Essaie auparavant d'y résoudre la sœur.

SCÈNE II

FLORAME

Jamais ne verrai-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tyrannise ma passion?
Je feins, et je fais naître un feu si véritable,
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.

Toi qui m'assièges tout le jour,
Fâcheuse cause de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Cesse de te donner tant de soins superflus:
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur si violente,
Près de l'objet de mes désirs,
Penses-tu que je me contente
D'un regard et de deux soupirs?
Et que je souffre encor cet injuste partage
Où tu tiens mes discours, et Daphnis mon courage?

LA SUIVANTE.

Si j'ai feint pour toi quelques feux,
C'est à quoi plus rien ne m'oblige :
Quand on a l'effet de ses vœux,
Ce qu'on adorait se néglige.
Je ne voudrais de toi qu'un accès chez Daphnis :
Amarante, je l'ai ; mes amours sont finis.

Théante, reprends ta maîtresse ;
N'ôte plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut-être est las des tiens.
Et toi, puissant Amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour lui donner la mienne !

SCÈNE III

AMARANTE • FLORAME

AMARANTE

Que vous voilà soudain de retour en ces lieux !

FLORAME

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE

Votre martyre donc est de perdre avec moi
Un temps dont vous voulez faire un meilleur emploi.

SCÈNE IV

DAPHNIS • AMARANTE • FLORAME

DAPHNIS

Amarante, allez voir si dans la galerie
Ils ont bientôt tendu cette tapisserie :

Ces gens-là ne font rien, si l'on n'a l'œil sur eux.

Amarante rentre, et Daphnis continue.

Je romps pour quelque temps le discours de vos feux.

FLORAME

N'appelez point des feux un peu de complaisance
Que détruit votre abord, qu'éteint votre présence.

DAPHNIS

Votre amour est trop forte, et vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier soudain à l'abord de Daphnis ;
Et vos civilités étant dans l'impossible
Vous rendent bien flatteur, mais non pas insensible.

FLORAME

Quoi que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'insensibilité.
J'aime, il n'est que trop vrai, je brûle, je soupire ;
Mais un plus haut sujet me tient sous son empire.

DAPHNIS

Le nom ne s'en dit point ?

FLORAME

Je ris de ces amants
Dont le trop de respect redouble les tourments,
Et qui, pour les cacher se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence.
Pour moi, j'ai toujours cru qu'un amour vertueux
N'avait point à rougir d'être présomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare et haut sujet...

AMARANTE, *revenant brusquement.*

Tout est presque tendu.

DAPHNIS

Vous n'avez auprès d'eux guère de temps perdu.

AMARANTE

J'ai vu qu'ils l'employaient, et je suis revenue.

LA SUIVANTE.

DAPHNIS

J'ai peur de m'enrhumer au froid qui continue.
Allez au cabinet me querir un mouchoir :
J'en ai laissé les clefs autour de mon miroir ;
Vous les trouverez là.

Amarante rentre, et Daphnis continue.

J'ai cru que cette belle
Ne pouvait à propos se nommer devant elle,
Qui recevant par là quelque espèce d'affront,
En aurait eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME

Sans affront je la quitte, et lui préfère une autre
Dont le mérite égal, le rang pareil au vôtre,
L'esprit et les attraits également puissants,
Ne devraient de ma part avoir que de l'encens.
Oui, sa perfection, comme la vôtre extrême,
N'a que vous de pareille : en un mot, c'est...

DAPHNIS

Moi-même :
Je vois bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir.
Ma curiosité, devenue indiscrète,
A voulu trop savoir d'une flamme secrète,
Mais bien qu'elle en reçoive un juste châtiment,
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devait suffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire :
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,
C'est un cruel reproche au peu que j'ai d'appas.

FLORAME

Vu le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse et si basse victoire.
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,
Que vos yeux en voudraient désavouer leurs coups ;
Ou peut-être mon sort me rend si méprisable,
Que ma témérité vous devient incroyable.

Mais quoi que désormais il m'en puisse arriver,
Je fais serment...

AMARANTE

Vos clefs ne sauraient se trouver.

DAPHNIS

Faute d'un plus exquis, et comme par bravade,
Ceci servira donc de mouchoir de parade.
  Enfin, ce cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez comme moi qu'il ne danse pas mal?

FLORAME

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS

Il s'était si bien mis pour l'amour de Clarine.
à Amarante.
A propos de Clarine, il m'était échappé
Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point-coupé :
Allez, et dites-lui qu'elle me les renvoie.

AMARANTE

Il est hors d'apparence aujourd'hui qu'on la voie :
Dès une heure au plus tard elle devait sortir.

DAPHNIS

Son cocher n'est jamais si tôt prêt à partir ;
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde ;
Vous perdrez peu de pas. Quoi qu'elle vous réponde,
Dites-lui nettement que je les veux avoir.

AMARANTE

A vous les rapporter je ferai mon pouvoir.

SCÈNE V

FLORAME • DAPHNIS

FLORAME

C'est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
Sûre que sa rigueur n'aura point d'injustice.

LA SUIVANTE.

DAPHNIS

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'être tôt de retour.
Bien que je pusse encore user de ma puissance,
Il vaut mieux ménager le temps de son absence.
Donc, pour n'en perdre point en discours superflus,
Je crois que vous m'aimez ; n'attendez rien de plus :
Florame, je suis fille, et je dépends d'un père.

FLORAME

Mais de votre côté que faut-il que j'espère ?

DAPHNIS

Si ma jalouse encor vous rencontrait ici,
Ce qu'elle a de soupçons serait trop éclairci.
Laissez-moi seule, allez.

FLORAME

Se peut-il que Florame
Souffre d'être si tôt séparé de son âme ?
Oui, l'honneur d'obéir à vos commandements
Lui doit être plus cher que ses contentements.

SCÈNE VI

DAPHNIS

Mon amour, par ses yeux plus forte devenue,
L'eût bientôt emporté dessus ma retenue ;
Et je sentais mon feu tellement s'augmenter,
Qu'il n'était plus en moi de le pouvoir dompter.
J'avais peur d'en trop dire ; et cruelle à moi-même,
Parce que j'aime trop, j'ai banni ce que j'aime.
Je me trouve captive en de si beaux liens,
Que je meurs qu'il le sache, et j'en fuis les moyens.
Quelle importune loi que cette modestie
Par qui notre apparence en glace convertie
Etouffe dans la bouche, et nourrit dans le cœur,
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur !
Que ce penser m'est doux ! que je t'aime, Florame !

Et que je songe peu, dans l'excès de ma flamme,
A ce qu'en nos destins contre nous irrités
Le mérite et les biens font d'inégalités !
Aussi par celle-là de bien loin tu me passes,
Et l'autre seulement est pour les âmes basses ;
Et ce penser flatteur me fait croire aisément
Que mon père sera de même sentiment.
Hélas ! c'est en effet bien flatter mon courage,
D'accommoder son sens aux désirs de mon âge :
Il voit par d'autres yeux, et veut d'autres appas.

SCENE VII

AMARANTE • DAPHNIS

AMARANTE

Je vous l'avais bien dit qu'elle n'y serait pas.

DAPHNIS

Que vous avez tardé pour ne trouver personne !

AMARANTE

Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne :
Pour revenir plus vite, il eût fallu voler.

DAPHNIS

Florame cependant, qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moi, s'est ennuyé d'attendre.

AMARANTE

C'est chose toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite et d'esprit comme lui
N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennui :
Votre âme généreuse a trop de courtoisie.

DAPHNIS

Et la vôtre amoureuse un peu de jalousie.

AMARANTE

De vrai, je goûtais mal de faire tant de tours,
Et perdais à regret ma part de ses discours.

LA SUIVANTE.

DAPHNIS

Aussi je me trouvais si promptement servie,
Que je me doutais bien qu'on me portait envie.
En un mot, l'aimez-vous ?

AMARANTE

Je l'aime aucunement,
Non pas jusqu'à troubler votre contentement ;
Mais si son entretien n'a pas de quoi vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.

DAPHNIS

Mais au cas qu'il me plût ?

AMARANTE

Il faudrait vous céder.
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moi qu'un amant fait paraître,
Par curiosité vous le voulez connaître,
Et quand il a goûté d'un si doux entretien,
Je puis dire dès lors que je ne tiens plus rien.
C'est ainsi que Théante a négligé ma flamme ;
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame :
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sais tantôt plus comment vivre avec vous.

DAPHNIS

Sans colère, Amarante, il semble, à vous entendre,
Qu'en même lieu que vous je voulusse prétendre.
Allez, assurez-vous que mes contentements
Ne vous déroberont aucun de vos amants ;
Et pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà votre Théante, avec qui je vous laisse.

SCÈNE VIII

THÉANTE • AMARANTE

THÉANTE

Tu me vois sans Florame : un amoureux ennui

Assez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois lui manquer de parole,
Je pratique[6] un quart d'heure à mes affections.

AMARANTE

Ma maîtresse lisait dans tes intentions :
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite.

THÉANTE

Je ne la saurais croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne se dira-t-il point ?

AMARANTE

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise ?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

THÉANTE

Florame ?

AMARANTE

Oui : ce causeur voulait l'entretenir ;
Mais il aura perdu le goût d'y revenir :
Elle n'a que fort peu souffert sa compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant ses mouvements aigris
Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris ;
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met près d'elle ton mérite :
Elle ne voudrait pas te voir mal satisfait,
Ni rompre sur-le-champ le dessein qu'elle a fait.

THÉANTE

J'ai regret que Florame ait reçu cette honte :
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal son conte ?

AMARANTE

Aussi c'est un discours ennuyeux que le sien :
Il parle incessamment sans dire jamais rien ;
Et n'était que pour toi je me fais ces contraintes,

LA SUIVANTE.

Je l'enverrais bientôt porter ailleurs ses feintes.

THÉANTE

Et je m'assure aussi tellement en ta foi,
Que, bien que tout le jour il cajole avec toi,
Mon esprit te conserve une amitié si pure,
Que sans être jaloux je le vois et l'endure.

AMARANTE

Comment le serais-tu pour un si triste objet?
Ses imperfections t'en ôtent tout sujet.
C'est à toi d'admirer qu'encor qu'un beau visage
Dedans ses entretiens à toute heure t'engage,
J'ai pour toi tant d'amour et si peu de soupçon,
Que je n'en suis jalouse en aucune façon.
C'est aimer puissamment que d'aimer de la sorte;
Mais mon affection est bien encor plus forte.
  Tu sais (et je le dis sans te mésestimer)
Que quand notre Daphnis aurait su te charmer,
Ce qu'elle est plus que toi mettrait hors d'espérance
Les fruits qui seraient dus à ta persévérance.
Plût à Dieu que le ciel te donnât assez d'heur
Pour faire naître en elle autant que j'ai d'ardeur!
Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrais librement consentir à ma perte.

THÉANTE

Je te souhaite un change autant avantageux.
Plût à Dieu que le sort te fût moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'eût favorisée,
Que Florame fût prince, et qu'il t'eût épousée!
Je prise auprès des tiens si peu mes intérêts,
Que bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,
Et que de déplaisir il m'en coûtât la vie,
Je me la tiendrais lors heureusement ravie.

AMARANTE

Je ne voudrais point d'heur qui vînt avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en serait pas d'accord.

THÉANTE

Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE

Ma présence y nuirait : adieu, je me retire.

THÉANTE

Arrête : nous pourrons nous voir tout à loisir ;
Rien ne le presse.

SCÈNE IX

THÉANTE • DAMON

THÉANTE

Ami, que tu m'as fait plaisir !
J'étais fort à la gêne avec cette suivante.

DAMON

Celle qui te charmait te devient bien pesante.

THÉANTE

Je l'aime encor pourtant ; mais mon ambition
Ne laisse point agir mon inclination.
Ma flamme sur mon cœur en vain est la plus forte ;
Tous mes désirs ne vont qu'où mon dessein les porte.
Au reste j'ai sondé l'esprit de mon rival.

DAMON

Et connu...

THÉANTE

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.
Il a vu...

DAMON

Qui ?

THÉANTE

Daphnis, et n'en a remporté

Que ce qu'elle devait à sa témérité.

DAMON

Comme quoi ?

THÉANTE

Des mépris, des rigueurs sans pareilles.

DAMON

As-tu beaucoup de foi pour de telles merveilles ?

THÉANTE

Celle dont je les tiens en parle assurément.

DAMON

Pour un homme si fin, on te dupe aisément.
Amarante elle-même en est mal satisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite :
Pour seconder Florame en ses intentions,
On l'avait écartée à des commissions.
Je viens de le trouver, tout ravi dans son âme
D'avoir eu les moyens de déclarer sa flamme,
Et qui présume tant de ses prospérités,
Qu'il croit ses vœux reçus, puisqu'ils sont écoutés ;
Et certes son espoir n'est pas hors d'apparence.
Après ce bon accueil et cette conférence
Dont Daphnis elle-même a fait l'occasion,
J'en crains fort un succès à ta confusion.
Tâchons d'y donner ordre ; et sans plus de langage,
Avise en quoi tu veux employer mon courage.

THÉANTE

Lui disputer un bien où j'ai si peu de part,
Ce serait m'exposer pour quelque autre au hasard.
Le duel est fâcheux, et quoi qu'il en arrive,
De sa possession l'un et l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux, l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisième a le fruit.
A croire son courage, en amour on s'abuse :
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON

Avant que passer outre, un peu d'attention.

THÉANTE

Te viens-tu d'aviser de quelque invention?

DAMON

Oui, ta seule maxime en fonde l'entreprise.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtise;
Et quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THÉANTE

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre;
N'est-ce pas le plus sûr qu'un duel hasardeux
Entre Florame et lui les en prive tous deux?

THÉANTE

Crois-tu qu'avec Florame aisément on l'engage?

DAMON

Je l'y résoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil:
Des faveurs qu'on leur fait il forme ses offenses,
Et pour peu qu'on le pousse, il court aux violences.
Nous les verrions par là, l'un et l'autre écartés,
Laisser la place libre à tes félicités.

THÉANTE

Oui, mais s'il t'obligeait d'en porter la parole?

DAMON

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole:
Mon péril de ces lieux ne te bannira pas;
Et moi, pour te servir je courrais au trépas.

THÉANTE

En même occasion dispose de ma vie,

LA SUIVANTE.

Et sois sûr que pour toi j'aurai la même envie.

DAMON

Allons, ces compliments en retardent l'effet.

THÉANTE

Le ciel ne vit jamais un ami si parfait.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME

SCÈNE I

FLORAME • CÉLIE

FLORAME

Enfin, quelque froideur qui paraisse en Florise,
Aux volontés d'un frère elle s'en est remise.

CÉLIE

Quoiqu'elle s'en rapporte à vous entièrement,
Vous lui feriez plaisir d'en user autrement.
Les amours d'un vieillard sont d'une faible amorce.

FLORAME

Que veux-tu? son esprit se fait un peu de force :
Elle se sacrifie à mes contentements,
Et pour mes intérêts contraint ses sentiments.
Assure donc Géraste, en me donnant sa fille,
Qu'il gagne en un moment toute notre famille,
Et que, tout vieil qu'il est, cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre,
A moins que se résoudre à m'accepter pour gendre.

CÉLIE

Plaisez-vous à Daphnis? c'est là le principal.

FLORAME

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal;
D'ailleurs sa résistance obscurcirait sa gloire;
Je la mériterais si je la pouvais croire.
La voilà qu'un rival m'empêche d'aborder;
Le rang qu'il tient sur moi m'oblige à lui céder,
Et la pitié que j'ai d'un amant si fidèle
Lui veut donner loisir d'être dédaigné d'elle.

LA SUIVANTE.

SCÈNE II

CLARIMOND • DAPHNIS

CLARIMOND

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours?

DAPHNIS

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND

C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines.

DAPHNIS

Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.

CLARIMOND

Le moyen de forcer mon inclination?

DAPHNIS

Le moyen de souffrir votre obstination?

CLARIMOND

Qui ne s'obstinerait en vous voyant si belle?

DAPHNIS

Qui pourrait vous aimer, vous voyant si rebelle?

CLARIMOND

Est-ce rébellion que d'avoir trop de feu?

DAPHNIS

C'est avoir trop d'amour, et m'obéir trop peu.

CLARIMOND

La puissance sur moi que je vous ai donnée...

DAPHNIS

D'aucune exception ne doit être bornée.

CLARIMOND

Essayez autrement ce pouvoir souverain.

DAPHNIS

Cet essai me fait voir que je commande en vain.

CLARIMOND

C'est un injuste essai qui ferait ma ruine.

DAPHNIS

Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.

CLARIMOND

Mais l'amour vous défend un tel commandement.

DAPHNIS

Et moi, je me défends un plus doux traitement.

CLARIMOND

Avec ce beau visage avoir le cœur de roche!

DAPHNIS

Si le mien s'endurcit, ce n'est qu'à votre approche.

CLARIMOND

Que je sache du moins d'où naissent vos froideurs.

DAPHNIS

Peut-être du sujet qui produit vos ardeurs.

CLARIMOND

Si je brûle, Daphnis, c'est de nous voir ensemble.

DAPHNIS

Et c'est de nous y voir, Clarimond, que je tremble.

CLARIMOND

Votre contentement n'est qu'à me maltraiter.

DAPHNIS

Comme le vôtre n'est qu'à me persécuter.

CLARIMOND

Quoi! l'on vous persécute à force de services!

DAPHNIS

Non, mais de votre part ce me sont des supplices.

CLARIMOND

Hélas! et quand pourra venir ma guérison?

DAPHNIS

Lorsque le temps chez vous remettra la raison.

CLARIMOND

Ce n'est pas sans raison que mon âme est éprise.

DAPHNIS

Ce n'est pas sans raison aussi qu'on vous méprise.

CLARIMOND

Juste ciel! et que dois-je espérer désormais?

DAPHNIS

Que je ne suis pas fille à vous aimer jamais.

CLARIMOND

C'est donc perdre mon temps que de plus y prétendre?

DAPHNIS

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND

Me quittez-vous si tôt sans me vouloir guérir?

DAPHNIS

Clarimond sans Daphnis peut et vivre et mourir.

CLARIMOND

Je mourrai toutefois, si je ne vous possède.

DAPHNIS

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

SCÈNE III

CLARIMOND

Tout dédaigné, je l'aime, et malgré sa rigueur,
Ses charmes plus puissants lui conservent mon cœur.
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuse, et ses yeux le retiennent.
Je ne puis, tant elle a de mépris et d'appas,

Ni le faire accepter, ni ne le donner pas;
Et comme si l'amour faisait naître sa haine,
Ou qu'elle mesurât ses plaisirs à ma peine,
On voit paraître ensemble, et croître également,
Ma flamme et ses froideurs, sa joie et mon tourment
Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême,
Et je ne saurais plus disposer de moi-même.
Mon désespoir trop lâche obéit à mon sort,
Et mes ressentiments n'ont qu'un débile effort.
Mais pour faibles qu'ils soient, aidons leur impuissance;
Donnons-leur le secours d'une éternelle absence.
Adieu, cruelle ingrate, adieu : je fuis ces lieux,
Pour dérober mon âme au pouvoir de tes yeux.

SCÈNE IV

CLARIMOND • AMARANTE

AMARANTE

Monsieur, monsieur, un mot. L'air de votre visage
Témoigne un déplaisir caché dans le courage.
Vous quittez ma maîtresse un peu mal satisfait.

CLARIMOND

Ce que voit Amarante en est le moindre effet :
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs sur le front, et dans le cœur des rages.

AMARANTE

Pour un peu de froideur, c'est trop désespérer.

CLARIMOND

Que ne dis-tu plutôt que c'est trop endurer?
Je devrais être las d'un si cruel martyre,
Briser les fers honteux où me tient son empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE

Si je vous croyais homme à garder un secret,
Vous pourriez sur ce point apprendre quelque chose

LA SUIVANTE.

Que je meurs de vous dire, et toutefois je n'ose.
L'erreur où je vous vois me fait compassion;
Mais pourriez-vous avoir de la discrétion?

CLARIMOND

Prends-en ma foi de gage, avec... Laisse-moi faire.

Il veut tirer un diamant de son doigt pour le lui donner, et elle l'en empêche.

AMARANTE

Vous voulez justement m'obliger à me taire;
Aux filles de ma sorte il suffit de la foi :
Réservez vos présents pour quelque autre que moi.

CLARIMOND

Souffre...

AMARANTE

Gardez-les, dis-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne;
Mais vous aurez bien plus de quoi vous étonner
Quand vous saurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez cruelle,
Et vos submissions vous perdent auprès d'elle :
Epargnez désormais tous ces pas superflus;
Parlez-en au bonhomme, et ne la voyez plus.
Toutes ses cruautés ne sont qu'en apparence.
Du côté du vieillard tournez votre espérance;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un prompt amour naîtra de son commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie,
Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie[7],
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer son inclination.
Nommez cette maxime ou prudence ou sottise,
C'est la seule raison qui fait qu'on vous méprise.

CLARIMOND

Hélas! Et le moyen de croire tes discours?

AMARANTE

De grâce, n'usez point si mal de mon secours :

Croyez les bons avis d'une bouche fidèle,
Et songeant seulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas superflus;
Parlez-en au bonhomme, et ne la voyez plus.

CLARIMOND

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE

Hasardez seulement deux mots sur ma parole,
Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND

Mais si j'en recevais, je serais bien confus.
Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE

Ou par vous, ou par lui, ménagez bien le père.

SCÈNE V

AMARANTE

Qu'aisément un esprit qui se laisse flatter
S'imagine un bonheur qu'il pense mériter!
Clarimond est bien vain ensemble et bien crédule
De se persuader que Daphnis dissimule,
Et que ce grand dédain déguise un grand amour,
Que le seul choix d'un père a droit de mettre au jour.
Il s'en pâme de joie, et dessus ma parole
De tant d'affronts reçus son âme se console;
Il les chérit peut-être et les tient à faveurs:
Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs!
S'il rencontrait le père, et que mon entreprise...

SCÈNE VI

GÉRASTE • AMARANTE

GÉRASTE

Amarante!

LA SUIVANTE.

AMARANTE

Monsieur!

GÉRASTE

Vous faites la surprise,
Encor que de si loin vous m'ayez vu venir,
Que Clarimond n'est plus à vous entretenir!
Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content!

AMARANTE

A moi? Mes vanités jusque-là ne se montent.

GÉRASTE

Il semblait toutefois parler d'affection.

AMARANTE

Oui, mais qu'estimez-vous de son intention?

GÉRASTE

Je crois que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE

Il est vrai.

GÉRASTE

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous surprendre, et sous ce faux appas
Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE

Votre âge soupçonneux a toujours des chimères
Qui le font mal juger des cœurs les plus sincères.

GÉRASTE

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne se fait guère avec sincérité.

AMARANTE

Posé que cela soit : Clarimond me caresse;
Mais si je vous disais que c'est pour ma maîtresse,
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours,
Sortant d'avec Daphnis, l'arrête en mes discours?

GÉRASTE

S'il a besoin de toi pour avoir bonne issue,
C'est signe que sa flamme est assez mal reçue.

AMARANTE

Pas tant qu'elle paraît, et que vous présumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflammés;
Mais Daphnis se contraint, de peur de vous déplaire,
Et sa bouche est toujours à ses désirs contraire,
Hormis lorsque avec moi s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ses maux quelque soulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moyens d'avoir mes bonnes grâces;
Et moi je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GÉRASTE

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir :
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage,
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je lui serai bon père, et puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encore un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

AMARANTE

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité :
Honteuse de l'aimer sans votre autorité,
Elle s'en défendra de toute sa puissance;
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance.
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant,
Vos ordres produiront un prompt consentement.
Mais on ouvre la porte. Hélas! je suis perdue,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendue.

Elle rentre dans le jardin.

GÉRASTE

Lui procurant du bien, elle croit la fâcher,
Et cette vaine peur la fait ainsi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie!
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.

Toutefois disons-lui quelque mot en passant,
Qui la puisse guérir du mal qu'elle ressent.

SCÈNE VII

DAPHNIS • GÉRASTE

GÉRASTE

Ma fille, c'est en vain que tu fais la discrète;
J'ai découvert enfin ta passion secrète :
Je ne t'en parle point sur des avis douteux.
N'en rougis point, Daphnis, ton choix n'est pas honteux;
Moi-même je l'agrée, et veux bien que ton âme
A cet amant si cher ne cache plus sa flamme.
Tu pouvais en effet prétendre un peu plus haut;
Mais on ne peut assez estimer ce qu'il vaut :
Ses belles qualités, son crédit et sa race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grâce.
Adieu : si tu le vois, tu peux lui témoigner
Que sans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCÈNE VIII

DAPHNIS

D'aise et d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être si facile?
D'où me vient ce bonheur où je n'osais penser?
Florame, il m'est permis de te récompenser;
Et sans plus déguiser ce qu'un père autorise,
Je puis me revancher du don de ta franchise;
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, et favorable aux tiens :
Il trouve en tes vertus des richesses plus belles.
Mais est-il vrai, mes sens? m'êtes-vous si fidèles?
Mon heur me rend confuse, et ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion.
Je ne me trompe point, ton mérite et ta race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grâce.
Florame, il est tout vrai, dès lors que je te vis,

Un battement de cœur me fit de cet avis ;
Et mon père aujourd'hui souffre que dans son âme
Les mêmes sentiments...

SCÈNE IX

FLORAME • DAPHNIS

DAPHNIS

Quoi ! vous voilà, Florame ?
Je vous avais prié tantôt de me quitter.

FLORAME

Et je vous ai quittée aussi sans contester.

DAPHNIS

Mais revenir si tôt, c'est me faire une offense.

FLORAME

Quand j'aurais sur ce point reçu quelque défense,
Si vous saviez quels feux ont pressé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me persuader des flammes sans pareilles.
Je crois que vous m'aimez, et c'est en croire plus
Que n'en exprimeraient vos discours superflus.

FLORAME

Mes feux, qu'ont redoublés ces propos adorables,
A force d'être crus deviennent incroyables,
Et vous n'en croyez rien qui ne soit au-dessous :
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous !

DAPHNIS

Votre croyance est libre.

FLORAME

Il me la faudrait vraie.

LA SUIVANTE.

DAPHNIS

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa plaie.
Un homme si savant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais puisqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, assurez-vous que votre amour me touche.
  Depuis tantôt je parle un peu plus librement,
Ou, si vous le voulez, un peu plus hardiment :
Aussi j'ai vu mon père, et s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos désirs sa volonté conspire.

FLORAME

Surpris, ravi, confus, je n'ai que repartir.
Etre aimé de Daphnis ! un père y consentir !
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles !
Mon espoir n'eût osé concevoir ces miracles.

DAPHNIS

Miracles toutefois qu'Amarante a produits :
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré son artifice,
La bonté de mon père a trompé sa malice ;
Du moins je le présume, et ne puis soupçonner
Que mon père sans elle ait pu rien deviner.

FLORAME

Les avis d'Amarante, en trahissant ma flamme,
N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les ressorts d'un miracle ont un plus haut moteur,
Et tout autre qu'un dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS

C'en est un que l'Amour.

FLORAME

Et vous verrez peut-être
Que son pouvoir divin se fait ici paraître,
Dont quelques grands effets, avant qu'il soit longtemps,
Vous rendront étonnée, et nos désirs contents.

DAPHNIS

Florame, après vos feux et l'aveu de mon père,
L'amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME

Aimez-en le premier, et recevez la foi
D'un bienheureux amant qu'il met sous votre loi.

DAPHNIS

Vous, prisez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME

Quoique dorénavant Amarante survienne,
Je crois que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rhume, ou gauchir sur le bal[8].

DAPHNIS

Si je puis tant soit peu dissimuler ma joie,
Et que dessus mon front son excès ne se voie,
Je me jouerai bien d'elle et des empêchements
Que son adresse apporte à nos contentements.

FLORAME

J'en apprendrai de vous l'agréable nouvelle.
Un ordre nécessaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le succès de nos vœux.

DAPHNIS

Nous n'avons plus qu'une âme et qu'un vouloir nous deux.
Bien que vous éloigner ce me soit un martyre,
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand dois-je espérer de vous revoir ici?

FLORAME

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS

Allez donc : la voici.

LA SUIVANTE.

SCÈNE X

AMARANTE • DAPHNIS

DAPHNIS

Amarante, vraiment vous êtes fort jolie ;
Vous n'égayez pas mal votre mélancolie ;
Votre jaloux chagrin a de beaux agréments,
Et choisit assez bien ses divertissements :
Votre esprit pour vous-même a force complaisance
De me faire l'objet de votre médisance ;
Et, pour donner couleur à vos détractions,
Vous lisez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE

Moi ! que de vous j'osasse aucunement médire !

DAPHNIS

Voyez-vous, Amarante, il n'est plus temps de rire.
Vous avez vu mon père, avec qui vos discours
M'ont fait à votre gré de frivoles amours.
Quoi ! souffrir un moment l'entretien de Florame,
Vous le nommez bientôt une secrète flamme ?
Cette jalouse humeur dont vous suivez la loi
Vous fait en mes secrets plus savante que moi.
Mais passe pour le croire ; il fallait que mon père
De votre confidence apprît cette chimère ?

AMARANTE

S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon
Où je ne contribue en aucune façon.
Je sais trop que le ciel, avec de telles grâces,
Vous donne trop de cœur pour des flammes si basses ;
Et quand je vous croirais dans cet indigne choix,
Je sais ce que je suis et ce que je vous dois.

DAPHNIS

Ne tranchez point ainsi de la respectueuse :
Votre peine après tout vous est bien fructueuse ;
Vous la devez chérir, et son heureux succès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.

Mon père le bannit et de l'une et de l'autre :
Pensant nuire à mon feu, vous ruinez le vôtre.
Je lui viens de parler, mais c'était seulement
Pour lui dire l'arrêt de son bannissement.
Vous devez cependant être fort satisfaite
Qu'à votre occasion un père me maltraite;
Pour fruits de vos labeurs si cela vous suffit,
C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE

Si touchant vos amours on sait rien de ma bouche,
Que je puisse à vos yeux devenir une souche!
Que le ciel...

DAPHNIS

Finissez vos imprécations.
J'aime votre malice et vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous êtes déçue :
C'est par votre rapport que mon ardeur est sue;
Mais mon père y consent, et vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCÈNE XI

AMARANTE

Ai-je bien entendu? Sa belle humeur se joue,
Et par plaisir soi-même elle se désavoue.
Son père la maltraite, et consent à ses vœux!
Ai-je nommé Florame en parlant de ses feux?
Florame, Clarimond, ces deux noms, ce me semble,
Pour être confondus, n'ont rien qui se ressemble.
Le moyen que jamais on entendît si mal,
Que l'un de ces amants fût pris pour son rival?
Je ne sais où j'en suis, et toutefois j'espère :
Sous ces obscurités je soupçonne un mystère;
Et mon esprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flatter.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIEME

SCÈNE I

DAPHNIS

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure est fâcheuse à passer !
Qu'elle ennuie un amour extrême
Dont la joie est réduite aux douceurs d'y penser !

Le mien, qui fuit la défiance,
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuse d'impatience,
Plutôt que mon amant de peu de souvenir.

Ainsi moi-même je m'abuse,
De crainte d'un plus grand ennui,
Et je ne cherche plus de ruse
Qu'à m'ôter tout sujet de me plaindre de lui.

Aussi bien, malgré ma colère,
Je brûlerais de m'apaiser,
Et sa peine la plus sévère
Ne serait tout au plus qu'un mot pour l'excuser.

Je dois rougir de ma faiblesse ;
C'est être trop bonne en effet.
Daphnis, fais un peu la maîtresse,
Et souviens-toi du moins...

SCÈNE II

GÉRASTE • CÉLIE • DAPHNIS

GÉRASTE, *à Célie.*

Adieu, cela vaut fait,
Tu l'en peux assurer.

Célie rentre, et Géraste continue à parler à Daphnis.

Ma fille, je présume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voudrais pas sortir de ton devoir.

DAPHNIS

C'est ce que le passé vous a pu faire voir.

GÉRASTE

Mais si pour en tirer une preuve plus claire,
Je disais qu'il faut prendre un sentiment contraire,
Qu'une autre occasion te donne un autre amant?

DAPHNIS

Il serait un peu tard pour un tel changement:
Sous votre autorité j'ai dévoilé mon âme,
J'ai découvert mon cœur à l'objet de ma flamme,
Et c'est sous votre aveu qu'il a reçu ma foi.

GÉRASTE

Oui, mais je viens de faire un autre choix pour toi.

DAPHNIS

Ma foi ne permet plus une telle inconstance.

GÉRASTE

Et moi, je ne saurais souffrir de résistance.
Si ce gage est donné par mon consentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous soupirez en vain: vos soupirs et vos larmes
Contre ma volonté sont d'impuissantes armes.
Rentrez; je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Votre rébellion s'exprimer par vos pleurs.

Daphnis rentre, et Géraste continue.

La pitié me gagnait. Il m'était impossible
De voir encor ses pleurs, et n'être pas sensible:
Mon injuste rigueur ne pouvait plus tenir,
Et de peur de me rendre il la fallait bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie,
Et mon amour ainsi l'a promis à Célie:
Florise ne se peut acquérir qu'à ce prix;
Si Florame...

LA SUIVANTE.

SCÈNE III

GÉRASTE • AMARANTE

AMARANTE

Monsieur, vous vous êtes mépris :
C'est Clarimond qu'elle aime.

GÉRASTE

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine.
Dans sa rébellion à mon autorité,
L'amour qu'elle a pour lui n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avait moins de flamme,
Elle agréerait le choix que je fais de Florame,
Et prenant désormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstinerait pas à rompre mon dessein.

AMARANTE

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle ;
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GÉRASTE

Florame a peu de biens, mais pour quelque raison
C'est lui seul dont je fais l'appui de ma maison.
Examiner mon choix, c'est un trait d'imprudence.
Toi qu'à présent Daphnis traite de confidence,
Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
Je te prie, Amarante, adoucis ses regrets ;
Résous-la, si tu peux, à contenter un père ;
Fais qu'elle aime Florame ou craigne ma colère.

AMARANTE

Puisque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir :
C'est chose toutefois dont j'ai si peu d'espoir,
Que je craindrais plutôt de l'aigrir davantage.

GÉRASTE

Il est tant de moyens de fléchir un courage !
Trouve pour la gagner quelque subtil appas :
La récompense après ne te manquera pas.

SCÈNE IV

AMARANTE

Accorde qui pourra le père avec la fille !
L'égarement d'esprit règne sur la famille.
Daphnis aime Florame, et son père y consent :
D'elle-même j'ai su l'aise qu'elle en ressent ;
Et si j'en crois ce père, elle ne porte en l'âme
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'opposer à ses propres désirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs ?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle.
Leur mécompte pourtant, quel qu'il soit, me console ;
Et bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCÈNE V

FLORAME • DAMON • CLÉON

FLORAME

Sans me voir elle rentre, et quelque bon génie
Me sauve de ses yeux et de sa tyrannie.
Je ne me croyais pas quitte de ses discours,
A moins que sa maîtresse en vînt rompre le cours.

DAMON

Je voudrais t'avoir vu dedans cette contrainte.

FLORAME

Peut-être voudrais-tu qu'elle empêchât ma plainte ?

DAMON

Si Théante sait tout, sans raison tu t'en plains :
Je t'ai dit ses secrets, comme à lui tes desseins ;
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans son courage,
Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

FLORAME

Toutefois au combat tu n'as pu l'engager.

DAMON

Sa générosité n'en craint pas le danger ;
Mais cela choque un peu sa prudence amoureuse,
Vu que la fuite en est la fin la plus heureuse,
Et qu'il faut que, l'un mort, l'autre tire pays[9].

FLORAME

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
Je ne puis, cher ami, qu'avec toi je ne rie
Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
Nous faire ce duel sans s'exposer aux coups,
C'est véritablement en savoir plus que nous,
Et te mettre en sa place avec assez d'adresse.

DAMON

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtresse ?
Que ses rivaux entre eux fassent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout lui semblera bon, pourvu que sans en être
Il puisse de ces lieux les faire disparaître.

FLORAME

Mais ton service offert hasardait bien ta foi,
Et s'il eût eu du cœur, t'engageait contre moi.

DAMON

Je savais trop que l'offre en serait rejetée :
Depuis plus de dix ans je connais sa portée :
Il ne devient mutin que fort malaisément,
Et préfère la ruse à l'éclaircissement.

FLORAME

Les maximes qu'il tient pour conserver sa vie
T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON

Tu peux incontinent les goûter si tu veux.
Lui, qui doute fort peu du succès de ses vœux,
Et qui croit que déjà Clarimond et Florame
Disputent loin d'ici le sujet de leur flamme,
Serait-il homme à perdre un temps si précieux,

Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,
Et seul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martyre ?

FLORAME

Mais s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON

De peur que nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avais mis tout exprès Cléon sur le passage.
Théante approche-t-il ?

CLÉON

Il est en ce carfour.

DAMON

Adieu donc : nous pourrons le jouer tour à tour.

FLORAME, *seul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre amant sont si mal assorties,
Qu'il a si mauvais cœur avec de si bons yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition, c'est bien peu de courage.

SCÈNE VI

FLORAME • THÉANTE

FLORAME

Quelle surprise, ami, paraît sur ton visage ?

THÉANTE

T'ayant cherché longtemps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y pensais plus.

FLORAME

Parle plus franchement : fâché de ta promesse,
Tu veux et n'oserais reprendre ta maîtresse ?
Ta passion, qui souffre une trop dure loi,
Pour la gouverner seul te dérobait de moi ?

THÉANTE

De peur que ton esprit formât cette croyance,
De l'aborder sans toi je faisais conscience.

FLORAME

C'est ce qui t'obligeait sans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien si cher.
Je te cède Amarante, et te rends ta parole :
J'aime ailleurs ; et lassé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
Ma flamme est véritable, et son effet permis.
J'adore une beauté qui peut disposer d'elle,
Et seconder mes feux sans se rendre infidèle.

THÉANTE

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME

Je ne puis te celer
Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THÉANTE

Le bruit vole déjà qu'elle est pour toi sans glace,
Et déjà d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME

Qu'il vienne, ce rival, apprendre, à son malheur,
Que s'il me passe en biens, il me cède en valeur.
Que sa vaine arrogance, en ce duel trompée,
Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée :
Par là je gagne tout ; ma générosité
Suppléera ce qui fait notre inégalité ;
Et son père, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera sur ses biens emporter la balance.

THÉANTE

Tu n'en peux espérer un moindre événement :
L'heur suit dans les duels le plus heureux amant ;
Le glorieux succès d'une action si belle,
Ton sang mis au hasard ou répandu pour elle,
Ne peut laisser au père aucun lieu de refus.

Tiens ta maîtresse acquise, et ton rival confus ;
Et sans t'épouvanter d'une vaine fortune
Qu'il soutient lâchement d'une valeur commune,
Ne fais de son orgueil qu'un sujet de mépris,
Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu : puisse le ciel à ton amour parfaite
Accorder un succès tel que je le souhaite !

FLORAME

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir :
Mon courage bouillant ne se peut contenir ;
Enflé par tes discours, il ne saurait attendre
Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
Va donc, et de ma part appelle Clarimond ;
Dis-lui que pour demain il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au château de Bissêtre.

THÉANTE

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paraître,
Et demeure ravi du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prends-y garde pourtant : pense à quoi tu t'engages.
Si Clarimond, lassé de souffrir tant d'outrages,
Eteignant son amour, te cédait ce bonheur,
Quel besoin serait-il de le piquer d'honneur ?
Peut-être qu'un faux bruit nous apprend sa menace :
C'est à toi seulement de défendre ta place.
Ces coups du désespoir des amants méprisés
N'ont rien d'avantageux pour les favorisés.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remèdes ;
Ne lui querelle point un bien que tu possèdes ;
Ton amour, que Daphnis ne saurait dédaigner,
Court risque d'y tout perdre, et n'y peut rien gagner.
Avise encore un coup : ta valeur inquiète
En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME

Quels périls ? L'heur y suit le plus heureux amant.

LA SUIVANTE.

THÉANTE

Quelquefois le hasard en dispose autrement.

FLORAME

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THÉANTE

La valeur aux duels fait moins que la fortune.

FLORAME

C'est par là seulement qu'on mérite Daphnis.

THÉANTE

Mais plutôt de ses yeux par là tu te bannis.

FLORAME

Cette belle action pourra gagner son père.

THÉANTE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère.

FLORAME

Acceptant ce cartel, suis-je plus assuré ?

THÉANTE

Où l'honneur souffrirait, rien n'est considéré.

FLORAME

Je ne puis résister à des raisons si fortes ;
Sur ma bouillante ardeur malgré moi tu l'emportes :
J'attendrai qu'on m'attaque.

THÉANTE

Adieu donc.

FLORAME

En ce cas,
Souviens-t'en, cher ami, tu me promets ton bras ?

THÉANTE

Dispose de ma vie.

FLORAME, *seul.*

Elle est fort assurée,
Si rien que ce duel n'empêche sa durée.
Il en parle des mieux : c'est un jeu qui lui plaît ;
Mais il devient fort sage aussitôt qu'il en est,
Et montre cependant des grâces peu vulgaires
A battre ses raisons par des raisons contraires.

SCÈNE VII

DAPHNIS • FLORAME

DAPHNIS

Je n'osais t'aborder les yeux baignés de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME

Vous me jetez, Madame, en d'étranges alarmes.
Dieux ! et d'où peut venir ce déluge de larmes ?
Le bonhomme est-il mort ?

DAPHNIS

Non, mais il se dédit ;
Tout amour désormais pour toi m'est interdit :
Si bien qu'il me faut être ou rebelle ou parjure,
Forcer les droits d'Amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place ou lui désobéir,
L'irriter ou moi-même avec toi me trahir.
A moins que de changer, sa haine inévitable
Me rend de tous côtés ma perte indubitable :
Je ne puis conserver mon devoir et ma foi,
Ni sans crime brûler pour d'autres ni pour toi.

FLORAME

Le nom de cet amant, dont l'indiscrète envie
A mes ressentiments vient apporter sa vie !
Le nom de cet amant, qui par sa prompte mort
Doit, au lieu du vieillard, me réparer ce tort,
Et qui, sur quelque orgueil que son amour se fonde,
N'a que jusqu'à ma vue à demeurer au monde !

LA SUIVANTE.

DAPHNIS

Je n'aime pas si mal que de m'en informer :
Je t'aurais fait trop voir que j'eusse pu l'aimer.
Si j'en savais le nom, ta juste défiance
Pourrait à ses défauts imputer ma constance,
A son peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne aurait reçu ma main.
J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le ciel a fait paraître en terre
De mérites, de biens, de grandeurs, et d'appas,
En même objet uni, ne m'ébranlerait pas :
Florame a droit lui seul de captiver mon âme ;
Florame vaut lui seul à ma pudique flamme
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens, et de grandeurs.

FLORAME

Qu'avec des mots si doux vous m'êtes inhumaine !
Vous me comblez de joie et redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour, hors de votre pouvoir,
Irrite d'autant plus mon sanglant désespoir ;
L'excès de votre ardeur ne sert qu'à mon supplice.
Devenez-moi cruelle, afin que je guérisse.
Guérir ? ah ! qu'ai-je dit ? ce mot me fait horreur :
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur.
Aimez toujours Florame, et quoi qu'il ait pu dire,
Croissez de jour en jour vos feux et son martyre.
Peut-il rendre sa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content que pour vous et par vous ?

DAPHNIS

Puisque de nos destins la rigueur trop sévère
Oppose à nos désirs l'autorité d'un père,
Que veux-tu que je fasse ? En l'état où je suis,
Etre à toi malgré lui, c'est ce que je ne puis ;
Mais je puis empêcher qu'un autre me possède,
Et qu'un indigne amant à Florame succède :
Le cœur me manque ; adieu : je sens faillir ma voix.
Florame, souviens-toi de ce que tu me dois :

Si nos feux sont égaux, mon exemple t'ordonne
Ou d'être à ta Daphnis ou de n'être à personne.

SCÈNE VIII

FLORAME

Dépourvu de conseil comme de sentiment,
L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ai plus que sa vue,
Et mes bras impuissants ne l'ont pas retenue ;
Et même je lui laisse abandonner ce lieu
Sans trouver de parole à lui dire un adieu.
Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance :
Mon désespoir n'osait agir en sa présence,
De peur que mon tourment aigrît ses déplaisirs ;
Une pitié secrète étouffait mes soupirs :
Sa douleur par respect faisait taire la mienne ;
Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.
  Sors, infâme vieillard, dont le consentement
Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment ;
Sors, que tu sois puni de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait consentir,
Barbare ? mais plutôt qui t'en fait repentir ?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de son père
Débilite ma force, ou rompe ma colère ?
Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû :
En lui manquant de foi, ton crime l'a perdu.
Plus j'ai d'amour pour elle, et plus pour toi de haine
Enhardit ma vengeance et redouble ta peine :
Tu mourras ; et je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.
  Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée !
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connais encor qu'à peine mon erreur !
Si je suis sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient pas suspectes.
De plus réglés transports me feraient trahison ;

LA SUIVANTE.

Si j'avais moins d'amour, j'aurais de la raison ;
C'est peu que de la perdre, après t'avoir perdue :
Rien ne sert plus de guide à mon âme éperdue,
Je condamne à l'instant ce que j'ai résolu ;
Je veux, et ne veux plus sitôt que j'ai voulu ;
Je menace Géraste, et pardonne a ton père :
Ainsi rien ne me venge, et tout me désespère.

SCÈNE IX

FLORAME • CÉLIE

FLORAME, *en soupirant.*

Célie...

CÉLIE

Eh bien, Célie ? Enfin elle a tant fait,
Qu'à vos désirs Géraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous ? votre aise vous transporte.

FLORAME

Cesse d'aigrir ma flamme en raillant de la sorte,
Organe d'un vieillard qui croit faire un bon tour
De se jouer de moi par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fais-lui tenir promesse :
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma maîtresse ;
Et ce jour expiré, je vous ferai sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CÉLIE

Florame !

FLORAME

Je ne puis parler à des perfides.

CÉLIE

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir lui-même à se jouer de moi.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foi ;
Et s'il pouvait donner trois Daphnis pour Florise,

Il la tiendrait encore heureusement acquise.
D'ailleurs ce grand courroux pourrait-il être feint ?
Aurait-il pu si tôt falsifier son teint,
Et si bien ajuster ses yeux et son langage
A ce que sa fureur marquait sur son visage ?
Quelqu'un des deux me joue : épions tous les deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIEME

SCÈNE I

THÉANTE • DAMON

THÉANTE

Croirais-tu qu'un moment m'ait pu changer de sorte
Que je passe à regret par devant cette porte ?

DAMON

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plus tôt changé ?
Nous aurions vu l'effet où tu m'as engagé.
Tantôt quelque démon ennemi de ta flamme
Te faisait en ces lieux accompagner Florame :
Sans la crainte qu'alors il te prît pour second,
Je l'allais appeler au nom de Clarimond ;
Et comme si depuis il était invisible,
Sa rencontre pour moi s'est rendue impossible.

THÉANTE

Ne le cherche donc plus. A bien considérer,
Qu'ils se battent ou non, je n'en puis qu'espérer.
Daphnis, que son adresse a malgré moi séduite,
Ne pourrait l'oublier, quand il serait en fuite :
Leur amour est trop forte ; et d'ailleurs son trépas,
Le privant d'un tel bien, ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'est cette belle,
Et déjà par malheur assez mal voulu d'elle,
Que pourrais-je après tout prétendre de ses pleurs ?
Et quel espoir pour moi naîtrait de ses douleurs ?
Deviendrais-je par là plus riche ou plus aimable ?
Que si de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour lui, qui ne peut expirer,
A tout autre qu'à moi me le fait préférer ;
Et j'aurai peine à voir un troisième en sa place.

DAMON

Tu t'avises trop tard : que veux-tu que je fasse ?
J'ai poussé Clarimond à lui faire un appel ;

J'ai charge de sa part de lui rendre un cartel :
Le puis-je supprimer ?

THÉANTE

Non, mais tu pourrais faire...

DAMON

Quoi ?

THÉANTE

Que Clarimond prît un sentiment contraire.

DAMON

Le détourner d'un coup où seul je l'ai porté !
Mon courage est mal propre à cette lâcheté.

THÉANTE

A de telles raisons je n'ai de repartie,
Sinon que c'est à moi de rompre la partie.
J'en vais semer le bruit.

DAMON

Et sur ce bruit tu veux...

THÉANTE

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux,
Et qu'une main puissante arrête leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher ami ?

DAMON

L'invention est belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord ;
Mais souffre auparavant que j'y fasse un effort.
Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse
Par où, sans en rougir, du cartel je m'excuse.
Ne donnons point sujet de tant parler de nous,
Et sachons seulement à quoi tu te résous.

THÉANTE

A les laisser en paix, et courir l'Italie
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendait mon cœur ambitieux.

DAMON

Amarante, a ce compte, est hors de ta pensée ?

THÉANTE

Son image du tout n'en est pas effacée ;
Mais...

DAMON

Tu crains que pour elle on te fasse un duel.

THÉANTE

Railler un malheureux, c'est être trop cruel.
Bien que ses yeux encor règnent sur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage :
Le ciel ne nous fit point et pareils et rivaux,
Pour avoir des succès tellement inégaux.
C'est me perdre d'honneur, et par cette poursuite,
D'égal que je lui suis, me ranger à sa suite.
Je donne désormais des règles à mes feux :
De moindres que Daphnis sont incapables d'eux ;
Et rien dorénavant n'asservira mon âme
Qui ne me puisse mettre au-dessus de Florame.
Allons : je ne puis voir sans mille déplaisirs
Ce possesseur du bien où tendaient mes désirs.

DAMON

Arrête : cette fuite est hors de bienséance,
Et je n'ai point d'appel à faire en ta présence.

Théante le retire du théâtre comme par force.

SCÈNE II

FLORAME

Jetterai-je toujours des menaces en l'air,
Sans que je sache enfin à qui je dois parler ?
Aurait-on jamais cru qu'elle me fût ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie ?
Le possesseur du prix de ma fidélité,
Bien que je sois vivant, demeure en sûreté ;
Tout inconnu qu'il m'est, il produit ma misère ;
Tout mon rival qu'il est, il rit de ma colère.

Rival ! ah, quel malheur ! j'en ai pour me bannir,
Et cesse d'en avoir quand je le veux punir.
  Grands Dieux, qui m'enviez cette juste allégeance
Qu'un amant supplanté tire de la vengeance,
Et me cachez le bras dont je reçois les coups,
Est-ce votre dessein que je m'en prenne à vous ?
Est-ce votre dessein d'attirer mes blasphèmes,
Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes ;
Qu'à mille impiétés osant me dispenser,
A votre foudre oisif je donne où se lancer ?
Ah ! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable
Je demeure innocent, encor que misérable ;
Destinez à vos feux d'autres objets que moi :
Vous n'en sauriez manquer, quand on manque de foi.
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intérêt vous-même à mes injures :
Montrez, en me vengeant, que vous êtes des dieux,
Ou conduisez mon bras, puisque je n'ai point d'yeux,
Et qu'on sait dérober d'un rival qui me tue
Le nom à mon oreille, et l'objet à ma vue.
  Rival, qui que tu sois, dont l'insolent amour
Idolâtre un soleil, et n'ose voir le jour,
N'oppose plus ta crainte à l'ardeur qui te presse :
Fais-toi, fais-toi connaître allant voir ta maîtresse.

SCÈNE III

FLORAME • AMARANTE

FLORAME

Amarante (aussi bien te faut-il confesser
Que la seule Daphnis avait su me blesser),
Dis-moi qui me l'enlève : apprends-moi quel mystère
Me cache le rival qui possède son père ;
A quel heureux amant Géraste a destiné
Ce beau prix que l'amour m'avait si bien donné.

AMARANTE

Ce dut vous être assez de m'avoir abusée,
Sans faire encor de moi vos sujets de risée.

LA SUIVANTE.

Je sais que le vieillard favorise vos feux,
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME

Que me dis-tu, lui seul et sa rigueur nouvelle
Empêchent les effets d'une ardeur mutuelle?

AMARANTE

Pensez-vous me duper avec ce feint courroux?
Lui-même il m'a prié de lui parler pour vous.

FLORAME

Vois-tu, ne t'en ris plus; ta seule jalousie
A mis à ce vieillard ce change en fantaisie.
Ce n'est pas avec moi que tu te dois jouer,
Et ton crime redouble à le désavouer;
Mais sache qu'aujourd'hui, si tu ne fais en sorte
Que mon fidèle amour sur ce rival l'emporte,
J'aurai trop de moyens à te faire sentir
Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.

SCÈNE IV

AMARANTE

Voilà de quoi tomber en un nouveau dédale.
O ciel! qui vit jamais confusion égale?
Si j'écoute Daphnis, j'apprends qu'un feu puissant
La brûle pour Florame, et qu'un père y consent;
Si j'écoute Géraste, il lui donne Florame,
Et se plaint que Daphnis en rejette la flamme;
Et si Florame est cru, ce vieillard aujourd'hui
Dispose de Daphnis pour un autre que lui.
Sous un tel embarras je me trouve accablée;
Eux ou moi, nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertés
Pour me faire enrager par ces diversités.
Mon faible esprit s'y perd, et n'y peut rien comprendre:
Pour en venir à bout il me les faut surprendre,
Et quand ils se verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.

Voici mon vieux rêveur ; fuyons de sa présence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence :
De crainte que j'en ai, d'ici je me bannis,
Tant qu'avec lui je voie ou Florame, ou Daphnis.

SCÈNE V

GÉRASTE • POLÉMON

POLÉMON

J'ai grand regret, Monsieur, que la foi qui vous lie
Empêche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous fait,
Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet.

GÉRASTE

C'est un rare trésor que mon malheur me vole ;
Et si l'honneur souffrait un manque de parole,
L'avantageux parti que vous me présentez
Me verrait aussitôt prêt à ses volontés.

POLÉMON

Mais si quelque hasard rompait cette alliance ?

GÉRASTE

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance :
Je m'en tiendrais heureux, et ma foi vous répond
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond.

POLÉMON

Adieu : faites état de mon humble service.

GÉRASTE

Et vous pareillement d'un cœur sans artifice.

SCÈNE VI

CÉLIE • GÉRASTE

CÉLIE

De sorte qu'à mes yeux votre foi lui répond
Que Daphnis sans tarder épouse Clarimond ?

GÉRASTE

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus et le rend moins sensible :
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CÉLIE

Ajouter l'impudence à vos perfides traits !
Il vous faudrait du charme au lieu de cette ruse,
Pour me persuader que qui promet refuse.

GÉRASTE

J'ai promis, et tiendrais ce que j'ai protesté,
Si Florame rompait le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle ;
J'en viendrai trop à bout.

CÉLIE

Impudence nouvelle !
Florame, que Daphnis fait maître de son cœur,
De votre seul caprice accuse la rigueur ;
Et je sais que sans vous leur mutuelle flamme
Unirait deux amants qui n'ont déjà qu'une âme.
Vous m'osez cependant effrontément conter
Que Daphnis sur ce point aime à vous résister !
Vous m'en aviez promis une tout autre issue :
J'en ai porté parole après l'avoir reçue.
Qu'avais-je contre vous ou fait ou projeté,
Pour me faire tremper en votre lâcheté ?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremise ?
Avisez : il y va de plus que de Florise.
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ni que de cette sorte on se laisse affronter.

GÉRASTE

Me prends-tu donc pour homme à manquer de parole
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle ?
Va, fais venir Florame ; à ses yeux tu verras
Que pour lui mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiterai Daphnis en sa présence
D'avoir pour son amour si peu de complaisance.

Qu'il vienne seulement voir un père irrité,
Et joindre sa prière à mon autorité ;
Et lors, soit que Daphnis y résiste ou consente,
Crois que ma volonté sera la plus puissante.

CÉLIE

Croyez que nous tromper ce n'est pas votre mieux.

GÉRASTE

Me foudroie en ce cas la colère des cieux !

SCÈNE VII

GÉRASTE • DAPHNIS

GÉRASTE

Géraste, sur-le-champ il te fallait contraindre
Celle que ta pitié ne pouvait ouïr plaindre.
Tu n'as pu refuser du temps à ses douleurs,
Ton cœur s'attendrissait de voir couler ses pleurs ;
Et pour avoir usé trop peu de ta puissance,
On t'impute à forfait sa désobéissance.

Daphnis vient.

Un traitement trop doux te fait croire sans foi.
Faudra-t-il que de vous je reçoive la loi,
Et que l'aveuglement d'une amour obstinée
Contre ma volonté règle votre hyménée ?
Mon extrême indulgence a donné par malheur
A vos rébellions quelque faible couleur ;
Et pour quelque moment que vos feux m'ont su plaire,
Vous pensez avoir droit de braver ma colère ;
Mais sachez qu'il fallait, ingrate, en vos amours,
Ou ne m'obéir point, ou m'obéir toujours.

DAPHNIS

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée,
C'est l'effet de ma foi sous votre aveu donnée.
Quoi que mette en avant votre injuste courroux,
Je ne veux opposer à vous-même que vous.
Votre permission doit être irrévocable :
Devenez seulement à vous-même semblable.

LA SUIVANTE.

Il vous fallait, Monsieur, vous-même à mes amours
Ou ne consentir point ou consentir toujours.
Je choisirai la mort plutôt que le parjure :
M'y voulant obliger, vous vous faites injure.
Ne veuillez point combattre ainsi hors de saison
Votre vouloir, ma foi, mes pleurs, et la raison.
Que vous a fait Daphnis ? que vous a fait Florame,
Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flamme ?

GÉRASTE

Mais que vous a-t-il fait, que pour lui seulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement ?
Ma foi n'est-elle rien au-dessus de la vôtre ?
Vous vous donnez à l'un ; ma foi vous donne à l'autre.
Qui le doit emporter ou de vous ou de moi ?
Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foi ?
Quand vous en manquerez, mon vouloir vous excuse.
Mais à trop raisonner moi-même je m'abuse :
Il n'est point de raison valable entre nous deux,
Et pour toute raison il suffit que je veux.

DAPHNIS

Un parjure jamais ne devient légitime ;
Une excuse ne peut justifier un crime.
Malgré vos changements, mon esprit résolu
Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCÈNE VIII

GÉRASTE • DAPHNIS • FLORAME
CÉLIE • AMARANTE

DAPHNIS

Voici ce cher amant qui me tient engagée,
A qui sous votre aveu ma foi s'est obligée :
Changez de volonté pour un objet nouveau ;
Daphnis épousera Florame, ou le tombeau.

GÉRASTE

Que vois-je ici, bons Dieux ?

DAPHNIS

Mon amour, ma constance.

GÉRASTE

Et sur quoi donc fonder ta désobéissance ?
Quel envieux démon, et quel charme assez fort
Faisait entre-choquer deux volontés d'accord ?
C'est lui que tu chéris et que je te destine ;
Et ta rébellion dans un refus s'obstine !

FLORAME

Appelez-vous refus de me donner sa foi,
Quand votre volonté se déclara pour moi ?
Et cette volonté, pour un autre tournée,
Vous peut-elle obéir après la foi donnée ?

GÉRASTE

C'est pour vous que je change, et pour vous seulement
Je veux qu'elle renonce à son premier amant.
Lorsque je consentis à sa secrète flamme,
C'était pour Clarimond qui possédait son âme :
Amarante du moins me l'avait dit ainsi.

DAPHNIS

Amarante, approchez : que tout soit éclairci.
Une telle imposture est-elle pardonnable ?

AMARANTE

Mon amour pour Florame en est le seul coupable :
Mon esprit l'adorait ; et vous étonnez-vous
S'il devint inventif, puisqu'il était jaloux ?

GÉRASTE

Et par là tu voulais...

AMARANTE

Que votre âme déçue
Donnât à Clarimond une si bonne issue,
Que Florame, frustré de l'objet de ses vœux,
Fût réduit désormais à seconder mes feux.

FLORAME

Pardonnez-lui, Monsieur ; et vous, daignez, Madame,
Justifier son feu par votre propre flamme :
Si vous m'aimez encor, vous devez estimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS

Si je t'aime, Florame ? Ah ! ce doute m'offense.
D'Amarante avec toi je prendrai la défense.

GÉRASTE

Et moi, dans ce pardon je vous veux prévenir ;
Votre hymen aussi bien saura trop la punir.

DAPHNIS

Qu'un nom tu par hasard nous a donné de peine !

CÉLIE

Mais que su maintenant il rend sa ruse vaine,
Et donne un prompt succès à vos contentements !

FLORAME, *à Gérasle.*

Vous de qui je les tiens...

GÉRASTE

Trêve de compliments :
Ils nous empêcheraient de parler de Florise.

FLORAME

Il n'en faut point parler : elle vous est acquise.

GÉRASTE

Allons donc la trouver : que cet échange heureux
Comble d'aise à son tour un vieillard amoureux !

DAPHNIS

Quoi ! je ne savais rien d'une telle partie[10] !

FLORAME

Je pense toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût longtemps,
Vous rendrait étonnée et nos désirs contents.
Mais différez, Monsieur, une telle visite :

Mon feu ne souffre point que si tôt je la quitte ;
Et d'ailleurs je sais trop que la loi du devoir
Veut que je sois chez nous pour vous y recevoir.

GÉRASTE, *à Célie.*

Va donc lui témoigner le désir qui me presse.

FLORAME

Plutôt fais-la venir saluer ma maîtresse :
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits
Vos feux et mon devoir, ma flamme et vos souhaits.

GÉRASTE

Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne,

CÉLIE

Attendez-la, Monsieur, et qu'à cela ne tienne :
Je cours exécuter cette commission.

GÉRASTE

Le temps en sera long à mon affection,

FLORAME

Toujours l'impatience à l'amour est mêlée.

GÉRASTE

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennui que j'en pourrai sentir
Parmi votre entretien trouve à se divertir.

SCÈNE IX

AMARANTE

Je le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice
Ait tiré de ses maux aucun soulagement,
Sans que pas un effet ait suivi ma malice,
Où ma confusion n'égalât son tourment.

Pour agréer ailleurs il tâchait à me plaire,
Un amour dans la bouche, un autre dans le sein :
J'ai servi de prétexte à son feu téméraire,
Et je n'ai pu servir d'obstacle à son dessein.

Daphnis me le ravit, non par son beau visage,
Non par son bel esprit ou ses doux entretiens,
Non que sur moi sa race ait aucun avantage,
Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles que la nature a si bien partagées,
Vous devez présumer fort peu de vos attraits :
Quelques charmants qu'ils soient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehausse les traits.

Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fût possesseur ?
Destins, pour rendre aisé le succès de sa flamme,
Fallait-il qu'un vieux fou fût épris de sa sœur ?

Pour tromper mon attente et me faire un supplice,
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour :
Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui suit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce,
Et Théante et Florame ont feint pour moi des feux :
L'un m'échappe de gré, comme l'autre de force ;
J'ai quitté l'un pour l'autre, et je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite :
Si je prends quelque peine, une autre en a les fruits ;
Et dans le triste état où le ciel m'a réduite,
Je ne sens que douleurs et ne prévois qu'ennuis.

Vieillard, qui de ta fille achètes une femme
Dont peut-être aussitôt tu seras mécontent,
Puisse le ciel, aux soins qui te vont ronger l'âme,
Dénier le repos du tombeau qui t'attend !

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moi-même à déplorer ton sort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouse
User toute sa vie à souhaiter ta mort !

FIN DE LA SUIVANTE

NOTES

MÉLITE

1. *Apprentif* : apprenti, dans l'orthographe du XVIe siècle, déjà désuète au XVIIe siècle. "Qui soit douce et nicette, apprentive au métier". Régnier, *Ep.* III.

2. *Phébus* : nom donné au galimatias prétentieux des futurs " précieux ridicules ". : "Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de phébus..., c'est l'esprit ". La Bruyère.

3. *Refuir* : même sens que fuir, mais avec plus d'énergie. C'est un terme de vénerie. Il se disait du cerf qui revenait sur ses pas pour donner le change.

4. *T'apprébender* : qui a ici le sens de : te donner de l'appréhension, est d'un emploi tout à fait irrégulier. Littré n'en donne pas d'exemple.

5. Expression proverbiale : nous battre en duel.

6. *D'ailleurs* : d'autre part.

7. *Brouiller* : barbouiller.

8. *Plège* : caution, garantie. " Quant au profit et bonheur qui nous en reviendra..., je me rends plège pour la bonne mère ". Pascal, *Prov.* IX.

9. *Au desçu* : à l'insu. Les deux locutions existaient simultanément.

10. *Divertir* : détourner, qui est le sens étymologique du mot.

11. *Volontés sujettes* : ce sont les volontés de Mélite, soumises à celles de sa mère. La réplique de Mélite éclaircit ce passage, un peu obscur.

12. *Seur* : sûr. C'est une orthographe déjà ancienne en 1625, démodée à Paris et qui passait pour un provincialisme.

13. *Tenir en cervelle* : tenir dans l'inquiétude. " Ce dédit m'embarrasse et me tient en cervelle ". Regnard, *Le Distrait*, III, 11.

14. *Je meure :* [que] je meure !

15. *Dispense à... :* autorise à. " Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense / A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance ". Molière, *Le Dépit amoureux*. II, 1.

16. *Pièces* : tromperies.

17. *Coucher au monument* : mettre au tombeau.

18. *Rapaiser* : rendre au calme. "Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène ". Molière, *Amphitryon*, II, 4.

19. *Ton meilleur* : ce que tu as de mieux à faire.

20. *A quartier* : à l'écart. " J'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t-elle en la tirant un moment à quartier ". Marivaux. *Marianne*, IIIe partie.

CLITANDRE

1. *Aux charges que :* à condition que.
2. *Ressaisit ses mains :* arme de nouveau ses mains.
3. *Dispenser à :* autoriser à.
4. *Compasser :* mesurer avec exactitude, comme au compas.
5. *Traîner à la boue :* traîner sur une claie.
6. *A la rigueur :* rigoureusement.
7. Ici se place une importante variante :

Ainsi nos feux secrets n'avaient point de jaloux,
Tant que leur sainte ardeur, plus forte devenue,
Voulut un peu de mal à tant de retenue.
Lors on nous vit quitter ces ridicules soins,
Et nos petits larcins souffrirent les témoins.
Si je voulais baiser ou tes yeux ou ta bouche,
Tu savais dextrement faire un peu la farouche,
Et me laissant toujours de quoi me prévaloir,
Montrer également le craindre et le vouloir.
Depuis avec le temps l'amour s'est fait le maître;
Sans aucune contrainte il a voulu paraître :
Si bien que plus nos cœurs perdaient de liberté,
Et plus on en voyait en notre privauté.
Ainsi dorénavant, après la foi donnée,
Nous ne respirons plus qu'un heureux hyménée,
Et, ne touchant encor ses droits que du penser,
Nos feux à tout le reste osent se dispenser;
Hors ce point, tout est libre à l'ardeur qui nous presse.

SCÈNE III

CALISTE

Que diras-tu mon cœur, de voir que ta maîtresse
Te vient effrontément trouver jusques au lit?

ROSIDOR

Que dirai-je, sinon que pour un tel délit
On ne m'échappe à moins de trois baisers d'amende?

CALISTE

La gentille façon d'en faire la demande!

ROSIDOR

Mon regret, dans ce lit qu'on m'oblige à garder,
C'est de ne pouvoir plus prendre sans demander :
Autrement, mon souci, tu sais comme j'en use.

CALISTE

En effet, il est vrai, de peur qu'on te refuse,

Sans rien dire souvent et par force tu prends.

ROSIDOR

Ce que, forcée ou non, de bon cœur tu me rends.

CALISTE

Tout beau : si quelquefois je souffre et je pardonne
Le trop de liberté que ta flamme se donne,
C'est sous condition de n'y plus revenir.

ROSIDOR

Si tu me rencontrais d'humeur à la tenir,
Tu chercherais bientôt moyen de t'en dédire.
Ton sexe, qui défend ce que plus il désire,
Voit fort à contre-cœur...

CALISTE

Qu'on lui désobéit,
Et que notre faiblesse au plus fort le trahit

ROSIDOR

Ne dissimulons point : est-il quelque avantage
Qu'avec nous au baiser ton sexe ne partage ?

CALISTE

Vos importunités le font assez juger.

ROSIDOR

Nous ne nous en servons que pour vous obliger .
C'est par où notre ardeur supplée à votre honte;
Mais l'un et l'autre y trouve également son conte,
Et toutes vous dussiez prendre en un jeu si doux,
Comme même plaisir, même intérêt que nous.

CALISTE

Ne pouvant le gagner contre toi de paroles,
J'opposerai l'effet à tes raisons frivoles,
Et saurai désormais si bien te refuser,
Que tu verras le goût que je prends à baiser :
Aussi bien ton orgueil en devient trop extrême.

ROSIDOR

Simple, pour le punir, tu te punis toi-même :
Ce dessein mal conçu te venge à tes dépens.
Déjà n'est-il pas vrai, mon beur, tu t'en repens ?
Et déjà la rigueur d'une telle contrainte
Dans tes yeux languissants met une douce plainte;
L'amour par tes regards murmure de ce tort,
Et semble m'avouer d'un agréable effort.

CALISTE

Quoi qu'il en soit, Caliste au moins t'en désavoue.

ROSIDOR

Ce vermillon nouveau qui colore ta joue
M'invite expressément à me licencier.

CALISTE

Voilà le vrai chemin de te disgracier.

ROSIDOR

Ces refus attrayants ne font que des remises.

CALISTE

Lorsque tu te verras ces privautés permises,
Tu pourras t'assurer que nos contentements
Ne redouteront plus aucuns empêchements.

ROSIDOR

Vienne cet heureux jour! mais jusque-là, mauvaise,
N'avoir point de baisers à rafraîchir ma braise!
Dussé-je être impudent autant comme importun,
A tel prix que ce soit, sache qu'il m'en faut un.
Dégoûtée, ainsi donc ta menace s'exerce?

CALISTE

Aussi n'est-il plus rien, mon cœur, qui nous traverse,
Aussi n'est-il plus rien qui s'oppose à nos vœux :
La Reine, qui toujours fut contraire à nos feux,
Soit du piteux récit de nos hasards touchée,
Soit de trop de faveur vers un traître fâchée,
A la fin s'accommode aux volontés du Roi,
Qui d'un heureux hymen récompense ta foi.

ROSIDOR

Qu'un hymen doive unir nos ardeurs mutuelles!
Ah mon heur! pour le port de si bonnes nouvelles,
C'est trop peu d'un baiser.

CALISTE

Et pour moi c'est assez.

ROSIDOR

Ils n'en sont que plus doux étant un peu forcés.
Je ne m'étonne plus de te voir si privée,
Te mettre sur mon lit aussitôt qu'arrivée :
Tu prends possession déjà de la moitié,
Comme étant toute acquise à ta chaste amitié.
Mais à quand ce beau jour qui nous doit tout permettre?

CALISTE

Jusqu'à ta guérison on l'a voulu remettre.

ROSIDOR

Allons, allons, mon cœur, je suis déjà guéri.

CALISTE

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mari.
Tout beau : j'aurais regret, ta santé hasardée,
Si tu m'allais quitter sitôt que possédée.
Retiens un peu la bride à tes bouillants désirs,
Et pour les mieux goûter assure nos plaisirs.

ROSIDOR

Que le sort a pour moi de subtiles malices !
Ce lit doit être un jour le champ de mes délices,
Et recule lui seul ce qu'il doit terminer;
Lui seul il m'interdit ce qu'il me doit donner.

CALISTE

L'attente n'est pas longue, et son peu de durée...

ROSIDOR

N'augmente que la soif de mon âme altérée.

CALISTE

Cette soif s'éteindra : ta prompte guérison
Paravant qu'il soit peu t'en fera la raison.

ROSIDOR

A ce compte, tu veux que je me persuade
Qu'un corps puisse guérir dont le cœur est malade.

CALISTE

N'use point avec moi de ce discours moqueur :
On sait bien ce que c'est des blessures du cœur.
Les tiennes, attendant l'heure que tu souhaites...

(Ed. 1632-1657)

8. *Tu m'as rendu mon change :* tu m'as rendu la monnaie de ma pièce.

LA VEUVE

1. *Eau d'ange :* ancienne eau aromatique, analogue à l'eau de fleur d'orange.

2. *Entrer en cervelle, tenir en cervelle :* concevoir de l'inquiétude, du soupçon.

3. *Au desçu :* à l'insu.

4. *Divertir :* détourner.

5. *Courratier :* courtier, entremetteur.

6. *Tapabord (ou tapabor) :* sorte de bonnet pour la campagne, dont on peut rabattre les bords, pour se garantir de la pluie et du vent.

7. *Prêter épaule à :* épauler.

8. *Me mettent à retour :* font que je suis votre débiteur.

9. *Dispenser à :* accorder l'autorisation à.

10. Il se montre.

11. Il montre Célidan.

LA GALERIE DU PALAIS

1. *Toile de soie :* "C'est une toile très claire, faite de soie, dont les dames se font des mouchoirs de cou qui n'empêchent point qu'on ne voie leur gorge à travers." *(Dict. de Furetière.)*

2. J. B. Marino (1569-1625), Napolitain ; célèbre en France et en Italie par la recherche de ses pointes et la fadeur de son imagination. Auteur d'*Adonis,* du *Chalumeau,* de *la Lyre.*

3. *D'ouvrage :* ouvrés, travaillés.

4. *Point d'esprit :* dentelle de fil, faite à l'aiguille.

5. La Salle des pas perdus, qu'on appelait communément *la Grand'Salle.*

6. "Pour être estimé autrefois poli dans la Grèce, il ne fallait que se dire d'Athènes... maintenant, pour se faire croire excellent poète, il faut être né dans la Normandie." La Pinetière, *Avis au Lecteur* d'*Hippolyte,* tragédie publiée en 1635.

7. *Poète* ne compte ici que pour une syllabe.

8. *A la pareille :* à condition qu'elle nous rende la pareille.

9. *Point-coupé :* dentelle à jours.

10. *Ne m'informez de :* ne me demandez.

11. C'est le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

12. *La Croix-du-Tiroir* (ou du Traihoir) : Actuellement, au carrefour de la rue Saint-Honoré et de la rue de l'Arbre-Sec.

13. Il montre son épée.

14. *Ardez :* regardez. C'était une sorte d'exclamation, dont le sens primitif avait peu à peu disparu. "Ardez le beau museau,/Pour nous donner envie encore de sa peau". Molière, *Le Dépit amoureux,* IV, 14.

15. *C'est-mon :* "Par ironie on sous-entend : *avis",* dit Furetière. Mais ce n'est point si simple : on trouve aussi dans les auteurs du temps : *ça-mon.*

16. *Battant :* volet d'un comptoir qui se lève et s'abaisse. (Littré)

17. *Galands :* nœuds de rubans.

18. *Petite oie :* rubans, plumes, garnitures, qui ornaient l'habit, le chapeau ou l'épée.

19. *Méur :* mûr.

NOTES.

LA SUIVANTE

1. *Ranger* : soumettre. "Moi qui rangeais au joug la terre universelle" (Régnier).

2. *Pour en être en cervelle* : pour s'en inquiéter.

3. *Faire une planche* : faciliter le passage.

4. *Tablature* : enseignements. "La première proscription a été la tablature de la seconde". (G. de Balzac : Le Socrate chrétien.)

5. *Laisser à quartier* : Laisser de côté, omettre.

6. *Je pratique* je ménage, je réserve.

7. *Bien nourrie* : bien élevée.

8. Allusion à la scène 4 de l'acte II.

9. *Tirer pays* : s'enfuir.

10. *Partie* : projet formé entre plusieurs personnes pour quelque entreprise. "Et tout aussitôt les amants / De l'aller voir firent partie". (La Fontaine.)

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

Note liminaire

Vie de Corneille par Fontenelle

Chronologie

Avertissements
p. 1
Discours du poème dramatique
p. 4
Discours de la tragédie
p. 35
Discours des trois unités
p. 73

MÉLITE
p. 97

CLITANDRE
p. 189

LA VEUVE
p. 271

LA GALERIE DU PALAIS
p. 367

LA SUIVANTE
p. 459

Notes
p. 543

Ce volume, tome premier du Théâtre classique Français, composé entièrement à la main en Cochin par Deberny-Peignot a été tiré par l'Imprimerie Union à Paris, sur vergé à l'antique des papeteries Arjomari, et relié par Engel à Malakoff. La maquette, pour la typographie et la reliure, est de Jacques Daniel. Cette édition, hors commerce, réservée exclusivement aux membres du Club français du livre souscripteurs de la collection est numérotée par chiffres arabes sur le tome douzième et dernier.

Le club français du livre, 8, rue de la Paix, Paris 2e